République Française

Liberté — Égalité — Fraternité

VILLE DE PARIS

Prix Municipal

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/edgarquinetavant00quin

EDGAR QUINET

AVANT L'EXIL

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format gr. in-18

LETTRES D'EXIL..... 4 vol.

Imprimeries réunies B, rue Mignon, 2.

EDGAR QUINET

EDGAR QUINET

AVANT L'EXIL

PAR

Mme EDGAR QUINET

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1888
Droits de reproduction et de traduction réservés.

INTRODUCTION

L'œuvre d'Edgar Quinet n'est pas uniquement dans ses livres; sa vie fut un apostolat.

Ses entretiens, ses lettres répandaient la vérité, le patriotisme. Il se dépensait avec une ardeur, une générosité inépuisables, et, quand je songe à la passion continue de justice, de liberté, qu'il exhalait par la parole, les écrits, les actes, je m'étonne d'avoir pu le conserver jusqu'à sa soixante-treizième année.

Rien ne peut dépeindre combien il souffrait en voyant les sophismes envahir les esprits, avec quelle véhémence il s'en indignait, avec quelle douceur et quel art infini de ménagements il redressait les idées fausses. Mais, avant d'arriver au diapason de calme qui permet d'écrire ou de parler, il passait par des états d'esprit très douloureux. Et cela a duré vingt-

quatre ans! Que dis-je? avant l'exil, il avait traversé les crises terribles de 1848 jusqu'au Coup d'État. En remontant dans son passé, je trouve encore d'autres époques de tourmente : sa lutte contre les Jésuites en 1843, l'interdiction de son enseignement. Luttes d'autant plus poignantes qu'il voyait distinctement l'avenir; tous ses pressentiments se sont réalisés. On peut dire qu'il a souffert avant, pendant et après les événements qu'il s'efforçait de conjurer par ses avertissements.

Il a tout sacrifié à la Patrie, repos, bonheur; je ne parle pas du sacrifice de sa fortune; rarement on a poussé aussi loin le dédain des intérêts personnels. Non, je ne crois pas que personne ait eu autant que lui le mépris, je dirai l'horreur de l'argent.

Sa vie a été couronnée par l'exil, cette autre mort, car elle efface chez les contemporains le souvenir vivant du proscrit, sa figure, l'âme de son œuvre et son influence.

A quoi serviraient ces immolations, ces nobles existences sacrifiées à la vérité, à la justice, si la nation, pour qui une grande âme se dévoue, ne recueillait nul enseignement d'un tel exemple? Je sais que cette mémoire restera une des plus hautes, des plus vénérées; est-ce tout? Sa vie doit produire mieux qu'une trace lumineuse sur le ciel de la Patrie. Edgar Quinet mérite de rester le guide, l'inspirateur de la jeunesse; des fils intellectuels d'Edgar Qui-

net, voilà ce que la terre de France fera surgir encore.

Un grand contraste dans ce caractère, c'est l'esprit héroïque de l'homme d'action, la persévérance opiniâtre du lutteur, avec la nature la plus douce, la plus idéale, faite pour le recueillement et la poésie. Sans une organisation robuste, il eût été brisé cent fois.

Je voudrais montrer en lui le caractère du réformateur, l'esprit nouveau qui anime tous ses livres et dont le but est le même : la régénération, la grandeur de la Patrie.

A vingt ans déjà, il veut pour la France des institions républicaines ; il aiguise sa plume contre l'obscurantisme dans son premier essai littéraire. Tant que l'ancien régime règne, il se sent oppressé dans son pays bien-aimé ; aussi les voyages, les séjours à l'étranger deviennent des éléments indispensables à son activité.

Un phénomène moral des plus rares, c'est la réunion de deux qualités inconciliables, je veux dire la candeur et la sagacité, la faculté de discerner et de saisir les réalités les plus terrestres, alors que la faculté dominante de l'intelligence la porte vers les sphères idéales.

Dès son extrême jeunesse, avant que le savoir et l'expérience aient mûri sa raison, Edgar Quinet voit du premier coup d'œil dans les choses humaines

l'obstacle à vaincre, le péril caché à tous les yeux. Il le saisit, le fait toucher du doigt aux incrédules qui ne peuvent se refuser à l'évidence, mais qui répètent cependant : C'est un rêveur!

Toute la vie d'Edgar Quinet est une suite d'avertissements justifiés par les faits. En 1831, il signale la formation de l'unité allemande, le rôle futur de la Prusse, et l'homme encore obscur qui prépare l'agression contre la France. — « Vous êtes bien injuste pour la Prusse! » lui répondent ses amis du cercle de M. Cousin.

A la même époque, il travaille à l'indépendance italienne et démontre qu'elle est incompatible avec la papauté. « — Rêve insensé, répond le politique étroit; une Italie morcelée convient mieux aux intérêts de la France. »

» — Le catholicisme stérilise les peuples : il est un arrêt de développement dans la civilisation. — Bah! l'idée religieuse est une vieillerie; toutes les religions se ressemblent et se confondent avec la superstition. »

» — N'envoyez pas vos filles au couvent! » disait-il encore aux républicains.

» L'accord des actes et des paroles! » c'était sa devise.

En 1843, il dénonce le jésuitisme qui met la France en péril de mort. — « Il voit du jésuite partout, » répètent amis et ennemis.

En octobre 1848, Edgar Quinet avertit que le maître futur de la France, c'est le taciturne député assis sur un banc de la Montagne. — « Ah! par exemple, vous lui faites trop d'honneur! »

Prenez une à une ses prédictions, depuis celle de 1831 sur M. de Bismarck, jusqu'aux dernières en 1875, et voyez s'il s'est trompé. Il a proclamé la nécessité de l'enseignement laïque pour combattre le cléricalisme. En 1848, il a désigné Louis Bonaparte comme le reptile qui s'enroulait silencieusement autour de la République. Il a prédit, en 1862, les désastres du Mexique, et, après Sadowa, la perte de l'Alsace, de la Lorraine.

Pendant la mêlée, on ne pouvait se rendre compte de la hauteur de cet esprit prophétique. En lui vivait le génie de l'avenir.

C'est l'avenir qui fait la part équitable de chacun. Notre époque a la manie de spécialiser les intelligences. Edgar Quinet échappe à la classification. Après *Ahasvérus*, en 1834, on avait reconnu en lui un vrai poète. Dans les œuvres suivantes, il déroute l'opinion, et apparaît sous un caractère nouveau; par l'*Examen de la Vie de Jésus*, on le range au nombre des doctes écrivains qui ont renouvelé l'Exégèse. Il s'élance plus loin et embrasse dans un même tableau toutes les cosmogonies ; le *Génie des religions* semble indiquer la véritable nature de son esprit.

Tout à coup il aborde la politique, l'ardente actualité; après chacune de ses brochures contre la politique juste-milieu, ses amis s'étonnent qu'il ne soit pas jeté en prison. Enfin son cours au Collège de France révèle le maître qui transforme l'enseignement et en fait le plus noble sacerdoce. Il se sert de l'Histoire, des Arts, des Littératures pour enseigner la Patrie, la Justice, la Vérité. Il réveille dans les âmes la conscience, il développe l'homme intérieur, et montre aux jeunes gens des écoles le glorieux but de leur vie, la grandeur de la France par l'esprit nouveau.

D'autres historiens ont célébré les héros du passé, Edgar Quinet évoque les héros futurs. Son enseignement préparait à la Patrie un avenir meilleur.

L'âpre débat entre l'esprit de progrès et l'ignorance séculaire a été la préoccupation de toute sa vie; mais il lui a spécialement consacré trois années pendant la République de 1848. Le premier, il proposa la séparation de l'Église et de l'État. Qui s'en souvient? On vit si vite, on oublie si vite! Les armes dont on se sert pour repousser l'envahissement du cléricalisme n'ont-elles pas été forgées par Edgar Quinet? C'est lui qui, invisible, dirige encore les coups et fournit les arguments quand on manœuvre avec justesse et qu'on frappe à bon escient.

Pour trancher cette question de vie et de mort, il

dépose à la tribune, en 1850, son projet de loi sur l'enseignement laïque. Enfin il écrit le livre qui renferme toutes ses vues sur ce sujet, l'*Enseignement du Peuple*.

Vint l'exil, la grande protestation du droit qui a maintenu la tradition de la République. Ces années furent aussi les plus fécondes en œuvres capitales.

La protestation individuelle ne lui suffit pas. Renouveler sans cesse chez ses concitoyens la douleur de la liberté perdue, fortifier dans les consciences le sentiment du droit et de la dignité humaine, telle fut l'œuvre de l'exilé. Le patriote alarmé, le Français passionnément attaché à son pays lui parle par la voix des *Révolutions d'Italie*, par la *Fondation de la République de Hollande*, par la *Philosophie de l'Histoire de France*, autant de flambeaux qui éclairent la route obscure.

Historien, poète, philosophe, écrivain familier dans l'*Histoire de mes Idées*, dramatique dans *les Esclaves*, du poème il passe sans transition à la stratégie militaire, ce qui faisait dire à Charras : « Quinet sait la guerre. »

A sa *Campagne de* 1815 succède son grand ouvrage d'Histoire ; apôtre de la liberté, il ose tracer à la Révolution elle-même un idéal nouveau.

Dans quelle catégorie la critique placera-t-elle un écrivain qui aborde tous les sujets? « Est-ce un poète? un historien? un professeur? un philosophe?

un moraliste? un écrivain politique? Nous n'osons nous prononcer; passons en silence, en attendant que la question soit décidée. »

Au moment de publier *la Création* il me dit :

« Je m'attends fort bien aux objections; je heurterai tout le monde, parce que je n'appartiens à aucune spécialité d'armes. Chacun se retranche dans son couvent. Le jeune militaire qui sort de Saint-Cyr ne permet à personne de toucher à la question stratégique; le naturaliste du Muséum, aux sciences naturelles; l'Allemand ne souffre pas qu'on touche aux affaires allemandes. Vous dépaysez les gens toutes les fois que vous abordez un sujet qui n'entre pas dans votre profession spéciale. Aussi je puis m'attendre à avoir tout le monde contre moi. Et cependant je fais faire à la science un grand pas. Je comble une lacune que personne n'a pu remplir. Nul n'avait encore défini le genre *Homo*. Un historien seul pouvait le faire. Combien Étienne Geoffroy Saint-Hilaire se serait intéressé à la question[1]! »

Un jour, il définit ainsi lui-même sa propre nature d'esprit :

« Je dois avouer que j'étais né pour la poésie, l'imagination ; je le sens par la joie, la satisfaction infinie que m'ont toujours donnée les ouvrages de pure imagination.

1. *Mémorial d'Exil*, inédit. *Causeries*.

» Oui, l'imagination, la poésie, voilà le bonheur. Le reste, c'est le devoir. Les travaux d'histoire, tout ce qui exige l'érudition, les recherches, ce sont les joies du devoir, mais ce n'est pas le bonheur. Je ne l'ai goûté que lorsque je me plongeais dans des choses d'invention dont le but n'était pas circonscrit, précis. Défendre la vérité, répandre ce que l'on croit la vérité, c'est une grande satisfaction; mais *faire la vérité* par la poésie qui est une découverte, voilà ce qui donne le sentiment du bonheur.

» Oui, la nature m'avait créé pour les choses d'imagination. C'est par elles que j'ai éprouvé mes plus grandes joies. Le reste, c'est le devoir, l'*Imperatif categorique.*

» L'histoire surtout, écrite avec conscience, quel esclavage! Je me suis toujours fait une loi d'écrire l'histoire avec exactitude, avec une précision rigoureuse.

» *Merlin, Prométhée, Ahasvérus, les Esclaves,* l'*Histoire de mes Idées,* voilà ce que j'ai écrit avec le plus de plaisir[1]. »

Il me disait encore :

« Je suis un esprit de liberté qui cherche perpétuellement à se dilater. Voilà pourquoi je ne me renferme jamais dans un seul genre d'ouvrage. J'en sors pour faire immédiatement un ouvrage d'une

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

nature diamétralement opposée. En 1841, lors de ma lutte avec les Jésuites, tout le monde devait me croire absorbé uniquement par cette grave question, à laquelle je m'étais entièrement consacré, où ma liberté, ma vie même étaient en péril perpétuel. Eh bien, en terminant mon cours sur les Jésuites, je fis non pas la suite de ce cours, mais un petit poème, c'est-à-dire le genre de travail le plus éloigné de celui que je venais de quitter.

» C'est au rebours de tous les écrivains qui continuent éternellement le sujet une fois choisi et en publient chaque année un second volume, suite du précédent. Chez moi, ce n'est ni système, ni ostentation, mais un besoin instinctif de ma nature qui cherche impérieusement à se retremper, à se renouveler dans un élément différent de celui où elle était plongée [1]. »

Je n'ai jamais obtenu qu'il traçât les règles de l'art d'écrire; une seule fois il me dit :

« Tout est résumé dans quatre préceptes : La clarté. Achever sa phrase. Élaguer les mots inutiles. Pas de répétitions.

» L'art d'écrire a une perspective comme le dessin. La parole, c'est la nature. Mais, pour écrire, il faut observer les règles de l'art, les règles du dessin.

» Observer aussi le rythme dans les phrases. Elles

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

ne doivent pas avoir toutes la même longueur, car le style deviendrait pesant et monotone.

» Suivre d'instinct la loi de la respiration, un souffle aisé, naturel, ni trop saccadé, ni trop haletant, ni trop lent.

» Proportionner la phrase à la respiration, la couper, si elle est trop longue.

» L'unique moyen de se corriger, — il n'y en a pas deux, — c'est de se recopier plusieurs fois, de refaire plusieurs éditions de son manuscrit. Récrire ce qui est écrit. »

Toujours à propos de style et de correction, il ajoute :

« Jusqu'en 1836, j'ai écrit le français d'instinct. Mon séjour d'Allemagne en 1827 et 1828 m'avait bien gâté la langue. Oui, comme La Fontaine en parlant de Dubartas, je pouvais dire : « Ils ont » failli me gâter! »

» Le voyage en Grèce a coupé court à ce français confus et germanisé. Mais ce n'était pas assez. Depuis 1836, je me suis sérieusement occupé à perfectionner ma langue par l'étude de la grammaire, des grands écrivains du XVIIe siècle et de Voltaire surtout, que je n'avais pas encore lu à ce point de vue. Dès ce moment, j'étais sauvé. Il y a une grande jouissance à faire une chose aussi bien, d'un fini aussi achevé qu'il est en notre pouvoir. Thucydide a pour précepte que, en Histoire, il

ut dire les choses d'une manière nouvelle et avec une précision rigoureuse. Je crois avoir fait cela[1]. »

Toute lecture éveillait en lui des pensées de haute critique et lui suggérait les aperçus les plus neufs sur tous les sujets qui s'offraient à son esprit. Il remplaçait par des points de vue nouveaux les notions admises jusque-là et usées par la routine; une source pleine de fraîcheur vivifiait les terrains épuisés par les fleurs de rhétorique.

Ce qui distingue Edgar Quinet de tant d'autres écrivains illustres, c'est qu'ils se font un devoir de surcharger d'ornements leur pensée, et de donner un éclat uniforme à chaque partie de leur œuvre : quel que soit le sujet, ils le traitent de la même façon. Edgar Quinet, loin de chercher à enjoliver sa pensée, lui garde sa simplicité. Dans l'*Histoire de la Campagne de* 1815 et dans *la Révolution*, il dépouille son style de tout artifice et laisse aux idées la noblesse, la majesté de la vérité.

Quelle éloquence il mettait dans ses entretiens familiers, au coin du feu! Une seule de ses idées eût fait l'ornement d'un beau discours. Quelles conversations j'ai entendues pendant vingt-quatre ans! Et j'étais seule à en jouir. Quelle variété de pensée toujours profondes, toujours justes, et si originales, si imprévues, que, dans chaque spécialité scientifique

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

ou artistique, elles éclairaient d'une lumière subite les spécialistes eux-mêmes.

Dans sa jeunesse, il était très expansif, parlait avec abandon, cédait à l'attendrissement. C'est depuis l'enseignement public, à dater des luttes du Collège de France, qu'il se maîtrisa et se concentra avec une puissance extraordinaire; ainsi s'amasse la source profonde qui alimente l'apostolat. La dure expérience des hommes, tant d'amis avec qui il fallut rompre, contribuèrent au maintien réservé qu'il s'imposa; il s'habitua à contenir ses sentiments.

Puis vint l'exil, qui changea ses habitudes. Jusque-là, il était aussi actif, alerte de mouvements, que d'esprit; qui a fait plus de voyages, de courses effrénées que lui? Quelle vie ardente en Grèce, en Italie, en Espagne, en Allemagne! C'est en exil qu'il prit des allures graves, lentes, casanières, replié sur lui-même et n'éprouvant plus que le désir de maintenir son âme en paix. Les souffrances nerveuses qu'il éprouvait à la tête depuis 1851, à la suite de tant de douleurs et d'indignations, ajoutaient aussi une entrave à ses habitudes d'autrefois. Mais, pour tout ce qui lui était personnel, il avait une résignation exemplaire. L'unique bien auquel il aspirât, c'était le recueillement nécessaire au travail. Quelle différence avec la première moitié de sa vie!

En parlant de sa jeunesse, il disait un mot plai-

sant : « J'étais absorbé par la fureur! » Plus tard, il est absorbé par la méditation.

« La jeunesse est une sorte de pâmoison, disait-il encore. J'ai vécu ainsi jusqu'en 1839. »

Un de ses amis de 1830 me racontait récemment qu'en ce temps-là il était extrêmement causeur. Même dans les dernières années, il gardait beaucoup d'entrain, quand il n'était pas absorbé par un ouvrage en préparation ou préoccupé par des questions politiques graves. En 1848, ses inquiétudes sur la République menacée, ses pressentiments d'un coup d'État ôtaient à ses entretiens l'enjouement et la variété d'esprit qui étaient leur plus grand charme. Après la catastrophe de 1851, il éprouva la nécessité suprême de se rattacher à la vie par les souvenirs. Ses récits d'enfance, de jeunesse lui ont refait une patrie sur la terre étrangère.

Je les ai recueillis et conservés pour moi seule jusqu'à ce jour. Le moment est venu de m'en servir.

Pendant vingt ans, au milieu de nos chers compagnons d'exil à Bruxelles, puis dans la solitude de Veytaux cette évocation continuelle nous transportait dans le passé et nous identifiait aux jours qui n'étaient plus. Je puis dire que nous n'avons vécu dans le présent que depuis notre retour en France, le 7 septembre 1870. Alors, les angoisses réelles du siège de Paris ont pris la place des souvenirs lointains.

A Versailles, que de fois je l'ai prié de continuer l'*Autobiographie* qui s'arrête en 1820! Les cahiers préparés pour écrire cette suite ont servi à *l'Esprit nouveau* et au *Génie grec*.

Il ne me reste que mes souvenirs personnels : mon fidèle *Mémorial d'Exil* me guidera.

Je suis pénétrée de l'imperfection de mon travail; mais les années et les forces déclinent, je ne dois pas ajourner davantage. L'oubli se fait, les évènements sont défigurés.

Depuis l'exil, je restais convaincue que l'esprit politique l'emportait sur tous les autres dons de sa nature; il mettait dans les affaires de France une passion de justice, une raison clairvoyante, une activité de pensée et de travail qui semblaient tout dominer chez lui. C'est cette ardeur qui a passé dans chaque ligne du proscrit; c'est ainsi que chaque ligne devient un service rendu à la liberté.

On s'est demandé souvent comment Edgar Quinet n'a jamais occupé une place au pouvoir. C'est que son nom était tout un programme politique, un programme dont certains principes sur l'enseignement laïque, sur la question religieuse, eussent effrayé bien des timides.

Sa modestie aussi était un obstacle, elle lui a nui beaucoup plus que ses ennemis.

Cette modestie va si loin, que, dans sa *Correspon-*

dance, en parlant de lui-même, de ses livres, des services rendus à la vérité, à la liberté, il n'ose dire *moi*. Il s'associe presque toujours la personne à qui il s'adresse : *nos* idées, *nos* travaux, *nos* efforts, etc.

Cette âme bienveillante et douce était si heureuse, quand elle trouvait des êtres dignes de sympathie! Comme elle leur prodiguait des encouragements pour les fortifier dans le bien! Il est facile de remarquer dans ses lettres une autre nuance délicate, les expressions plus ou moins affectueuses selon la date, avant ou après la déchéance morale d'une personne. *Avant*, il est tout cœur et âme; *après*, il conserve le ton de la bonté, mais la confiance, le bonheur d'amitié n'y sont plus. Quelle délicatesse de procédés envers ceux qui s'étaient amoindris dans son estime! il leur rappelait les souvenirs les plus honorables de leur vie : « Remettre un homme au niveau de ses meilleures années, disait-il, c'est lui faire accomplir un progrès moral à son insu et malgré lui. »

Demeurer courageux en face de l'ennemi est bien plus facile que de tenir tête aux amis et de déplaire aux siens en soutenant une opinion différente de celle qui a chance de triompher. Qui a le courage de risquer même sa popularité pour rester fidèle à la justice? Il est doux de vivre en paix avec toutes les nuances du parti auquel on appartient.

Sans s'inquiéter des succès personnels, il s'oubliait entièrement, pour ne songer qu'à la France, dont il voulait faire l'idéal des nations.

Un temps viendra où la parole du maître, si écoutée, si acclamée pendant trente ans, électrisera de nouveau les jeunes générations. Si la France a devant elle un grand avenir, c'est celui qu'il a tracé dans son œuvre.

Pour moi, il ne me suffit pas d'être heureuse et fière de cette haute vertu, de cette âme restée héroïque et jeune jusqu'à sa dernière heure, je voudrais que notre patrie bien-aimée recueillît le fruit de tant d'efforts, de tant d'amour.

Veuve EDGAR QUINET.

Paris, 27 mars 1887.

EDGAR QUINET

AVANT L'EXIL

PREMIÈRE PARTIE

LA JEUNESSE

I

CERTINES. — BOURG

CHAROLLES. — COLLÉGE DE LYON

1803-1820

Quelle marche faut-il suivre pour raconter la première partie de la vie d'Edgar Quinet? Je puiserai très peu dans sa *Correspondance*, car c'est pour l'éclairer que j'écris ces souvenirs.

Les causeries d'exil me fournissent mille détails inédits; ces paroles que j'ai recueillies pour moi seule, comme le trésor du foyer, gardent l'accent de l'inti-

mité. Elles n'ont été ni dictées ni revues par Edgar Quinet, mais sa pensée est reproduite fidèlement, avec toutes ses nuances; non pourtant dans la forme accomplie qu'il lui avait lui-même donnée.

Une autre ressource précieuse, c'est de faire parler celle qui fut son éducatrice; je donne quelques fragments de lettres de sa mère, là où les documents personnels me font défaut. C'est ainsi que cette biographie conservera sa physionomie vivante.

Edgar Quinet est né à Bourg en Bresse, le 17 février 1803.

L'*Histoire de mes Idées* raconte les dix-sept premières années. J'y reviens seulement comme au point de départ d'une biographie complète.

Je cherche dans les traits de l'enfant ceux qui ont persisté dans la figure de l'homme; les transformations sont très rares dans cette individualité; tout est fortement marqué dès le berceau.

Edgar Quinet attribue à sa mère ce qu'il y avait en lui de meilleur. Le père aux armées, la mère et l'enfant ne se quittaient jamais. Entre eux, la confiance était absolue, leur intimité une des plus parfaites qui aient existé. Il était déjà son confident, son ami; elle lui parlait comme à un homme; l'obéissance était exigée: pour tout le reste, elle le traitait comme un esprit mûr.

Ce n'est pas le côté le moins original de ce caractère, mélange de courage spartiate et d'enjouement du XVIIIe siècle. Quel stoïcisme chez cette jeune mère qui

remet à l'enfant une paire de pistolets chargés, en lui disant : « Prends garde ! ils sont chargés ; va les porter au vieux monsieur du cinquième, il les examinera et les déchargera. » Et l'enfant de cinq ans, tenant dans ses petites mains les deux armes, monte et s'acquitte de sa périlleuse commission.

Plus tard, elle lui permet de passer tout son temps sur le bateau de la rivière étroite et profonde, où sa vie était cent fois en danger.

Elle l'exposait aussi à des épreuves morales pour lui apprendre à en triompher. Le jour où il recevait le sou alloué à ses menus plaisirs, au moment où il se réjouissait d'aller acheter un bâton de chocolat ou de sucre d'orge, elle lui montrait, chemin faisant, un petit pauvre et lui disait : « Il n'a pas de pain, veux-tu lui donner ton sou ? Mais je te préviens que tu n'en auras un autre que dans huit jours. »

On avouera que ces hardiesses ne réussiraient pas avec tous les enfants. La lecture de *Hamlet*, de *Macbeth* à sept ans ne serait pas non plus goûtée par tout ce petit monde.

Souvent il s'est demandé si sa mère avait eu raison d'être pour lui d'une si extrême sévérité, à le mettre au désespoir ! Elle le voulait parfait et ne tolérait aucune faiblesse. Quel que fût le système, tout réussit. Dans l'*Émile* de Rousseau, le principe d'éducation, c'est le raisonnement ; chez Edgar Quinet, l'amour. Il supposait à sa mère une puissance surnaturelle. L'enfant avait trois ans ; ayant entendu dire que les vrais pénitents pétrissaient leur pain dans la cendre, il voulut se faire

un gâteau de cendres. Un coup de vent lui remplit les yeux de cette fine et mordante poussière; il se crut aveugle. Sa mère accourut à ses cris; alors le pauvre petit, d'une voix lamentable, désespérant déjà de revoir la lumière du jour, lui dit : « Si j'ai les yeux crevés, sauras-tu m'en faire d'autres? »

La véritable éducation s'est faite avant le collège jusqu'à la septième année. De loin, l'influence maternelle s'exerça toujours; le désir de plaire à cette mère adorée fut le meilleur aiguillon au bien. Si le collège ajouta l'acquisition des connaissances, il ne contribua en rien au développement intérieur. Que de fois il m'a dit : « Je sens très bien que j'étais dès lors ce que je suis aujourd'hui. »

Cette parole peut paraître extraordinaire, elle vaut la peine d'être méditée.

Il est certain que la vie morale s'éveille chez lui de très bonne heure, à un rare degré. Cette pensée précoce est née dans l'amour; première étincelle de l'esprit avivée par le cœur. L'amour filial, voilà le point de départ de toutes ses facultés; elles s'épanouirent sous le rayonnement de l'intelligence maternelle.

La lucidité extraordinaire de sa mémoire atteste d'une façon précise cette intensité de vie. Dans ses derniers temps, il se souvenait encore des moindres détails de son existence et remontait jusqu'à sa troisième année. Il apercevait ce lointain passé avec la netteté de ceux qui ont gravi les hauts sommets, et dont la vue, naturellement excellente, embrasse les points les plus éloignés de l'horizon, doucement éclairé par la lumière matinale.

On sait que le père était d'un caractère très vif, très impatient, comme tous les hommes de son époque; il n'admettait pas que les enfants fussent une cause de gêne et d'ennui; il ne supportait ni un caprice, ni un pleur.

J'ai donné ailleurs[1] maints détails qui m'étaient racontés en 1852 à Bruxelles, par la bonne Madeleine, retrouvée après quarante-deux ans :

« L'enfant avait dix-huit mois quand j'entrai au service de madame Quinet. C'était un enfant délicat, très doux, mais très malin. Nous partîmes pour Wesel, pour rejoindre le père. La guerre s'étant rallumée, nous revînmes après quatre mois à Colmar, chez la femme du général Puthod, et, de là, à Bourg. L'enfant s'amusait avec moi toute la journée; il aimait tant jouer! Dès que j'avais fini mon ouvrage, j'habillais mon garçon et nous allions promener; l'été, j'allais le baigner dans la rivière; séché, rhabillé, je le ramenais à la maison. Souvent on trouvait le père sur l'escalier, une badine à la main. Malheur, s'il eût entendu des pleurs! Cela arrivait très rarement; en ce cas, je me sauvais avec mon garçon, dans un fenil d'où l'on ne pouvait l'entendre. »

Cette rigueur du père explique pourquoi l'enfant a été mis de si bonne heure en pension.

La séparation exalte encore sa tendresse filiale. Pour avoir des nouvelles, il surmonte les difficultés de l'écriture et de l'orthographe; il a su écrire avant de savoir lire.

Un matin, n'osant demander une plume, il réussit,

1. Voy. *Mémoires d'Exil*, 1868.

blotti dans une écurie, à écrire avec une allumette. Le billet suivant constate une seconde tentative.

Les mots soulignés par l'enfant marquent déjà son exactitude scrupuleuse.

A Jass ron, le 22 octobre (1808).

Ma bonne maman. *Presque toujours* on dit que je suis bien sage. Je m'amuse bien et je pense à toi toujours. Je serai bien content de te voir. C'est Virieu qui m'a donné le papier, les plumes et l'encre. Je voulais bien t'écrire ce matin, mais je n'avais pas pu, parce que je n'avais que des allumettes pour plumes.

EDGAR, ton fils et ton ami.

Son enfance a passé par deux phases distinctes : la vie pastorale et la vie nomade. Le petit moissonneur de Certines, transporté à Charolles est élevé en plein air dans le pêle-mêle du temps, soldats, ouvriers, prisonniers de guerre.

Ces rudes mœurs effacèrent les traces de fine culture et d'élégants loisirs de l'enfant de Certines, qui récitait le rôle d'Éliacin. Il traverse une phase stérile pour l'instruction, fertile en coups d'estoc et de taille ; il en résulte ce qu'il a appelé, depuis, son époque de barbarie. Sa mère ne lui trouve plus ce caractère de douceur angélique, et lui reproche la brusquerie, l'humeur taquine. Dans ce cas, le châtiment ne se faisait pas attendre ; si on était à la campagne, elle repartait pour la ville, et laissait le petit pénitent tout seul.

Je retrouve une lettre de la neuvième année, écrite

pendant une de ces séquestrations à Certines; l'écriture est beaucoup plus informe qu'à cinq ans. Le pauvre garçon écrit sur une étroite bande de parchemin d'un mètre de longueur, empruntée sans doute à un in-folio de la vieille bibliothèque du grand-père Philibert Quinet. Pour l'expédier, il a dû la rouler à la façon des palimpsestes. Dans la solitude où le confine la rigueur maternelle, il méditait déjà en jeune philosophe sur son défaut tant reproché, la taquinerie. Mais sa contrition de courte durée trahit une préoccupation très vive, le goût de la chasse. En vrai Robin des bois, il ne rêve que poudre et balles.

Voici en quels termes il rend compte à sa mère de l'examen de conscience qu'elle lui demande :

Certines, mercredi.

Ma chère maman, je m'occupe ici à me corriger de mon défaut, et j'y réussis. Et à m'habituer à être éloigné de toi, mais je ne peux y réussir. Je pense toujours à toi. Je suis désespéré que j'ai fait en sorte que je sois détesté d'une si bonne mère; mais j'espère que, par ma douceur et mon bon caractère, je recouvrerai de nouveau ce cœur qui m'est indispensable. Ma chère maman, je te prie de donner de l'argent à Perret pour qu'il m'achète un quarteron de poudre à tirer dont je manque absolument. Et de lui dire d'y aller sans manquer.

Les fréquentes séparations de la mère et de l'enfant prolongeaient cette sauvagerie; ce fut bien pis quand on le laissa chez M. Terrat (la classe était tenue par un vieux capitaine de dragons); les bulletins trimestriels ne

brillaient guère par les bons points et le pauvre enfant avait la candeur d'annoncer lui-même ces déplorables résultats.

Ses lettres frustes humiliaient l'amour-propre maternel; la calligraphie et le papier laissaient aussi énormément à désirer; mais n'était-ce pas trop exiger d'un enfant que le désarroi des classes pendant les guerres de l'Empire ramenait à des formes primitives? Le singulier programme d'études de ce temps-là, où le professeur expliquait, au lieu de la syntaxe, les manœuvres de cavalerie, avait dû nuire aux progrès littéraires de l'élève.

Je retrouve d'autres lettres de la même année pendant un voyage de madame Quinet mère. Elle a effacé à grands traits de plume les tournures incorrectes; elle comparait Edgar à ses petites cousines parisiennes, élevées en serre chaude et qui maniaient des phrases toutes faites, écloses dans l'atmosphère des salons. Elles les ont répétées toute leur vie.

Peut-être les enfants de ce temps-ci écrivent-ils mieux; y en a-t-il beaucoup dont les lettres naïves renferment les indices certains de leur avenir moral? Le caractère d'Edgar Quinet se dévoile dès ses premières lettres, sans doute dépourvues d'agréments littéraires, mais qui ont la grâce de l'enfance. Elles révèlent cette âme droite, aimante, d'une véracité absolue, et déjà ce précoce amour de la justice qui deviendra la règle de sa vie.

Il a raconté la révolution qui se fit dans son éducation après la chute de l'Empire, et ses deux années de nostalgie au collège de Bourg. Si les réformes scolaires ont

été reconnues nécessaires de nos jours, qu'on juge ce que devait être l'enseignement en 1815! Une instruction maussade et stérile, une scolastique insipide, l'interruption de toute éducation véritable. L'élève, en proie au plus morne ennui, tomba dans une détresse morale profonde.

Et pourtant le collège d'une ville de préfecture était supérieur à celui de Charolles. Il était sage d'ôter le jeune combattant à ce milieu tapageur où le temps se passait à donner et à recevoir des horions, où l'unique délassement qui adoucît ces mœurs belliqueuses était la confection de bagues de crin, talent cultivé avec l'arrière-pensée de les offrir aux petites Béatrix de la pension Jouette. Mais pourquoi lui faire considérer le collège comme un châtiment? On se servait de longue date de cet épouvantail, on l'en menaçait. Le but fut dépassé : quand il fallut se quitter, l'enfant, au désespoir, manqua de se faire écraser sous les chevaux de la diligence qui emmenait sa mère. Le collège devint pour lui un lieu d'exil; le ton de ses lettres ne l'indique que trop.

Une correspondance suivie s'établit désormais entre la mère et le fils. Le père abandonnait la direction de l'éducation à celle qui s'en acquittait si bien; mais, s'il écrivait rarement, ses lettres (dont il ne reste qu'un très petit nombre) marquent une rare élévation d'esprit et de caractère.

Le pauvre petit captif répondait de son mieux à tout ce qu'on exigeait de lui. Parfois les droits de l'âge l'emportent sur sa docilité et sa bonne volonté de progresser en science et en sagesse. L'écho lointain des

mascarades de la pension Jouette hante son esprit; la confection des bagues est encore au rang de ses préoccupations. Cependant il s'y mêle le goût de la lecture, qui deviendra bientôt une passion. Mais quelle chute de *Hamlet* et de *Macbeth* à *Gonzalve de Cordoue* et à *Numa Pompilius!*

Dans les lettres du collège de Bourg (1815-1817), ce mélange d'expressions passionnées, puis aussitôt le retour au ton naturel de son âge, les lectures enfantines qu'il réclame montrent bien les deux esprits qui s'agitaient en lui à cette heure.

Les dimanches chez la *bonne maman* étaient des jours d'étiquette fort pénibles, et en outre très périlleux. A la moindre inadvertance, les deux petits-fils Edgar et Lucien risquaient leur part d'héritage. On voit par une lettre de 1821 [1] qu'Edgar Quinet perdit en effet la terre de Tréconat qui lui était primitivement destinée, mais le cérémonial des dîners n'y fut pour rien.

Cette *bonne maman* qui l'invitait avec bienveillance, c'est la terrible grand'mère dont il a raconté le système d'éducation draconien. Elle venait à peine de se remettre des effroyables émotions traversées pendant l'invasion. Fuyant Bourg à l'approche des Autrichiens, elle avait dû se séparer de l'être le plus cher qu'elle possédât au monde, son chat. Rentrée dans sa maison après le départ des hordes ennemies, sa première pensée est pour le bien-aimé. Elle le demande : personne n'a le courage de lui apprendre la vérité. Suit une scène, à la façon de madame

1. *Lettres à sa mère.*

de Longueville, *sa pensée n'osa aller plus loin.* Tremblante, suffoquée d'émotion, comprimant son cœur à deux mains, elle répétait à ses gens d'une voix expirante : « Parlez ! parlez ! mon sacrifice est fait ! »

Cette terrible grand'mère poussait trop loin le culte de la beauté, et ne craignait pas à l'occasion de faire de la peine à celles qui en étaient dépourvues. Un matin elle congédie impitoyablement une ouvrière à la journée ; à peine elle l'entrevoit que reculant d'horreur : « Que vous doit-on, mademoiselle ? car vous comprenez qu'avec votre figure il m'est impossible de vous garder. »

Un autre trait qui peint ce temps. A plus de cinquante ans, son fils, Jérôme Quinet, n'osait se permettre la moindre familiarité avec elle. Un jour, il arriva pendant son dîner ; on était au dessert, il y avait de fort belles poires. Soit distraction, soit qu'il se crût un droit, il prend un fruit. Pétrifiée d'étonnement, elle l'arrête du regard et lui dit : « Mon fils, vous avez vos propriétés ; quand vous aurez envie d'une poire, je vous prie de la cueillir chez vous. »

On peut imaginer si le petit-fils était à l'aise au milieu de ces solennités ! Il préférait de beaucoup les invitations de madame Goletti, une amie de sa mère, où il retrouvait son camarade Adrien de Latournelle dont il est aussi question dans la *Correspondance.*

Cette aïeule était un sujet intarissable de récits plaisants. Hautaine, violente, très orgueilleuse de sa noblesse de robe, en Prost de Royer, elle traitait de haut son mari bressan, l'honnête avocat Philibert Quinet. Après leur mariage, il voulut lui montrer sa propriété de

Certines; lorsque la voiture arrive devant le perron, la grande dame jette un coup d'œil dédaigneux sur la façade de la maison, et. sans avoir même l'idée de descendre : « Cocher! vous pouvez retourner! » s'écrie-t-elle. Et elle retourne à Bourg.

J'ai dit dans quel tremblement elle tenait ses enfants; lorsqu'elle était en voyage, ils se dédommageaient de la contrainte et criaient à tue-tête par la fenêtre : « Famine! famine! »

Que de fois le proscrit s'amusait à répéter ce cri, à propos d'un maigre repas d'exil!

Voici le moment où la Terreur blanche recommençait ses prouesses contre le parti national désarmé. Le collégien cloîtré au collège de Bourg n'assistait pas lui-même à ces scènes terribles; elles lui furent racontées plus tard par son père, deux fois témoin oculaire de ces atrocités en 1795 et en 1816.

Le conventionnel Baudot, qui habitait son château d'Étrées, fut jeté en prison, puis obligé au cœur de l'hiver de partir pour l'exil. Il était très lié avec la famille Quinet; ses enfants étaient les camarades d'Edgar; celui-ci ressentit vivement le malheur qui les frappait. Il écrit à sa mère, en janvier 1816 :

J'ai été triste lorsque j'ai su par ta lettre que M. Baudot allait être obligé de quitter la France. Cependant le roi avait promis qu'il leur pardonnerait. Combien je te remercie de ne m'avoir pas élevé comme Oscar. Il est bien malheureux, puisqu'il ne peut s'habituer à des usages plus sévères que ceux auxquels il était accoutumé. Il sera donc obligé aussi de s'en aller avec son papa.

Et quelques semaines après :

L'on a fait hier beaucoup d'arrestations. Je ne sais pas pourquoi. On a arrêté deux Bichel, M. Rodet ; M. Guillot et beaucoup d'autres sont obligés de quitter le département.

Comment le bonapartisme n'aurait-il pas été identifié, pendant un quart de siècle, avec le libéralisme ? La contre-révolution frappait de proscription les conventionnels et les hommes de l'Empire, ceux qui avaient sauvé la patrie en 92 et ceux qui, en vérité, l'avaient perdue en 1815, mais qui du moins défendaient pied à pied le sol contre l'étranger. L'invasion ramenait les princes du droit divin, les abus de l'ancien régime et le cléricalisme abhorré. Le bonapartisme de ce temps-là ne pouvait pas ne pas être populaire ; il représenta pendant quinze ans la France armée, le parti national contre les Bourbons, contre l'étranger. La justice sommaire exercée par les Trestaillons et autres bandits, choisissant les victimes parmi les républicains, forma ainsi le grand parti libéral. C'est un miracle que les patriotes de 1815 ne soient pas restés bonapartistes, et qu'ils aient dégagé à temps la cause de la liberté de celui qui s'était un moment identifié pour tous avec la défense du territoire.

Les patriotes illustres et obscurs étaient également menacés. L'ancien professeur de Charolles, qui songeait beaucoup plus à enseigner les moyens de battre l'ennemi qu'à faire répéter le rudiment, fut destitué, ruiné. Une lettre datée du collège de Bourg (mars 1816) contient un trait touchant de sensibilité et de noblesse de cœur. Edgar se souvient de son ancien maître enveloppé

dans nos revers et lui témoigne un profond respect :

Le pauvre M. Terrat doit être bien triste. Dis-moi où il est, et, s'il est à Charolles, je te conjure de lui donner au moins une fois à dîner pour le soulager un peu et lui montrer que tu ne l'abandonnes pas, quoiqu'il soit malheureux. Présente-lui, s'il te plaît, mes respects.

Et, quelques jours après :

Je te prie de faire bien des compliments, de ma part, à M. Terrat. Le collège est-il nombreux cette année?... Est-on maintenant bien gai à Charolles? Ne se souvient-on pas beaucoup des Autrichiens!...

Voilà des sentiments qui valent bien des phrases élégamment tournées.

En causant de ses études au collège il me disait : « Je n'avais jamais, presque jamais de prix; une seule fois, un accessit en physique dans la question : *Si l'on peut construire des bateaux en fer*? Le grand prix que j'ai remporté a été institué exprès pour moi, c'était le prix de Sagesse. Quant à mes leçons, je ne les apprenais pas avec plaisir, je ne les savais pas admirablement. Mon intelligence cherchait, se frayait sa voie, toujours préoccupée d'autres choses que de l'enseignement de la classe. Je ne faisais avec plaisir que mes études librement choisies, celles que personne ne m'imposait. »

Edgar Quinet se réservait pour sa vieillesse une œuvre de piété : il se proposait de publier un choix de lettres de sa mère; admirables en effet, toutes dictées par la raison et la tendresse; tour à tour sévères ou enjouées,

un chef-d'œuvre de hautes pensées, le meilleur manuel d'éducation. Elle cherche à développer en lui les qualités qui étaient en germe, à lui faire acquérir celles qu'elle ambitionne encore. Elle l'exhorte à la piété, à la prière, elle exige l'exactitude, la politesse. Sans cesse, elle l'interroge sur toutes ses actions, sur les plus secrets mouvements de son âme :

Travaille avec courage, lui dit-elle, parce que ta récompense est dans le bonheur que j'en ressens. Sois toujours bon, parce que c'est la plus belle des qualités aux yeux de Dieu et des hommes. Sois gai et heureux, parce que c'est l'apanage d'une bonne conscience. Enfin écoute toujours ta conscience et tes inclinations naturelles qui doivent être bonnes et droites, parce que tu es mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection.

Je suis toujours persuadée que l'intention mentale et la bonne volonté ferme et sincère doivent opérer davantage sur un être bien né que les exhortations inutiles, quand on a soi-même assez d'âge et d'esprit pour sentir et connaître sa position, ses besoins et la nécessité. Je veux donc m'en rapporter à toi-même du fruit que tu chercheras réellement à tirer de ces *chères* études...

Des lettres enfantines dont j'ai cité quelques passages on peut tirer mainte induction. Edgar Quinet a montré dans *l'Esprit nouveau* comment de nobles facultés, si on ne les cultive pas, s'atrophient ou dégénèrent en défauts.

Avec le même esprit logique, il est permis de dire que les défauts d'un enfant, combattus à temps, certains penchants dirigés avec intelligence, peuvent devenir des qualités utiles.

Quel est le crime dont il s'accuse au collège avec un désespoir plaisant à cet âge ? Ce qu'il appelle dans toutes

ses lettres *mon infâme défaut*, c'est l'esprit taquin. Il réussit à le vaincre ; il ne lui en reste que cette douce malice qui fait partie de la gaieté. De tous ses ouvrages, *Merlin l'Enchanteur* est celui qui conserve le mieux ce sourire. Dans les brochures politiques, le ton railleur est plus accentué[1].

Il acquit aussi une qualité très rare, celle de détourner de son âme l'indignation et la colère par l'enjouement. Pour cela, il lui suffisait de considérer sous un aspect plaisant les hommes ou les choses qui auraient pu l'irriter. Il riait, il était désarmé.

Souvent je l'ai vu recourir à ce moyen aussi spirituel que sage ; il évitait ainsi les tristes réflexions, les récriminations amères sur l'ingratitude humaine, sur les mauvais procédés de certaines gens. Sa bonne humeur s'épanouissait à leurs dépens dans le secret de l'intimité. D'autres eussent châtié les méchants. Pour lui, il se croyait suffisamment vengé, s'il ne leur avait pas donné la satisfaction de le blesser, de l'atteindre, s'il n'était pas même effleuré par leurs traits. Toute peine était épargnée. Dans sa jeunesse, il employa contre lui-même cette arme de la plaisanterie pour se défendre des sentiments qu'il ne voulait pas laisser croître. Dans son âge mûr, il s'en servit pour parer contre des inimitiés soudaines, inexplicables.

Que de fois, lorsque je redoutais pour lui la rencontre de personnes hostiles, j'étais aussitôt rassurée par la gaieté avec laquelle il m'en parlait en rentrant. Par-

1. Voy. *la Revision*. *l'Expédition du Mexique*.

faitement tranquille en face de ses ennemis, il me disait en riant : « Ils ne me font pas plus d'effet que si je voyais marcher devant moi une paire de pincettes. » Étaient-ce des ennemis ? Non. Peut-être des consciences mal à l'aise. Il était, lui, la voix de la conscience.

Mais revenons à la treizième année.

Toutes les qualités distinctives de l'homme, la modestie, la haute droiture, le dédain de l'opinion, se retrouvent déjà chez l'enfant. Que de fois il se renferma dans un silence obstiné, laissant passer l'averse des reproches immérités ! Sous cet air impassible se cachaient la plus vive sensibilité et des mobiles d'une délicatesse exquise, joints à une fermeté de caractère d'autant plus rare qu'il résistait à des tentations d'amour-propre. On va en juger. Oui, il se serait laissé accuser, déchirer, haïr, sans se justifier, plutôt que de manquer à la voix intérieure qui l'approuvait, lorsque tous le méconnaissaient.

Tous les étés, il accompagnait sa mère à Ouilly, où elle passait quelques jours chez madame et M. Bruys (le sous-préfet de Charolles). Les deux familles étaient très liées, Charles et Léon Bruys étaient les plus anciens camarades d'Edgar. Ils apprenaient aussi le violon. Un jour, au salon, Charles est invité à jouer un morceau, il s'en acquitte si mal, que madame Bruys le fait cesser et exige qu'Edgar le joue. Il refuse ; ni prières, ni menaces, rien ne fléchit son obstination.

J'ai trouvé à ce sujet quelques lignes de madame Quinet mère adressées en 1816 à une parente :

...Madame Bruys, froide, cérémonieuse et contenue, aimait

cependant sincèrement Edgar. Elle l'aimait, m'a-t-elle dit, pour sa physionomie, son austère réserve, son silence, sa discrétion, sa passion pour la musique (elle est très bonne musicienne). Elle aurait voulu que Charles le fût; il avait un maître trois ans avant Edgar, et Edgar l'a devancé, à ce qu'il paraît. Elle l'aime pour sa modestie. L'année dernière, il n'a amais, quelques instances qu'on lui ait faites, voulu jouer un morceau que Charles venait de mal jouer. Je l'ai grondé, il a pris son air grognon et s'est rendu ridicule par des refus pitoyables pour si peu de talent. Madame et M. Bruys ont pris un air très sévère, il n'a été que plus revêche. Nous l'avons laissé là, en haussant les épaules, et moi très humiliée d'avoir un si vilain enfant.

A peine étions-nous seuls, lui et moi, que j'ai recommencé à crier. Il ne s'en est pas inquiété et m'a dit : « Mais n'as-tu pas vu comme Charles a mal joué? Je sais ce morceau et je ne pouvais pas le jouer après lui, devant tout le monde. A la bonne heure, si nous avions été seuls avec toi, qui n'écoutes pas. »

J'ai l'âme si *basse*, que je n'ai toujours pas compris. Il a fallu qu'il m'expliquât que le père, la mère, le grand-père de Charles auraient nécessairement trouvé qu'il jouait mieux que Charles, ce qu'il ne fallait pas.

Quelques jours après, Edgar étant tout seul dans sa chambre, joua ce malheureux morceau. Madame Bruys l'entendit, elle écouta et me dit : « Je vois à présent pourquoi Edgar n'a pas voulu jouer l'autre jour. » Et, quand il rentra, elle l'embrassa et le lui dit. Il se troubla beaucoup, devint très rouge, comme si un grand secret était découvert et se sauva, en se débarrassant de madame Bruys tant vite qu'il put.

On peut dire que les lignes principales de l'éducation chez l'enfant sont précisément celles qui ont tracé les plus profonds sillons dans sa vie d'homme.

Le premier nom qu'il apprend à aimer, c'est Voltaire.

Le premier morceau de musique, *la Marseillaise*.

Sa première notion du droit d'autrui, la guerre de l'indépendance espagnole.

Sa première peine, l'exil de madame de Staël. Par elle, l'enfant apprit à souffrir pour une cause morale ; par elle aussi, il garde le sens des mots sacrés, justice et liberté, oubliés autant que l'hymne de la Révolution.

Les événements politiques ont ainsi formé cette jeune âme à leurs leçons éloquentes. A six ans, le mot de France avait déjà pour Edgar Quinet toute sa magie. Aussi comme il ressentit, en 1815, les désastres publics !

C'est la patrie qui l'enflamme contre l'invasion, contre la Restauration. Avec le peuple, avec les pauvres, il ressent profondément l'injure faite au pays et la haine de l'étranger. Sous le bonapartisme de cet enfant de douze ans, ou, pour parler plus exactement, sous le culte de la *France armée*, palpitait l'amour ardent de la liberté et de la dignité humaine, qui est resté le caractère de sa vie.

La légende napoléonienne régnait sur son esprit en 1814, 1815, lorsqu'il vit la France vaincue, humiliée. Mais les semences de justice et de raison qui germaient en lui se développèrent après la chute de l'Empire, et un monde d'idées de liberté remplaça la légende que les malheurs de la patrie avaient fait naître.

Plus tard Napoléon devint un héros de poème, le poète seul l'a célébré. L'historien est resté immuable dans ses jugements sur l'homme de brumaire, sur le despote. Personne ne dépassera en sévérité, en justice impartiale, l'*Histoire de la Campagne de* 1815 d'Edgar Quinet. Quant au poème de *Napoléon*, l'horreur de la tyrannie,

l'amour de la patrie et de la liberté éclatent dans tous les chants.

Dans nos causeries d'exil, il revenait souvent sur ce détestable esprit de la province, en 1815. « Tout semblait fini en France, disait-il; vraiment il n'y avait plus un souffle, nul ressort. Tout ce que je voyais de mes yeux était lamentable; jamais nous n'entendions les mots liberté, élections, Chambres. Le souvenir de la liberté était complètement mort chez les Français. Quels sont les chants de guerre que nous opposions aux féroces cris de guerre de Lutzow?

Un pied de nez, pour vous beaux royalistes,
Un pied de nez, un pied de nez!

Et puis encore le refrain de Béranger:

Mes amis, à quoi sert de gémir?
Autant de pris sur l'ennemi.

A ce propos, je me rappelle qu'un soir, en écoutant une sonate de Beethoven, Edgar Quinet trouva à la fin du *presto* les réminiscences d'une marche tyrolienne qu'il entendit pendant l'invasion. Les soldats autrichiens ou plutôt hongrois battaient le rappel, en vrais artistes, sur un air tyrolien; l'enfant, malgré sa haine contre l'étranger, en fut frappé. Beethoven, qui empruntait parfois des airs populaires, aura introduit celui-ci dans le finale de la sonate.

Au collége de Lyon, le jeune homme n'est plus sous

la direction maternelle, son esprit se façonne tout seul. Quel contraste entre ses pensées intérieures et le ton encore enfantin de ses lettres! L'instruction qu'il acquiert par ses immenses lectures donne à sa pensée une précoce maturité et l'habitue à manier de bonne heure les problèmes philosophiques et historiques. Dès la première année du collège, il dévore l'antiquité romaine; il ne veut pas qu'une seule ligne lui échappe, et il y réussit, le latin lui étant aussi familier que le français; il l'avait appris en jouant dès l'âge de cinq ans.

Chose remarquable, la révélation de l'histoire lui vint d'abord par les révolutions de la langue. A quatorze ans, il suit le chemin de la haute philologie, « ne laissant passer aucun mot sans le peser et l'examiner de près, sans chercher son histoire dans celle des mœurs, des usages, des opinions, des lois ». Qu'on pèse cet aveu, cette méthode!

Les événements contemporains l'aident aussi à comprendre l'antiquité; les hordes étrangères de 1815, les cours prévôtales de 1816, la peur universelle pendant la Terreur blanche éclairent pour lui Tacite, son incomparable Tacite, qui devient son bréviaire.

Je ne saurais trop insister sur ce moment décisif où la vie de l'intelligence s'éveilla pour lui, grâce au recueillement, à la solitude qui lui fut ménagée à lui seul, entre tous les élèves. Oui, c'est là, au collège de Lyon, dans cette cellule de quatre à cinq pieds carrés, encombrée de briques, à peine éclairée par une fenêtre basse d'où il apercevait le Rhône, c'est là qu'il est né à la vie de l'esprit.

Un point bien frappant, c'est que dès lors il applique instinctivement la méthode des sciences comparées à tous les faits, à toutes les idées qu'il rencontre. Je ne sais si, de 1817 à 1820, cette méthode était répandue; il est certain qu'il la découvrit tout seul, dans son abri silencieux.

D'autres jeunes gens eussent acquis une simple érudition de mots, par de si immenses lectures. Le penseur futur prit l'habitude d'examiner tous les termes, les faits et les idées. Cette constante méditation porta son esprit à chercher les analogies. Il commence à entrevoir des similitudes entre les événements historiques, les phénomènes moraux et les phénomènes de la création. Il observe que les uns et les autres sont soumis aux mêmes lois. Plus tard, il en tirera des conséquences en philosophie, en histoire et dans les sciences naturelles.

Il faut reconnaître que l'extrême modestie d'Edgar Quinet, ici comme ailleurs, n'a pas assez fait ressortir l'originalité de ce procédé d'études, si nouveau, surtout chez un adolescent.

Son intelligence réunissait déjà un fond très riche d'impressions, d'images, à travers lesquelles il analyse toute chose. Cette réflexion précoce, ces études approfondies, les analogies qu'il établit entre le monde vivant et le passé, exercent, aiguisent son discernement historique, et préparent en lui le philosophe, l'historien, l'homme politique clairvoyant. Car le don prophétique, si puissant chez Edgar Quinet, est comme une synthèse des vérités les plus hautes, confrontées, contrôlées avec le présent, en vue de l'avenir.

Le sentiment de l'histoire naissait chez lui-même à l'aspect du culte catholique; l'antiquité orientale et le moyen âge se révèlent dans les cérémonies de l'Église. Il les regardait avec curiosité pour trouver leur rapport avec l'Ancien et le Nouveau Testament; c'étaient comme des notes vivantes ajoutées à la Bible latine qu'il lisait pendant l'office. Dans les mystères du culte, il voyait le côté historique; le *Génie des Religions* est déjà là en germe. A l'âge de treize ans, lorsqu'il lisait à l'église l'Apocalypse, le sens historique lui apparaissait clair et net. Pour lui les différents peuples. Assyrie, Palestine, Grèce étaient symbolisés par ces monstres qui signifiaient l'élévation et la chute des civilisations et des Églises.

Ce serait ici l'occasion de rechercher si les idées religieuses d'Edgar Quinet ont pris leurs racines dans ses premières années. Sa mère, calviniste, ne lui parla jamais d'aucun dogme particulier à une Église; mais, dans cette âme d'enfant, elle fit naître les plus saintes aspirations vers la sagesse et la vérité.

N'est-ce pas la vraie prière?

Cette ferveur qu'il ressentit le jour de sa première communion[1] ne se renouvela plus, et la perte de ce rêve sacré ne devint nullement une cause de douleur, car, dit-il, *la vérité m'a toujours semblé le seul bien désirable.*

Remarquons ceci : dès l'âge de treize ans, point de controverse, point d'incertitude. *Il ne discutait pas*, mais il ne confondit jamais les émotions d'imagination avec les émotions de la foi.

1. Voy. *Histoire de mes Idées.*

Quelles étaient les convictions d'Edgar Quinet?

Lui prêter des doctrines qui ne sont pas les siennes, expliquer ses idées d'une manière inexacte, c'est une grave responsabilité. On a dit de lui : *C'était un esprit très religieux.* Ces mots doivent être complétés, puisqu'ils signifient aujourd'hui tout le contraire de la libre pensée. Et quelle pensée fut jamais plus libre et plus haute que la sienne?

Edgar Quinet s'est occupé toute sa vie des religions. Dans quel but? Délivrer les peuples de l'oppression sacerdotale, affranchir l'homme du prêtre. Il a étudié les religions sous deux aspects divers : au point de vue de l'histoire, au point de vue politique.

Les cours du Collège de France et ceux de Lyon sont des études historiques.

L'Enseignement du peuple, la Révolution religieuse indiquent les moyens pratiques d'arracher la démocratie à l'étreinte cléricale qui entrave sa marche.

Mais, dans aucun de ses livres, de 1823 à 1875, on ne trouve une profession de foi. L'historien, l'homme politique, analyse, explique et conclut, au point de vue des sociétés humaines et surtout de la France. Nulle part il n'a fait un exposé de ses croyances intimes.

Si vous voulez les pénétrer, cherchez-les dans ses deux dernières grandes œuvres : *la Création, l'Esprit Nouveau.* Jusque-là, il étudiait le passé; cette fois il s'occupe non pas des religions, mais de l'*idée religieuse*, ce qui est très différent. Et encore, vous n'apercevez pas trace d'un dogme, d'une formule. Philosophe, moraliste, il n'a jamais dirigé ses investigations sur la nature de

Dieu, sur l'essence de la divinité, telle que l'ont cherchée Platon, Descartes, Leibnitz et les déistes modernes. Il n'avait aucun goût pour les subtilités métaphysiques ; ce n'était pas la pente de son esprit.

Edgar Quinet s'inquiétait bien moins des hypothèses de la vie future que du devoir d'ennoblir l'existence humaine sur cette terre.

Il fait luire devant l'esprit humain un tel idéal de justice, de raison, de beauté, qu'il supprime les barrières de l'éternité et du temps.

Il croyait à l'âme immortelle.

Il croyait au divin dans l'homme.

Par la culture de ses facultés, par les clartés de sa conscience, l'homme développe le principe divin qui est en lui.

Voici une de ses dernières pensées (en 1875) :

« Le nom de Dieu a été englouti par l'hypocrisie. » Quel grand jour que celui où il reparaîtra à la lumière » après l'éclipse, comme l'idée du souverain bien et de » la perfection ! »

On peut dire que la profession de foi d'Edgar Quinet c'est sa vie entière. Il avait pris pour but la Vérité, pour guide la Raison, pour règle le Devoir.

Edgar Quinet a vécu recueilli dans sa conscience comme dans un sanctuaire où il adorait en silence la Divinité. A l'heure suprême, il a prononcé cette parole auguste, qui résume toute sa religion :

LA VÉRITÉ !

Son étude nominale à Lyon (1818) était la philosophie ; mais celle qu'on enseignait, scolastique de séminaire, réfutait tous les penseurs modernes et aurait dû le dégoûter de la pensée. La philosophie se trouva pour lui dans les hautes mathématiques ; il apprend qu'elles ont aussi leur imagination, leur inspiration. Le voilà entraîné vers les grands inconnus, les sublimes sommets. Il cultive les mathématiques spéciales, mais il sent surtout « la sublimité, la poésie inexprimable des mathématiques, vérités inébranlables, les mêmes partout, les seules qui donnent le sentiment de la certitude. »

Il aime la pureté incorruptible de la géométrie. La langue de l'algèbre, mystérieuse, lumineuse, qui n'articule que des vérités générales, universelles, contribue à équilibrer ses facultés.

Elle servira aussi à lui révéler les proportions, la clarté, l'harmonie, qui font la perfection de l'écrivain :

L'art avec lequel les mathématiciens éloignent, rejettent, éliminent peu à peu tout ce qui est inutile, pour arriver à exprimer l'absolu, avec le plus petit nombre possible de termes, tout en conservant dans l'arrangement de ces termes un choix, un parallélisme, une symétrie qui semblent l'élégance et la beauté visibles d'une idée éternelle, me donna l'idée d'un certain style, bref, serré, radieux.

Par ces lignes, il a défini tout l'art d'écrire.

L'application de l'algèbre à la géométrie, les propriétés des courbes le passionnent : « Ces courbes sublimes qui font toucher à l'atelier de la création. »

« Les équations, éclatant en une infinité de vérités toutes également indubitables, également éternelles, également resplendissantes », fortifiaient son amour inné de la vérité, et lui donnaient de plus en plus le goût de la lumière.

« Ce fut, dit-il, ma seule école de rhétorique. »

Son aversion pour les paradoxes tient aux mêmes causes.

Peut-être la plus haute utilité des mathématiques, leur plus grand bienfait, c'est d'exercer l'intelligence et de la fortifier. Cette gymnastique intellectuelle, nécessaire pour saisir les rapports des nombres, sert puissamment aux idées; elles veulent être traitées avec la même justesse, la même clarté. Il doit en résulter pour les facultés intellectuelles et morales, pour le mouvement de la pensée et même pour l'art d'écrire, une certaine pondération et une précision rigoureuse.

Les mathématiques, envisagées sous leur aspect le plus transcendant, ont une autre grandeur, un autre but que les découvertes de l'astronome, de l'ingénieur, du mécanicien. A part l'application spéciale et la puissance scientifique ou industrielle qui ont fait des mathématiques le levier de la civilisation, c'est là, dans le sanctuaire de cette science sublime, qu'habite la Vérité. La Vérité une, absolue, éternelle, universelle.

Ces diverses considérations expliquent pourquoi l'École polytechnique n'attira pas le jeune mathémati-

cien; cette science était la voie et non le but de son esprit.

Je retrouve une lettre de son père, de cette même année 1820 (la dernière qu'il passa au collège de Lyon), et précisément sur cette question des mathématiques auxquelles Jérôme Quinet tenait tant :

Charolles, 6 janvier 1820.

...Je te souhaite aussi, mon cher enfant, tout ce qu'il y a de plus à désirer pour toi actuellement, la santé, la sagesse autant que ton âge le comporte, le goût et le succès dans ton travail. Le fond de ton étude actuelle est celui qui doit te devenir le plus utile dans ta vie; il faut que cette science serve à te distinguer; elle fait un état assuré à ceux qui la suivent, parce qu'avec l'étude on est sûr d'y parvenir si on le veut.

Il n'en est pas de même dans la littérature; l'éloquence est un don de la nature auquel le travail ne peut suppléer qu'imparfaitement et avec beaucoup de peine.

Quelles que soient les difficultés que tu rencontreras dans ton étude, tu peux toujours te dire que toute autre espèce de carrière en présenterait de beaucoup plus grandes, qu'elles exigent beaucoup de temps et de dépenses, et seraient d'un succès plus incertain.

Lorsque tu commenceras ta journée, tu dois désirer qu'elle soit assez longue pour tout ce que tu veux faire; il en est de même de ce qui te reste de l'année; le temps n'est jamais assez long lorsqu'il a une bonne destination. Je t'engage beaucoup à ne pas négliger les leçons de physique; d'ailleurs, elle ne présenteront aucune difficulté et donneront déjà lieu à l'application de ta principale science.

Ta mère t'écrira beaucoup plus souvent que moi, elle s'entend bien mieux aux longs entretiens et à bien développer toutes les pensées utiles pour ta conduite; elle se chargera du plus fort de la correspondance, et elle pourrait bien en dire autant que milord Chesterfield. Tu ne peux manquer

d'être pénétré de ses bons avis et de sentir combien il est heureux pour toi d'avoir un si bon guide. Je te chéris et t'embrasse.

QUINET.

Après l'examen de Lyon (septembre 1820), où il fut jugé admissible à l'École polytechnique, Edgar Quinet partit pour Paris au commencement d'octobre de la même année; au bout de quelques jours, dans un conseil de famille, on décida qu'il renoncerait à l'École polytechnique. Il l'annonce à sa mère dans sa première lettre, datée de Paris 9 octobre 1820.

Il n'a pas été refusé, car il ne s'est pas présenté.

Pour le choix d'une carrière, sa volonté d'adolescent prévalut contre l'autorité tant redoutée du père, et même contre celle de sa mère. Il l'aimait avec idolâtrie. elle exerçait sur lui un empire absolu, tant que la voix du cœur domina celle de la raison; et, même alors, il fit de grands efforts pour plier aux désirs maternels sa volonté à lui, si inflexible. Mais, une fois qu'il avait reconnu un désaccord entre le conseil donné et la voix intérieure qui l'appelait dans une direction différente, rien ne parvenait à l'en détourner. La forme exquise de ses refus égalait sa fermeté, sa persévérance dans l'idée qu'il jugeait vraie et nécessaire.

A son tour, c'était à sa mère de s'incliner, et, si elle ne cédait pas ouvertement, elle ne reconnaissait pas moins la justesse de ses vues et la noblesse de ses intentions. Il en sera ainsi dans toutes les occasions où le jeune homme va être appelé à donner un gage aux principes

qui le guideront dans la vie publique et privée, dans ses affections, dans sa ligne politique et religieuse. Il résiste aux influences qui cherchent à l'entraîner dans la voie des succès faciles ; il supporte les sarcasmes, mais ne sacrifie pas au goût frivole du jour les tendances sérieuses de son esprit.

II

PARIS. — TABLETTES DU JUIF ERRANT

1820-1823

Il me racontait souvent combien il avait été malheureux pendant ses cinq premières années à Paris ; sa pauvreté et le caractère emporté de son père lui faisaient la vie dure : « Ah ! si j'avais eu quinze cents francs de rente ! s'écriait-il, mon existence était changée. C'est par déférence pour mon père que je suis entré chez ce banquier où j'ai travaillé gratuitement pendant six mois. Les persécutions de ma tante, qui voulait à toute force me faire embrasser un état si opposé à mes goûts, m'ont aussi rendu la vie amère. Les personnes qui venaient chez elle s'étaient donné le mot pour me dégoûter, me détourner des lettres et me pousser aux finances.

» Ma tante était une personne d'une capacité étonnante ; elle possédait des qualités qui s'excluent habi-

tuellement, le calcul et la passion, la religion des convenances, de la considération, et un esprit romanesque. Elle tenait de madame de Maintenon. A quarante-huit ans, elle épousa en troisièmes noces un receveur général qui avait quatre-vingt mille livres de rente et qui institua pour héritiers les enfants de sa femme. Elle conquit ainsi une grande position dans le monde, tandis que sa sœur vivait très modestement à Charolles. Plus tard, quand j'ai eu des succès, elle devint très tendre pour moi et me reprochait de ne pas l'aimer assez.

»Ce qui me révoltait le plus, dans cette maison de banque, c'était de donner gratuitement mon temps à des millionnaires. Il paraît même que c'était une grande faveur, mais j'y étais absolument insensible. D'ailleurs, ma tante ne comprenait rien à ma nature, et, avec les meilleures intentions du monde, elle m'a fait du mal. Il n'y avait pas chez elle une seule âme qui m'intéressât; voilà pourquoi la connaissance de son beau-frère, le vieil Écossais M. Smith, me fut si précieuse l'année suivante. J'allais chez lui comme dans ma vraie famille; et quelle influence il a eue sur ma destinée en m'initiant à Herder[1] ! »

S'il accepta d'entrer dans cette maison de banque, malgré sa vive répugnance, c'était pour échapper à l'humiliation d'être remis en pension comme le voulait son père. L'image de cette captivité lui faisait tellement horreur, que, cinquante ans plus tard, c'était encore son cauchemar; il se réveillait en sursaut, il rêvait qu'on l'avait coffré dans la même pension que son petit cousin Léonce

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

Il réussit pourtant à maintenir son indépendance, en stipulant qu'on le laisserait en même temps faire son droit.

Le voilà installé dans sa petite chambre, rue Buffault, 25. Son père est reparti ; alors, mais alors seulement, il respire plus librement, il écrit avec un peu plus de calme à sa mère, qui lui répond d'une façon gaie, railleuse, à son ordinaire. Elle ne sait pas si son fils a senti le plaisir de la victoire qu'il a remportée :

J'espère t'adresser cette lettre chez toi, dans ta chambre, quoique je ne sache pas encore où elle est, mais je me sens à l'aise avec cette idée. Il me semble que pour le présent tout va bien pour toi, si tu ne deviens ni malade, ni mauvais garçon. J'approuve fort ton nouveau plan d'études. Je t'engage à donner une sérieuse attention à ce cours de droit commercial et public. Cela me semble devoir être utile en tout temps, en tout cas, et puis c'est une étude que tout le monde n'a pas faite. Applique-toi de bonne foi pour ton écriture, car la tienne ne peut pas passer telle qu'elle est. Quoique je ne voie point dans ce moment de nécessité urgente pour savoir l'anglais, je pense que tôt ou tard, d'une façon ou d'autre tout sert, et qu'il faut se rendre propre au plus de choses possibles, quand on ne se sent pas appelé par la nature à une vocation positive. Car jamais la nature ne t'a sollicité à la chirurgie, aux procès, à la chicane; quand elle t'a parlé jadis pour l'épée, tu t'en es donné le plaisir[1]. Depuis, rien ne s'est ému en toi pour le notariat ou la chaire de professeur; tu as tâté du compas, mais tu n'y as goûté que peu de délices; tu songeais à la tonsure, mais tu auras toujours le temps, et il faut, avant de renoncer à la vie, voir un peu ce qu'elle fera pour toi. Nous y reviendrons peut-être, mais essayons d'abord de la liberté.

1. En bataillant avec ses camarades d'école.

Ce n'était qu'un gracieux badinage, l'horreur de la vie monacale leur était commune à tous deux.

Elle songeait à la diplomatie; son père, M. Rozat, avait été secrétaire d'ambassade; pourquoi son fils ne le deviendrait-il pas? Vains projets! les instincts et la volonté de ce fils déjouaient toutes ses combinaisons d'avenir positif, pratique. Elle lui disait : « Sois sage, ne te laisse pas enflammer par aucun parti. Sauve-toi de ces étudiants en droit, quand ils parlent politique. » Et lui, dès le lendemain du départ de son père, il court à la Chambre des députés pour entendre le général Foy. Il est ému, il est heureux au milieu de la foule qui criait : « Place! place au général Foy! »

Il revenait souvent sur ces années et me parlait de son enthousiasme pour le général Foy :

« Un jour, je l'ai suivi, depuis la terrasse de sa maison jusqu'au jardin des Tuileries, où il se promenait avec sa femme et ses deux petites filles.

» Il m'arrivait bien souvent de faire queue depuis cinq heures du matin, à la grille du palais Bourbon, pour entrer dans la Chambre. La belle et noble figure de Manuel est restée dans mes yeux comme si je l'avais vu hier. Un jour, j'appris l'arrestation du père de Francis de Corcelles, grand libéral; j'entrai dans un café, j'écrivis sur-le-champ à Benjamin Constant pour le prévenir de cet attentat.

» Après la révolution de Juillet, je n'allais plus si fréquemment à la Chambre; j'étais dégoûté du revirement des libéraux et de l'esprit public[1]. »

1. *Mémorial d'Exil* inédit.

La présence de son père l'avait pétrifié; il redevient lui-même, aussitôt qu'il est seul. Sa mère le sermonne avec son enjouement habituel :

Ton papa a été mal satisfait de l'agrément de ta compagnie. Ton profond et éternel silence lui a procuré peu d'amusement. Sans peine cela se peut croire, et tu ne l'accuseras pas d'ingratitude, si tu considères le peu de grâce et de charme que tu déploies en sa présence. Il trouve aussi que tu n'as manifesté aucun transport à la vue des beautés de Paris (ce sont des beautés locales dont je parle). Il te croit insensible, froid et glacé. Tu es donc médiocrement bien placé dans son esprit; mais je pense que, si tu peux apprendre à écrire, et qu'on lui donne de bons témoignages de toi, il reviendra facilement et volontiers sur ton compte.

On lui demandait sans cesse ce qu'il n'a jamais su : plier son caractère, écrire plus lisiblement, brosser ses habits. Sa mère lui reproche ses cheveux négligés, sa cravate mal mise, sa tenue modeste, sa démarche mal assurée :

Dis-moi comment tu fais pour nettoyer tes habits; j'ai le sentiment intime que tu auras trouvé un faux-fuyant pour ne pas les brosser toi-même. Cher enfant, deviens donc un peu muscadin. Ensuite je te prierai peut-être, pour me plaire, de devenir fat et suffisant.

Elle entremêle ainsi de badinages ses avis les plus sérieux. Sans cesse occupée de ce fils tant aimé, elle veut tout savoir, lui demande un plan de sa chambre, et même le nombre des planches de son armoire et la place où il range ses effets, son linge :

Parle-moi de tes cours... Je me dis avec peine que tu n'as qu'une couverture. Tu n'as point de souliers, point de

pot à eau, je te trouve bien mal... Si tu n'épargnes pas bien ton bois, ta chandelle, tu seras bientôt tout dénué. Hélas! tu aurais eu bien mieux tes aises dans une pension; tu vas manquer de tout, mon pauvre enfant. L'important est d'entrer au plus vite dans ces bureaux, pour te tirer un peu de cette extrême dépendance d'argent où tu es avec tes tristes parents. Hélas! tâche d'apprendre à écrire, tu pourrais alterner avec le maître d'anglais. Achète une couverture. Si tu ne souffres pas de la faim et du froid, je pourrai me remettre.

Les réponses aux doléances maternelles sont gaies; le mobilier de sa chambre lui paraissait plus que suffisant, puisqu'il vendit à quelque temps de là son matelas et ses chaises pour payer un à compte à l'imprimeur. Il avait la liberté, que lui fallait-il de plus? Tout en s'appliquant à ses écritures commerciales, son imagination poursuit la carrière des lettres, cette vocation invincible. Il se garde bien d'en souffler mot, mais ses lectures, ses essais, remplissent chaque heure qu'il peut soustraire au travail du bureau et aux courses obligatoires dans une maison de banque. Il lit, il écrit une partie de la nuit; ce n'était pas de la poésie, c'était toujours l'Histoire. Sa première publication, les *Tablettes du Juif errant*, appartient à une idée philosophique sérieuse, malgré le tour léger, sceptique qu'il affecte pour ne pas effaroucher sa mère par trop de gravité.

Ce travail à la dérobée le soutient contre les ennuis de sa situation; là est tout le secret de sa patience, de sa bonne grâce à supporter tant de semonces. Il écoutait paisiblement les plans d'avenir que sa mère déroulait, et les axiomes qu'une profonde science du monde lui suggérait :

Tu as certainement de l'esprit; emploie-le à découvrir les goûts, les faiblesses, et à les ménager en t'y conformant. Que rien de ce que tu feras de bien ne soit tout à fait enseveli! Arrange-toi de façon qu'on sache que tu vaux quelque chose. Emploie ton intelligence à te faire valoir. Personne ne se donnera la peine de chercher ton mérite, si tu n'aides à le découvrir. Les gens de Paris surtout s'en tiennent à l'écorce. Soigne donc ton écorce.

Il resta insensible à ces maximes diplomatiques, généralement suivies.

Il agissait même d'une manière diamétralement opposée. Il s'efforçait de tenir cachées ses actions les plus méritoires, et ne se mit jamais en frais pour plaire à ceux qui lui étaient indifférents.

Sa mère le chapitrait sans cesse à ce sujet. « Mon cher Edgar n'aime pas trop la contrainte et l'effort. »

Sa nature toute primitive ne changea jamais. Tel il était jeune homme, tel je l'ai vu jusqu'au dernier jour, l'indépendance, la simplicité, la modestie même.

On a cherché à expliquer le caractère d'Edgar Quinet par l'influence maternelle. Sans doute il tient de sa mère la sensibilité, l'ardeur généreuse pour tout ce qui est noble et grand; mais il est de stricte justice de reporter sa fierté, son inflexible droiture à son père, homme d'un caractère antique, homme de 92. Comme éducatrice, la mère a été admirable jusqu'à l'adolescence du fils. Plus tard, son esprit merveilleux, ondoyant et divers, souple et positif, ne peut plus diriger le jeune homme; elle n'a plus de prise sur lui. Type du XVIIIe siècle, elle devait prêcher en littérature la verve railleuse; et, dans la vie

politique et privée, l'axiome : « Glissez, mortels, n'appuyez pas. »

Edgar Quinet a adoré sa mère ; il la considérait comme esprit le plus supérieur qu'il eût jamais rencontré ; cependant, depuis le collége de Lyon, il ne subit plus son influence. Madame Quinet mère joignait une grande bonté à un éclat d'esprit extraordinaire ; mais, loin de fortifier son fils dans son extrême austérité, elle l'en a plutôt raillé. L'expérience de la vie lui faisait redouter un excès de puritanisme ; elle pressentait combien cette hauteur de sentiment et d'idées serait préjudiciable aux intérêts de son fils ; elle combattait son idéalisme par toutes les armes de la raison pratique et d'une ironie acérée.

Par ses amis Bruys d'Ouilly, elle fait introduire Edgar chez M. de Lacretelle, l'historien ; il trouvait là une société bien préférable à celle qu'il voyait dans le salon financier de sa tante. « Chez M. de Lacretelle, il y a au moins des gens d'esprit. Il sera invité aux lectures très recherchées de M. Renouard. » M. Michaud y allait.

La seule relation qui lui fût agréable chez sa tante, c'était la famille du maréchal Ney. Sa mère l'interroge à ce sujet :

As-tu vu les grands fils de la maréchale ? Sont-ils bien ? Dis-moi si tu t'es amusé à ce dîner chez madame Ney, si l'on y a fait de la musique. Ne fait-on jamais de musique chez madame Rilliet ? Ne pourrais-tu pas là en faire ou en entendre ? Cultive le don de plaire, perfectionne tes attraits, lève la tête.

A propos de ces bals chez madame Rilliet Constant (de Genève), il s'amusait un jour à énumérer tous les

maîtres de danse qu'on lui avait donnés et dont il avait si peu profité. De là mille regrets d'avoir été si rarement au bal, d'avoir dansé peu ou point. « Et pourtant, me disait-il, j'ai eu quatre professeurs de danse : le premier à l'âge de cinq ans, lorsqu'on me mettait sur la table pour me donner la leçon de danse. Ensuite, à onze ans, je prenais des leçons d'un Charollais qui réunissait ses élèves dans la petite salle de spectacle. Tous les jeunes gens y allaient, jusqu'à notre domestique Besson, qui dansait d'une façon déplorable. J'entends encore le coup d'archet du maître de danse, lorsqu'il me fit faire mon premier avant-deux. Le troisième professeur, je l'avais tout le temps au collège de Bourg; c'était M. Bonange, qui nous apprenait à la fois la musique et la danse. Enfin, à Paris, ma tante avait engagé pour ses filles une danseuse de l'Opéra, comme la perfection de l'art; je faisais le quatrième dans la contredanse avec mes cousines et avec ledit personnage de ballet, qui avait la tournure d'un tonneau. *Écoutez bien cette gamme!* ce mot nous mettait en train. Ces contredanses durèrent tout l'hiver de 1820 à 1821. Eh bien, quand je revins à Charolles, où il y avait cependant de très jolis bals, je ne dansais pas. Mon père m'y encourageait beaucoup, et, voyant que j'hésitais par défiance de moi-même, il répétait : « Mais » songe donc que Charolles est un village; tout est bon » pour Charolles; quoi que tu fasses, ce sera encore très » bien. » Dans ces bals populaires, on dansait comme des enragés jusqu'à en revenir écloppé[1]. »

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

Des nuages s'élevèrent entre la tante et le neveu, qui ne pouvait se faire à ce monde artificiel ni aux adulations qu'on y exige. Cette société aristocratique tant prônée par les romanciers, ces types de distinction n'existent que dans l'imagination, disait Edgar Quinet : « J'ai vu de près ces nobles ducs, ces duchesses éthérées de Balzac, ces marquises dont George Sand parle dans ses *Mémoires*; je leur trouvais l'air vulgaire. Les hommes surtout avaient le genre clerc de notaire. En revanche, j'ai conservé le plus charmant souvenir de la maréchale Ney; elle avait beaucoup d'amitié pour moi. Encore fort bien de sa personne en 1821, délicate, et même languissante, très gracieuse, caressante, elle avait infiniment d'attraits. Notre dernière entrevue a été en 1845. »

Ces relations que sa mère lui créait n'ont guère servi à sa carrière; en toute occasion, il s'est frayé sa voie tout seul et silencieusement.

Dans une lettre du 1er janvier 1821, sa mère lui rappelle que, pour la sixième fois, ils passent le nouvel an séparés l'un de l'autre. Que de préceptes de science mondaine dans toutes ces lettres!

Elle lui accorde sans marchander « la sagesse, le tact, l'esprit »; mais sans cesse elle le met en garde contre l'indépendance de son caractère.

Prends garde, cher enfant, à n'avoir ni raideur, ni fausse fierté. Sache faire plier quelquefois ton plaisir ou ton goût de bonne grâce. Songe toujours qu'il faut, dans cette société-là, tenir un langage uniforme, et celui qu'on a adopté comme le plus sage, ne s'en départir jamais.

Comme on flatte par de bonnes paroles et en le cares-

sant de la main et de la voix un jeune cheval fougueux prêt à se cabrer, ainsi, par les inépuisables ressources de son esprit et de sa tendresse, avec le langage de la raison, avec un enjouement plein de charme, elle tâche de lui faire prendre patience :

Que te semble ton emploi ? te sens-tu capable d'y mordre? Quand tu étais petit, je pensais pour toi au commerce, lassée que j'étais de la pauvreté. J'aurais voulu te voir une carrière qui pût te la faire éviter; mais tu croyais alors que ce que j'entendais par commerce c'était de vendre des petits couteaux comme Noiret, et cela te flattait peu. Et puis le génie mercantile semble t'être refusé. Ce n'était pas là non plus ce que je te souhaitais. J'avais en tête les banquiers genevois.

Puis quels charmants retours de sensibilité, de tendresse. Les préparatifs d'un départ lui rappellent celui de l'an dernier :

Je te voyais encore, grimpé sur cette malle qu'on ne pouvait plus fermer; je me souvenais que je te regardais, en me disant que le lendemain je ne te verrais plus. Que j'ai déjà souffert par nos séparations ! La nuit, je me demande si tu dors, si tu es bien; le soir, en me couchant, je me demande si tu es rentré, si tu as l'esprit tranquille et le cœur content. Enfin je ne passe jamais cinq minutes sans m'occuper de toi.

Le printemps arrive, elle va à Lyon pour communier, n'ayant point d'église protestante à Charolles.

C'est le dimanche, 21 mai, que je te trouvai sur cette plage de Trévoux; il était, je crois, neuf heures du matin quand je me précipitai de cette montagne, dans la maison de ta

tante pour t'embrasser plus tôt. Souviens-toi, cette année, à pareil jour et à pareille heure, de notre réunion; elle fut si douce et si parfaite que je ne pense pas que nous puissions être plus heureux... Sur ce tillac où nous étions ensemble l'année dernière, si profondément tristes tous les deux, combien n'ai-je pas retrouvé de souvenirs! J'ai regardé la tour de la Belle-Allemande avec émotion : nous l'avions regardée ensemble. Je veux aller aussi à ce collège, mais j'ai peu d'espoir d'être introdnite dans ce cher cabinet[1].

Les grandes affections suppriment les distances et viennent à bout de créer une présence continue par les détails minutieux de la vie. Elle amuse le cher absent par ses récits, en y mêlant toujours un précepte. Elle vient de voir, à Bourg, la terrible grand'mère qui s'est fort radoucie :

Elle a été dans la joie la plus véhémente de la lettre à Blanche; elle s'est étonnée que, dans un âge si tendre, tu pouvais *composer* une si belle pièce. Son autre petit-fils lui est fort utile : il fait ses écritures, ses comptes de ferme; mais, comme la reconnaissance est une vertu sur laquelle il ne faut pas compter, la terrible grand'mère n'est que médiocrement touchée, et tous les bons services de Lucien se sont effacés à ses yeux, depuis que, dînant avec lui et mangeant une poularde, elle avait réservé pour elle et cru mettre en sûreté sur sa propre assiette le foie de la susdite poularde. Elle se disposait à le savourer avec une douce volupté, lorsqu'elle vit arriver les deux grands bras de Lucien armés de couteau et fourchette, et qui ont enlevé ce précieux foie; il l'a dévoré en un instant, avant que la surprise et le saisissement lui eussent donné le temps de se défendre.

Quelques mois après, cette aïeule si originale meurt,

1. Voy. *Histoire de mes idées.*

et ne laisse rien aux enfants de sa belle-fille protestante. Madame Quinet mère ne manque pas de rappeler à Edgar qu'elle l'a toujours averti que cet oubli d'écrire les lettres de pure convenance lui serait funeste. Peut-être sa grand'mère aurait-elle continué à se souvenir de lui :

Il n'y a que toi qui ne veuilles pas consentir à t'ennuyer, et c'est là ce qu'il faut préférablement à toute science. Sache t'ennuyer !

Ce mot profond, elle le lui répète souvent, et inutilement.

C'est à regret que j'abrège ces amusantes lettres; la note plaisante n'y domine pas toujours. Ce même printemps de 1821, elle raconte d'une façon vraiment pathétique la première communion de sa fille, cette sœur d'Edgar, qu'il a si tendrement aimée. Toute la bigoterie, le fanatisme que la Restauration faisait éclater en France, est mis à nu par cette femme d'une si haute intelligence, mais qui subit le joug, n'ose s'en affranchir et l'impose à sa fille comme un devoir commandé par la situation :

Ce jour a été si douloureux que je ne sais ce qu'il présage. Il ne ressemble point à ce bonheur que tu avais si bien ressenti et que j'ai tant senti pour mon propre compte. Blanche a souffert plus qu'elle n'a pu, et en a rapporté de l'amertume et point de bonheur ni d'exaltation, ce qui l'aurait soutenue.

Les vacances arrivent, mais, cette année, plus d'espoir de réunion. Le père se trouve dans l'impossibilité d'envoyer de l'argent, et ce qui prouve combien il est mal

de ce côté, c'est qu'il n'a pas pris un seul ouvrier à Certines cet automne. De là, nécessité absolue pour le fils de rester chez ce banquier; au moins, il est censé gagner quelque chose.

Tel n'était pas l'avis d'Edgar; il déclare à sa mère qu'il est las de perdre ainsi son temps; il veut quitter ces arides bureaux; il veut se loger faubourg Saint-Jacques, près des Écoles; il veut faire son droit. Il a loyalement prévenu sa mère, mais elle n'entend pas de cette oreille :

Ah! mon pauvre ami! que tu es jeune et fou! dit-elle. Vieillis donc, mon enfant, vieillis encore d'un an et ce sera bien peu, en proportion du besoin que tu en as.

Mais pas si fou qu'elle croyait! La folie était de travailler gratuitement chez un millionnaire et d'y perdre six mois.

Quelle vigueur morale il fallait pour ne pas tomber dans le découragement! Sa mère adorée, sa seule confidente, ne lui envoyait que plaintes sur leur extrême pauvreté. Malgré l'humiliant tableau de la misère qu'on lui retraçait, il la préfère, rien ne vaut pour lui le travail libre, la vie de la pensée. S'il a consenti à une carrière antipathique, c'était pour soulager ses parents; la condition essentielle ne se trouvant pas remplie, il considère comme absurde la prolongation du sacrifice. Plus d'explication, plus de réplique, il brave les foudres paternelles, quitte la maison de banque, l'aristocratique voisinage de sa tante et s'établit rue de La Harpe, 50. Tout son argent s'en va en achats de livres.

Lorsqu'on apprend ce coup de tête, sa mère lui écrit sur

un ton plus que sévère. Attristé par tant de reproches, pressé de terminer son mystérieux travail : les *Tablettes du Juif errant*, Edgar reste quatre mois sans donner signe de vie.

Voici la conclusion de presque toutes les lettres maternelles :

Il faut absolument que tu te décides à sacrifier tes goûts à la raison. La raison, c'est la nourriture. On n'est pas beaucoup plus heureux pour avoir acheté un livre qui devient inutile quand il est lu. Mange d'abord.

Pendant ces quatre mois, les plus laborieux et les plus difficiles de sa jeunesse, car son père le laissa dans un dénuement absolu, il se livre passionnément aux études littéraires, s'oubliant du matin au soir à la Bibliothèque royale, ne songeant pas à se nourrir : « Es-tu mort de faim ? » demandait sa mère. Sa seule distraction, c'étaient, le dimanche, des excursions à Montmorency.

Enfin en décembre il se décide à faire le terrible aveu. Il a écrit un livre ! Voilà le criminel secret qui pèse à sa conscience. Sa mère se radoucit un peu, mais lui en veut de tous ces mystères. Elle se reproche d'avoir éveillé en lui le goût des plaisirs de l'esprit. Cela lui servira de leçon, elle ne s'appliquera plus à donner à sa fille que l'habitude de l'ordre et de la suite dans les idées.

Au même moment, tout en détournant Edgar de sa vocation littéraire, elle cherche à développer ses qualités d'écrivain :

Il faut que tu écrives d'un style serré ; que tu te demandes à toi-même ce que tu as à dire et que tu le dises positivement.

Cela fait, tu peux ensuite te laisser aller à quelques échappées d'imagination, mais toujours avec méthode et défiance. Il faut se bien connaître, craindre ses inclinations naturelles; elles vont toujours plus loin qu'on ne croit, si on ne les combat pas... Puisses-tu, mon ami, devenir avec cette année l'homme nouveau que je désire! Puisse ta raison s'éclairer, puisse ton esprit devenir un flambeau qui te guide dans les lieux sûrs, et non un météore qui te conduit dans les marécages, et les précipices!

Les précipices que sa mère entrevoyait en décembre 1821, c'étaient les luttes du Collége de France et vingt ans d'exil.

Ces inquiétudes, ces appréhensions sur la vocation d'écrivain « qui n'est que le fait d'un pauvre insensé ». dénote l'état général des esprits en 1821.

« Un de mes amis. nommé Chanel, avait fait une pièce de théâtre ; il voulut la présenter au célèbre comédien Perlet. Il me pria de l'accompagner; par complaisance, j'y allai avec lui. Perlet nous reçut assez bien. On ne s'arrêta pas. on ne s'assit même pas. Mais la chose est sue à Charolles, une dame charollaise, alors à Paris. colporte la nouvelle que je suis éperdu de passion pour le théâtre. Hanter des comédiens! Toute une carrière perdue! On imagine les reproches[1]! »

Autre grief. Il a veillé un ami malade de la poitrine; il lui a prêté de l'argent. et ses propres chaussures. Il est sommé d'expliquer ce qui l'a réenflammé pour la poésie, ce qui le pousse à faire des vers la nuit. au lieu de dormir. Qu'en espère-t-il? Et qui donc le soutiendra

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

dans cette carrière désertée par les sages et abandonnée aux pauvres insensés ?

Fais-moi ton histoire depuis juin jusqu'à décembre, avec méthode, ordre et clarté, je veux cette lettre, je la veux absolument.

La réponse d'Edgar est une des plus amusantes de la *Correspondance*. Et vraiment ne fallait-il pas un aimable caractère pour ne pas s'impatienter de tant d'accusations? Comment cette femme d'esprit et de cœur espérait-elle changer la nature de son fils ? N'est-ce pas elle qui avait fait naître en lui cette vie de l'intelligence? Et maintenant elle taxait de chimères ses études littéraires et historiques !

Et moi aussi, écrit-elle, j'ai aimé les livres, l'esprit, le dessin; mais ne m'as-tu pas toujours vue raccommoder les bas avant toutes choses ? Tes bas à toi, c'est le travail qui ennuie ; c'est celui-là qui est important.

Suivent les plus sages conseils sur le procédé, la méthode. Quelle idée se faisait-elle de la mission de l'écrivain, en ne réservant à Edgar que les soirées et les jours de fête pour son livre, exigeant que tout son temps fût employé chez un avoué :

Il faut absolument que tu te résignes à l'ennui que tu y trouveras, et te dire qu'il faut absolument s'ennuyer en ce monde avec résignation, que tous les états sont pleins de dégoût et d'amertume, et qu'il en faut passer par là, quand la nécessité en fait une loi. Sois donc courageux, j'entends par courage, quant à toi, l'ennui, qui est pire pour toi que la mor que bravent les braves.

Ah ! si tu voulais bien exiger de toi-même et obtenir de faire d'abord ce qui t'ennuie et ce qui est utile avant ce qui te plaît !

Avec quel enjouement il répond à toutes ces véhémentes sorties de sa mère ! Un peu confuse, mais heureuse d'avoir eu tort, elle incline peu à peu vers ces idées qu'elle avait combattues :

Il faut te défier de ces espérances trompeuses que la jeunesse enfante. Je ne verrais cependant point de raison pour que tu ne te donnes le plaisir de mettre de l'ordre dans les notes que tu as faites, et que, petit à petit, tu perfectionnes et achèves chaque partie. L'idée première étant heureuse, on pourrait ne pas l'abandonner, y mettre le temps, car rien ne remplace le temps. En ne te pressant pas, en travaillant sans fatigue, à loisir, avec méthode, on peut réussir un jour. Je t'engage donc à revoir tes brouillons, à garder ce qui est bon, à biffer ce qui te semblera guindé ou forcé, ou gauche, à renoncer à tout ce qui est réminiscence, à nouer de ton mieux.

La fin de ses conseils est moins heureuse :

Il faut penser au succès, dit-elle, et, dans ce moment, il se fonde peut-être plus sur les véritables doctrines que sur le véritable esprit. Réponds-moi si tu agrées mes observations.

Non certes, il ne les agrée pas ces *véritables doctrines* sous la Restauration, et il donne à son opuscule une liberté d'allure philosophique absolument voltairienne.

Sur ces entrefaites, des troubles éclatent à l'École de droit, le cours est suspendu, quelques arrestations ont lieu parmi les jeunes gens. Nouvelle alerte à Charolles. Si cette école allait être fermée ! Si le père allait faire

revenir Edgar ! L'idée qu'il végéterait sur le pavé charollais sans but, sans autre ressource que de travailler chez un procureur, c'était terrifiant en effet. L'excellente mère redouble d'instances pour qu'il entre chez un avoué à Paris, le métier d'avocat pourrait lui convenir :

Tu écris bien en prose quand tu possèdes un sujet, ce qui me prouve que, si tu avais une cause qui se fût bien emparée de ton esprit, tu pourrais la bien traiter. C'est pourquoi il faut réellement t'attacher à ce genre de travail et te pénétrer du texte et de l'esprit de la loi. Tu m'as dit quelquefois que tu n'avais jamais eu peur de tes professeurs. Il serait donc possible que tu ne craignisses pas de parler en public. Tu as, à ce qu'il me semble, un bon son de voix, susceptible de modulations. Tu as de l'imagination, de la sensibilité, de l'esprit, que te manquerait-il donc ? Vouloir, et vouloir sans te rebuter des innombrables épines attachées à toutes les entreprises humaines.

Ses parents le laissaient absolument sans argent. Et on exigeait qu'il fût toujours bien vêtu. La fille du conventionnel Baudot, vieil ami de la famille, vint le voir à Paris ; son témoignage nous apprend qu'Edgar Quinet à dix-neuf ans était un jeune homme très aimable et très soigneux de sa personne.

Estelle m'a dit que tu étais très bien, que tu étais très joli garçon et que tu avais l'air d'avoir vingt-quatre ans. Fais en sorte que les lettres de ma sœur ne soient plus pour moi un sujet de consternation, qu'elle me dise que tu es appliqué à ta nourriture, n'épargnant pas follement là-dessus pour te farcir de bouquins, bien soigné de ta personne, joli, au visage gracieux, la mine fine et douce, les manières accortes et aisées. Crois-tu que tu marches mieux ? Adieu, mon pauvre enfant ! soigne ta santé, soigne ta réputation ; mange et crains-toi ; crains tes nis dirations. Ne tombe ni dans l'exaltation poëtiqu

ni dans le découragement, travaille à ta vraie besogne (chez l'avoué) et regarde comme un amusement les créations de ton génie.

Le printemps arrive; la mère, tout à fait radoucie, songe à préparer les voies et moyens d'un retour. Ce père si redouté, considéré à tort comme un trouble-fête, mille fois meilleur qu'on ne croit, a pensé de lui-même à procurer à son fils cette joie : « Il faudra bien faire venir Edgar aux vacances, dit-il; les voitures publiques ne sont pas chères, et, s'il veut y mettre un peu d'économie, cela pourra s'arranger. »

Un voyage à pied, de Paris à Trévoux, quel plaisir délicieux en perspective! Il s'agit donc de s'embarquer seul, et à pied; de séjourner dans les endroits qui plairaient, la malle à la diligence, le piéton n'emportant que le strict nécessaire; sa santé parfaite, sa force corporelle rendaient facile ce projet suggéré par sa mère. Son grand chapeau de paille le ferait reconnaître de loin sur le bateau qu'il prendrait à Lyon pour débarquer à Trévoux; jusqu'à Lyon, il ne marcherait que de grand matin ou le soir, jamais par la forte chaleur.

L'entrevue eut lieu en juillet 1822, à Charolles. Sa mère et sa sœur allèrent à sa rencontre sur la route de Paray, bien loin, près du bois où ils se retirèrent pour les premiers moments; ce qui leur donna à tous les trois cette liberté délicieuse dont leurs cœurs avaient tant besoin.

C'est à l'automne de 1822 que remonte ce séjour de Fougnières, qui a laissé des souvenirs à plus d'un cœur.

Ici se place naturellement le nom de la plus ancienne amie d'Edgar Quinet, madame Clémence P***. A l'heure où j'écris ces lignes, elle garde encore religieusement le culte de ses affections de jeunesse, c'est avec elle que je revis ce lointain passé.

Edgar avait dix-neuf ans; sa charmante sœur Blanche, quatorze; mademoiselle Clémence, quinze ans; très douce, très bonne, ses grands yeux pleins d'âme, toute sa physionomie disait une nature élevée. Les parents d'Edgar avaient beaucoup d'estime pour cette jeune fille et formaient des projets d'avenir; pour lui, habitué à la considérer comme une seconde sœur, il lui portait un sentiment fraternel qu'il garda toute sa vie. Le père de Clémence possédait une grande propriété dans le Bourbonnais, à quelques lieues de Charolles; Edgar et sa sœur, invités à passer une quinzaine de jours chez leur amie d'enfance, partirent un beau matin pour Fougnières, tous les deux seuls, leur mère, occupée d'un déménagement, restait à Charolles.

Quel ravissement de se trouver en pleine campagne, en pleine liberté, confiés l'un à l'autre! Ils se chérissaient : c'était le moment de leur plus délicieuse intimité. Ils vont à Mâcon, à Cluny; ils visitent la célèbre abbaye de Grégoire VII et d'Abeilard. Heures charmantes, embellies par l'imagination du frère et de la sœur! Tous deux pénétrés de Walter Scott, ils ne pouvaient s'arracher à ces lieux romanesques.

Le soir, à l'entrée de la vallée qui conduit à Fougnières, ils trouvent un beau destrier comme dans une scène de l'Arioste. Les parents de Clémence avaient en-

voyé ce cheval; Fougnières, pays de montagnes, et très solitaire, était d'un accès difficile. Blanche monte le palefroi, son frère le conduit par la bride; les voilà, par une nuit noire, engagés dans les sentiers montueux. On était jeune, on s'amusait de tout. Que de fois il m'a raconté cette chevauchée !

« Quand nous arrivâmes, la famille était à souper, dans une pièce du rez-de-chaussée; on ne nous attendait plus à cette heure avancée. Je vois encore Clémence qui apparaît sur le perron, une lanterne à la main; elle avait une petite coiffe blanche qui lui allait fort bien. On nous reçut à merveille, notre visite était promise depuis si longtemps. Le père de Clémence, homme excellent, était le chef du parti libéral dans son arrondissement; son influence pendant les élections lui valait la haine des royalistes et la confiance des patriotes. Nous eûmes chacun une chambrette. Le pays était très beau, on courait toute la journée; moi, je voulais travailler, et le matin je me promenais seul, car on folâtrait beaucoup; on dansait tous les soirs, mais il manquait un cavalier. Ce qui me manquait à moi, c'étaient des livres, surtout un certain Machiavel que j'avais oublié d'emporter; je résolus d'aller le chercher et de ramener encore un danseur. Me voilà parti à pied pour Charolles; je calcule mal mon temps, la nuit me surprend avant d'atteindre le village où demeurait mon ami Pézerat. Je marchais à tâtons, dans la plus profonde obscurité, gravissant des montées escarpées, tombant quelquefois, me relevant pour retomber encore. Pour surcroît d'embarras, voilà une pluie torrentielle ! Je prends le parti de revenir sur mes pas;

j'avais beau chercher du regard une lueur, rien; enfin je l'aperçois, c'est dans une chaumière, un grand feu et des paysans assis autour. J'étais trempé jusqu'aux os; je commence par ôter et sécher mes vêtements, puis je demande un guide pour continuer ma route : « Ah! monsieur! c'est que, pour trente sous, je ne vous conduirais pas dans cette nuit noire et par ce temps! — Trente sous? les voilà, et partons vite. Vous me conduirez à... » je nommai le village.

» En effet, le paysan me servit de conducteur, mais c'était bien loin, nous arrivâmes à minuit.

» Ce brave Pézerat était debout devant sa cheminée prêt à se déshabiller. Grande fut notre joie de nous retrouver, nous étions du même âge. Nous passâmes la nuit et la journée du lendemain ensemble. Je poursuivis à pied jusqu'à Charolles, où je retrouvai ma mère et le volume de Machiavel. Le lendemain, je repris le chemin de Fougnières en repassant chez Pézerat, que j'emmenai. C'était un excellent et aimable jeune homme, très libéral, très ardent, et qui est resté toute sa vie fidèle aux opinions de sa jeunesse; il voulut me conduire dans un château voisin, chez le général D***, un ancien de la République.

» Enfin nous rejoignons à Fougnières nos jeunes amies, et, dès le premier soir, on dansa, gravement et sans se lasser des contredanses interminables; un jeune professeur de Cluny était survenu en mon absence augmenter la joyeuse bande. Quelles belles promenades dans les bois, puis des excursions assez lointaines! Nous allâmes voir une grotte d'un accès très difficile et même dangereux.

On y entrait à quatre pattes, ensuite il fallait se hisser sur des échelles. Je tremblais pour ma sœur; on me disait que je pâlissais toutes les fois qu'elle grimpait sur l'échelle et qu'elle traversait un endroit dangereux; Clémence s'écriait : « Oui, quand c'est moi qui passe, cela » vous est bien égal; mais, quand c'est Blanche, vous êtes » tout éperdu! »

» Cet aimable séjour de Fougnières fut une suite de parties de plaisirs et de soirées dansantes. Enfin, toujours riant et folâtrant, Blanche et moi, nous reprîmes le chemin de Charolles, mais pour repartir presque aussitôt pour Certines, où nous fûmes encore quelque temps seuls; ma mère ne voulait pas de nous pendant ses travaux de déménagement. Quant à Pézerat, je ne sais si je l'ai revu avant son départ pour le Brésil, mais je l'ai retrouvé à Londres trois ans après[1]. »

Edgar Quinet retourne à Paris, en novembre; c'était la dernière année de son droit, rien ne lui manquait depuis qu'on ne le pressait plus d'entrer chez un avoué; il continuait avec délices ses études sur le moyen âge, *Froissard*, *Charles VI*, *Héloïse et Abeilard*, et cependant c'est une fantaisie, les *Tablettes du Juif errant* qu'il se décide à publier. Sa mère, qui avait lu le manuscrit lui disait :

J'ai trouvé que le style n'en était pas léché, et qu'il est ce qu'on appelle en termes de peintre *tapé*. Mais cela ne va pas mal; on excuse plus de choses, quand l'auteur n'a pas l'air de s'être appliqué et d'avoir voulu se perfectionner.

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

L'ensemble fait un bon effet, il y a de la gaieté, de l'originalité, l'œuvre amuse et peut se vendre, c'est tout ce que nous voulons. A présent que te voilà en contact avec Delaunay, il va te juguler; mais, pour te consoler, pense que Milton n'a vendu son *Paradis perdu* que cent écus.

C'était prêcher un converti, et l'exemple de Milton lui servira plus tard. Pour le moment, il vendit avec enthousiasme ses chaises et son matelas, afin de couvrir les frais d'impression.

Il a raconté son périlleux succès: le libraire prit peur en voyant l'édition si vite épuisée et fit disparaître quelque temps le *Juif Errant* de sa devanture.

Edgar logeait alors rue des Boucheries-Saint-Germain. Une lettre de Benjamain Constant au jeune étudiant en droit qui venait de lui offrir son petit livre, porte cette adresse. Voici cette lettre :

Je vous remercie, Monsieur, de l'intéressant ouvrage que vous avez bien voulu m'envoyer. La génération qui nous remplacera, vaudra heureusement mieux que nous. Nous essayons de lui préparer quelques institutions libres, mais elle seule jouira du fruit de nos travaux.

Agréez ma reconnaissance et l'assurance de ma parfaite considération.

B. CONSTANT.

Paris, ce 4 mars 1823.

Le livre publié, le grand souci de la mère, c'est de cacher à Jérôme Quinet le nom de l'auteur; elle se hasarde à lui en faire la lecture à haute voix :

Ton père s'en est fort amusé et a ri de bon cœur. Il n'y a

rien qui lui ait déplu ou qui ait paru l'ennuyer, lui que les livres amusent si rarement. Mais, s'il connaissait l'auteur, combien son amusement se changerait en colère, en alarmes!

Pour savoir son jugement, elle s'avise d'un stratagème, et, lui rappelant certain manuscrit d'un ami à grandes prétentions littéraires : « Il me semble, dit-elle timidement, que ce petit Juif revient au même? »

Et Jérôme Quinet répond avec impétuosité : « Bah! c'est bien une autre touche! »

Elle fait mieux; elle porte le livre à une dame très cléricale qui lui en dit un mal affreux : le livre est d'une insigne méchanceté, très dangereux; elle recommande à madame Quinet de ne pas le laisser lire à sa fille, à cause du mal qu'on y dit sur les moines et les conciles. Enfin cette cléricale de 1823 résume ainsi son jugement sur les *Tablettes du Juif errant* : C'est un très mauvais livre, très bien fait. « Et voilà, s'écriait-elle, les livres qui se vendent! Moi, j'aimerais mieux en faire un qui ne se vendît jamais, que d'en faire un si méchant! »

On peut croire que le jeune étudiant fut ravi de ses critiques.

Un homme de goût et de savoir disait, à propos de ce premier essai : « Si l'auteur avait eu la patience de composer un chapitre pour chaque siècle, et qu'ils eussent été tous dans le genre de *la Pythie*, du *Monastère* et surtout du *Vassal*, cet ouvrage mériterait d'être rangé non loin de *Candide*, entre les plus aimables écrits de ce genre. »

Béranger était alors en prison; Edgar s'empresse de

lui porter son petit livre. Cinquante ans après, se souvenant de cette visite il disait : « Je vois d'ici les hautes portes de Sainte-Pélagie, et le concierge à mine revêche à qui je remis mon fameux bouquin. Étais-je assez naïf pour penser qu'on m'introduirait près de Béranger? Il aurait fallu une autorisation spéciale, un titre quelconque. Paul-Louis Courier se trouvait en même temps que Béranger en prison, lorsque j'y allai rendre hommage au chansonnier patriotique. »

Benjamin Constant, Manuel, Paul-Louis Courier, Béranger, voilà quelles étaient les sympathies d'Edgar. Qu'il était loin de répondre aux espérances de ses amis, qui le voulaient pour le moins procureur du roi! Un certain M. de Bordes, très influent, très lié avec M. de Lamartine, répétait : « Oui, procureur du roi! avec son esprit, son instruction, et appartenant à une honorable famille, Edgar peut prétendre à tout! Pourquoi non? »

Que les esprits étaient encore troublés en sortant de cette affreuse mêlée! Les plus nobles caractères se ressentaient de la confusion et de l'oppression qui succédèrent aux principes de la Révolution absolument bannis. L'éclectisme en politique et en philosophie, c'était pour ainsi dire la ligne la plus avancée, dans cette société de province envahie par les ultras.

Aussi que de timides conseils arrivaient de toutes parts à l'inébranlable jeune homme! Mais le langage qu'on employait pour le détourner de ses vues, était fait plutôt pour le raffermir, si jamais il avait eu besoin d'être fortifié dans ses résolutions.

Eh bien, ce qui fait le caractère unique d'Edgar

Quinet, c'est qu'il a sacrifié mille fois plus que ses intérêts matériels de fortune et d'avancement; il a sacrifié le succès littéraire à cet amour austère du vrai. Oui, le suffrage de ce monde tout-puissant des académies et des salons lui a toujours fait défaut, parce que, dès sa jeunesse, il a persévéré dans sa voie, malgré sa famille, malgré ses amis, marchant toujours contre le courant, toujours seul, et en avant.

Il est resté dans son fier isolement. sacrifice très grand quand on porte en soi un noble amour de la gloire. « Le monde ne vous accorde plus ni attention véritable, ni impartialité, si vous paraissez ne pas vouloir ménager davantage ceux avec lesquels on est en différend. »

Non, Edgar Quinet ne les a pas ménagés et les a eus tous pour adversaires: légitimistes, orléanistes, bonapartistes. ultramontains, orthodoxes de toutes les confessions, les salons, les académies, le militarisme, le jésuitisme les éclectiques.

On lui disait : « Si vous voulez mettre votre nom en tête de vos ouvrages, arrangez-vous en sorte que votre nom fasse honneur *à tous les yeux*. N'ayez pas l'air d'appartenir à aucune secte. On se défie tout de suite des jugements qui sont inspirés par l'esprit de parti. »

L'esprit de parti, c'est-à-dire l'amour de la liberté, de la justice.

« Pensez à votre âge, à votre avenir ! Ne prenez pas avec le public l'engagement d'être toute votre vie tel ou tel homme. Laissez-vous des moyens de retraite. C'est à cela qu'on reconnaît les grands généraux. Voyez s'il est prudent, à vingt ans, de se lier irrévocablement, de se

créer une masse énorme d'ennemis, quand on n'a que soi-même pour défenseur et pour appui. »

Il laissa dire, et, sans jactance, avec une modestie égale à sa fermeté, il prit envers lui-même et envers la patrie l'engagement qu'il a tenu jusqu'à son dernier jour.

C'est à dater de ce moment que le fils ne suit plus la direction maternelle, ni dans les idées littéraires, ni dans l'ordre politique ou religieux.

Je retrouve un fragment philosophique de cette même époque; voici textuellement ce feuillet inédit :

« Hélas ! ma chère mère, qu'est devenue la foi simple que vous m'aviez inculquée vous-même, dans mon enfance ? Lorsqu'au milieu d'une solitude profonde et éternellement regrettée, vous m'expliquiez ces symboles, et que vous me les faisiez aimer, en les rattachant par mille liens au spectacle attendrissant de la nature que nous avions incessamment sous les yeux ! Quel repos, quelle douceur mêlées en toutes choses, et qui m'eût dit jamais que cette paix dût cesser si vite ! Car, sans trop vous arrêter à la partie des mystères qui pouvait provoquer plus tard la discussion ou l'examen, vous m'en enseigniez surtout la partie immortelle, et vous me nourrissiez du pain le plus pur de la tradition. Quoique vous fussiez d'un culte différent de celui dans lequel vous me laissiez élever, vous aviez si bien su entrer dans le cœur même du christianisme, qu'il me fallut de longues années avant de comprendre quelle différence pouvait exister entre votre culte et celui que les prêtres m'enseignaient. Qui n'eût pensé qu'une foi aussi bien dirigée, préparée avec tant de soin, dût être inébranlable ? Et pourtant, à peine

vous eus-je quittée, par combien d'influences opposées le siècle ne s'empara-t-il pas de moi ? J'abandonnai promptement votre foi, dans laquelle j'avais trouvé le repos. Il n'eût tenu qu'à moi de m'estimer croyant, parce que, dans le contact du monde, j'avais appris à déguiser le manque de foi sous d'ingénieuses transformations ; mais ce masque me semble honteux, et cette prétendue foi ainsi travaillée par l'art, par la philosophie, c'est-à-dire par tout excepté par la piété véritable, me semble, je le répète plus impie que le blasphème. »

Je trouve une lettre du nouvel an 1823, qui peint la pauvreté de la famille. Sa mère s'afflige de ne pouvoir lui envoyer qu'une petite pièce d'or qu'elle lui destine depuis très longtemps et qui va sans doute servir encore à des à-compte d'imprimerie. Elle lui reproche aussi de se saigner pour offrir des étrennes à ses riches cousins et cousines de la Chaussée d'Antin, tandis que personne ne lui donne rien, à lui. Assurément il n'a pas de bois pour se chauffer, et il fait si froid! « Je vais par toute la maison comme une furie éteindre les feux trop ardents, » dit-elle.

Vers ce temps, les rapports du neveu et de la tante se refroidirent et cessèrent même pendant un an. Pour lui, enchanté de se voir délivré de l'obligation d'aller dans une maison si guindée, il cultive assidûment des amis de son choix; surtout il se concentre dans ses études. Son plus grand bonheur est de savoir se passer des autres et de suivre ses penchants de liberté. Sa mère le gronde, mais assez doucement :

C'est la tentation infinie et le vif plaisir que tu prends à te moquer qui a amené l'explosion. Tu as blessé l'orgueil des enfants, ta diatribe et ton agréable profession de foi s'en est suivie ; ta tante est une terrible ennemie.

III

VOYAGE AUTOUR DU LAC LEMAN
ÉTUDES SUR LE MOYEN AGE
HISTOIRE DE LA PERSONNALITÉ HUMAINE

1823

On est en juin; on songe à se revoir. Un voyage en Suisse, voilà le rêve caressé depuis longtemps. Où prendre des subsides pour faire une ascension aux Alpes, une descente sur les côtes et les rochers de Meillerie? Cependant, comme les moyens de transport de Bourg à Genève sont extrêmement bon marché, que le strict nécessaire suffit, que les jambes ne lui ont jamais manqué au besoin, l'étudiant voyagera à pied. Il y était d'autant plus disposé qu'il espérait la compagnie de son vieil ami écossais, sir Smith, qui avait fait ainsi une promenade, la canne à la main, d'Édimbourg à Rome. Ils devaient aller ensemble à Bourg, passer deux jours

à Certines; de là, par Pont-d'Ain, arriver à Genève.

En prévision de cette visite de l'Écossais, on porte à Certines des provisions de thé, de l'eau-de-vie pour faire du punch; l'aimable mère pense à tout; jamais hospitalité plus charmante et avec moins de ressources.

Je ne sais par quel contretemps l'ami Smith ne vint point. Edgar rejoignit à Lyon son camarade Brun, dont l'esprit critique, amer, en face de la nature, devait singulièrement gâter le paysage. Ils se quittèrent à Genève, et Edgar fit seul le tour du lac.

Ce voyage de huit jours autour du lac a été décrit dans des pages pleines de fraîcheur, jamais publiées, introuvables; et pourtant elles existent peut-être encore dans un village de Bourgogne.

Rien de plus touchant que la piété avec laquelle il recherche les souvenirs de l'ancien foyer maternel. Il fait un pèlerinage aux lieux où madame Quinet a vécu enfant et jeune fille avec sa mère, madame Rozat-Lagisse (morte à Crans vers 1798).

J'ai découvert une page ébauchée, une seule, et elle doit appartenir à cet itinéraire. Ce feuillet jaune, illisible est écrit au crayon et d'une écriture tellement effacée, que l'empreinte du burin seule aide à en déchiffrer les caractères. Je transcris cette ébauche telle quelle :

Septembre 1823.

C'était un mercredi... Depuis longtemps, le soleil était couché et mes idées, en approchant de Crans, prenaient je ne sais quoi de lugubre. Malheur à celui qui va en pèlerinage

aux lieux où il a passé son enfance! Il ne trouve que de tombeaux, de l'herbe, et encore des tombeaux.

Au milieu du village, je rencontre un homme qui laisse ses bœufs et son chariot pour m'accompagner à la porte de la famille Lequien.

— Voulez-vous m'ouvrir? Je suis le petit-fils de madame Rozat.

— Quoi! est-ce possible? de cette bonne dame étrangère qui est morte dans la chambre d'en haut, il y a vingt ans?

— Oui, je viens pour voir sa tombe et pour vous embrasser.

— C'est moi qui l'ai veillée dans les derniers jours; c'est moi qui lui ai fermé les yeux.

— Vous pensez donc encore à elle?

— Si nous y pensons? ah! toujours! Nos enfants la connaissent comme nous. Elle était si bonne, si charitable!... Vous rappelez-vous, frère, l'affaire du médecin Lefort? Et ses dernières paroles, et ses dernières pensées?

— Et ses amis, où sont-ils? M. Saladin...

— Mort.

— Et sa femme?

— Morte aussi.

— Et ses enfants?

— Morts. Parlez-nous de cette pauvre demoiselle Eugénie. Comment oublier jamais qu'elle vint de Bourg pleine de joie de revoir sa mère? Elle arrive jusqu'à Versoix, veut continuer son chemin sans s'arrêter, et ce n'est qu'au moment de monter en voiture qu'elle sait qu'il n'est plus temps! Non, ne nous en parlez pas, c'est trop triste.

— C'est elle qui m'a envoyé vers vous. Elle aurait bien envie aussi de vous revoir.

— Vraiment, je crois que vous lui ressemblez. Qu'en dis-tu, Antoine?

— Je le trouve aussi.

— Et moi aussi.

— Et moi aussi.

— Eh bien, puisque cela est, vous permettez que je vous embrasse.

— Et moi donc!

— Et moi donc!

Ce dialogue fut interrompu pour recommencer bientôt

après. J'étais tout étonné de la bonté de ces paysans et de l'intelligence qu'ils ont des sentiments les plus délicats.

Dans l'émotion où j'étais, je retrouvais parfaitement ce que je n'avais vu jusque-là que dans les livres, la simplicité, la grâce, la noblesse d'âme de ces braves gens. Pendant qu'ils me parlaient tour à tour et le plus souvent tous ensemble, occupés les uns à me caresser, les autres à étendre la nappe, à chercher leur meilleur vin, leur meilleur lait, leurs œufs, leur miel, j'écrivais sur un coin de la table des notes, des noms, une prière...

« O vous, que j'ai été accoutumé à chérir depuis si longtemps, je viens, au nom de maman et de ma sœur, honorer votre lit de mort. Protégez-nous tous du haut du ciel. Empêchez-moi de tomber dans l'endurcissement et de ressembler aux autres hommes. Que votre ombre m'accompagne quand je suis seul! Je me trouve heureux et en repos sous ce toit où vous avez habité. Adieu, ombre chérie! Que mes paroles ne restent pas vaines. »

Après le souper qui fut sans aucun doute le meilleur que je ferai de ma vie, on prolongea très longtemps la causerie. Ils voulaient ensuite à toute force me retenir à coucher chez eux, mais je compris que cela ne pourrait se faire sans de grands dérangements et sans envoyer leurs enfants dehors; et, quoique j'eusse bien aimé passer une nuit dans la chambre d'en haut, j'insistai pour qu'Antoine m'accompagnât à l'auberge de Crans. A la fin, ils y consentirent. Antoine prit mon paquet et me conduisit au *Cerf devenu libre*. C'était une espèce de cabaret où je trouvai Alix Levrat, ancien domestique au château de Crans. Les reconnaissances et les regrets recommencèrent là tout de nouveau. Je payai à ce brave homme une bouteille que nous entamâmes tous trois en trinquant, et je les laissai, pour me coucher dans une petite chambre si bien à portée du cabaret, que je m'endormis au bruit de leurs récits et de leurs louanges. Je n'ai pas besoin de dire que je dormis d'un sommeil tranquille et heureux.

De bon matin, Charles Lequien vient frapper à ma porte, me prier à déjeuner et me dire que, pour m'accompagner, ils se sont décidés à conduire une vache à la foire de Nyon. J'avais quelque chose de plus pressé que tout cela, c'était

d'aller visiter le cimetière. Je ne dis qu'un demi-mot, Charles me comprit, baissa la tête[1]... »

Voici encore quelques détails racontés de vive voix :

« Ma première étape après Genève fut Coppet, où j'appartins entièrement au souvenir de madame de Staël. (Il y avait six ans qu'elle était morte.) Puis vint le pèlerinage au château de Crans, où se trouve le tombeau de ma grand'mère Rozat-Lagisse. Le lendemain, je traversai Rolle et m'arrêtai à Morges. Le troisième jour, je partis de bon matin et je visitai Lausanne; aux environs de Vevey, dans une anse ombragée, je pris un bain dans le lac. En continuant ma route, vers le soir, le long des vignobles, j'entendis derrière une haie vive de frais éclats de rire; je regarde et j'aperçois un groupe charmant de six à sept jeunes filles; elles m'invitent en souriant à entrer dans l'enclos et m'offrent des raisins. Nous voilà aussitôt bons camarades, réunis autour d'une grande corbeille remplie de magnifiques grappes. Nous passons ensemble une heure délicieuse. « Avant de nous » séparer, dit l'une des jeunes filles, je propose que cha- » cun de nous raconte son histoire. Nous ne nous reverrons » probablement jamais, gardons au moins ce souvenir. »

» Et voilà qu'on m'oblige à un récit biographique sur moi, sur les miens; chacune des jeunes personnes en fit autant; nous nous quittâmes enchantés les uns des autres.

» Les temps ont bien changé depuis l'aventure de Rousseau mangeant des cerises avec mademoiselle de Graf-

1. Voy. *Appendice de l'Histoire de mes Idées.*

fenried et mademoiselle Galley, et emporté sur le même cheval avec une de ces jeunes filles. Aujourd'hui, les demoiselles vaudoises n'inviteraient même plus un jeune inconnu à entrer dans leur vignoble pour manger du raisin avec elles.

» A Vevey, je tins à loger à l'hôtel de la *Clef* où Rousseau était descendu ; dans le bosquet de Julie, je rêvai à elle bien sûr, mais je n'ai jamais songé que je vivrais ici douze ans d'exil !

» La quatrième journée de marche fut la plus forte. Je passai par Clarens, Veytaux[1]. Je visitai le château de Chillon, je gravai mon nom sur un des piliers de la prison de Bonnivard ; puis, traversant, à Villeneuve le Rhône sur une barque, j'arrivai le même soir, à Meillerie. Cette quatrième journée s'est passée entièrement dans le cadre de *la Nouvelle Héloïse*. Un paysan me dit en me montrant les rochers : « C'est ici que M. Rousseau » tirait ses plans. »

» La cinquième étape fut de Meillerie par Évian, Thonon, à Douvaine ; le sixième jour à Nantua, sans m'arrêter à Genève, d'où j'emportai deux pêches pour tout repas. En quittant la frontière de Savoie, je me trompai de chemin ; au lieu de suivre la route à droite, je pris, à gauche, celle qui descend. Je marchais ainsi depuis plusieurs heures, très étonné de ne pas me rapprocher de Nantua : j'avais beau franchir les vallées, remonter les sommets ;

1. Pendant notre séjour de douze ans à Veytaux, j'ai cherché les traces du vieux chemin où Edgar Quinet passait en 1823 ; j'ai fini par le découvrir dans un massif de sycomores, près de Chillon. La nouvelle route a complètement effacé partout ailleurs le tracé de l'ancien sentier.

tout à coup j'aperçois le lac du Bourget qui étincelait dans le lointain. Un passant m'apprit mon erreur, je tournais le dos à Nantua; il fallut revenir sur mes pas jusqu'au point de départ, reprendre la vraie route. Enfin j'arrivai à Nantua; c'était un jour de réjouissance, une fête intime, toute la famille était encore à table. Quel accueil, quelle joie! Je mourais de faim et on me demandait des récits; on mangeait de la tarte et j'en eus ma bonne part. La veillée se prolongea. Mon oncle et ma tante Aillaud me gardèrent quelques jours; j'obtins, non sans peine, la permission d'emmener Lucien; son père était receveur, il était son commis et on ne lui accordait guère de vacances.

» Pourtant la permission est enlevée; nous voilà repartis à l'aube du jour. Nous descendons en ligne droite de Nantua à Trévoux, en passant par Cluse. Une tempête se lève, le vent souffle avec violence sur les hauteurs, tandis que dans la plaine s'amassaient d'épais brouillards. Arrivés au point culminant de la montagne, nous eûmes un spectacle magnifique; les éclairs brillent, le tonnerre retentit avec fracas, et nous dominions l'orage. Il fallut pourtant quitter ces régions olympiennes, redescendre dans la vallée et se résigner à recevoir l'averse. Bras dessus bras dessous, serrés l'un contre l'autre, sous notre unique parapluie qui se repliait à la mode antique, transpercés jusqu'aux os, nous suivions la rivière d'Ain, nous la traversons à Haute-Cour; là, dans un cabaret, on boit un coup pour se remonter; après quoi, toujours sous la pluie battante, nous gagnons Journault, Tossias et enfin Certines. Lucien resta avec nous une huitaine de

jours. A mon tour, je lui fis la conduite, par la Tranquillière où nous pêchions les grenouilles; là, coupant la plaine jusqu'à Saint-Martin du Mont, il fallut se dire adieu[1]. »

Ce cher Certines! Cinquante ans après, il ne se lassait pas de me décrire ces lieux aimés, de les embellir dans son imagination :

« Rien n'eût été plus facile, disait-il, que de faire circuler un ruisseau dans ce jardin très abandonné, mais rempli d'une masse de fleurs. Ce qu'il y avait surtout d'incomparable, c'était la profusion de rosiers; ils formaient d'immenses bosquets; on ne les soignait pas, ils avaient la liberté de s'étendre en tout sens, c'était un vrai bois de rosiers touffus, adorables. »

Et il revoyait avec amour les moindres détails : le chemin pour arriver à la maison, les prés, le bois de Vernet, le bois du roi, les allées tracées par le père, à coups de serpe dans la forêt, le pont rustique, le paysage borné par le Jura, les prairies, les étangs, l'avenue de peupliers qui conduit au château de Montmort, le chemin vicinal bordé de buissons épineux pour arriver au petit castel de Certines, qu'on voyait de loin, sur une éminence, avec ses tourelles, sa façade élégante, sa galerie extérieure, ses girouettes, les beaux cerisiers dont les branches entraient par la fenêtre. Il décrivait tout, jusqu'à la cave :

« Il y avait là un petit vin de Jornand, un cru du Jura, blanc, gentil, assez piquant. Quand le tonneau était achevé, on en cherchait un autre à Jornand.

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

» Nous étions à Certines un peu comme dans des savanes d'Amérique. Une fois par semaine, on tuait un veau et il fallait s'en contenter pendant huit jours. Nul voisin, nulle habitation ; on y jouissait d'une liberté de sauvages.

» Parfois la famille entière s'y réunissait, mes deux tantes Ailland et Destaillades. Ce jour-là, je cédais ma chambre et j'allais coucher avec Lucien dans la *chambre de la Bergère*, ce qui amusait beaucoup ma tante Destaillades.

» C'était une grande pièce du rez-de-chaussée, remplie de sacs de blé, où la jeune paysanne qui gardait le troupeau avait son lit. On y plaçait un second lit pour les deux cousins. Quand nous étions endormis, Lucien et moi, la petite bergère, après avoir renfermé ses moutons à l'étable, se glissait sans bruit dans sa couchette.

» On ne la voyait jamais, d'abord, parce que les volets étaient fermés, l'obscurité parfaite, ensuite elle arrivait très tard, le soir, et s'en allait bien avant le jour, pendant que nous étions encore profondément endormis.

» Cette chambre de la bergère était un texte inépuisable de rires pour l'honnête Lucien, très gai en ce temps-là. Il faisait avec moi et avec ma sœur des chevauchées immenses dans les bois et autour de nos étangs ; nous ramenions des chevaux partout où nous en pouvions trouver, mal appris, donnant force ruades, mais les trois cavaliers tenaient bon et s'en amusaient d'autant[1]. »

La fin de cette année 1823 est marquée par des travaux

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

extrêmement sérieux. Dans une note sur les ouvrages inédits qu'il a laissés, Edgar Quinet explique pourquoi il ne les a pas publiés :

Avant de connaître un mot de la science allemande et de Vico, je m'étais engagé par instinct dans une voie analogue. Sans guide, sans conseiller, je me trouvai jeté je ne sais comment dans la métaphysique de l'Histoire. En 1823, j'écrivis à ce point de vue une *Histoire de la Personnalité humaine*. Je montrais le développement de l'individu à travers le temps. De là je passai à un ouvrage plus étendu que je conduisis aussi à son terme, les *Institutions politiques dans leurs rapports avec la religion*. Pour donner un corps à ces idées, je personnifiai les principales époques du monde chrétien dans un monument ou un homme. Je fis comparaître *les Barbares*, *l'Esprit des chroniqueurs*, *Abeilard*, *l'Amour au moyen âge*, *l'Imitation de Jésus-Christ*, *le Mysticisme*, *Froissard*, *la Folie de Charles VI*, etc.

En même temps, j'écrivis un ouvrage sur Bossuet que j'examinai sous ses différents aspects, avec les principes que je venais de me former sur la métaphysique de l'histoire.

Tous ces ouvrages existent en manuscrit. Séparé de mes papiers qui sont restés en France, je n'ai rien pu en extraire. Mais peut-être me sera-t-il donné un jour d'en tirer quelques fragments[1].

Quarante ans après, ces pauvres manuscrits qu'il n'avait plus revus depuis 1823, nous sont revenus dans le plus triste état à Veytaux. On dirait qu'ils ont séjourné sous la cendre brûlante ; ces feuillets en désordre, emmêlés, transposés, font penser aux bouleversements du sol dans les révolutions géologiques. Oubliés à Certines, comme des papiers sans valeur, revenus à Paris en 1847 après la

1. *Note* de 1857. *Œuvres complètes.*

mort de madame Quinet mère, relégués au grenier de la maison rue du Montparnasse, empilés dans une mansarde, après le départ du proscrit, avec d'autres débris, ce n'est qu'en 1863 que je les découvris dans une brassée de vieux journaux qu'on nous envoya de Paris.

Lamentable spectacle! Ces papiers de 1823 ont l'air de manuscrits retrouvés à Pompï ou à Herculanum. Quand on touche ces pages détériorées, volcanisées, elles tombent en poussière, s'envolent. Edgar Quinet seul eut pu les classer, rétablir l'enchaînement de ces feuillets brouillés, sans pagination; il faudrait, comme dans un jeu de patience, rajuster les phrases. Malheureusement le papier se décompose sous les doigts; je n'ai pas réussi encore à les sauver.

Je lui ai entendu lire une page de cette histoire de *la Personnalité humaine*. On y sent une jeune âme lumineuse, riche d'intuitions, avec des éclairs de génie, à dix-neuf ans les pensées profondes de l'âge mûr, quelques-unes des mêmes pensées qui terminent *la Création;* un sentiment mélancolique et doux sur la nature, les ruines, le pays natal, sa chère Bresse.

S'il m'est donné de reconstituer le texte, ce volume devrait s'appeler *Méditations d'une jeune âme*. C'est le titre qu'Edgar Quinet avait arrêté, le 6 avril 1863, en déchiffrant un fragment. Toutes ses idées y sont en germe et quels étranges pressentiments! Il entrevoit sa destinée sur le *Rocher de l'exil*.

Souvent il s'est demandé, depuis, pourquoi il n'a pas tiré parti de cette *Histoire de la Personnalité humaine*.

Sa traduction de Herder, ses voyages en Allemagne, en

Grèce, en Italie lui ont fait perdre de vue ces premières pages, supérieures, je crois, aux *Essais* écrits à Heidelberg.

Sa mère, à qui il avait envoyé plusieurs chapitres des *Études historiques*, lui donne son avis en ces termes :

J'ai trouvé les *Préliminaires* parfaitement écrits, mais je n'ai pas bien compris ce qu'ils prouvent. Le chapitre sur la religion est profond, mais je crois qu'on y désirerait plus d'orthodoxie dans certaines propositions. L'*Imitation* est très belle et très touchante ; le chapitre sur les rapports de la jeunesse de l'homme et celle des nations demandera à être modifié. Quel jeune homme, quel vieillard reconnaîtra là sa propre jeunesse? C'est la tienne et celle d'un petit nombre que tu as peint; mais le commun des hommes, le plus grand nombre niera la réalité. *Héloïse et Abeilard* est fort curieux, tu les présentes sous un jour peu connu. *Froissard* est charmant, sans objection d'aucune espèce. *La Folie de Charles VI* est superbe et du genre le plus élevé; c'est un beau et pathétique tableau. *La Lecture* est gracieuse et aimable; le tout est écrit sans reproche et je n'ai encore trouvé rien à reprendre. Ton père est à Certines; je lui ai écrit que tu me charges d'avoir son avis, non à titre de père, mais seulement comme homme d'esprit. Je lui dis que ce sont des matières si sérieuses, qu'on n'y pourrait reconnaître l'auteur des *Tablettes*. Voilà le premier avertissement qu'il ait sur ce point; je ne sais ce qu'il en pensera, mais il faut bien te dévoiler une fois à ses yeux; tu ne peux plus désormais qu'y gagner.

En octobre 1823, Edgar Quinet logeait rue de Sorbonne, avec l'aimable vaudevilliste Bayard, dont la mère tenait une sorte de pension. C'était une maison entourée d'arbres, un intérieur calme, silencieux, rangé, où le jeune étudiant connut les soins et la douceur de la vie de famille. Ses lettres ne tarissent pas sur les bons pro-

cédés de l'excellente famille Bayard. Peut-être est-ce grâce au recueillement dont il jouit dans cette chambre « où il n'entendait pas le moindre bruit, d'où il voyait de verts ombrages », qu'il peut s'adonner à des travaux si sérieux. Il allait beaucoup aux bibliothèques; un jour, il eut la fâcheuse aventure de perdre dans la rue ses papiers, le résultat de ses patientes recherches.

Ces études persévérantes, cette gravité précoce tenaient aussi à une influence secrète qu'il m'expliquait ainsi :

« Ah! que je me faisais d'illusions dans ma jeunesse! Je mêlais la pensée de l'amour à tous mes travaux les plus sérieux. Ce qui les animait, ce n'était pas seulement le culte de la vérité, le désir de gloire, l'amour de l'art, mais l'espoir d'être aimé. Que je connaissais peu les femmes de ce temps-là! Cela leur était bien égal! »

Ses travaux et sa réclusion de bénédictin pendant l'hiver de 1823-1824 ont encore une autre cause; car, de tout temps, il a mis sa philosophie en pratique plutôt qu'en préceptes. C'est lui-même qui fera ici ses confidences :

« Le ton fade et frivole des salons m'était de plus en plus insupportable; je fuyais le monde financier où l'on m'avait introduit, je ne voyais que très rarement mes parents de la Chaussée d'Antin. Je me décidai même à ne plus retourner chez madame L..., une femme charmante qui m'avait inspiré un vif intérêt le printemps précédent.

» La première fois que je la vis, c'était à un déjeuner de famille rustique; elle était en déshabillé, très jeune, très belle, de magnifiques yeux bleus languissants, avec

de longs regards pleins de mystère. Ses silences, son attitude, tout visait à la profondeur des passions. Nous étions presque du même pays, j'allais chez elle très souvent, et j'avoue qu'il fallait quelque empire sur soi-même pour résister à ses mille grâces. Je la trouvais toujours seule; elle me faisait copier de la musique près d'elle, sur une même table; dans ces tête-à-tête silencieux, expressifs, j'ai toujours eu la force de garder mon secret.

» Je m'étais aperçu de ses manèges de coquetterie. Pour moi, aimer n'était pas un passe-temps. Un lien frivole, passager, me faisait horreur comme la profanation de ce qu'il y avait de plus sacré sur la terre. Et pourtant l'amour était l'atmosphère que je respirais, le ciel à qui je demandais la lumière.

» Certain que madame L... n'avait aucun sentiment profond, et que le mien, éprouvé par une absence de plusieurs mois et par la solitude, devenait trop fort, je résolus de le vaincre. Triompher de soi, voilà toute la philosophie. Ne pensons pas à ce qu'il pourra m'en coûter! me disais-je.

» Ceci arrêté dans mon esprit, je m'enfermai chez moi, je me plongeai dans mes *Études sur le moyen âge*. Je limitai mon premier plan, je changeai le titre; je voulais montrer que ces temps ont en eux-mêmes une grande vie poétique et philosophique.

» Certainement il fallait quelque courage pour résister à son propre cœur, et, chose plus difficile, résister aux railleries de mes camarades. Tous leurs sarcasmes contre « l'héroïque austérité » furent vains, comme aussi les axiomes de la sagesse courante : « Les gens qu'on veut

fuir sont plus dangereux de loin que de près, les êtres qu'on redoute de revoir paraissent en réalité autres qu'on ne se les représentait, etc. » Aucun de ces raisonnements ne me pénétrait, mais ma résolution me coûtait ; car j'avais vingt ans et j'étais épris.

» J'avais, entre autres, pour amis et camarades à l'École de droit deux jeunes gens de Saône-et-Loire, bons garçons ; mais nous différions à tous égards. L'un d'eux, du même pays que madame L..., était admis dans la maison sur un pied de familiarité.

» Elle s'aperçut bien vite que je me tenais sur mes gardes, que je redoutais sa beauté, ses coquetteries, et, lorsque je cessai complétement de la voir, elle mit en œuvre toute la science féminine pour me faire revenir. Pendant quinze jours, je reçus tous les matins un nouveau message, une offre nouvelle : prendre avec elle des leçons d'anglais, faire ensemble des promenades dans les catacombes ; enfin elle me fit dire par mon camarade qu'elle voulait m'emmener dans sa voiture pour retourner ensemble dans le Charollais. C'était bien tentant et même un peu trop fort. Je tins bon. Oui, j'ose dire que personne plus que moi n'a le droit d'affirmer la liberté morale.

» Le plus piquant de l'affaire, c'est que tous les messages m'étaient remis par mon camarade Théodore, qui était aussi amoureux d'elle, un vrai *patito* dont elle faisait tout ce qu'elle voulait, et qui s'acquittait très fidèlement de sa douloureuse mission.

» Décidé à tenir bon, je m'amusai à enflammer mon camarade et je l'engageai à faire le voyage avec madame L... à ma place. Le pauvre garçon, gauche, troublé, dés-

espéré, ne savait comment s'y prendre. Enfin, un beau matin, il apprend que la dame de ses pensées est partie en coupé de diligence. Je lui suggère aussitôt l'idée de la rejoindre à cheval, de la poursuivre ; ce qu'il exécute incontinent. Il prend un cheval de poste, une malheureuse haridelle efflanquée, l'enfourche, se met à galoper à la suite de la diligence, qui avait plusieurs lieues d'avance. Après je ne sais combien de relais, il l'aperçoit qui gravit une montée. Cela redonne du courage au cavalier, il fait un suprême effort avec sa monture harassée, pique des deux, atteint enfin cette diligence où la belle se tenait la tête à la portière. Le pauvre Théodore la voit, se trouble et n'a que la force de lui tirer un coup de chapeau; après quoi, il tourne bride et s'enfuit. Qui fut étonné, c'est la dame, de le voir apparaître sur cette monture lamentable, les habits poussiéreux, l'œil hagard, pâle, défait, et plus étonnée encore de le voir disparaître, retourner sur ses pas, sans rien dire, sans ajouter un mot, un geste à ce coup de chapeau[1]. »

Qu'il riait de bon cœur en racontant cette histoire!

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

IV

TRADUCTION DE HERDER. — VOYAGE A LA GRANDE-CHARTREUSE. — INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

L'année 1824 est marquée par un incident important dans la vie d'Edgar Quinet : il a découvert les *Idées* de Herder, Herder qui exercera sur lui une si grande influence. Il entreprend la traduction de cet ouvrage, qui l'absorbe toute une année.

Ses camarades, sa famille, redoublent d'insistances et de railleries pour l'arracher à sa vie de bénédictin.

Le 17 février 1824, sa mère lui rappelle l'anniversaire de sa naissance :

Tu as eu hier soir vingt et un ans, te voilà majeur et libre. Puisse cette époque, présumée celle de la raison, apporter à la tienne tout le développement supposé ! Puisse-tu t'occuper avec fruit des moyens réels d'être heureux, repousser les chimères, faire avec discernement la part du devoir, de la

nécessité, des goûts et des concessions à faire avec son âge! Ne méprise pas trop la raison suivant le monde; elle a aussi son bon côté; car, pour les gens qui en sentent une supérieure au dedans d'eux, elle est difficile à pratiquer, elle demande des efforts. Ainsi, quand tu penses découvrir une manière honnête et laborieuse de gagner de l'argent, cela te paraît ignoble. Cependant Dieu le veut ainsi.

J'ai reçu très à propos hier ta jolie lettre du 14 janvier; comme elle était dépourvue d'agitations, d'évangile et d'angoisses, elle a été pour moi une fête charmante. Je n'en ai pas parlé à M. Quinet, qui demande ton examen à grands cris. A quoi songes-tu donc de t'endormir là-dessus?

Enfin il a passé ce dernier examen de l'École de droit; la cérémonie est faite, la père à demi apaisé. Edgar ose alors parler de son nouvel ouvrage et des encouragements qu'il a reçus; il pourra avec sa plume conquérir son indépendance personnelle[1]. Jérôme Quinet avait trop d'esprit pour ne pas sentir que le caractère, les goûts de son fils n'étaient pas ceux des autres jeunes gens. Tous ceux qui le connaissaient faisaient son éloge; une femme du monde, madame Thénard, résumait ainsi son jugement : « C'est un jeune homme des plus distingués, très observateur; il a beaucoup d'esprit et un esprit qui serait très caustique si sa modestie ne rassurait pas. Il a beaucoup d'originalité et ne se presse point de faire connaître son mérite; il le laisse chercher. Enfin il ne paraît pas avoir les passions vives... »

Sur ce dernier point, il déroutait ceux qui croyaient le mieux le connaître.

En juin, il annonce à sa mère un envoi qui leur fera

1. Voy. *Lettres à sa mère.*

plaisir à tous. Elle se creuse la tête pour deviner ce que cela peut bien être :

Si tu as compris M. Quinet dans ce mot «tous», dit-elle, il faut que ce soit une boussole. Si j'y suis comprise, moi, ta mère, il faut que ce soit ton portrait.

En effet, c'était un portrait au crayon, joli dessin et que je possède encore. Voici ce que sa mère en dit :

Lundi dernier la musique et les *chapitres* sont arrivés; l'une a enchanté Blanche, les autres ont été reçus par moi avec recueillement; cependant il y avait du désappointement dans ce que je sentais. J'avais nourri secrètement l'idée de cette image, il m'était dur d'y renoncer. Je maudissais cet aveuglement d'auteur qui t'avait porté à penser que le plus grand plaisir que je pusse recevoir de toi, mon fils chéri, c'était une lecture scientifique.

Mon esprit se sentait humilié d'être si loin du tien, et de sentir qu'il ne tenait que le deuxième ou troisième ordre dans mes facultés. Je remis au soir et au matin ma lecture, je lus en suivant cette méthode deux fois de suite et la reprendrai avec la même attention religieuse. Mais passons à ton portrait.

Ce matin, dimanche, le bruit se répand dans la maison qu'un paquet de ta part est déposé chez le boulanger. Grande incrédulité à cette nouvelle. J'envoie m'assurer du fait; Blanche se met en observation à l'œil-de-bœuf, enfin je l'entends de mon lit qui crie : « C'est une caisse plate, c'est un portrait! » Je ne dis mot, je concentre mes sensations, je lis avec une application forcée le livre que je tenais. Blanche cherche quelque chose, je sens que c'est un marteau et des outils. Je me tais toujours; elle va dans une chambre éloignée et en silence aussi emploie ses talents pour l'effraction; elle frappe à coups redoublés, enfin elle s'élance et arrive devant moi, portant élevée sur sa tête cette image précieuse et désirée. Je crains d'y arrêter mes yeux sévères; si elle est infidèle, quel mécompte! enfin j'ose la regarder. Elle est ressemblante,

très ressemblante. C'est bien toi, mon cher enfant, dans toute l'austérité que les études ont imprimée à ton noble front. C'est toi avec le nuage sardonique que ton esprit naturel trace autour de tes traits; c'est bien toi, avec cette expression déterminée qui indique ton caractère. C'est aussi toi par le costume selon tes goûts pour la liberté et l'abandon. Tu es très gras dans ce portrait, voilà le seul point qui puisse être contesté. Que tu es aimable d'avoir pensé à ce présent, le seul qui pût me plaire, d'avoir posé avec courage, sans laisser abattre et effacer ton visage. J'aime M. Commaret, qui dit que, s'il était femme, il serait amoureux fou de toi.

Reçois aussi l'expression de mon enthousiasme pour l'écriture parfaitement lisible de tes cahiers depuis que tu as eu le bon esprit d'abandonner cette écriture si formée que tu t'étais péniblement faite l'an dernier, ces caractères acerbes que tu traçais avec tant d'efforts.

Hélas! que cette musique, ce cadre, ce portrait t'ont coûté d'argent! il ne fallait pas envoyer tant de musique; cela me fait mal de te voir te saigner ainsi.

Les vacances de juillet sont arrivées; on médite une nouvelle excursion pédestre. Voici, à peu près, ce que j'ai retenu du récit d'Edgar Quinet :

« Mon voyage en Suisse manqué faute d'argent, je voulus parcourir les monts et les vallées de notre horizon. J'écrivis à Lucien pour lui proposer une promenade à la Grande-Chartreuse. Nous prenons rendez-vous à Belley; il part de Nantua, s'achemine vers Ambérieux où il passe la nuit à mon insu, ne se doutant pas que de mon côté, venant d'arriver, je dormais dans la chambre voisine. Aussi quelle surprise, quelle joie le matin, lorsque nous nous rencontrâmes sur l'escalier. Je lui propose de modifier notre plan, et, au lieu de Belley, ce fut la Balme qui devint notre étape; mon but était d'enlever

mon ami Chanel qui habitait la Balme et s'associerait peut-être à notre pèlerinage.

Nous voilà partis par une fraîche matinée, cheminant par ces belles vallées que ne sillonnaient encore aucun chemin de fer, ni même de diligences, rencontrant peu de monde, enivrés par les senteurs des prés et des bois, accompagnés du chant matinal des bouvreuils, des mésanges le long des haies d'aubépine, enivrés surtout par le chant intérieur de la vingtième année. Nous marchions d'un pas léger, un sac de toile sur le dos; il renfermait peu de choses, un vêtement de rechange, et un volume..

» Nous passons le Rhône à Lagnieu; la journée était très belle, notre fougue de touriste si ardente que nous atteignîmes la Balme vers trois heures de l'après-midi.

» L'ami Chanel nous reçut avec des transports de joie. Justement à cause de la *vogue* du pays, il y avait chez lui grand festin ; nous y fûmes conviés, et, après notre marche forcée depuis sept heures du matin, l'excellent dîner et la cordiale réception nous firent grand plaisir.

» Comment avons-nous pu tout concilier dans une seule après-midi : le long repos, la visite à la grotte, une promenade en bateau sur le lac intérieur et puis encore de joyeuses heures au milieu de la foule qui se pressait à la *vogue*? Je n'ai plus le souvenir exact si nous repartîmes le même soir ou le lendemain. Toujours est-il que nous quittâmes la Balme à la nuit tombante, par la fraîcheur.

Nous suivions, Lucien et moi, la route qui longe le Rhône. La distance était plus considérable que nous ne pensions; la fatigue se fait sentir. Lucien surtout est

plus vite harassé, sa démarche devient traînante, ses chaussures se transforment en brodequins de torture ; moi-même, un peu las, je propose de retremper nos forces par un bain dans le Rhône. Au premier moment, l'action vivifiante de l'eau nous fait grand plaisir ; mais, quand nous nous remettons en marche, impossible d'avancer, ce malheureux bain nous avait coupé bras et jambes ; littéralement nous ne pouvions mettre un pied devant l'autre. Il le fallait cependant ; la nuit était profonde, la route absolument déserte, nous ne savions plus du tout où nous étions ; mes propos joyeux soutenaient le moral de mon pauvre Lucien qui avait les pieds meurtris. Nous vîmes enfin les lumières d'un village, c'était Arandon. Minuit sonnait, nous nous jetons sur un lit, tellement harassés qu'on ne songeait pas à la nourriture. Le lendemain matin, après une tasse de café au lait, nous repartons pour Morestel ; mais ce fatal bain du Rhône nous privait de nos jambes, et il fallut prendre des chevaux pour continuer avec plaisir notre voyage. C'est ainsi que nous gagnâmes Pont-de-Beauvoisin, Saint-Laurent-du-Pont jusqu'à l'entrée de la gorge qui conduit à la Grande Chartreuse.

Après une nuit passée à l'hospice, quel magnifique lever du soleil ! En voyant toutes ces vallées déroulées à nos pieds, nous nous décidons à gagner Chambéry en prenant la ligne droite à vol d'oiseau. La jeunesse a des ailes pour franchir les précipices et les torrents sans ponts, les forêts sans aucun sentier et toute une longue journée sans autre nourriture que la tasse de café au départ.

» Nous voilà à Chambéry, puis aux Charmettes où j'inscrivis mon nom. Ici s'arrête le voyage pédestre; nous en avions trop fait, et c'est en diligence, que nous revînmes à Nantua. Le soir même de notre arrivée, il y avait bal chez le sous-préfet; nous n'avions pas de toilette présentable; Lucien voulut à toute force y aller malgré ses pieds meurtris et dansa toute la nuit.

» Ma passion pour la danse n'était plus délirante comme à douze ans; cependant, toutes les fois que j'allais au bal, je revenais avec une entorse. Je ne conçois pas comment je pouvais danser si furieusement, jusqu'à gagner des foulures [1]. »

Tout ceci ne dénote pas la mélancolie qu'on lui reprochait tant. Lorsqu'il se trouvait avec des amis de son choix, son âme revenait à son diapason naturel d'enjouement. Mais il lui fallait à tout prix l'indépendance; il ne voulait pas enchaîner sa liberté; il était intraitable sur la question d'un état à choisir.

Les joyeuses vacances finies, on boucle sa malle pour retourner à Paris; à l'heure des adieux, nouvelle sommation de se faire recevoir avocat, nouveau refus. On était arrivé au moment de la crise aiguë. Eh bien, puisqu'il persiste dans ses chimères d'écrivain, il sera privé de toute ressource et végétera tout l'hiver à Charolles.

Hiver très difficile; le mécontentement paternel ne devait pas lui rendre la vie aisée sous le même toit. Et pourtant, c'est en octobre 1824, dans la maison du Pré,

1. C'est le seul récit écrit de mémoire, non pas dès le lendemain, mais bien des années après.

qu'il écrit son *Introduction à la Philosophie de l'Histoire de l'humanité*. En même temps, il continue la traduction qu'il avait entreprise des *Idées* de Herder.

Il a expliqué lui-même son but :

Plein d'une juste défiance pour mes forces, je ne cherchais point à publier mes divers essais ni les poèmes dont j'étais occupé depuis si longtemps; mais je me dis : « Faisons avant tout une œuvre modeste qui soit certainement utile; traduisons, si nous ne devons pas créer. » Et je me décidai pour Herder. Cette traduction ne fut ainsi qu'un accessoire au milieu de mes autres travaux. Il se présentait une difficulté. Je ne savais pas une syllabe d'allemand. Je dus l'apprendre seul. Je fis, refis et recommençai jusqu'à trois fois ma traduction, depuis la première ligne jusqu'à la dernière. Voilà quelles lentes préparations je me suis imposées avant de m'adresser au public et quel respect nous avions tous pour la sainte mission des lettres[1].

Dans les dernières années de sa vie, il a voulu se relire. Très sévère pour lui-même, il a pourtant éprouvé une vraie joie en revoyant sa première œuvre.

A l'apparition du livre, un critique, M. Lerminier, dit: « Ce n'est pas une traduction, c'est un ouvrage refait, récrit. » Et Jouffroy, à propos de l'*Introduction à la Philosophie de l'Histoire*, porte ce jugement : « C'est le début d'un grand écrivain. »

Le voilà plongé dans la philosophie de l'histoire, et avec quelle hardiesse! En pleine Restauration, il combat le double despotisme religieux et politique, il renverse le dogme de la Révélation, lui, le fils d'une mère croyante.

1. *Note de* 1857. Oeuvres Complètes.

Esprit novateur, il marche résolument dans la voie de la raison pure et repousse toute intervention surnaturelle. Il trouve dans l'histoire des peuples, dans la liberté humaine, dans la loi du progrès, les solutions que Herder cherchait dans l'idée de Dieu. Déjà il réagissait contre l'autorité des maîtres qu'il aimait : en 1824 contre Herder, en 1825 et en 1827 contre M. Cousin et contre Creutzer.

Le mouvement libre, spontané, d'une individualité, d'un caractère qui s'élève au-dessus de son temps, voilà l'origine du progrès. Il ne croit pas à l'action anonyme des masses ; aussi peu qu'à l'arbitraire providentiel.

L'esprit de liberté est en lui une lumière innée ; elle brille dans ses premiers écrits.

Cette *Introduction* renferme en germe bien des idées-mères qu'on retrouvera dans *la Création*. Rien de plus opposé à la métaphysique ; l'observation de l'univers sert aux expérimentations de l'historien ; en 1824, avant Darwin, avant Lubbock, il a entrevu certaines vérités sur lesquelles reposent leurs célèbres théories.

Dans ces pages, ce qui trahit la jeunesse, c'est la flamme d'enthousiasme, c'est l'amitié idéale que lui inspire Herder. Quoi de plus touchant que ce passage où il dépeint ce que Herder est pour lui :

Depuis l'âge où l'on commence à être ému par le génie et à souffrir par son cœur et par celui des autres, ce livre a été pour moi une source intarissable de consolations et de joie. Jamais, non jamais, il ne m'est arrivé de le quitter, sans avoir une idée plus élevée de la mission de l'homme sur la terre; jamais sans croire plus profondément au règne de la justice et de la raison; jamais sans me sentir plus dévoué à la

liberté, à mon pays, et en tout plus capable d'une bonne action. Que de fois ne me suis-je pas écrié, en déposant ce livre, le cœur tout ému de joie : « Voilà l'homme que je voudrais pour mon ami ! »

On conçoit aisément qu'il ait cru un instant trouver en M. Cousin cet ami idéal. En 1825, personne n'avait encore le droit de suspecter l'homme, le philosophe éclectique. Et, de son côté, comment M. Cousin n'aurait-il pas été charmé, étonné de rencontrer de si hautes pensées et une sagesse précoce chez un jeune homme qui venait de définir ainsi la destinée humaine :

« Développer l'être idéal qui est en nous. »

Et cette définition de l'histoire :

L'histoire, dans son commencement, comme dans sa fin est le spectacle de la liberté, la protestation du genre humain contre le monde qui l'enchaîne, l'affranchissement de l'esprit, le règne de l'âme. Le jour où la liberté manquerait au monde serait celui où l'histoire s'arrêterait[1].

Parmi les idées essentielles de ce travail, il en est qui se sont de plus en plus raffermies en lui : la liberté, fondement et substance de l'histoire civile, le règne de la conscience au-dessus des règnes aveugles de la nature, la perception confuse d'une humanité antérieure dans chaque homme qui vient au monde.

Malgré son enthousiasme pour Herder il diffère de vues avec le maître. Edgar Quinet explique les actes par

1. *Introduction à la Philosophie de l'Histoire*, 1824.

lesquels l'homme s'affranchit du mouvement aveugle de la Création.

Sur la question religieuse, la révélation chrétienne n'est pas pour lui le dernier terme du progrès universel. Il la met au rang des phénomènes purement historiques. L'Évangile que nous connaissons cache dans ses profondeurs un nouvel évangile où les dogmes seront transformés en vérités rationnelles.

Son idéalisme est toujours associé à un sentiment profondément humain. Il croit qu'une émotion vive et profonde éclaire le cœur, tout en l'exaltant, et l'élève vers les sphères de beauté, de justice, de perfection. Ce cœur avide d'affection, de tendresse, cherchait sa force dans les amitiés idéales à travers l'histoire :

Je sentis avec joie que je n'étais pas seul dans le temps; une merveilleuse sympathie m'attirait vers chacun de mes frères, distribués dans l'étendue des âges... Lorsqu'ils s'inquiétaient de la postérité, j'étais indirectement compris dans leur pensée; je vivais en eux, comme ils vivent en moi.

La faculté philosophique de généraliser les idées ne lui a jamais fait perdre cette autre faculté tout humaine, l'émotion personnelle, le souvenir attendri du foyer et des êtres aimés, morts ou vivants. Après des digressions scientifiques il conclut :

Les pauvres ruines moussues de ma maison paternelle parlaient plus haut à mon oreille que les ruines et les colonnes ciselées de Palmyre. Les noms de tant de héros inconnus que j'avais surpris dans l'intérieur d'une vie vulgaire, habitaient et fraternisaient familièrement dans ma pensée avec les noms des Timoléon, des Marc-Aurèle, des

d'Assas, des Washington. La pierre étroite qui couvre les restes de mon ami pesait plus sur ma poitrine que les obélisques d'Egypte, que les tombeaux de l'Italie [1].

Quelle différence avec le ton sec, glacé, des docteurs en philosophie, qui croient toute science compromise si l'on surprend le moindre battement de cœur dans leur style.

Cette jeune âme déborde au delà du temps et de l'espace; l'affirmation de l'immortalité se fait jour en elle :

Pendant que le genre humain poursuit sur cette terre sa carrière de perfectionnement, l'être individuel continue sa marche parallèle dans quelque séjour et sous quelque forme que la providence lui a préparés.

La providence, c'est-à-dire la loi de l'univers, l'ordre éternel, logique préétablie dans les mondes.

Et il développe ainsi ses idées sur l'homme :

Lui seul, il ne sait pas ce qu'il sera demain; il marche à l'aventure et chaque siècle lui révèle de nouveaux secrets de son être.

Il faut croire, par tout ce qu'il y a d'obscur et d'indéterminé dans le fond de nos âmes, que le développement de l'homme moral est loin d'être achevé. Un jour viendra, peut-être, où ces mystères qui nous troublent à cette heure, et que nous pressentons sans pouvoir les circonscrire par la parole, deviendront une source générale de vertus, de beautés morales...

Telles étaient les premières aspirations d'une intelli-

1. *Introduction à la Philosophie de l'Histoire.*

gence hautement spiritualiste, qui sondait par l'observation scientifique le monde matériel, où l'énigme est à chaque pas.

Sa pensée politique, déjà toute républicaine, est révélée dans ces mêmes pages; il rappelle le serment du Grütli, l'héroïque souvenir de Sempach. Washington est son héros préféré. L'état d'oppression de la France lui est une douleur trop vive pour la cacher :

Si jamais, dit-il, la philosophie de l'histoire devient un recours dans la détresse publique ou privée, ce doit être surtout dans ces temps où, tout flottant au gré des serviles convoitises de quelques-uns et de la lâche incurie du plus grand nombre, ceux qui ont conservé au moins le souvenir d'une patrie la cherchent vainement au milieu d'un débordement de paroles traîtresses, sans plus savoir que penser de l'heure présente.

Je lui demandai un jour quelques détails sur sa manière de travailler en ce temps-là :

« C'était en 1824, à Charolles, dans la maison Baumont, au Pré. J'avais une chambre au rez-de-chaussée, assez belle, mais avec un inconvénient, le tic tac d'un moulin qui me dérangeait. On imagina de mettre un matelas contre ce mur. Je travaillais comme à présent, immédiatement après le premier déjeuner, à huit heures du matin. Je récrivais peut-être jusqu'à trois fois ma traduction, livre par livre, dans des cahiers cousus.

» L'année suivante, M. de Gérando les lut, pour son plaisir, mais sans y faire la moindre observation. C'est prodigieux dans quelle époque d'agitation j'ai fait cette œuvre, qui exigeait un travail si soigneux, si attentif!

Quand l'impression commença, les épreuves me suivaient partout, à Paris, Charolles, Bourg, Certines, Heidelberg, et je vivais au milieu de ces paperasses portant en moi tant d'orages !mais c'est à Charolles qu'il m'a fallu le plus de persévérance. Je me souviens qu'un monsieur des Autels disait : « Oui, sans doute, à cet âge, on entreprend bien des choses. Mais tout est de savoir si on achèvera. »

Pendant cet hiver à Charolles, il n'avait d'autre distraction que d'aller tous les soirs passer une heure ou deux chez la mère d'un de ses camarades.

Avec elle, il n'avait pas les ressources d'une causerie étincelante. Bonne et simple, sans le moindre attrait de figure ou d'esprit, avec ses cheveux noirs plats lissés sur les tempes, madame Gelin était toujours à son tricot. Edgar était sûr de la retrouver chaque soir à la même place, à la fenêtre, et d'en être reçu avec bienveillance. Elle écoutait, silencieusement, les plaintes, les projets, les espérances du jeune écrivain et ne les combattait jamais. Pour lui, agité, tourmenté, contrarié à la maison par son père, par la malheureuse question du choix d'un état, il trouvait dans cette heure de causerie un apaisement. On était fort dépité chez lui qu'il préférât la société de madame Gelin à toute autre.

Il ne s'était résigné à ce maussade hiver de province que pour mener à bonne fin sa traduction de Herder. Elle fut achevée en janvier 1825. Alors, à ses risques et périls, il quitte Charolles, décidé à tenter la fortune, même au Brésil, s'il le fallait. Justement son ami Péze-

rat venait de partir pour Rio-de-Janeiro et lui donnait rendez-vous à Londres.

Cependant Edgar gardait un vague espoir que Herder le tirerait d'affaire. S'il trouvait à Paris un éditeur qui voulût l'imprimer et rétribuer l'œuvre, tout était sauvé. Mais, si la mauvaise chance continuait, son parti était pris, il quitterait la France et partirait avec son ami Pézerat pour le Brésil. Majeur, libre de ses actions, il avait pris cette résolution.

Avec ce point d'appui, son manuscrit, se sentant sous l'égide d'un protecteur, Herder, il brave les difficultés qui l'attendaient à Paris.

Les premiers moments furent bien amers, « mais un je ne sais quoi, lui disait que son père n'aurait jamais lieu de se plaindre de son fils »[1].

Ses pressentiments ne le trompent pas, et cette fois le hasard le sert merveilleusement. Voici comment il réussit à imprimer son premier ouvrage.

Il s'était encore logé rue de la Sorbonne, chez son ami Bayard. Ils ne connaissaient pas d'éditeur ni l'un ni l'autre; un matin, ils sortent ensemble et vont se présenter à tout hasard chez un libraire de théâtre qui les envoie promener. Découragés, ils remontaient la rue La Harpe, lorsqu'en levant la tête, ils aperçoivent l'enseigne : « Levrault, libraire de Strasbourg. » Ils entrent, ils nomment Herder; le jeune éditeur alsacien prend feu, l'affaire est conclue en un moment.

Quelques jours après, ce nouvel ami (M. Berger, gendre

1. Voy. *Lettres à sa mère.*

et associé de M. Levrault) conduisit Edgar Quinet chez M. Victor Cousin; c'est là qu'il fit la connaissance de Michelet.

« Dans mon inexpérience, je vendis en toute propriété les trois volumes de ma traduction de Herder pour la somme de 2,400 francs. Ces conditions me semblèrent miraculeuses. 2,400 francs! c'était toute une fortune! l'indépendance, le temps d'achever le plan de vie que je m'étais tracé. Tous les bonheurs arrivant à la fois, je reçus une invitation cordiale de mon vieil ami écossais Smith; il était à Londres et m'engageait à lui faire visite en Angleterre. Depuis longtemps, je sentais le besoin d'étendre mes regards à des pays nouveaux, à un peuple libre; l'idée de ce voyage me faisait aimer la vie[1]. »

1. *Mémorial d'Exil inédit.*

V

VOYAGE EN ANGLETERRE. — M. MICHELET. M. COUSIN.

1825

Un voyage à Londres! Que de mystères n'exigeait-il pas! que de savantes combinaisons de prudence, de discrétion! Se figure-t-on l'esprit provincial d'une petite ville il y a soixante ans? Tout ce qui sortait un peu de l'ornière, de la routine, devenait matière à scandale ou semblait excentrique, un voyage, une tentative littéraire, mais surtout la vie idéale de l'esprit. Les *Lettres à sa mère* disent son ravissement de se trouver libre; le poète se révèle dans la traversée. A Londres, rien ne lui échappe : souvenirs, monuments, merveilles de l'art, trésors du Parthénon rapportés par lord Elgin, séances à la Chambre des communes et à la Chambre des lords. Son ami Smith lui fait faire la connaissance des hommes

les plus distingués ; il connaît assez d'anglais pour causer avec des publicistes, avec des radicaux, avec d'aimables *misses*. Il respire à pleins poumons l'air d'un peuple libre, il ne sent plus l'étouffement qui l'a fait tant souffrir dans la vie de province et même dans ce Paris de la Restauration ; il écrit de Londres : « Je commence à comprendre comment des institutions généreuses peuvent aider au bonheur individuel. Ce peuple est fort content et jouit paisiblement de ses libertés. »

L'heure approchait où l'enthousiaste jeune homme ne serait plus seul, où une société de son choix, des amis selon son cœur, l'un d'eux surtout, « ce frère plus qu'un frère », apporteraient dans sa vie le charme de l'amitié idéale tant rêvée.

Ces quinze jours en Angleterre l'avaient tout à fait remonté ; son premier volume de la traduction de Herder s'imprimait à Strasbourg ; il retouchait son *Introduction à la Philosophie de l'Histoire* et en lut quelques pages à son compatriote M. Michaud ; il était plein d'ardeur, et, comme il le disait, *consumé* par le zèle de Herder ; un peu indigné pourtant que le nom de son philosophe fût absolument inconnu en France.

C'est alors que l'idée lui vint d'intéresser à son œuvre un des hommes les plus initiés à la philosophie allemande, l'auteur du *Perfectionnement moral*. Le 4 avril, il adresse cette lettre [1] à M. de Gérando :

1. *Lettre inédite.*

Monsieur,

Un jeune homme sans nom ose se présenter à vous, en se recommandant d'un homme illustre dont vous avez été l'historien.

Il espère vaguement que vous l'aiderez à faire connaître en France un écrivain d'Allemagne qu'il a traduit et que vous avez jugé, Herder, Herder dont le charme m'a séduit depuis l'âge où j'ai commencé à être ému par le génie.

Après avoir passé de délicieux moments à traduire ses *Idées sur la Philosophie de l'Histoire de l'Humanité*, je rencontre d'extrêmes difficultés à la publier.

L'obscurité de mon nom est un grand obstacle. Le peu de crédit de la littérature allemande auprès de la plupart de nos compatriotes, en est un autre. Dans ces circonstances, il ne peut être donné qu'à un homme dont le pays s'honore depuis longtemps, d'écarter ces entraves. Et, pour cela, à qui me serais-je adressé avec plus de motifs d'espérance qu'à vous, monsieur, qui vous connaissez si bien en gloire et qui aimez Herder, puisque vous l'avez lu. Vous vous intéresserez à propager, pour tous les cœurs tristes, ces doctrines consolantes, ces élans de l'âme dont on sent si fréquemment le besoin, dans quelque sphère que la destinée nous place. Pour ce qui est de la science, vous croirez avoir fait quelque chose pour elle, en répandant cette originalité de vue, ces développements si larges qu'aucune traduction, aucun idiome ne peuvent entièrement décolorer. Je ne parle pas des sentiments que vous vous serez acquis pour toujours de la part de quelqu'un qui croit la reconnaissance plus douce encore que l'admiration.

Agréez, etc.

EDGAR QUINET.

M. de Gérando lui répond immédiatement, avec cette aménité qu'un homme supérieur témoigne aux jeunes gens, le prie de venir le voir, l'accueille d'une façon toute

paternelle, l'encourage : « Vous avez fait une chose que j'avais réservée pour mon extrême vieillesse. Je vous aiderai de tout mon pouvoir, dit-il. J'ai là près de deux mille volumes, qui sont à votre service; vous viendrez me voir souvent. »

C'est ainsi que s'établit ce lien d'amitié entre un penseur illustre et celui qui n'était encore qu'un aspirant à la philosophie.

Dans ces nombreux billets au papier jauni, dans ces caractères tracés par la main qui a écrit *le Perfectionnement moral*, on suit les progrès de cette amitié. En avril, il répond à la première lettre d'Edgar Quinet; en juillet, il lui donne un nouveau rendez-vous, lui rend les cahiers qu'il a lus, l'invite à se rendre à sa campagne, à Thiais. En novembre, il lui dit :

« Je n'ai pas voulu tarder à vous remercier d'un billet bien touchant que vous m'avez écrit et dont mon cœur a recueilli religieusement les expressions. » Et il lui témoigne le désir de faire aussi la connaissance de M. Michelet, dont son jeune ami lui parlait sans cesse.

Maintenant les promenades du dimanche ont un but. Edgar va retrouver à Thiais M. de Gérando. C'est là aussi qu'il fit la connaissance de madame Tastu.

« Elle habitait Choisy-le-Roi, non loin de la campagne de M. de Gérando. Il m'y a mené : elle était au jardin, on faisait de la musique. « C'est elle qui désire passionnément vous voir », me disait l'excellent M. de Gérando. Sa mère, madame Élise Voiart, bel esprit, se trouvait présente à nos entretiens[1]. »

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

Quelles hautes conversations sous ces ombrages entre ce jeune homme d'un esprit mûr, et le philosophe déjà chargé d'années, mais dont la candeur effaçait la différence d'âge! Il avait une nombreuse famille, des fils, de charmantes belles-filles; le soir, il reconduisait son jeune ami sur la route de Paris; on passait devant les bals publics, et l'auteur du *Perfectionnement moral* ne dédaignait pas de s'y arrêter un instant.

Il est aussi introduit chez un autre voisin de campagne, ami de M. de Gérando, le baron Massias, très versé dans la philosophie allemande, auteur de divers ouvrages de métaphysique; tous deux à l'envi l'encourageaient, l'attiraient dans leur intimité, lui offrant même de corriger ses épreuves.

Edgar Quinet connaissait déjà M. Cousin; il lui avait fait une visite avant son voyage en Angleterre. Comment n'aurait-il pas été heureux, ému, de l'accueil plein d'affection qu'il reçut du professeur illustre, alors l'idole de la jeunesse.

Si l'enthousiaste jeune homme de vingt-deux ans conçut une admiration passionnée pour l'auteur *Du Vrai, du Beau, du Bien*, pour le philosophe dont le nom rayonnait alors d'une gloire sans tache, il garda néanmoins toute son indépendance, et résista à l'enivrement des éloges exagérés autant qu'à la fascination de son éloquence d'hiérophante. Et pourtant jamais ne furent déployées séductions plus irrésistibles. M. Cousin revenait de Berlin; l'éclat de la philosophie allemande s'ajoutait à l'auréole du platonicien; son culte pour Gœthe rejaillit sur Herder. M. Cousin mettait une sorte de coquetterie à témoigner

de la déférence à l'étudiant, jusqu'à lui rendre ses visites dans la petite chambre de la rue de la Sorbonne. Ses manières caressantes, ses entretiens confidentiels sur tout ce qui rend la vie glorieuse et belle, science, jeunesse, amour, ses prédictions enivrantes d'avenir, la gloire qu'il promettait à son jeune ami, l'enthousiasme qu'il exprima en écoutant l'*Introduction*, n'était-ce pas fait pour tourner les têtes les plus solides ? Edgar Quinet n'en ressentit que du bonheur et une vive reconnaissance pour celui qui l'encourageait dans sa voie. Il lui était impossible de parler à sa mère avec sang-froid « d'un de ces hommes qui ont atteint aux sublimes pensées et qui répandent tant de charme autour d'eux ». Ce qui l'attachait surtout à ce philosophe, c'est qu'il lui parlait sans cesse de droit, de liberté.

Un jour, il est invité à lire une centaine de pages de son livre. A peine a-t-il commencé, qu'il est interrompu par les exclamations de M. Cousin : « C'est beau ! c'est parfait ! » Et il l'embrassait avec transport. Une visite survient : « Asseyez-vous là, ne dites pas un mot, pas un mot ! on me lit quelque chose de superbe. »

Et, quand Edgar Quinet eut fini, il dit : « Vous êtes une noble créature. Avec ce talent, vous vous devez à vous-même de le répandre et d'y consacrer vos jours. Mon enfant, vous avez une étoile. Il faut vous *ruiner* pour l'atteindre. »

Ce malheureux mot qui, dans la pensée de M. Cousin, signifiait tout sacrifier, alarme madame Quinet mère. De là ces railleries et ces orages qui éclatent dans ses lettres.

Avec son sens pratique, elle redoutait la voie de sacrifices que son fils embrassait d'instinct.

Edgar Quinet ne s'aveuglait pas sur M. Cousin, il se défie de ses doctrines :

Je me tiens en garde contre son excès de métaphysique. Il est dogmatique, et je n'ai nulle envie de devenir un disciple servile. Je lui trouve aussi de l'exagération, mais c'est une grâce de plus dans la conversation... Je ne veux pas m'abandonner au torrent de métaphysique... Il a abordé à l'illuminisme ou du moins il y touche. C'est une belle science que celle des abstractions; mais, moi, je fais grand cas aussi de l'observation, des mouvements de l'âme et de tout ce qu'il y a de passionné dans le cœur [1].

La lettre qu'il écrit à sa mère et à sa sœur, en septembre 1825, est toute une profession de foi, un programme d'avenir, encore inconscient, mais qu'il a exécuté fidèlement. C'est une date dans sa vie; ce fils soumis, toujours en adoration devant sa mère, change tout à coup de langage; il lui parle avec l'autorité du maître au disciple.

Je tiens à rappeler cette lettre :

La légèreté, le persiflage sont fort passés de mode; et, vrai, je ne crois pas que ce soit là où je doive m'arrêter. Je sens que, si je peux valoir quelque chose, c'est par la couleur, par la fraîcheur de l'imagination, par la profondeur des sentiments et une sorte de verve du cœur.

Si c'est la *manière* de Voltaire que tu regrettes, je t'avoue que j'aurais une répugnance extrême à reparaître dans cette voie, et que rien ne me fait désirer ces petits triomphes de vanité où il n'y aurait rien pour mon cœur, et dont le siècle, heureusement, s'éloigne de plus en plus.

1. *Lettres à sa mère.*

Mes sentiments sont sérieux et pénétrants; je serai donc sérieux. Mais tout ce que je pourrai, je le ferai pour émouvoir, pour populariser, pour élever au grand. Tout ce qui me semblera faux, calomnieux à l'homme, je le repousserai avec horreur, dussé-je perdre par là l'occasion de rire aux dépens de mes propres convictions. Je chercherai en tout à être large, plein, pittoresque si je puis, original par l'imagination, spirituel contre la légèreté et la mesquinerie.

Je ferai plus de cas d'une parole sensible, d'une consolation qui s'adressera à quelque inconnu, d'un mouvement ardent et passionné que de tout l'éclat de cette sécheresse prétentieuse et moqueuse, qui n'est pas, quoique vous puissiez dire, ma nature, qui m'est opposée, et qui ne serait pour moi qu'un vêtement d'emprunt.

Ah! qui donc viendra avec nous, si toi qui as tant besoin de convictions sérieuses, d'aliments nouveaux, de sentiments féconds, profonds, tu te ranges du côté de la frivolité pour la regretter et l'employer contre nous? Si toi qui nous appartiens à bon droit, toi qui as un fond d'angoisse et d'isolement, tu te laisses prendre par le joli, l'aimable, le gai, pour exclure le grand, le beau, l'éternel. J'ai bien peur qu'une partie de ton mal vienne de ce que tu n'as pas fait alliance pleine et entière avec ces sentiments intimes et profonds, réservant aux objets superficiels ta puissance d'esprit moqueur. Ces choses sacrées dont il ne faut approcher qu'avec le langage qui leur est dû, tu ne les as pas enfermées dans un cercle; tu ne t'es point interdit cette portion du monde. Et qui sait si tu n'en as pas porté la peine? si tes convictions n'ont pas été ébranlées à la longue, si l'image idéale ne s'est pas obscurcie par intervalle, si, n'ayant que des enthousiasmes précaires, et sentant le souffle aride s'étendre sur toutes ces choses, tu ne t'es point étonnée de leur instabilité?

Sa vie était si douce à ce moment qu'il ne voulut point l'interrompre pour se replonger encore, à Charolles, dans l'éternel débat sur le choix d'un état. Ses épreuves à corriger le retenaient aussi. Il passa donc tout le temps

des vacances à Paris, partagé entre l'impression de son Herder et d'aimables distractions : promenades à Choisy-le-Roi chez MM. de Gérando et Massias, dans la forêt de Saint-Germain avec son ami Smith, la musique qu'il aimait passionnément, et les Français. Madame Pasta et Talma faisaient ses délices.

Mais le plus grand charme lui venait d'une nouvelle amitié, la plus profonde amitié de sa vie, et qui dura cinquante ans. C'est dans une matinée de printemps qu'il rencontra, chez M. Cousin, un jeune homme aux yeux noirs, l'éclair dans le regard et dans la parole, à vingt-sept ans les cheveux déjà blanchis. Jules Michelet et Edgar Quinet se sentirent frères du premier jour; ce fut le commencement de leur immortelle amitié; leur intimité fut, pour ainsi dire, instantanée.

Ils se revirent le lendemain, et, dès lors, tout fut commun entre eux: avenir, travaux, affections, pensées. Ils se disaient tout; entre eux, la confiance était absolue; leur cœur était l'un pour l'autre le dépositaire sacré des confidences les plus intimes.

Michelet était déjà marié, et père; il demeurait alors rue de l'Arbalète, sa maison devint un foyer de famille pour Edgar Quinet. Tous les bras étaient tendus vers lui, quand il apparaissait dans le grand jardin; le père de Michelet, sa femme, sa fille, son fils, tous le considéraient comme un parent chéri. Michelet avait cinq ans de plus que son ami; tendre, affectueux, il refrénait sa fougue; il avait le beau rôle de la raison, de la pondération, de l'expérience. Ses conseils avaient quelque chose de maternel, et cela dura ainsi tant qu'ils vécurent

ensemble à Paris, pendant et après la campagne du Collège de France, après 1848, et même après la séparation par l'exil.

M. Michelet était présent à la lecture qu'Edgar Quinet venait de faire de son *Introduction*. Ils sortirent ensemble, échangeant librement leurs sentiments d'enthousiasme pour M. Cousin, mais aussi leur ferme propos de ne pas aliéner leur liberté, leur individualité.

M. Cousin, on le sait, attirait les jeunes gens par les mille grâces de son éloquence ; puis, quand il était sûr de les tenir, il en exigeait des preuves de dévouement, il les faisait travailler rudement à des compilations, à des extraits dont il profitait pour ses propres travaux. Dans une des premières entrevues, il déclarait qu'Edgar Quinet pourrait se rendre utile par certaines analyses de Kant, dont il avait besoin pour une publication prochaine.

Un jour qu'il avait charmé ses deux jeunes amis par un exposé éloquent des théories platoniciennes les plus célèbres, il crut frapper un grand coup en les exhortant à un acte d'ascétisme philosophique. Il leur démontra que rien n'était plus beau que l'abnégation poussée jusqu'au martyre; Michelet et Quinet devaient en faire l'épreuve en renonçant aux travaux dans lesquels ils mettaient leur bonheur. Edgar Quinet racontera lui-même cette scène :

« Une des choses dont je fus extrêmement surpris remonte à mes premières entrevues avec Michelet. M. Cousin nous accablait l'un et l'autre de compliments, d'éloges; il nous interrogeait sur nos travaux et nos projets.

Lorsque nous lui eûmes exposé notre plan d'avenir, tous deux lancés dans la philosophie de l'Histoire, Michelet par Vico, moi par Herder, M. Cousin prit un air grave, et, avec sa solennité accoutumée, il nous fit un magnifique discours sur la beauté, la sainteté du sacrifice, la nécessité d'immoler nos goûts, nos aspirations, l'avenir auquel nous nous croyions appelés. Selon M. Cousin, notre devoir nous commandait des travaux obscurs, laborieux, fastidieux; il fallait nous y adonner et ensevelir dix années de notre jeunesse. Et, s'exaltant par ses propres paroles, il atteignait le ton de la pythie sur le trépied. Saisissant nos mains, il s'écria : « Oui, mes jeunes amis, je » ne vois pas d'avenir plus beau que celui dont je vais » vous tracer le plan! Vous, Quinet, vous allez entre- » prendre, pendant dix ans, une traduction des *Com-* » *mentaires* d'Olympiodore. Et vous, Michelet, je vous » réserve saint Bernard. Voilà une mission digne de vous » deux. Allez, mes amis, mettez-vous immédiatement à » l'œuvre et vous m'en remercierez un jour. »

» Là-dessus, il nous congédie. Lorsque nous fûmes sur l'escalier, et dans la rue, nous nous regardâmes, Michelet et moi, au comble de l'étonnement. « Eh bien, lui dis-je, » que vous semble des conseils de M. Cousin? Quant à moi » je ne suis pas disposé à les suivre. Êtes-vous décidé à » vous enterrer pendant dix ans dans les œuvres de saint » Bernard? — Jamais! s'écria Michelet. Et vous, est-ce à » Olympiodore que vous allez consacrer votre existence? » — Pour rien au monde! » répondis-je. Et nous fûmes quelque temps sans retourner chez M. Cousin.

» Il ne nous en reparla plus; il avait trop d'esprit, de

finesse pour insister, quand il voyait à qui il avait affaire[1]. »

Puisque nous en sommes à M. Cousin, je placerai ici deux anecdoctes qu'Edgar Quinet me racontait sur le grand prêtre de l'éclectisme, bien qu'elles se rapportent à une époque plus éloignée :

« J'étais très enthousiaste de M. Cousin en 1825, et pourtant, au plus fort de mon engouement pour lui, je remarquais bien des singularités qui me donnaient à penser, et me rendaient défiant à son égard. Si je tenais bon contre les railleries de ma mère, c'est que réellement j'avais de l'affection pour lui. Je lui étais reconnaissant de porter si haut le culte de la vie spirituelle et de m'encourager dans mes essais. Pour rien au monde je n'aurais voulu faire part, même à ma mère, de ce que je découvrais d'un peu étrange dans l'intimité de cet *artiste de génie*, s'il en fut. M. Cousin garda très longtemps avec moi son langage sibyllin, me parlant toujours de liberté, de peuples esclaves à émanciper, de la puissance de la vérité, de la beauté du martyre. Il revenait de Berlin, où il avait eu quelques petites difficultés avec la police. Le premier mot qu'il m'en dit marquait déjà le tragédien. Un matin, j'arrive chez lui, je sonne; c'est lui-même qui vient m'ouvrir, drapé dans sa grande robe de chambre blanche en molleton. Il se promène de long en large et s'écrie d'une voix de mélodrame : « Quinet, voyez-vous, le monde, le mal-» heur et moi, nous formons une vaste trinité! »

Et, continuant à marcher à grands pas, changeant de langage mais non d'intonation : « Quinet, je suis complè-» tement dégoûté du martyre! »

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

» Au moment où le monde entier s'agitait en faveur de la délivrance de la Grèce, l'ami de Platon ne pouvait rester indifférent, et me prêchait le devoir d'aller secourir les Grecs. Son exaltation fut portée à son comble, lorsqu'il apprit la mort de Santa-Rosa dans l'île de Sphactérie.

» Le jour où se répandit cette nouvelle, en me voyant entrer chez lui, il me prit la main et, d'une voix tragique : « Quinet, Santa-Rosa vient de périr assassiné dans l'île de » Sphactérie ! Quinet, préparez-vous, tenez-vous prêt, » nous allons partir, vous et moi, nous irons venger Santa-» Rosa ! »

» Moi, qui ne rêvais qu'à la Grèce, transporté, au comble de mes vœux à l'idée de faire ce voyage et en de telles circonstances, je rentre précipitamment chez moi, je fais mes préparatifs pour ce départ. Aussitôt que je fus prêt, je courus chez M. Cousin pour me mettre à sa disposition. C'est encore lui qui vint m'ouvrir, et toujours vêtu de sa robe de chambre blanche. Quand il me voit, il me regarde fixement, d'un air inspiré, il pose la main sur mon épaule, et, après un long silence, il dit avec majesté : « Eh bien, Quinet, nous ne partirons pas ! »

Par diverses scènes de ce genre, Edgar Quinet fut mis en garde contre l'*artiste*. Ému de son éloquence comme d'un chant, il le comparait à la Pasta.

Il suivait alors le cours de M. Villemain, et toujours il en parlait avec un extrême intérêt :

« J'assistais à ses leçons en 1825. M. Villemain arrivait dans la salle un peu courbé, l'œil vif, mais la figure assez rude et nullement en harmonie avec sa parole élégante, mélodieuse. M. Villemain, c'était la suprême convenance,

la pureté et la perfection de la langue du XVIIe siècle; suffisamment neuf; c'est un bel esprit de la Renaissance.

» Quant à M. Guizot, il vous laissait une grande impression; il avait une tête très remarquable, et un regard superbe. Il faisait un cours sur le Parlement anglais; mais je dois dire à ma honte que je n'ai rien compris à sa première leçon.

» Quel écho dans l'opinion, en ce temps-là! Comme on saisissait, on amplifiait l'intention du professeur! MM. Villemain et Guizot parlaient-ils de la liberté de conscience, aussitôt on traduisait par liberté politique.

» Quelle maladresse de la Restauration d'avoir supprimé le cours de M. Villemain[1]. »

Tous les mardis on se réunissait chez M. Cousin. Benjamin Constant et M. Royer-Collard y venaient aussi. On avait formé là une société réglée où l'on était convenu de discuter certains sujets que l'on choisissait. Chacun lisait à son tour quelques parties de l'ouvrage dont on s'occupait.

L'avenir d'Edgar Quinet s'annonçait sous de brillants auspices. Son enthousiasme s'exhale dans cette lettre à sa mère où il rend compte de la séance de l'Académie; il a vu et entendu Chateaubriand.

Justement il venait de toucher le premier argent gagné par son livre; il se crut millionnaire; aussi son premier écu est pour la souscription des philhellènes. Son âme pacifiée par ces belles amitiés, par son premier succès littéraire, s'épanouit à l'espérance; elle illumine même la

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

situation politique de son pays : « il croit au triomphe de la raison, de la justice, comme à sa propre existence. »

Ici s'ouvre une phase douloureuse de sa jeunesse; ses vingt-deux ans, la sérénité de son âme, ses projets d'avenir, ses amitiés, tout fut profondément troublé pendant un an. C'est une année d'angoisses, de déchirements de cœur, que lui seul peut raconter. Dans les deux poèmes où il a mis tant d'événements et d'impressions de sa propre existence, il a fait plus d'une allusion à celle « dont le nom veut dire Sagesse, et il sonne comme Amour ».

Regarde de ce côté, et prépare ton cœur! Voici celle que tu aimeras à la première heure de la jeunesse, et le coup sera si fort, que tu seras près de tomber... Avec un front d'ange et des yeux couleur de violettes, elle avance en chancelant[1].

Ce n'était plus seulement une de ces visions poétiques si souvent apparues, au matin de la vie, « procession d'enchanteresses qui se tenaient par la main, et qui l'obligeaient à croire avec Platon que l'âme s'éveille dans l'éternel amour ». Ce n'était pas non plus cet assaut de coquetterie que le jeune stoïcien avait repoussé avec l'arme du sarcasme.

Cette fois, le sentiment très profond qu'il inspire à une jeune malade condamnée par les médecins, éveille chez lui la plus tendre pitié. Il se fait d'abord illusion; il n'est pour elle qu'*un frère de consolation*; sa beauté, sa jeunesse, l'arrêt de mort qui plane sur elle, transfor-

1. V. *Merlin l'Enchanteur*.

ment cette compassion. C'était une amie de la famille Quinet; elle habitait la Bourgogne, « dans le pays où croule la tour de Gabrielle de Vergy ».

« J'ai fait la connaissance de Madame X***, qui est malade d'un anévrisme du cœur, » écrit-il à sa mère.

C'était le jour des funérailles du général Foy; tout Paris était dans la rue, escortant le convoi. Il monte chez la pauvre malade, venue à Paris pour quelques jours, consulter le docteur Laënnec. Elle avait vingt-deux ans, l'air timide, triste, nonchalant; elle ne tenait à la vie que pour ses deux petites filles.

A l'approche du printemps, il quitte brusquement Paris; ses nouveaux amis de Bourgogne l'appellent avec des accents irrésistibles; il prépare sa mère à ce retour. Il veut acheter un cheval « pour cheminer dans les bois, gravir les montagnes, une soif ardente le consume quand il pense à l'air des montagnes, aux petits sentiers d'aubépine, il arrivera à Charolles fin d'avril ; avant cela, il ira voir ses amis [1]. »

Au mois de mai nous le retrouvons à Certines; seul, et combien désespéré! Il en coûte d'avoir de la raison, du courage pour deux! Edgar Quinet eut le courage de résister non seulement à son propre cœur, mais à la ténacité passionnée d'une malade qui, jusqu'à sa mort, est restée fidèle à une pensée.

Plus tard, quand il fut maître de son cœur, il a poétisé ces souvenirs douloureux dans une page d'*Ahasvérus*:

Elle, elle était poésie à toute heure, en tout lieu..., quand

1. *Lettres à sa mère.*

elle cherchait de sa terrasse, après le jour, l'étoile du berger pour la faire voir à son enfant ; et, quand elle entendait, dans son jardin, son grand peuplier trembler, et qu'elle disait : « Voici le soir ! » et aussi le long du canal, quand elle voyait l'eau frissonner ; et quand elle ouvrait sa porte à l'odeur des vignes, en avril et en mai ; et dans sa cour, quand le rossignol, sur un groseiller, lui chantait jusqu'à minuit, pour l'amuser, comme à ses petits, et quand, assise, sans rien dire, sur son banc, elle tenait tout le jour mon âme dans sa main, comme un livre entr'ouvert qu'on feuillette et qui ne finit pas.

Dans un autre passage du même poème, le Chœur interroge le poète :

« Comment cela est-il arrivé ? »

LE POÈTE

J'aurais voulu le cacher toujours ; et si la force ne m'eût manqué une fois, personne n'en eût rien su de ma bouche... Il est un mot que jamais ma bouche ne veut prononcer, que jamais ma main ne veut écrire dans mon livre ; c'est celui que toutes choses prononcent en soupirant, que les reines envient sous leur dais, que deux âmes balbutient en se voyant, que les femmes savent dire, que les étoiles palpitantes écrivent dans leurs veillées d'été avec leur encre d'or, et qui a brisé mon cœur dès le matin du jour de mai où je l'ai lu.

Ce jour-là, sur le chemin, celle dont ma bouche est trop rude pour prononcer le nom de miel, m'a dit : « Va ! prends cette fleur de mai ; avant qu'elle soit fanée, nous nous reverrons demain. » Mais la fleur s'est fanée, le lendemain a passé, et le jour d'après aussi ; et, après le jour, la nuit encore ; et nos yeux ne nous ont plus nulle part revus, ni au loin, ni auprès, ni dans la plaine, ni sur le mont... La vie nous a divisés et la mort fera comme elle [1].

1. *Ahasvérus.*

C'est dans l'été de 1826, si troublé, qu'il parcourt en tous sens la belle contrée de l'Ain, à cheval, longeant la rivière, fouillant les bois.

Cela m'est nécessaire, écrit-il, de revoir comme un ami un paysage qui me plaît et me repose. Je fais de longues lieues à cheval pour cela. Je voudrais emprunter à tous les objets qui m'entourent cette douce paix que j'ai perdue, quand nul souffle, nulle voix d'homme ne troublent ces retraites.

La lettre du 19 juillet à son cousin Lucien, qui l'engageait à refaire avec lui un voyage aux Alpes, peint l'état de son âme :

Tu verras sans moi ce lac de Genève que j'aime tant. Ah ! qui me rendra les heureux jours et la douce paix que j'ai trouvés sur ses bords !

Quatre mois d'isolement à Certines, dans ce pays de mal'aria ne faisaient qu'augmenter son désespoir. Et cependant, il ne s'abandonne pas un moment, il continue la publication de son livre de philosophie, corrigeant les épreuves du second volume de Herder, s'acharnant à ce travail pour y trouver un refuge.

Cependant la pauvre malade attendait sans cesse le retour de « son frère de consolation. » C'est alors qu'il fit un acte de courage rare. il résolut de s'éloigner tout à fait. Il l'annonce à sa mère :

Ma seule pensée, en ce moment, est de terminer Herder; mes engagements pour Herder me retiennent encore; mais, une fois délivré d'eux adieu ma mère, adieu ma sœur !

Cette résolution énergique, il l'exécute fin septembre et part pour l'Alsace. De Strasbourg, il écrit, le 7 octobre 1826 :

L'isolement où je me suis confiné rassure peu à peu mon âme. Je ne sais quelle force me revient... Comment ai-je pu désespérer si promptement[1] !

Le calme s'accentue dans les lettres suivantes :

En trouvant si peu de bonheur dans les choses, je me rejette avec force vers ce qui a toujours été ma sauvegarde. De ma vie je ne me suis senti plus vivement emporté vers l'objet habituel de mes occupations. De ma vie je n'ai conçu plus de plans pour l'avenir, et mieux rempli ceux que j'ai sous ma main.

Mon projet est de ne pas partir d'ici avant la publication de Herder...

Je ne comprends pas ceux qui bornent si tôt l'univers. A cette heure même, en apparence si troublée, l'avenir me semble immense, et je sens en moi des forces qu'il ne sera pas facile d'épuiser.

1. *Lettres à sa mère.*

VI

STRASBOURG. — HEIDELBERG. — ESSAI SUR HERDER. DE L'ORIGINE DES DIEUX.

1826-1828.

La vie de la pensée, et surtout la persévérante recherche du vrai dans la science comme dans le monde moral, achèvent la guérison. On suit le progrès de cette renaissance de lettre en lettre.

La fièvre des maremmes bressannes l'avait repris à Strasbourg en novembre. Justement il reçoit la lettre d'un de ses camarades de l'École de droit qui habitait Colmar et qui l'invite à passer quelques jours dans sa famille. Il était si malade, pendant ce séjour à Colmar, qu'il se retirait le soir dans sa chambre, au lieu de rejoindre au salon l'aimable famille Géraldy.

En pensant à cet hiver de 1826, alors que Mathilde et la bonne Flora, les sœurs de son ami, « s'apitoyaient sur le

pauvre jeune homme qui tremblait la fièvre » il disait en riant : « Aujourd'hui, les femmes ont bien changé; elles veulent de belles santés, elles sont devenues positives. Mais, en 1826, la langueur, la « fièvre brûlante » était encore de mode; on était en plein byronisme. »

Il revient à Strasbourg; la famille Berger-Levrault, chez qui s'imprimait la traduction des *Idées* de Herder, fut pour Edgar Quinet d'une bonté parfaite, et, lorsqu'il s'établit à Heidelberg, ces dames protestantes, très pieuses, lui envoyaient tous les jours des lettres de consolation, dans les épreuves qu'il continuait à corriger.

Dans les derniers jours de décembre 1826, il quitte l'Alsace pour se débarrasser, par un changement d'air, de l'opiniâtre fièvre bressanne :

Décidément ce climat de Strasbourg ne me convient pas, je le quitte pour l'Université de Heidelberg. Depuis longtemps, j'avais ce projet, voir de mes yeux l'Allemagne; peut-être le seul homme de génie qui reste dans ce pays, c'est Creutzer. Avec cela une vie nouvelle, un peuple à étudier, que de choses font battre mon cœur!... Que ne puis-je vous communiquer la force secrète qui est en moi[1]!

Muni de lettres de recommandation de MM. Golbéry et Berger-Levrault, il arrive dans la vallée du Neckar. C'est là que son âme se raffermit complètement par les hautes études et par les amitiés illustres de Creutzer et de Schlosser.

Le voilà installé, enchanté de ce voyage; sa santé est revenue; il écrit à sa mère dans une chambre paisible d'où il entend couler le Neckar :

1. *Lettres à sa mère*, tome II.

Ne te sens-tu pas heureuse de la vie forte qui est dans mon cœur?

J'étais dans un véritable enivrement quand j'ai aperçu ces montagnes agrestes et si solitaires. Creutzer t'aurait attendri par sa simplicité cordiale. Il avait dans sa chambre le portrait de Herder, le seul qui y fût; il m'a tendu les bras.

Le savant Creutzer est peint dans le barde Taliesin[1] : « Ses cheveux écarlates, sa mâchoire proéminente, et la science des Triades. » C'était en effet un puits de science. et. avec cela, « naïf et simple comme le vieil Eumée de l'Odyssée, le meilleur des hommes, un gai compagnon, toujours prêt à quitter ses Alexandrins pour une partie de promenade ou de musique. Il ne vivait que dans l'époque primitive de la Grèce, les Corybantes étaient ses contemporains ». Il avait une érudition immense, mais peut-on dire qu'il eût de l'imagination? se demandait Edgar Quinet en parlant de l'auteur de *la Symbolique*.

La petite société patriarcale de savants, alors si sympathique à la France, la simplicité de la vie allemande le pénètrent peu à peu d'un calme inconnu. Désormais le mot « délivrance, délivrance! » revient dans chaque lettre. « Il n'est pas de jour où je ne bénisse le ciel de m'avoir conduit dans ce lieu délicieux, où tout vous invite à penser, où tout m'apaise malgré moi. »

Il se jette dans l'étude approfondie du grec et des langues orientales, et entreprend en même temps des travaux sur la philosophie et la poésie germaniques, réu-

1. *Merlin l'Enchanteur.*

nis plus tard dans *Allemagne et Italie*. Un *Essai sur Herder* sera son premier travail à Heidelberg. C'était pour lui comme une dette de reconnaissance envers le penseur qui l'attirait par tant d'affinités naturelles.

On n'a pas encore fait cette remarque : la même année où mourut Herder, Edgar Quinet vint au monde.

Nous nous arrêterons un moment à cet *Essai sur Herder*.

Aujourd'hui qu'à mon tour j'étudie les premiers travaux d'Edgar Quinet, je puis dire qu'à son insu il raconte sa propre histoire en suivant pas à pas la marche de Herder. Lui aussi, « comme un habile peintre avant d'entreprendre le chef-d'œuvre auquel il consacre sa vie, dépose sa première inspiration dans une esquisse ».

De lui aussi on peut dire : « Il est un tout indivisible : un livre explique l'autre ; l'adolescence est confirmée par l'âge mûr. »

Ses aperçus de 1827 ont été développés quarante ans après[1] : « Incertitude par delà le berceau, autant que par delà la tombe. Tout le progrès de la civilisation n'est que le travail du *moi* qui se fait jour peu à peu. »

Il procède déjà par voie d'analogies : « Nous ne savons des dogmes que ce que nous en apprendra l'étude comparée des langues et des traditions populaires. »

Il discute le vrai sens des mots nature, raison, grâce, écritures, révélation :

S'il y a eu une révélation, elle a été faite pour la raison

1. Voy. *la Création*.

humaine... Le cœur explique tous les miracles. Si la divinité ne se manifeste plus dans la nature extérieure, elle jette plus d'éclat dans la conscience de l'homme.

Et cette explication précise de la révélation : « Le souffle de Dieu qui anime l'homme, voilà le fils de Dieu.»

Herder lui semble un disciple philosophique de Jésus.

L'enthousiasme d'un disciple transfigure tous les souvenirs et divinise, dans une langue imagée, les faits les plus simples. La colombe, emblème de l'esprit de douceur et de paix. L'eau changée en vin, la force où était la faiblesse. La multiplication des pains, la parole qui se répand sans s'épuiser. Est-il fils de Dieu? Comment la vérité ne serait-elle pas fille de Dieu? Lazare? L'humanité tirée du sépulcre[1].

Ce qui marque d'un sceau de jeunesse ces pages philosophiques, ce sont les aveux qui échappent à un cœur blessé :

La jeunesse, dans ses plus brillantes années, n'est pas toujours l'âge où l'âme a le plus de fraîcheur et d'éclat...; ses immenses désirs l'oppressent jusqu'à l'étouffer... Si à cela s'ajoute la détresse, une vie errante, un pain amer et mouillé de larmes, plus elle se sent ornée, plus son abandon la navre. Dans cette première lutte où le faible succombe, où le fort reçoit une force nouvelle, le génie adolescent cache autant qu'il peut son cœur saignant sous sa guirlande d'immortelles.

Edgar Quinet est revenu sur cette pensée, dans sa dernière œuvre : « Comment on retrouve la sérénité perdue. »

1. *Analyse de l'Essai sur Herder.*

Quelle ardeur il a dépensée pour les choses de l'esprit, au moins autant que pour la vie du cœur ! Il embrassait tout, dévorait tout, philosophie, poésie, histoire politique, légende, questions religieuses, métaphysique, et cela avec une passion égale. Il lit, la plume à la main, les soixante volumes de Herder, rien que pour écrire son *Essai*. Il entreprend une *Théorie de l'Histoire*, un *Tableau de la Réformation*, des *Considérations* sur la philosophie de Schelling et sur le développement des sciences et des arts en Allemagne pendant les vingt dernières années.

Il sent l'importance d'étudier l'Allemagne, non seulement au point de vue philosophique, mais politique.

« Me voilà donc à ce poste, en sentinelle perdue ! » dit-il.

Déjà il proteste aussi contre le servilisme avec lequel on se courbe sans discussion, sans prévision sous les doctrines allemandes au point de les dénaturer par une complète exagération :

> Je vis au milieu d'elles, je les aime, mais non pas jusqu'à m'en faire l'esclave, ainsi que je le vois dans les moindres grimoires qui m'arrivent ici de France.

Surtout il ne perd pas de vue, dans ses travaux, son but principal, ramener en France les sentiments qui y semblaient éteints, réveiller les rapports de l'homme à la famille, de la famille à la nation, de la nation à la cité humaine. Aux émotions personnelles il veut ajouter celles des peuples, « car nous sommes si glacés, qu'il faut remuer les cendres de tout le genre humain pour éveiller en nous quelque chose ».

Il se plaint de la lâcheté de certains hommes politiques de son temps; ses amis de Paris lui montraient le mouvement des esprits arrêté en France, malgré les succès oratoires de l'opposition. On avait le spectacle d'un peuple « assez éclairé pour comprendre la liberté, trop peu énergique pour y atteindre[1] ». Et il médite un *Essai sur le courage civil.*

Dans ses études et en toutes choses, il suit la direction de sa nature, sans s'inquiéter de ce que l'on pensera ; car, dit-il, plus je vis, plus je m'aperçois que je pense autrement que les hommes politiques de mon pays. Quand on lui parle de l'Institut, auquel il devrait aspirer, il répond « qu'il donnerait toutes les Académies pour des vallées solitaires, des bois de sapins, surtout quand ils n'ont point de sentiers ».

Il n'écrit à ses amis de Paris que lorsqu'il se sent fortifié; il se remet en communication avec M. Cousin et lui confie ses plans d'études, ses projets, et jusqu'à ses plus intimes pensées. Comment n'aurait-il pas compté sur cette amitié? On en peut juger par la réponse de M. Cousin :

Paris, 10 février 1827.

Je ne vous réponds qu'un mot, mon cher Quinet, mais je vous réponds de suite.

Vous avez eu tort de ne pas m'écrire, puisque vous en aviez le désir; et peut-être au milieu des chagrins qui vous sont survenus, quelques mots d'une amitié sincère vous

1. *Lettres à sa mère.*

eussent-ils fait du bien à l'âme. Vous n'avez point affaire à un philosophe insensible, ni à un ami ingrat, croyez-le bien, et n'oubliez jamais que, pourvu qu'il vous reste assez de force pour arriver jusqu'à moi, vous êtes toujours sûr de trouver où je suis un cœur qui vous est sincèrement attaché. Que cette pensée ne vous quitte pas, dans toutes les épreuves de votre vie. Ceci soit dit une fois entre nous.

Vous avez fait un grand gain, si vous avez acquis la certitude que la science peut vous suffire. Je vous en félicite. J'accepte le cadeau que vous voulez me faire du même cœur que vous me l'offrez[1]. Puisse-t-il devenir un lien sacré entre nous.

Sans blâmer le plan de vos études, j'approuve peu votre projet de voyage en Italie, et j'avoue que je serais charmé de vous revoir le plus tôt possible à Paris. Car j'aurais bien des choses à vous dire, et le nombre de mes vrais amis est si petit qu'un de plus serait un vrai bonheur pour moi. Venez, Quinet, travailler chez moi à la réforme philosophique que j'ai peine de voir sitôt arrêtée. Venez, et aidez-moi à faire connaître l'Allemagne à la France. Vous faites aussi très bien de vous rendre maître du grec. Le grec et l'allemand sont les deux langues de tout penseur.

Je suis charmé de vous savoir auprès de M. Creutzer. Profitez du commerce d'un esprit comme le sien pour perfectionner le vôtre, et ayez la bonté de lui présenter tous mes compliments. Dans un mois au plus tard, je lui enverrai le sixième et dernier volume de *Proclus*, et les extraits d'*Olympiodore*.

Tout à vous de cœur.

VICTOR COUSIN.

C'est à son ami Michelet, son *frère en Vico*, qu'il a donné avant tous de ses nouvelles. Quelle tendresse dans les réponses de Michelet! Il s'afflige de le savoir malade et, de plus, malheureux. Il dit que la jeunesse

1. *Introduction à la Philosophie de l'Histoire.*

et le talent de Quinet sont deux maladies dont il craint pour lui la violence. Sans cesse, il lui répète : « Calmez-vous! modérez-vous! » Il fait appel aux plus nobles ambitions de son ami. Il faut qu'Edgar Quinet enrichisse de vérités nouvelles l'héritage de Vico et de Herder; mais, pour cela, il faut du calme. Il place toute son espérance dans Quinet. « Son *Introduction* prouve déjà qu'il sera un grand écrivain, dit-il, mais il attend plus encore. »

Qu'il me soit permis de rappeler un mot superbe de cette lettre de M. Michelet : « La philosophie de l'histoire a eu déjà son Copernic et son Keppler, il faut qu'elle ait son Newton. »

Edgar Quinet, en confiant à son ami tous les motifs qui le retenaient loin de Paris, ajoute que le spectacle de la France lui était trop amer; voilà une de ses raisons. Michelet lui répond qu'il n'en voyait que le mouvement politique, subordonné, en définitive, au progrès des lumières. Tout ce que le cœur a d'éloquence, il l'emploie pour ramener son ami à Paris. A cette question: « Quand vous reverrai-je? » Quinet répondit: « Peut-être demain, peut-être jamais. » Michelet ne pouvait, ne voulait pas « renoncer à le voir dans cette vie ; et considérait cet éternel éloignement comme un malheur. »

Il lui dit le sentiment unanime de leurs amis communs en recevant l'*Introduction à la Philosophie de l'Histoire :* « Tous, nous espérons que vous remplacerez M. de Chateaubriand. »

En février 1827, Quine avait envoyé cette *Introduction* à Gœthe, à Royer-Collard, Lamartine, à Benjamin Con-

stant et à Chateaubriand qui, tous, lui écrivent et le félicitent. Gœthe lui fait dire qu'il lit avec joie un ouvrage en français qu'il a vu naître, il y a quarante ans, en allemand ; il lui répondra dès qu'il en aura terminé la lecture. Il fait mieux ; dans son livre *Art et Antiquités*, voici ce qu'il dit du jeune écrivain français :

Nous recommandons l'*Introduction* dont le traducteur a fait précéder son travail, à ceux qui ont pour mission de tenir le public au courant des œuvres nationales et étrangères. Cette *Introduction*, aussi bien que la traduction elle-même, nous a fourni matière à de belles considérations. Nous nous contenterons d'en indiquer une seule : Un ouvrage composé en Allemagne, il y a plus de cinquante ans, influe d'une manière incroyable sur la culture de notre nation. Aujourd'hui que cet ouvrage a produit parmi nous ses principaux résultats, le voilà qui reparaît en France dignement apprécié. Là, il agira avec la même puissance sur une nation placée dans la civilisation à un degré aussi élevé ; il exercera l'influence la plus humaine sur la masse qui aspire à de plus vives lumières.

A Paris aussi, le livre fut jugé très favorablement

« Quand Jouffroy rendit compte de mon *Introduction*, l'annonçant comme « le début d'un grand écrivain », ma tante, madame de Saint-Edme n'osait y croire. Elle fit demander aux bureaux du journal si c'était tout de bon, sérieusement, qu'on avait fait cet éloge, ou si c'était par complaisance. On lui répondit de manière à m'enorgueillir.

» C'est de ce temps que date la coutume d'envoyer aux journaux des citations d'un ouvrage. Quand je voyais ainsi des extraits de M. Guizot, j'étais plein d'envie.

je me disais : « Ils sont bien heureux d'être cités ! [1] »

Je retrouve peu de lettres de cette époque. Sa vie errante, ses grands voyages, ont dispersé ses papiers les plus précieux. Voici pourtant encore deux témoignages qui vinrent le récompenser de son travail persévérant :

Paris, 9 mai 1827.

Je vous dois mille remerciements, Monsieur, pour la traduction des *Idées* de Herder dont vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer les deux premiers volumes ; et sans une foule de circonstances domestiques dont il serait trop long de vous entretenir, il y a longtemps que je vous les aurais adressés. Je vous remercie par-dessus tout de votre *Introduction*, morceau plein de vues et de verve, où se révèle une âme capable de ressentir et de communiquer les plus nobles émotions. Je regrette vivement, Monsieur, de ne pouvoir en causer avec vous. J'aurais beaucoup à vous dire sur le fond des idées et sur la forme dont vous les avez revêtues. La Philosophie de l'Histoire me paraît aujourd'hui dans l'état où a été longtemps la philosophie même ; les hommes commencent à l'entrevoir dans son auguste immensité ; ils ne la voient pas encore d'une vue ferme et claire ; elle est de la religion, pas encore de la science. Mais il y a tant à dire à ce sujet que je ne vous en écrirai point. Vous reviendrez en France, j'espère, et alors nous causerons ; j'aurai grand plaisir à vous entendre, à discuter avec vous. Vous me paraissez, Monsieur, au nombre des esprits avec qui on peut tout aborder. Je désire vivement que vous terminiez votre traduction, que votre retour à Paris ne soit pas trop retardé, et je vous prie de croire à tous les sentiments, etc., etc.

GUIZOT.

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

L'illustre historien de Sismondi lui répondit aussi avec cette aménité, cette bienveillance qu'Edgar Quinet lui-même, dans la suite, témoigna aux jeunes écrivains :

Genève, 30 mars 1828.

Monsieur,

Je viens de recevoir le beau présent que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et la lettre infiniment flatteuse qui l'accompagne. Peu de semaines avant, j'avais reçu un opuscule de vous, l'*Étude sur le caractère et les écrits de Herder*; mais alors une maladie de ma femme me tenait dans un état de trouble et d'anxiété qui ne me laissait pas même assez de présence d'esprit pour vous remercier. Je vous devrai beaucoup, Monsieur, j'en suis sûr en m'apprenant à connaître Herder; car, quoique je sache un peu l'allemand, que j'aie lu les quelques poésies de Herder, je ne me sens pas la force de le suivre quand j'ai à lutter en même temps contre les difficultés de la langue et celles de la philosophie, qui peut-être sont encore pour moi les plus grandes. Sous ce rapport je suis bien peu digne de l'amitié de M. Cousin, dont je m'honore comme vous, Monsieur. Permettez-moi d'espérer que nous pourrons en causer un jour ensemble et que la phrase qui termine votre lettre n'indique pas seulement un désir vague, mais un projet de visiter une fois mon pays. Je serai bien heureux de vous y voir et de vous témoigner le vif intérêt, l'estime et la reconnaissance avec lesquels je suis, Monsieur, etc.

DE SISMONDI.

Vers le mois d'août, Michelet donna à son ami l'immense joie de le rejoindre à Heidelberg. Le futur historien de la *Réformation* voulait étudier sur les lieux mêmes la savante Allemagne.

Quels souvenirs les deux amis gardèrent toute leur vie de ces jours délicieux passés ensemble dans les montagnes qui couronnent Heidelberg ! leurs promenades au Château, une certaine course à Wolfsbrunnen, la musique entendue ensemble, enfin tout ce que le printemps et la jeunesse ont de poésie ; ce qui faisait dire, longtemps après, à M. Michelet : « J'ai laissé là quelque chose de moi ! »

L'Allemagne de ce temps-là était absolument différente de ce que nous la voyons aujourd'hui ; un voile de poésie flottait sur les eaux du fleuve, sur les sommets bleus de la Rheingau, sur ses fraîches vallées ; l'air retentissait d'hymnes sacrées chantées en chœur par les jeunes filles. On les rencontrait comme les Génies du lieu, en groupes charmants, sous les vieux chênes, sous les frais lilas. Comme dans la Grèce antique, c'était une fête perpétuelle en plein air, des processions de la jeunesse vers les temples sacrés de la déesse Harmonie.

Une cordialité, une innocence de mœurs qu'il ne faut pas perdre de vue, l'âme des grands poètes, des grands penseurs avait pénétré toute une génération ; les jeunes Allemandes ne vivaient pas de leur vie individuelle, mais des créations poètiques de Schiller et de Gœthe.

L'Allemagne a fait un pas considérable dans la voie du positif, dans le prosaïsme de la vie. Sans doute la raison y a gagné, mais toute poésie a disparu. Il en était autrement au temps que je raconte ; les femmes allemandes n'existaient absolument que par l'idéalisme ; les rêves éthérés les emportaient dans l'Empyrée, bien loin de la

réalité où retentit la voix de la raison et ses appels aux énergies de l'âme.

Toute jeune fille s'identifiait avec un type de son poète préféré, Claire, Marguerite, Charlotte, Ottilie ou Thécla. Amour et mélodie de deux purs esprits unis par des fiançailles éternelles, tel était le plan de la vie, le long avenir rêvé.

Dans une famille allemande de ce temps, la religion du foyer avait trois cultes : la musique, la poésie, la peinture; et le caractère religieux y marquait son empreinte. On ne cultivait pas exclusivement le chant d'Église, l'art sacré; Klopstock n'excluait pas Gœthe et Schiller; les oratorios de Haendel et de Sébastien Bach ne dominaient pas les symphonies de Beethoven et de Mozart. Le répertoire complet des grands classiques musiciens et poètes allemands constituait une sorte d'archives de famille léguées par les parents aux enfants, tradition vivante, inculquée en même temps que le protestantisme dans toute famille libérale ou orthodoxe. Le point de départ dans l'éducation c'était le psaume, l'oratorio, l'hymne divin des grands maîtres.

Cette popularité des poètes et des musiciens classiques a fait longtemps la gloire, la culture intellectuelle et morale de l'Allemagne. Les divins maîtres avaient un autel au plus humble foyer, dans les chaumières autant que chez les riches. La société intime des héros et des héroïnes créés par la poésie se mêlait si naturellement à la vie de famille que le rêve se séparait difficilement du réel. C'était à la fois l'égide et l'écueil de l'existence.

Ces nobles pensées, sereines ou mélancoliques, flottaient

dans l'atmosphère et charmaient les jeunes Français peu accoutumés à ces allures allemandes. Edgar Quinet n'était pas seul à remarquer la différence qui existait alors entre les femmes de France et d'Allemagne; les amis qu'il attira à Heidelberg, Letellier, Albert de Saint-Germain, Buget et, plus tard, Saint-René Taillandier, le constatent dans toutes leurs lettres.

Il est certain qu'avant 1830 la vallée du Neckar était une oasis de poésie, d'ombrages délicieux, de claires fontaines et de légendes en action. Une simplicité de mœurs admirable, des goûts très élevés, très purs, égalisaient singulièrement les positions sociales.

L'ouvrage qu'Edgar Quinet entreprit immédiatement après l'*Essai sur Herder*, fut encore philosophique. Ses pages sur l'*Origine des dieux* ont été écrites à Heidelberg en 1828. A ce sujet, il fait plus tard cette remarque : la langue française s'altère dans un milieu germanique; l'allemand est hostile aux idiomes de race latine.

Enseveli en Allemagne depuis un an, sous le ciel obscur de la métaphysique de Hegel et de Schelling, le jeune écrivain ne pouvait se maintenir dans un style limpide. Il fallait que la clarté du ciel de France, de la parole française l'enveloppât de nouveau. Il a souffert de ces ténèbres germaniques pendant son premier séjour en Allemagne; de là ces plaintes éloquentes[1]. Aussitôt qu'il remit les pieds sur la terre de France, il s'est débar-

1. Voy. *Esprit nouveau*.

rassé de ces entraves; l'enseignement public, à Lyon, acheva de le dégager.

Plongé dans l'étude de la philosophie allemande et de l'antiquité orientale, il fut bientôt submergé par les flots du panthéisme. La doctrine panthéiste, qui donne une âme à chaque création inorganique, pierre, fleur, étoile, est la poésie même. En ce temps-là, tous buvaient à cette source, jusqu'au vertige. Edgar Quinet poursuivait le savoir humain dans ses trois branches : la Religion, l'Histoire, la Cosmogonie; elles sont confondues dans son *Origine des dieux*. Avec la concision extrême qu'il s'impose il dit : la Nature contient toute la Mythologie, comme la Mythologie contient toute l'Histoire. Il entrevoit confusément cette grande vérité :

> Les formes extérieures de l'Univers ne sont [illegible] le produit visible de cette force créatrice, âme du monde, [illegible] subsiste éternellement, p[illegible]ant que les manifestations passagères s'évanouissent comme individus ou comme espèces.

Plus tard, il développera cette pensée. Ici, il ne fait que l'indiquer, dans une langue où l'exubérance poétique se joint aux formules de la philosophie. Trop d'idées, trop d'images, trop de savoir acquis à la fois, envahissent cette jeune intelligence; elle embrasse tout, sans pouvoir encore tout étreindre.

Il faut remarquer qu'à une époque où la géologie, la paléontologie étaient des sciences au berceau, Edgar Quinet avait le pressentiment du rôle que les sciences naturelles tiendraient dans la transformation de la philosophie. Je ne sais si Gœthe, en 1828, avait déjà

adopté les idées que Geoffroy Saint-Hilaire et Cuvier commençaient à mettre en lumière; toujours est-il qu'Edgar Quinet précise un point important dans son ébauche philosophique. Les époques de l'Histoire sont marquées dans la formation géologique du globe. L'histoire du globe ressuscitera de ses tombeaux de granit et d'argile.

Il procède par voie de parallélisme; il compare entre eux les dolmens, les pyramides d'Égypte, les temples indous et aussi les poèmes primitifs.

« Premier degré de l'idée : la beauté encore privée de vie. Elle s'élèvera à la beauté réfléchie en Grèce. »

On peut dire que l'intelligence traverse des phases analogues : d'abord un flot de sensations, d'impressions, envahit, submerge et enténèbre le cerveau. Peu à peu le flot se régularise, l'obscurité fait place à la clarté; c'est le *fiat lux* de chaque créature.

Il faut discerner chez un jeune écrivain ce qui lui appartient en propre et l'érudition acquise. Si la modestie, la défiance de soi-même, s'ajoutent à l'ardeur du savoir, les idées innées seront souvent étouffées par l'analyse des maîtres de la pensée.

Dans l'*Origine des dieux*, Edgar Quinet subit aussi l'influence de l'esthétique allemande. Les Allemands n'ont aucun souci d'être clairs; ils réalisent dans leur style le dogme du panthéisme, l'intelligence ne fait qu'un avec la matière.

En France, au contraire, la pensée immatérielle se dégage vive, lumineuse, aérienne; c'est une flamme pure.

Chez Edgar Quinet, la langue, le style triomphent avec l'esprit de sa race; mais, dans ces premiers essais, écrits en Allemagne, le volcan jette avec la flamme et la lave beaucoup de cendres et de scories.

VII

LA FAMILLE MORÉ.

1828.

Edgar Quinet trouvait alors chez les Allemands deux qualités que la France avait perdues ou qu'elle n'avait pas encore reconquises, l'indépendance philosophique et religieuse, la simplicité des mœurs.

M. Michelet partageait absolument ses vues, et tout ce qu'il a écrit dans ce temps témoigne d'un enthousiasme pour l'Allemagne, pareil à celui de madame de Staël.

Il était donc très naturel que les premières impressions d'Edgar Quinet fussent pleines de charme, dans cette ville de Heidelberg où circulait le souffle de Platon et de Kant.

Ce qui transforma peu à peu cette terre étrangère en terre d'enchantement, ce fut une puissance bien connue, mais qu'il entrevit enfin sous une forme bienfaisante.

Au mois de décembre 1827, M. Creutzer l'introduisit dans une famille amie où avaient lieu ces réunions musicales, véritables fêtes poétiques et religieuses de l'Allemagne. On exécutait un oratorio de Haendel, *Samson*. Parmi les nièces de madame Kayser, l'aînée Minna Moré, éclipsait les plus belles par sa figure raphaëlique et par cet air de douce solennité qui respirait dans sa parole, dans ses manières.

Que de fois il m'a raconté cette première entrevue, à jamais gravée dans son cœur :

« Elle avait une robe de cachemire bleu de ciel, son amie Amélie, la fiancée de son frère, avait une toilette exactement semblable; toutes deux chantaient des solis dans l'oratorio. On me présenta à ces dames, et je ne pouvais m'empêcher de sourire du titre obligé qui venait à chaque présentation : « Monsieur Quinet, traducteur de Herder. » C'était aussi régulier que la révérence des jeunes filles. »

Minna Moré avait alors vingt-cinq ans; sa physionomie inspirée et recueillie disait la mélancolie et le mysticisme de sa nature. Elle personnifiait la Prière. Un esprit profondément religieux, des aspirations saintes, des habitudes de piété dans un milieu patriarcal, lui donnaient un air de madone des premiers siècles. Parfois c'était le type frappant des saintes femmes du tombeau. Avec cela, une culture artistique que l'on trouvait en Allemagne dans les plus modestes familles.

Edgar Quinet a comparé cette admirable famille à celle du *Vicaire de Wakefield*; il y avait, en effet, plus d'une ressemblance entre cet intérieur et celui du docteur

Primerose. Mais le père Moré était une figure bien autrement intéressante. Homme de 92, l'âme de la Révolution française vivait encore en lui; c'était un citoyen du département du Mont-Tonnerre, l'ami, l'hôte de Desaix. Il avait fraternisé avec tous les jeunes généraux de la République qui campèrent de 1792 jusqu'à la fin de l'Empire sur cette rive gauche, alors aussi française que l'Alsace.

Toute la campagne du Rhin rayonne autour de ce petit bourg de Grünstadt; Pichegru y avait son quartier général en 1794. C'est ainsi que le père Moré se lia avec Rewbell et Desaix. Après la réunion du Palatinat à la Bavière, il conserva toujours son amour à la France. Simple notaire de village, après avoir été ministre protestant dans sa jeunesse, avec moins de fortune que le vicaire de Wakefield, il possédait une couronne de jeunes filles bien plus nombreuses, — il y en avait dix, — et toutes charmantes. Un petit dessin au crayon qu'Edgar Quinet aimait beaucoup, représente toutes ces jeunes sœurs assises autour d'une table de travail, chacune son ouvrage à la main, excepté l'aînée; elle était la poésie de la famille; l'adoration des siens lui créait une suprématie, un privilége à part.

Ce brave père Moré avait coutume de dire très souvent : « Enfants, je suis d'avis qu'on ne travaille pas aujourd'hui et qu'on s'amuse. » Et, aussitôt, les paniers de provisions décrochés et garnis, on se mettait joyeusement en route. Ces excursions duraient des journées entières, chaque halte entremêlée de chœurs et de repas sur l'herbette. On allait ainsi aux ruines des vieux châteaux,

au chemin de Riesenstein, jusque dans les environs de Kreuznach; et toujours la musique, la fête musicale.

A la maison, c'était la mère qui tenait le piano. Quarante ans après, Edgar disait en soupirant : « Ah! que je me serais fait bien venir d'elle, si je l'avais accompagnée du violon! »

Comment le père Moré pouvait-il faire une vie si heureuse, pleine de loisirs à sa famille composée de dix filles et deux garçons? car on était toujours en fête chez le père Moré. Il y avait toujours du monde, des invités, peintres, musiciens, étudiants, plus tard de jeunes beaux-frères. C'était sans cesse une excursion nouvelle vers un site romantique, ou quelque vieille cathédrale à visiter, quelque merveille d'art gothique; mais surtout des solennités musicales exécutées en plein air, avec la ferveur d'une messe.

La stricte économie, l'ordre parfait d'une famille laborieuse ne suffisent pas à expliquer ces tours de force d'hospitalité; l'absence d'un sentiment quelconque de vanité et de prétention facilite seul ces jouissances. Maison très pauvrement meublée, chaises de paille; mais, sur le vieux clavecin qui occupe la place d'honneur dans la grande chambre de réunion, *Wohnzimmer* (à la fois salon et salle à manger), sur ce grand piano éraillé, recouvert d'un drap vert, les partitions, les chefs-d'œuvre des maîtres, et tout autour des voix intrépides pour les interpréter. Les visiteurs qui arrivent de midi à huit heures du soir, jeunes filles du voisinage, instituteurs et vicaires de l'endroit, font leur partie dans l'oratorio d'*Élias* ou de *Samson* ou de *la Création*. Répétitions

générales quotidiennes; et, telle est l'organisation musicale innée de cette race, qu'on n'étudie presque jamais seul; on *sait* la musique instinctivement, on exécute à première vue d'ensemble. Ces jeunes filles, ces jeunes gens, pourvu qu'ils possèdent une voix passable, appartiennent de droit au *Singverein*. Ceux qui n'ont pas de voix en font partie tout de même et déchiffrent les partitions avec la même tranquillité d'âme et la même extase religieuse. C'est leur vocation, leur religion.

Dans une petite ville comme Heidelberg, il y avait une foule de quatuors, rivalisant entre eux. Il en résultait une émulation singulière pour arriver à l'exécution parfaite.

Je parle de l'Allemagne que j'ai connue en 1847, mais surtout de celle qu'Edgar Quinet découvrit comme une terre promise, en 1827.

Pour l'éducation artistique, en peinture, sculpture, architecture, il en était de même. Les cathédrales, les musées, les vieux châteaux, autant d'écoles toujours ouvertes, toujours fréquentées, à chaque heure, par ces troupes de jeunes filles, seules ou avec leurs frères, ou avec leurs fiancés. Quant à Schiller, Goethe, Klopstock, Lessing, Jean-Paul, c'étaient les dieux lares, les instituteurs de chaque foyer.

J'ignore s'ils sont encore en honneur chez les jeunes générations allemandes ou si, comme ailleurs, des médiocrités de dixième ordre, se couronnant elles-mêmes, impatientes de prendre la place des immortels, sont venues en effet supplanter les purs génies qui ont fait la gloire et la grandeur de la patrie.

Il est certain que la société des hautes intelligences rend insipide toute distraction vulgaire.

Les réceptions pompeuses, les bals où l'éclat des toilettes tient lieu du plaisir de la danse, étaient inconnues en ce temps. Aujourd'hui les modes ont fait irruption dans les plus obscures bourgades du Rhin; mais, en 1827, une robe de percale blanche festonnée était la parure d'été, une robe de mérinos bleue la parure d'une fête d'hiver.

L'année suivante, au mois de mai 1828, Edgar fait sa première visite à la famille Moré, qui l'avait invité à Grünstadt. Sans doute la beauté de Minna Moré le frappa, mais combien plus sa nature grave, religieuse et idéale. Lui qui venait d'échapper à un orage violent et qui fuyait le brûlant simoûn, combien il fut heureux de sentir la douce paix, le souffle de fraîcheur dans cette vallée du Neckar! Il se confia à la protection divine de l'*Ange Rachel* et mit son cœur sous sa sainte garde, sa vie entière à ses pieds :

Ne marche pas plus loin, Ahasvérus. Va, ton voyage est fini. L'heure qui vient de passer est une éternité. Sous ce frais lilas, voilà ton ciel... Dans ce vallon ombragé de noyers, mes pieds s'arrêteront à jamais... Une enfant m'a dit je t'aime [1].

Il faut relire sa lettre de 1829, qui résume sa confession à sa fiancée :

Dans ma première jeunesse, je me rappelle que j'avais

1. *Ahasvérus.*

commencé par où beaucoup finissent, par une ardeur pour Dieu qui, je le croyais, remplacerait toutes les autres.

Ensuite j'ai rencontré des femmes qui m'ont troublé. L'une, n'en a rien su; l'autre, que tout séparait de moi, ne m'a fait que du mal... Voilà comment je suis arrivé en Allemagne, toujours plus altéré d'amour, mais ne sachant plus à quelle source puiser, car tout jusque-là m'avait été un poison. Oh! qu'il soit à jamais béni, le jour où je te vis pour la première fois, et le moment où je me dis : « Je voudrais passer ma vie avec elle! »

Depuis ce temps, je le jure, j'ai respiré quelque chose du ciel.

Pendant que ses amis de Paris le croyaient enraciné à Heidelberg uniquement par amour de la science, la clairvoyance maternelle démêla bientôt le vrai motif. Les lettres de son fils ne sont d'abord qu'un hymne de reconnaissance sur le repos, sur la fraîcheur des bois, sur le calme du cœur; un bon génie l'a conduit dans ces montagnes pour y trouver la paix de l'âme. Quand il se rappelle les souffrances aiguës de son cœur, il est tenté de se cacher à jamais dans les belles et vastes forêts qui l'entourent. Avec quelle bonté n'a-t-il pas été accueilli à son arrivée dans ce pays étranger! de bonnes gens l'ont protégé dans son abandon menaçant. Sans le connaître, on entrait dans le détail de ses affaires pour l'aider à se loger, à se nourrir; on faisait ses comptes, on lui offrait même de recopier ses livres, le voyant si occupé[1].

Et il décrit ses soirées chez les professeurs où se réunissent trente à quarante jeunes gens qui exécutent en chœur des messes de Haydn, de Mozart, de Pergo-

1. Voy. *Lettres à sa mère.*

lèse. Deux fois par semaine, on fait de la musique d'instruments à vent au haut d'une tour ruinée du vieux château de Heidelberg, au milieu des arbres qui en cachent le sommet ; à ses pieds les flots du Neckar, et, au loin, le soleil se réfléchit dans le Rhin, du côté de la France.

Peu à peu, il prépare sa mère doucement : il éprouve « un sentiment ni trop tendre, ni trop vif, c'est la joie d'une âme qui retrouve le repos, la liberté. »

Combien il y a de ressources dans le cœur de l'homme! et comme il peut renaître au moment où il semble mourir! Oh! si l'on pouvait se confier davantage au temps! mais on réunit toute la vie dans une heure. Il faudrait pouvoir se regarder d'une fenêtre passer dans la rue. On se verrait nettement et comme un autre, et en comprenant mieux son âge et sa nature, on s'expliquerait mille choses qui nous agitent sans relâche.

Sa mère s'alarme et le rappelle aux réalités de la vie active. Il ne les perd jamais de vue. Il poursuivait depuis un an le projet qu'il finit par faire accepter à l'Institut, la formation d'une commission scientifique qui se joindrait à l'expédition de Morée. Mais ce n'était pas l'heure de dévoiler un dessein que tout le monde eût combattu à Charolles.

Il parle à ses parents de ses travaux. « Un ouvrage de philosophie ne s'écrit pas en un jour. »

Et il peint sa vie studieuse et heureuse :

Je n'avais jamais été heureux jusqu'ici; trop jeune, trop troublé pour jouir de rien. Mais la paix, l'heureux souffle de ces rivages pénètre et rafraîchit mon cœur.

Il est devenu un vrai montagnard, il franchit les monts, les vallées, parcourt l'Odenwald en étudiant la Germanie de Tacite. Les souvenirs du moyen âge se mêlent à ceux de l'antiquité. Mais la vallée qu'il franchit le plus souvent est celle qui sépare Heidelberg de Grünstadt.

Enfin, en juillet 1828, il hasarde l'aveu; l'idée lui est venue qu'il pourrait bien se marier. Sa mère effrayée fait appel à sa raison.

Oui, ma raison m'éclaire, répond-il. Je ne songe pas du tout à unir une femme à ma destinée, tant que ma destinée est ce qu'elle est.... Ma première parole a été de déclarer mon état précaire. Nous nous voyons à grand'peine une fois par mois.

Enfin, en novembre, il annonce qu'on envoie une commission en Grèce; il a la certitude d'en faire partie. Il écrit à son père, mais seulement quand la nomination est arrêtée. Il restera huit à dix mois dans le Péloponnèse, ses travaux seront ainsi tout préparés. Cette expédition le rattachera aux affaires publiques; sa destinée sera fixée d'une manière conforme à sa nature, son instruction fort agrandie, ses vues d'écrivain alimentées, vivifiées; que sa mère ne s'en effraie pas : « Qui donc n'a fait ce voyage ? Gouffier, Chateaubriand, Lebrun, et tous nos conscrits. »

Le père, dans ses lettres à son fils, ne lui parle que de déclinaison de l'aiguille magnétique. Le Mémoire scientifique de Jérôme Quinet venait d'être publié à Paris, en

juillet 1827. Edgar fit ce que jamais il n'eût songé à faire pour lui-même, réussit à donner une publicité aux travaux de son père, et obtint, entre autres, un article dans le journal savant d'Oken, à Munich.

VIII

VOYAGE EN GRÈCE.

1829.

Un des traits de sa nature, c'est le besoin d'action qui se mêle sans cesse à la vie de la pensée. Cet ardent désir d'un voyage en Morée datait de si loin !

La Grèce a été pour lui une religion. Même dans ses dernières années, revoir la Grèce, ses temples en ruine, fouler cette terre divine encore une fois, quel doux rêve ! Dans ce monde de la liberté et de l'art antique, il oubliait tout, la servitude présente, la laideur. Au souvenir du mont Lycée, du temple de Diane, tout souriait. Nous n'avions qu'à prononcer un nom, et aussitôt un souffle divin nous soulevait de terre et nous transportait au séjour de l'immortelle beauté.

Dès 1825, il brûle d'aborder le sol sacré de Léonidas et de Phidias. Pendant son séjour à Heidelberg, il pré-

pare silencieusement ce pèlerinage, travaillant à acquérir des ressources intellectuelles pour explorer avec fruit l'antiquité classique; il devint ainsi un helléniste accompli. En même temps, il ne négligeait pas les voies et moyens matériels, et entretenait une correspondance active avec son bienveillant ami M. de Gérando; ce fut à lui qu'il soumit d'abord l'idée d'une commission scientifique en Morée, à l'instar de celle qui avait suivi Bonaparte en Égypte.

L'excellent philosophe, qui eut tant d'influence sur la jeunesse d'Edgar Quinet, lui sert encore d'intermédiaire près de l'Institut, près des ministres. Le projet suivait lentement la filière des bureaux de l'Intérieur, des Travaux et de l'Instruction publique. En août 1828, Edgar Quinet rappelle l'affaire; M. de Gérando cherche à l'en détourner. Il l'appuiera, dit-il, pour la mission scientifique, archéologique, plus tard, quand le moment sera favorable, quand la Grèce sera occupée, pacifiée, mais non pas aujourd'hui avec le corps expéditionnaire :

Je ne comprends pas bien ce que vous espérez obtenir par l'aspect des lieux, pour le succès de vos études, quels sont les éléments que vous espérez recueillir pour vous-même que vous ne puissiez obtenir par d'autres moyens.

Ces objections ne découragent pas notre philhellène; les dangers qui l'attendaient dans un pays dévasté par la guerre étaient un attrait de plus. Il insiste tant et active si bien les démarches auprès de l'Institut que la nouvelle de sa nomination lui est enfin transmise par M. de Gérando. Le 17 décembre 1828, il lui écrit :

Je me hâte, mon cher compatriote, de vous annoncer que vos vœux sont remplis, que vous êtes désigné pour faire partie de l'expédition scientifique en Grèce. Je m'en réjouis pour la science, pour vous et pour moi-même, puisque je pourrai vous voir à votre passage à Paris. Je vous embrasse et vous attends.

DE GÉRANDO.

Le voilà choisi par l'Institut, sur cent concurrents. Son traitement sera de trois mille francs, il aura le rang d'officier de marine, et, sur terre, d'officier d'armée.

Lorsqu'il annonce ce voyage à ceux qui l'aimaient, tous s'en alarment, excepté ses parents. M. Michelet même n'était guère rassuré « de le voir partir pour le pays des Maïnotes, et ne se fiait pas du tout à l'hospitalité des Grecs en 1828. Les tentations sont grandes, pour des gens expirants de faim », dit-il à Quinet qui lui apprend son départ.

Il quitte précipitamment l'Allemagne. Que de fois il m'a raconté ce trajet de Grünstadt à Paris, dans ce terrible hiver de 1828 à 1829, par un froid épouvantable.

« J'avais si grande hâte, que je partis sans manteau; les vitres de la diligence étaient brisées. A Metz, je louai une couverture pour quarante sous (c'était à Strasbourg que j'aurais dû m'en munir); arrivé à Charolles, mes pieds étaient si enflés, qu eje ne pouvais me tenir debout. »

Un brave paysan de Charolles, nommé Ducarouge (il vit encore !) l'accompagne. *La Cybèle* met à la voile le 9 février 1829, dans la rade deToulon.

Heure immortelle, le 2 mars, lorsque, monté sur les haubans, il aperçoit enfin les côtes de Navarin ! Le long

désir de sa jeunesse va s'accomplir. « Je sentis une invincible pitié pour cette terre; tout ce que je pus, ce fut de retenir mes larmes. Dieu merci, j'arrive encore à temps pour assister aux derniers jours du siège d'Athènes[1]. »

Il avait tant désiré être un des soldats de la guerre sacrée !

Ses compagnons, effrayés de l'état du pays ravagé par tous les fléaux, peste, incendies, meurtres, se renferment au quartier général. L'ardent voyageur obtient du général en chef la permission qu'il sollicitait; il s'élance dans l'intérieur de la Morée; deux commandants d'artillerie l'accompagnent jusqu'à Sparte. De là, il continue seul, avec deux guides, et sur des chevaux affamés, efflanqués. Le voilà cheminant à travers les couches de cendres, les murailles calcinées, les villages rasés, les troncs brûlés des oliviers dont ces vallons étaient autrefois ombragés. Il devance l'aube pour bien voir cette Grèce qu'il trouve si belle dans sa misère : « Avant que la rosée soit tombée, avant que l'alouette soit levée, courons vite, mes braves guides[2] ! »

Quel moment lorsque ses yeux découvrent le Taygète aux cinq coupoles de neige, le col azuré de l'Ithôme, l'illustre Messène, réduite à une vingtaine de masures, la mer de Messénie scintillante, le temple d'Apollon, le mont Lycée avec ses pentes couvertes d'amandiers en fleurs qui se mêlent aux figuiers, aux mûriers, la fon-

1. Voy. *Lettres à sa mère.*
2. *La Grèce moderne.*

taine de Clepsydre ! Il s'abreuve à ses eaux jaillissantes.

Son enthousiasme d'artiste n'étouffe pas ses vues d'avenir politique. Il est frappé de cet amour de la science qui anime cette Grèce pauvre et nue, et qui inspire aux plus humbles démogérontes le désir d'établir partout des écoles dans ces villages formés de cabanes en branches de pin. « La destinée de la Grèce, dit-il en 1829, est de se rapprocher des institutions républicaines des États-Unis. »

De quoi vivait-il dans ce voyage ? De quelques olives, de raisins secs ; il boit avec délices le vin mêlé de résine qu'on lui offre parfois le soir. C'est en pèlerin et en poète qu'il traverse les forêts de chênes de l'Arcadie, où l'argile est pétrie de débris de marbre, sous l'ombre sacrée des bois qui n'ont pas été coupés depuis l'antiquité.

Un orage éclate sur la cime du Lycée, la foudre éclaire le séjour de Jupiter Lycéen. Ce spectacle était dû au voyageur. Il faut lire cette page pleine de jeunesse sur le temple d'Apollon, sa surprise, sa joie devant cette merveille de l'art[1]. De cette hauteur, il voit à ses pieds une partie de la Morée, et le golfe de Messénie.

Sur les bords de l'Eurotas, dans une chevauchée de nuit, il est précipité au fond d'un ravin. Et toujours cheminant dans l'orage, traversant des cours d'eau et des coupe-gorge, repoussé des misérables huttes où il demandait à faire halte, exténué, les habits en lambeaux, il atteint Sparte.

1. Voy. *la Grèce moderne*, p. 77.

Tout est oublié quand il a atteint la terre des Doriens, qu'il appelle « les puritains du polythéisme ».

Mais quelle dévastation ! Des ossements d'hommes mêlés au sable des mers, des têtes séparées du tronc sur l'herbe des prés, au milieu des enclos d'orangers, des colonnes de marbre, des statues de faunes, des inscriptions. Point d'habitants, point d'animaux ! « Qu'est devenu le rossignol ? Son chant ne s'est pas fait entendre une seule fois. »

La véritable révélation de la Grèce antique, il l'aura le jour où il embrassera le vieux Nikitas, et quand il dormira à côté des soldats de Botzaris.

« La Révolution grecque servira aussi à éclairer l'antiquité, dit-il. La vie et les traditions des Pallikares donneront plus de naturel aux créations de la philologie moderne. »

Sur le chemin de Tripolitza à Argos, dans un défilé de la montagne, il rencontre Capo d'Istria. Le président est seul, sans armes; il fait sa première tournée en Morée. Il était assis sur un rocher, à l'ombre d'un mûrier. Edgar Quinet est ému de se trouver face à face avec l'homme qui était l'espérance de la Grèce; il lui remet les lettres dont il était chargé.

Capo d'Istria cause avec lui affectueusement et le présente à Colocotroni, puis à Nikitas, ce Bayard des Klephtes :

Quand le président l'appela, au premier mot Nikitas s'élança plutôt qu'il ne marcha, avec une grâce aérienne... Je ne sais si ce fut le lieu, les monts sauvages qui nous entouraient, le regret qu'il me témoigna de ne pas me recevoir chez lui à

Argos, ou la pensée des dangers qui l'avaient assailli, ou seulement l'expression entraînante et chevaleresque de toute sa personne, ni si ce fut lui qui m'attira, ou moi qui m'élançai vers lui, mais pendant longtemps je me sentis pressé dans les bras de Nikitas, sans pouvoir m'en détacher [1].

Je ne suivrai pas le voyageur dans son odyssée. Elle est racontée dans un livre où les ombres immortelles de l'antiquité homérique se mêlent aux héros modernes de la guerre de l'Indépendance. Les descriptions des paysages, les découvertes archéologiques, y tiennent une grande place. Les réflexions scientifiques, les impressions du poète sont toujours unies à une émotion humaine. Après Sparte, Argos, Corinthe, « de toutes les villes la plus désolée », Némée et son temple à trois colonnes, il voit blanchir de loin les neiges du Parnasse. Par les chemins les moins pratiqués des montagnes de l'Argolide, il visite le temple d'Esculape; enfin, à Égine, il aperçoit de loin Athènes!

Athènes avait alors l'aspect d'une métairie ou d'un monastère abandonné. Une barque grecque le porte au Pirée. Il a vu la ville de Pallas, il a bu l'eau de l'Ilissus et du Céphise, il pousse jusqu'à Marathon.

Ces deux jours à Athènes, bien qu'elle fût détruite de fond en comble, valent pour lui toute une vie.

Je trouve une lettre de cette époque, signée d'un nom qui figure souvent à la tête du cabinet hellénique :

1. Voy. *la Grèce moderne*, p. 153.

Égine, 3 avril 1829

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de passer chez vous, j'ai été informé que vous avez été voir le temple. Ne sachant pas à quelle heure vous rentrez, je me fais un plaisir de vous transmettre la lettre de Youssouf bey, d'Athènes, que M. Gropius m'a donnée en votre faveur. Muni d'une licence de la part du gouvernement grec, que je me ferai aussi un plaisir de vous procurer, vous n'aurez qu'à vous rendre dans un bateau tout droit au Pirée, et, de là, monter à Athènes.

C'est avec empressement que je saisirai toute occasion pour vous donner des preuves de l'intérêt que j'attache à votre importante mission, et de la reconnaissance dont tout cœur grec est pénétré pour l'utilité qui rejaillira sur la Grèce des nobles travaux de la société savante dont vous faites partie.

S. TRICOUPIS.

C'est avec un amour filial qu'il a tout examiné dans « cette pauvre Athènes, encore plus belle, plus touchante dans ses ruines et les débris antiques qui jonchent le sol »[1]. Un de ses camarades, le duc de Valmy, dessine pour lui une petite vue de l'Acropole, précieux dessin à la sépia, qui est encore suspendu sur la table de travail d'Edgar Quinet. L'herbier qu'il a rapporté existe aussi.

« Les îles ont peu changé depuis le temps de Tournefort », dit-il.

Après Égine, les vents le poussent d'une Cyclade à

1 Voy. *Lettres à sa mère.*

l'autre; il s'arrête à Syra. Un corsaire le conduit à Malte; les Anglais refusent de le laisser débarquer; en retournant à bord, sur un canot, par un violent orage, peu s'en fallut qu'il ne fît naufrage comme saint Paul, et presque dans les mêmes parages. La tempête dura huit jours, le jetant tantôt sur les côtes d'Afrique, tantôt sur la Sicile.

Le typhus avait éclaté à bord de son brick; il revient malade du lazaret de Marseille; sa mère lui trouve la mine d'un prisonnier de guerre, tant il est hâve, maigre, brûlé du soleil. Le bon air de Trévoux le remet promptement. De juillet à décembre, il se consacre à son *Rapport* pour l'Institut et à ses *Notes* de voyage, qui deviendront *la Grèce moderne*.

Plusieurs biographes ont confondu ce livre avec le *Rapport*, ouvrage purement archéologique, d'inscriptions et de statistique; il fait partie des publications de l'Institut et n'a jamais été réuni aux *Œuvres complètes*. M. de Gérando a rendu un vrai service à Edgar Quinet en l'obligeant à publier ce *Rapport* séparément, en insistant pour qu'il fût distinct des travaux collectifs de la mission scientifique. Cet excellent ami qui répondait très exactement aux lettres de son *cher*, *très cher Hellène*, lui écrit de Paris, en septembre 1829:

Je persiste à penser qu'il est utile que vous paraissiez ici, portant dans vos mains le fruit de vos nobles travaux. Les changements survenus n'empêcheront pas qu'on ne vous rende la justice qui vous est dûe. Je suis bien pressé de vous voir recueillir l'honneur et les récompenses de votre dévouement, et de vous serrer dans mes bras.

Les travaux d'archéologie d'Edgar Quinet ont fort

abrégé les lettres écrites de Grèce à sa mère, à sa fiancée, à ses amis. Même Michelet n'en reçut que deux, dont l'une d'Égine. Avec quelle joie il apprend le retour du voyageur! Cette amitié de Michelet est vraiment maternelle. Il s'inquiète de le savoir malade; les maremmes de Certines ne lui semblent pas un lieu propre à le remettre; il lui donne des avis judicieux, par exemple conserver en double les manuscrits qu'il enverra à l'Institut, se méfier des gens qui spéculent sur les travaux d'autrui. Il fait des démarches actives, infatigables, pour les moindres intérêts de son ami, qui les a toujours fort négligés, et qui, d'ailleurs, ne pouvait les surveiller de loin. Ainsi il fallut près d'une année pour obtenir le remboursement des avances qu'Edgar Quinet avait faites pendant son voyage; le traitement qu'on lui devait comme membre de l'expédition scientifique ne lui avait pas été payé. Michelet et son excellent père emploient bien du temps et des courses pour terminer cette affaire. Dans une lettre de novembre 1829, où il annonce l'envoi de mille francs qu'il a touchés pour lui, Michelet dit « qu'il est impatient de voir le visage d'un homme qui a vu Athènes. » Et toujours des paroles pleines de cœur, charmantes; il le presse de donner vite son volume sur la Grèce : « Cela nous fera du bien; nous nous réchaufferons à votre chaleur. »

Il était malade à cette époque, sans grande confiance dans l'avenir : « Si je ne fais pas grand'chose, écrivait-il à Quinet, vous suffirez de reste pour remplir ma tâche et la vôtre. » Et il rêve pour lui une position fixe; il le voudrait à Paris, au milieu de gens qui puissent le com-

prendre : « Ils formeraient à eux deux et peut-être avec quelques autres, Burnouf, par exemple, qui grandit tous les jours, une société délicieuse. » Le refrain de toutes ces lettres est d'appeler Quinet à Paris, où il serait vraisemblablement placé et *marié*. Dans une autre lettre, Michelet dit qu'il aimerait mieux le revoir d'abord à Heidelberg, dans ce cadre admirable de ruines et de science, fait exprès pour le poète.

Edgar Quinet se trouvait en ce moment chez M. de Lamartine. Michelet est heureux de sa liaison avec le grand poète.

C'est en effet dans l'automne de 1829, pendant un séjour à Ouilly, dans le voisinage de Saint-Point, qu'Edgar Quinet se lia intimement avec M. de Lamartine. Il franchissait à cheval les collines du Mâconnais et allait passer huit à dix jours au milieu de la famille, alors au grand complet. La mère de M. de Lamartine, cette femme si charmante, vivait encore; la petite Julia était la joie et l'orgueil de ses parents. Il y avait aussi deux jeunes nièces à qui Edgar Quinet trouvait infiniment d'esprit. Bien des années après, il écrivait encore à l'une d'elles : « Je ne puis oublier que je vous ai vue dans le cortège des *Méditations* et des *Harmonies* dont vous paraissiez être une sœur. » Enfin madame de Lamartine lui faisait le plus aimable accueil, quand il arrivait au château. On lui demandait de lire une partie de son voyage en Grèce. M. de Lamartine lisait des vers.

Quels souvenirs il a toujours gardés de la vallée de Saint-Point ! A ce nom surgissait tout un monde de

jeunesse, de poésie; les figures, les paysages, les paroles, les moindres détails, tout redevenait distinct dans ses récits, pendant nos soirées d'exil[1] :

« La mère de M. de Lamartine était très bonne pour moi, sa femme aussi; elle vivait beaucoup de la vie littéraire de son mari; elle l'aidait, recopiait, corrigeait ses manuscrits. J'ai connu aussi la pauvre petite Julia et les deux jeunes nièces, mesdemoiselles Alice et Valentine de Cessia. Je pourrais répéter leurs paroles, la place où elles les prononçaient, et ce que leur répliquait leur oncle.

» Je me vois encore à Saint-Point, dans cette cour princière où tout était si élégant, les chevaux, les voitures. Tout à coup apparaît une carriole traînée par une rosse; Lamartine se sauve et me laisse le soin de recevoir le visiteur inconnu; il fut très long à revenir, et moi très embarrassé, car c'était aussi une des illustrations du département, et, de plus, un vieillard. Je me rappelle mes efforts pour soutenir la conversation. A un moment, je montrai à M. X*** deux cimes granitiques : « Pouvez-vous

1. Un mot sur ces causeries d'exil. Le proscrit attristé de la situation politique, l'historien fatigué du labeur de la journée, ne choisissait pas des sujets transcendants de conversation pour le repos du soir, au coin du feu. Dans la profonde solitude où il était confiné, c'étaient de simples souvenirs qu'il aimait à évoquer en tête-à-tête, et, parmi ces souvenirs, plutôt les petites choses qui délassent. Ainsi, en parlant de M. de Lamartine et d'autres personnes illustres, il ne faisait pas une conférence littéraire, mais il racontait en souriant un trait, des bribes d'entretiens qui revenaient dans sa mémoire. Qu'on ne s'attende pas ici à des pages d'histoire littéraire. Non, ce sont quelques anecdotes, quelques mots qui arrivent après le travail austère.

distinguer, de loin, les différentes natures de terrain ? » Et je continuai à parler géologie. Lamartine revint enfin ; on parla de Napoléon, que M. X*** avait vu dans le temps. « Vous a-t-il réellement fait impression ? » demandait Lamartine.

» Un oncle de Dargaud s'amusait à découvrir des sources, et des pièces de cinq francs cachées dans l'herbe. Moi aussi, j'en cachai une au pied d'un arbre. Lamartine la croit à lui, la prend ; de là réclamation, rire général ; voilà un des passe-temps.

Nous étions sans cesse en courses d'un château à l'autre. Un jour, nous arrivons à Milly sans y être attendus et, tout de suite, on nous sert un poulet rôti. Moi de m'étonner. « Oui, dit Lamartine, il y a tous les jours un » poulet à la broche, que j'y vienne ou non. »

» On montait beaucoup à cheval ; j'avais amené le mien ; il faisait l'admiration de M. de Lamartine, qui en avait pourtant de très beaux. On allait à Milly par le bois Clair. Un jour, Lamartine me donne rendez-vous à Bergerserein : « Vous y trouverez deux chevaux et vous nous rejoindrez à Mâcon. » J'arrive par la diligence ; point de chevaux. Que faire ? Je poursuis à pied, pendant trois lieues, jusqu'à Saint-Point ; j'arrive par la pluie ; personne au château, tout le monde était parti. Et, toujours à pied, par les bois, je vais rejoindre la voiture qui passait, qui me conduit à Mâcon, trempé, éreinté ; là, force excuses, M. de Lamartine avait oublié.

» Nous étions conviés à une séance littéraire où l'on témoigna beaucoup d'empressement au voyageur revenu de Morée ; je devais lire des fragments de mon voyage.

En effet, je lus un fragment sur les ruines d'Athènes. Mais, à cette première lecture, inexpérimenté comme je l'étais, je ne savais pas manier ma voix, on ne m'entendit presque pas. Madame de Lamartine me dit : « Aussitôt » que vous avez commencé, je vis bien qu'on ne vous » entendrait pas. » Léon Bruys était au fond de la salle et ne put saisir un mot. Malgré cela, le public fut indulgent, sympathique. Mais comme Lamartine a lu admirablement ses vers !

» J'aurais pu faire la connaissance de Lamartine en 1826, mais il se trouvait en Italie, comme secrétaire d'ambassade. Lamartine était porté alors par le faubourg Saint-Germain, par les prêtres, par M. de Bonald, le Lamennais de ce temps. Aussi ses sentiments étaient presque ceux de la Restauration ; pourtant son génie poétique, sa forme mélodieuse, lui ralliaient tout le monde jeune. Jamais début littéraire plus éclatant ; il était universellement aimé.

» La poésie de Lamartine est une musique. Chez nous, en France, où l'on est si impressionnable, sensible aux mots, cette langue harmonieuse devait conquérir tous les cœurs, tous les esprits. L'univers féminin s'est précipité aux genoux du poète. C'est par les détails, les sentiments intimes, et aussi par les paysages, que Lamartine est si attrayant, bien plus que par ses pensées philosophiques ou par la grandeur des conceptions. Puis il n'est jamais déraisonnable, ni baroque. La voix musicale de Lamartine vous berce, la pensée se repose, le cœur jouit pendant ces mélodies. Chez Victor Hugo, ce sont des instruments de cuivre éclatants, des fanfares

qui vous réveillent en sursaut et vous tiennent debout.

» Lamartine a créé le genre de poésie philosophique. Sans doute la même pensée se répète, et on le lui a reproché ; mais il en est de même dans les vers de Pindare. Ses plus belles poésies sont ses souvenirs intimes, personnels. Sa langue n'a pas vieilli ; il l'a apprise avec Racine ; aussi on peut appeler Lamartine un classique. Sa poésie n'est pas enjouée, mais quelle élévation, quelle noblesse ! L'impression en est très douce, un peu débilitante, mais elle vous rappelle les plus belles années de la jeunesse, et une époque où la France s'était mise au diapason de Lamartine. Il a fallu un grand essor moral pour que la France railleuse et sceptique adoptât un poète si amoureux d'idéal, une poésie éthérée, si délicate. C'était le temps où elle se passionnait pour des inspirations hautes et pures[1] !... Élevons toujours très haut cette gloire littéraire ! Lamartine est une des plus belles étoiles du ciel de France. »

Puisque j'en suis à ces souvenirs de 1829, je placerai ici une petite anecdote racontée le même soir :

« Avant de repartir pour Paris, j'allai à Trévoux chez ma tante ; le sous-préfet donnait un grand dîner de fonctionnaires ; il invite ma mère, madame Destaillades et nécessairement moi aussi. Lucien, mon cousin, était des convives. Je revenais de Grèce, j'avais vingt-six ans, je n'étais plus un adolescent qu'on traite sans façon. Ce

1. Ces appréciations d'Edgar Quinet datent des plus tristes temps de l'exil.

rue des Postes, « c'est comme ma propre maison, ma vraie famille; son amitié m'est devenue tellement intime que je n'y songe guère plus qu'à moi-même ».

Michelet est très content des chapitres de *la Grèce* qu'il lit en manuscrit, et met cela fort au-dessus de l'*Itinéraire* de M. de Chateaubriand. Un extrait purement politique paraît dans *le Globe*; MM. Cousin et Villemain veulent parler du livre dans les *Débats*; tous les amis croient que cette *Grèce* aura une grande influence sur la situation d'Edgar Quinet. M. de Lamartine le désigne comme inspecteur de l'Université, M. de Gérando et M. Cousin parlent de la chaire de philosophie à Strasbourg, vacante depuis que M. Bautain venait d'entrer dans les ordres. Rien de tout cela ne se fait, et pourtant il lui tardait de trouver enfin un abri assuré. Il écrit à sa mère :

« Je suis las d'être seul, mon sentiment pour Minna est tellement éprouvé et profond! C'est elle qu'il me faut. »

Il n'y tient plus et s'élance à Heidelberg pour six semaines; ce temps donné au bonheur ne sera pas perdu pour le travail. Son livre s'imprimait à Strasbourg chez les Berger-Levrault; il corrige les épreuves. En même temps, on faisait une seconde édition de Herder.

La Grèce moderne paraît; aussitôt traduite en allemand et en russe, elle est très bien accueillie. M. de Chateaubriand écrit à l'auteur :

Je connaissais déjà, monsieur, votre *Grèce moderne*. J'ai été heureux de revoir par vos yeux cette terre des souvenirs. J'ai eu l'occasion de citer votre travail sur Herder dans mes *Études*

assez tristes. Lancé malgré lui dans la société parisienne, la vie mondaine lui était à charge presque autant que l'obligation de s'occuper de son avenir. Personnellement, son ambition se réduisait à deux points : donner à son livre toute la perfection désirable; être sûr d'un cœur tout à lui. Le reste était une corvée.

La société de ce temps, très philhellène, recherchait le voyageur qui revenait d'Athènes et de Sparte, et, pour me servir d'un mot de M. Michelet, « on se disputait le plaisir de faire la connaissance d'un homme qui revenait sain et sauf de chez les Maïnotes ». Fêté par les philhellènes que M. de Gérando réunissait exprès pour lui, il rencontrait dans ce salon des membres de l'Institut, les deux Cuvier, le savant M. Hase, qui le reçoit à bras ouverts, et lui propose de publier son ouvrage isolément; M. Raoul Rochette, etc. Il était le seul qui eût rempli son mandat à la satisfaction de la savante compagnie; tous les autres délégués de la section, tombés malades en Grèce, n'avaient rien écrit. M. de Gérando veut qu'il lise un fragment de son ouvrage à l'Institut.

C'est à ce moment qu'il fit la connaissance de madame Récamier; elle venait d'adopter le fils du héros Canaris. Par devoir, non par goût, Edgar Quinet allait chez M. Guizot, grand libéral, et qui lui parlait sans cesse de la chute prochaine du ministère; dans ce salon, il rencontrait les doctrinaires. Il voyait très souvent Benjamin Constant, « qui déployait pour lui ses grâces et ses séductions infinies », et répétait souvent : « Monsieur, je suis fort dégoûté des rois. » Et il remettait tout « aux chances qui emportèrent les Stuarts ».

Quant à M. Cousin, il continuait à faire des promesses et des caresses sans nombre. Edgar Quinet était déjà bien désillusionné sur son compte ; il l'eût été encore plus tôt sans une absence de trois ans. Quelle transformation ! L'incomparable artiste ne se mettait plus en frais d'éloquence ; il était pourtant encore très aimable.

« Je suis le seul qu'il invite à dîner, toujours sans nappe, avec un seul couteau et chacun sur un guéridon[1]. » M. Cousin lui propose un voyage à eux deux, en Allemagne, du même ton qu'autrefois à l'île de Sphactérie. Il jure, sur ses grands dieux et par M. Royer-Collard, que, les choses changeant, Quinet sera nommé professeur. Il le présente au chef des doctrinaires comme auteur de l'*Introduction à la Philosophie de l'Histoire*.

A propos de M. Royer-Collard, et de l'accueil peu gracieux qu'il en avait reçu en lui offrant son volume. Edgar Quinet s'amusait à imiter le ton gourmé de la réponse : « Monsieur, on ne peut pas tout lire. »

Entouré d'amis influents qui l'appréciaient à sa valeur et qui disposaient d'une grande force dans l'opinion, qui n'aurait cru son avenir facile ? Mais ce qui lui a manqué toute sa vie, c'est la souplesse.

Travaillant avec ferveur, déjeunant d'un morceau de pain, il ne sortait que pour le dîner ; le soir, il allait dans le monde. Voici comment sa semaine était distribuée : le mercredi M. Guizot, le vendredi madame Récamier, le samedi M. Cuvier. M. de Gérando et les amis Smith avaient aussi leur jour. Quant à Michelet, qui demeurait

1. *Lettres à sa mère.*

sous-préfet avait mis tant d'instances à son invitation, que nous acceptâmes tous. Le jour arrive, les invités entrent dans la salle à manger, chacun cherche sa place, les noms étaient sur chaque couvert. J'aperçois une petite table annexe avec deux couverts, le mien et celui de Lucien. Je n'hésite pas; je sors doucement de la salle à manger. je prends mon chapeau au salon, je m'élance, dégringole l'escalier, et jamais je n'ai remis les pieds dans cette maison. Se figure-t-on la mine de mon pauvre Lucien, seul. tristement à cette petite table, en face du couvert vide ? Le sous-préfet, atterré, fit force excuses à ma mère. Pour moi, rentré à la maison, riant aux éclats, je commande à la cuisinière un excellent dîner pour moi seul. Personne ne m'a fait une observation, et on a eu raison; ce sous-préfet n'avait qu'à ne pas inviter tant de monde, puisque sa table était petite. Un an après, la Révolution le mit sur le pavé; le voilà écrivant dans les journaux pour gagner son pain; peut-être il a apprécié depuis le métier d'écrivain. »

Une vie de voyages et de périls, de science et de poésie, où il pouvait étancher sa soif de connaissances et de liberté, c'était bien ce qui lui plaisait le plus; mais l'inexorable nécessité se dressait entre Edgar Quinet et sa fiancée. Nulle fortune de part et d'autre; il fallait la nomination de professeur avant de songer au mariage. Qui eût osé en parler à Jérôme Quinet ? il ignorait ou affectait d'ignorer les projets de son fils.

Edgar Quinet revient à Paris en décembre 1829.

Ses lettres de l'hôtel Saint-Thomas du Louvre sont

historiques qui vont paraître. Ainsi, monsieur, c'est déjà comme une vieille connaissance que j'aurai l'honneur de vous recevoir avec empressement dans ma retraite.

Agréées, etc., etc.

CHATEAUBRIAND.

Paris, 29 mars 1830.

Edgar Quinet s'oubliait volontiers dans ce Heidelberg alors si poétique, si recueilli. Il a peine à s'arracher à sa douce vie; son séjour se prolonge bien au delà de six semaines. En juillet seulement, il repart pour la France. s'arrête à Strasbourg; c'est là que la nouvelle de la Révolution le surprend. C'est encore son ami Michelet qui lui écrit : « Il faut venir sur-le-champ, tout s'organise, les places vont être enlevées rapidement; les amis sont au pouvoir, Guizot à l'Intérieur, M. Cousin à l'Instruction, etc. »

Même au milieu de cette fournaise d'événements, Michelet n'oublie pas de lui parler de *la Grèce :*

« C'est coulé en bronze, le bon et le mauvais, s'il y a du mauvais. « Il y trouve » des choses d'une poésie profonde et enivrante. »

IX

LA RÉVOLUTION DE JUILLET. — SOCIÉTÉ DE 1830

« L'exil de ma jeunesse est fini ! » s'écrie Edgar Quinet en se retrouvant à Paris. Quelle explosion d'enthousiasme pour la liberté enfin reconquise ! Il est désolé d'avoir été absent de Paris, il ne se console pas de n'avoir pas marché avec les faubourgs. Dix-huit ans plus tard, il prendra sa revanche.

Dans ces jours d'enivrement, il ne se soucie guère de littérature, et ne songe qu'à l'action durable qu'il faudrait exercer sur le pays. C'est aux affaires publiques qu'il voudrait appliquer son intelligence et toute son ardeur.

M. Guizot était assez bien disposé pour lui :

Il m'a reçu avec infiniment de grâce et d'amitié; quoique

1 *Lettres à sa mère.*

son salon fût rempli, c'est à moi qu'il est venu en entrant; il m'a conduit vers un canapé et nous avons causé pendant une demi-heure; il m'a raconté les événements de Juillet ».

Quarante ans après, il conservait encore l'intonation de M. Guizot, les paroles qu'il lui dit dans l'embrasure d'une fenêtre : « Monsieur, quand j'ai vu venir les ordonnances, je me suis dit : « En voilà pour six mois » d'une franche tyrannie[1]. »

Arrêtons-nous un peu à cette révolution de Juillet, ce moment est si beau ! L'exubérance de vie intellectuelle chez tous ces hommes jeunes et ardents rendait les liens d'amitié plus attrayants. Tous entrevoyaient pour la France les grandes destinées de la liberté, et le profond amour de la patrie resserrait les nobles amitiés. Mais il y avait aussi la curiosité des idées nouvelles qui entraînait dans le même courant des natures dissemblables. Edgar Quinet, sans vouloir s'affilier à aucune coterie, à aucune secte, examinait tout dans un esprit impartial. Ses sympathies le portaient vers *le Globe*, « ce journal qui a refait, disait-il, de 1825 à 1830, la France morale et littéraire, et même la France politique. »

« L'élite des esprits concourait à la rédaction; aussi était-ce pour moi un événement, lorsque, loin de Paris, je recevais ce journal. C'est à mon retour d'Angleterre que je le lus pour la première fois, dans un café. Il y avait alors, à la rédaction du *Globe* Villemain, Jouffroy, Guizot, Cousin, Pierre Leroux, Magnin, Sainte-Beuve,

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

presque toute la phalange des philosophes et des littérateurs[1]. »

Il gardait un souvenir profond d'Armand Carrel, et aimait à rappeler ses conversations au bureau du *National*, ses opinions républicaines, son mépris du régime de Louis-Philippe, qui reniait déjà en 1830 son origine révolutionnaire :

« MM. Guizot, Casimir Perier, avaient au moins le mérite de leurs haines sincères ; ils détestaient la démocratie et le montraient franchement. Ils ont formé une coterie gouvernementale ; tout ce qui n'en était pas, ils l'anathématisaient. Louis-Philippe, au contraire, donnait encore des poignées de main, pendant quelques jours, mais bien tôt il renonça à cette comédie de popularité.

» Ce qui exaspérait Armand Carrel, c'était le parti pris de ce gouvernement, issu de la Révolution, de fermer toute carrière, tout avenir aux hommes de la démocratie. Nul espoir, nulle vie politique pour ceux-là. Eh bien, s'il y a quelque chose d'indiscutable, c'est que la France est une démocratie ! La haine des castes, des privilèges, le progrès naturel, fatal des choses constitue la France en démocratie.

» Quelle guerre Armand Carrel faisait au pouvoir ! Et comme il a répondu fièrement aux pièges qu'on lui tendait, à savoir si le régime républicain des États-Unis était le seul qui convînt à la France !

» Armand Carrel était un caractère.

» Sa destinée n'est pas sans quelque analogie avec celle

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

de Paul-Louis Courier. Quelle fatalité! Voilà deux hommes si nécessaires à la liberté, et ils ont péri de mort violente, victimes de la haine!

» L'un et l'autre ont débuté dans l'armée. Lors de la guerre d'Espagne, Armand Carrel était du côté des libéraux espagnols. En arborant le drapeau tricolore, il pensait provoquer un *pronunciamiento* dans l'armée française contre les Bourbons; fait prisonnier, au lieu d'être fusillé, il est acquitté.

En 1828, il commence à écrire; sa notice sur Paul-Louis est de 1829. Secrétaire d'Augustin Thierry, il venait de traduire Vico. Michelet allait justement publier sa traduction de Vico; il alla franchement vers Armand Carrel, qui répondit: « Vous êtes plus apte que moi à cette œuvre, j'y renonce. »

» C'est chez Ary Scheffer que j'ai fait la connaissance d'Armand Carrel, à un dîner donné en mon honneur au Palais-Royal. Nous étions là, Ary Scheffer, Armand Carrel, Littré, Thibaudeau, Pétetin, moi, et Arnold Scheffer, le plus honnête homme du monde. A ce dîner, Armand Carrel disait: « Je passe ma vie à dire juste le » contraire de ce que je pense. J'aime et j'admire l'An- » gleterre, et tous les jours j'écris des articles violents » contre l'Angleterre. Cromwell me semble à cent piques » au-dessus de Napoléon, et je le rabaisse. — Non, » répondit Thibaudeau, « autant l'Angleterre est inférieure à » la France, autant Cromwell l'est à Napoléon. »

» Après le dîner tout le monde se dispersa; nous restâmes seuls, Armand Carrel et moi; nous nous promenâmes au jardin du Palais-Royal; il me parla à cœur

ouvert et se montra fort découragé, désespérant des affaires, de la situation présente et même de l'avenir de la France. Je l'accompagnai jusqu'à la rue Castiglione.

» Plus tard, lorsque Pétetin écrivit des articles sur mon poème *Napoléon*, qui venait de paraître, c'est Armand Carrel qui lui fit ajouter des citations, selon lui, fort belles. C'était peu de temps avant sa mort. »

Edgar Quinet éprouvait aussi une affection très vive pour M. Francis de Corcelles. Il y avait alors entre eux tant d'affinités de sentiment et de situation : tous deux jeunes, enthousiastes de la liberté des deux mondes, tous deux fiancés ; l'un ne tarda pas à se marier (à la petite-fille de Lafayette), l'autre osait à peine avouer ses projets, n'ayant encore aucune position.

Ils dînaient ensemble au Palais-Royal, et, après, c'étaient des promenades interminables aux Tuileries, s'il faisait beau; s'il pleuvait, on arpentait de long en large les galeries du Palais-Royal, bras dessus, bras dessous, entraînés dans des conversations sans fin sur tout ce qui était matière à discussion littéraire, religieuse, politique ; puis il y avait l'éternel sujet qui intéressait la jeunesse.

Je détache du *Mémorial d'Exil* inédit quelques fragments qui se rapportent aux amitiés de 1830 :

« C'est à mon retour de Grèce que je me suis lié avec Francis de Corcelles ; j'allai le voir à sa campagne dans les environs de Charolles, notre vive amitié a duré jusqu'à l'époque du Collège de France.

» En 1830, nous nous voyions tous les jours, nous dînions ensemble. En outre, nous nous réunissions tous les huit jours, à ce même restaurant, avec Ampère,

Sainte-Beuve, Léon Faucher, Alexis de Tocqueville, Montalembert, Arnold Scheffer. Lerminier, M. de Lacordaire.

» Scheffer est le seul qui soit resté attaché à ses anciennes opinions républicaines. Plus tard, pendant les luttes du Collège de France, plusieurs de ses anciens amis voulurent l'empêcher de publier des articles qui nous étaient favorables, à Michelet et à moi; Scheffer préféra donner sa démission de rédacteur en chef du journal, « ne voulant pas, dit-il dans une lettre publique, passer, dans ses vieux jours, pour un calotin ».

» Toutes ces personnes que je viens de nommer étaient des libéraux, pourtant les fils l'étaient un peu moins que les pères; le vieux comte de Lasteyrie et M. de Corcelles, députés de la Seine, trouvaient déjà leurs fils trop tièdes. C'est chez madame Récamier que je rencontrai d'abord Lacordaire. Elle prétendait que nos deux natures d'esprit s'accorderaient très bien. Lacordaire était certainement sincère ; mais, en définitive, quelle a été l'action de ce catholique libéral ? Introduire ou rétablir, en France, l'ordre des Dominicains !

» Quant à Lafayette, j'ai eu le bonheur de le connaître immédiatement après la révolution de Juillet. J'allai lui présenter une adresse au nom des habitants de Charolles. Lafayette me reçut avec beaucoup de bienveillance et m'invita à venir le voir à Lagrange. Quelle émotion pour moi que cette première entrevue ! Je le vois encore, grand de stature, la poitrine large, la tête haute et fière, les cheveux d'un blond foncé (il portait une perruque), la tenue immobile, un peu américaine; il écoutait avec une profonde attention.

» Je le revis encore deux fois chez lui, à une soirée à laquelle il m'invita et où Francis de Corcelles me présenta de nouveau ; puis, un autre jour, à son état-major, où il recevait des députations, et toujours il conservait ce profond sérieux, cette tournure un peu raide. C'était un Américain.

» Quelle haine Marie-Antoinette lui a portée ! Cette haine aurait dû lui valoir l'amour des Jacobins. Le fait est qu'en 1789 il s'était fourvoyé dans une situation impossible, en voulant maintenir la royauté qu'il méprisait comme républicain, et en défendant le roi et la cour qu'il méprisait pour leur fausseté et leurs extravagances mêlées d'ingratitude.

» Rien de plus beau que la profession de foi de Lafayette : « J'aime la liberté avec la passion, avec l'entraî-
» nement de l'amour, et l'évidence, la précision de la
» géométrie. »

» Quel bon président de la République Lafayette eût été ! » Et la République était plus facile en 1830 ; mais on n'y songeait pas, ou du moins, un très petit nombre. Au lendemain de la révolution de Juillet, Louis-Philippe se hâta d'écarter Lafayette, et lui retira même son titre de général de la garde nationale de France.

» Louis-Philippe était le roi d'une coterie, le roi de la grande bourgeoisie financière ; il avait tracé un cercle trop étroit ; toute la nation restait en dehors. Il s'était entouré de quelques hommes funestes ; le reste n'existait pas à ses yeux. Dès le lendemain de 1830, M. Casimir Perier dénatura le caractère de la révolution. Quelques hommes formaient le monde de Louis-Philippe : MM. Gui-

zot, Thiers, Cousin, Molé; Molé, Cousin, Thiers, Guizot, on ne sortait pas de là.

» Les deux cent mille électeurs, c'était pour eux toute la France. Avec un peu d'intelligence, ils auraient pu créer une royauté républicaine, libérale, dans l'esprit de Paul-Louis Courier, et qui répondait alors aux espérances que la France mettait dans le duc d'Orléans.

» Pourquoi tirait-on sur ce malheureux Louis-Philippe, comme sur un gibier? Parce qu'il blessait le sentiment de l'égalité, le seul en France auquel le peuple soit sensible. Louis-Philippe, c'est le roi des riches bourgeois, disait-on. Louis Bonaparte au contraire a fait sonner les mots démocratie, peuple souverain, socialisme, voilà pourquoi on lui passe tout.

» Avant la Révolution, il y avait les privilèges de la noblesse. Sous l'Empire les privilèges du sabre, du militarisme. Sous la Restauration, les privilèges des émigrés et du clergé. Sous Louis-Philippe, les privilèges de la riche bourgeoisie.

» En 1848, pour la première fois, il n'y eut plus de privilèges. On voulait le règne de la nation, l'égalité pour tous, la République.

» On peut dire que, depuis le 2 Décembre, c'est le privilège des bandits, le règne des bandits à quelque classe qu'ils appartiennent. Oui, l'histoire dira un jour que le seul gouvernement honnête possible, c'était celui de 1848. »

Et, revenant sur Louis-Philippe, il reprit :

« Je l'ai vu plusieurs fois en public; j'avais la curiosité d'entendre un de ses discours. A une réception du jour

de l'an, de tous les grands corps de l'État, j'y allai avec les autres professeurs du Collége de France. M. Letronne prononça quelques paroles. Je le vois encore s'avançant sur la pointe des pieds, dans une attitude de courtisan, et débitant sa harangue ; ensuite Louis-Philippe répondit. Ce fut un torrent, un moulin à paroles confuses, on ne distinguait que ces mots : la civilisation... l'humanité... l'humanité... la civilisation... noyés dans un flot.

» C'était une volubilité incroyable, absolument comme si on eût décroché un ressort. Après quoi, il se tut brusquement, et passa à une autre réponse.

« Pauvre Louis-Philippe ! Je lui ai fait une rude guerre sur la question étrangere ; il y était déplorable en effet. »

Au nombre des griefs de la classe dirigeante contre Edgar Quinet, il faut compter en premiere ligne celui-ci : « Il a sapé le gouvernement de 1830, qui avait du bon après tout. »

Oui, il l'a sapé aussitôt qu'il le vit renier son origine, son seul droit, la Révolution. Ce que Louis Blanc a fait dans son admirable *Histoire de dix ans*, Edgar Quinet le faisait de son coté, dès 1831, dans cette série de brochures qui effrayaient et affligeaient ses amis ; car il se fermait ainsi toute carrière dans l'enseignement et dans l'administration.

Sa famille exigeait qu'il se mît sur les rangs pour l'École normale ou pour une chaire de professeur ; on parlait de la faculté de Strasbourg. Edgar Quinet consentait à accepter ; il écrit à sa fiancée : « Nous serions fort indépendants, nous nous intéresserions tous deux à la réforme morale de ce qui serait autour de nous ; tu pour-

rais m'y aider beaucoup par tes manières, si tu prenais aussi notre France comme *ta* France. Nous aurions un but profond et sérieux, dans cette vie d'homme politique et d'écrivain : servir la cause de l'âme, des nobles pensées. »

L'été se passe dans cette attente ; les avances de M. Guizot, les sympathies de Benjamin Constant, des députés libéraux de la Seine qui faisaient de cette nomination une affaire politique, ne servirent à rien. Avec sa pénétration habituelle, Edgar Quinet vit qu'il ne s'entendrait jamais avec le monde doctrinaire. Un article politique inséré dans *le Globe*, en novembre 1830, lui nuisit extrêmement dans l'esprit de M. Guizot :

Quelques mots aigres sur l'opposition du *Globe* et les lèvres pincées de M. Guizot me montrèrent bien leurs petitesses. Cependant M. Guizot se cache le mieux qu'il peut et me tient ce beau langage qu'on jette à ceux que l'on ne veut ni blesser, ni servir[1].

Il avait déjà contre lui tous ceux qu'il a dû combattre durant sa vie entière ; mais les amitiés fidèles qui ne lui ont jamais manqué datent aussi de ce moment-là.

En 1830, Victor Hugo prend sa défense contre M. Cousin.

L'autre jour, on m'a conté que, Cousin étant allé chez Victor Hugo, le poète lui avait fait un éloge magnifique de mon livre sur la Grèce. Cousin en a ressenti une grande amertume, et, tout en s'écriant qu'il me portait dans ses pru-

1. *Lettres à sa mère.*

nelles, il a, en effet, cherché à me nuire et à me desservir par toutes les voies possibles. Victor Hugo est entré en pleine indignation. Villemain, présent à cette discussion, s'est contenté de chercher à mettre la paix entre les deux illustres champions. La querelle venait de ce que Victor Hugo mettait ma *Grèce* au-dessus de l'*Itinéraire* de Chateaubriand.

Le résultat de ceci a été que Victor Hugo m'a fait prévenir que j'eusse à me défier de Cousin. Et, après m'avoir signalé l'homme, il m'a offert son amitié. Je l'ai trouvé, avec une charmante et délicieuse femme, dans une rue écartée des Champs-Elysées. Il m'a dit qu'il regardait mon livre comme un des meilleurs ouvrages de l'époque. Sa langue à lui est franche, et j'ai lieu de croire en effet que c'est sa pensée[1].

« Excepté madame Récamier, les femmes ont pour moi peu d'attrait, » écrivait-il de Paris, en 1830.

En elle tout était grâce, repos, douceur. M. de Chateaubriand donnait le soir un ton solennel à ce salon; mais il y avait dans la journée des heures d'intimité réservées aux préférés, et cette aimable familiarité était d'un grand charme. Edgar Quinet la trouvait ordinairement seule, avec Ballanche; il ne tarda pas à se lier avec le doux philosophe, qui poussait la candeur jusqu'à l'originalité. Il suffit de citer ce trait : Un jour qu'il venait d'entrer chez madame Récamier, elle lui dit : « C'est singulier, je sens tout à coup une forte odeur de vernis qui m'incommode; ne serait-ce pas votre chaussure? » Le bon Ballanche sort sans rien dire, ôte ses souliers dans l'antichambre, et revient tranquillement s'asseoir au coin de la cheminée.

C'est avec Ballanche et Edgar Quinet que madame

1. *Lettres à sa mère*

Récamier eut la fantaisie d'aller voir *Robert Macaire*; l'affiche l'avait tentée : de toute sa brillante compagnie, elle choisit les deux philosophes. Averti par Ballanche, Edgar Quinet se hâte d'aller chercher les billets de spectacle; puis il se demande s'il lui est permis, à lui simple mortel, d'offrir une loge à cette femme illustre. Il confie son embarras à l'ami Ballanche, qui en informe discrètement madame Récamier. Elle répondit gaiement : « Chacun paye sa place. »

Cela mit tout le monde à l'aise, et c'est entre deux spiritualistes qu'elle assista à la représentation de l'*Auberge des Adrets*.

Je ne puis éviter de parler d'un autre salon dont Edgar Quinet devint l'habitué assidu. C'était aussi à l'Abbaye-aux-Bois, dans un appartement au-dessous de celui de madame Récamier, qui, par un revers de fortune, occupa cet hiver le second étage et avait cédé le premier à miss Clarke. Sainte-Beuve lui avait monté la tête sur l'éloquence, la figure, la nature passionnée de son ami; elle voulut le voir à son retour de Grèce, et se prit aussitôt d'un engouement qu'elle ne cachait pas et dont tout le monde la plaisantait. Cette très spirituelle Irlandaise était laide; la première entrevue eut lieu à la brune, entre chien et loup; pas de lampes ni de bougies, rien qu'un brillant feu de cheminée. Edgar Quinet, un peu souffrant, toussait en causant; miss Clarke s'empresse de lui préparer de sa main une infusion de tilleul. « Quelle bonne personne! pensait-il en recevant la tasse de tisanne. Quel intérieur simple, cordial! Autant de bonté que d'intelligence! » Et, à la lueur du foyer, il ne vit que

la physionomie spirituelle de la maîtresse de maison.

Cette première impression décida de toutes leurs relations aimables, plaisantes, et assez orageuses par la suite, car miss Clarke déclarait à qui voulait l'entendre qu'elle n'épouserait jamais qu'Edgar Quinet. Il revint le lendemain et les jours suivants. Cette fois, il y avait des lampes (à abat-jour), un cercle lettré; il y rencontrait tous ses amis, son monde accoutumé : Sainte-Beuve, Magnin, M. de Corcelles, Fauriel, le docteur Roulin. On causait librement, gaiement; d'étiquette, pas l'ombre; tout le contraire. Miss Clarke, pelotonnée dans un coin de sa bergère, sa pantoufle lancée au milieu du salon, donnait l'exemple du sans-gêne le plus original; car elle sommeillait, et toute la compagnie dormait aussi environ une demi-heure. Tous ces amis arrivaient, harassés, après une journée de travail, les uns de l'Institut, les autres de la Sorbonne. Plusieurs, comme Edgar Quinet, avaient pâli toute la matinée sur des manuscrits de la Bibliothèque royale. Quelques-uns venaient de passer une partie de la soirée chez madame Récamier, et le contraste de la rigoureuse étiquette de l'étage supérieur, de la tenue irréprochable qu'il fallait y observer, rendaient plus charmant, plus désirable, le laisser aller négligé du premier étage.

Quelquefois, les deux salons fusionnaient. Miss Clarke et sa société montaient chez madame Récamier; le contraire arrivait aussi. Un soir que la réunion de miss Clarke était plus somnolente que jamais, Edgar Quinet, seul éveillé, contemplait avec étonnement ce cercle étrange, tous ces hommes distingués endormis, la tête et

les bras pendants. La flamme mourante de la cheminée éclairait ce tableau qui rappelait très vaguement la *Belle au bois dormant* (miss Clarke soufflait volontiers les bougies). Tout à coup il entend un bruit sur l'escalier; la porte s'ouvre et madame Récamier paraît sur le seuil (toujours vêtue d'une robe blanche); elle était suivie de tout son monde. Edgar Quinet se précipite, rallume les bougies, réveille les dormeurs, les tire par les pans de leurs habits. Quant à miss Clarke, imperturbable, elle ne se dérange pas, sourit, et madame Récamier, se tournant vers Ballanche : « Voyez si elle n'a pas l'air d'une chatte endormie ! »

Quelquefois miss Clarke décidait subitement qu'on irait au spectacle. Elle n'était pas longtemps à faire sa toilette; elle enfonçait ses deux mains dans ses cheveux crépus, les ébouriffait un peu davantage, nouait un morceau de tulle sur ses oreilles, et disait à ses invités : « Partons, je suis prête. »

Je reviendrai sur cette relation qui dura aussi jusqu'à l'époque du Collège de France.

Une autre société dont Edgar Quinet parlait avec beaucoup d'entrain, c'était le monde de théâtre qu'il rencontrait chez Jules Janin :

« Je retrouvais avec plaisir mon aimable et joyeux camarade du collège de Lyon et de l'École de droit; c'est à Lyon que nous nous sommes connus, mais c'est à Paris, tous deux étudiants, que nous nous liâmes. Chacun de nous suivait une voie bien différente. Janin était lancé dans le débraillé le plus fantaisiste, le plus romantique : il n'y en avait pas de plus hardi que lui en ce genre. La

confraternité entre nous était difficile ; aussi Janin disait : « Quand on est avec toi, on se gêne comme devant une » jeune fille. »

» Lorsque je le revis, en janvier 1831, il publiait *l'Ane mort et la Femme guillotinée*. Il écrivait déjà les feuilletons dans les *Débats*. « Que fais-tu maintenant ? » lui demandai-je en l'abordant. « Voilà, j'ai trouvé une » phrase qui a réussi près du public, et je l'exploite. »

» Il me proposait de faire un roman à nous deux ! Je laisse à penser si jamais ce projet eût pu s'exécuter.

» Avec sa jolie figure et son charmant caractère, Janin était le meilleur et le plus gracieux des amis. Je voyais chez lui un monde un peu étrange ; la personne la plus sérieuse, c'était encore mademoiselle Georges. Elle était bien meilleur juge que Janin de mes travaux.

» Tous deux étaient très affectueux pour moi, et voulaient absolument que je vinsse loger dans l'étage supérieur de la maison : c'était rue Madame, dans un élégant appartement. J'avais alors une chambre triste et noire à l'hôtel Saint-Thomas du Louvre, que je quittai bientôt pour m'installer rue de Verneuil.

» Je déjeunais quelquefois avec Janin et mademoiselle Georges ; elle était encore fort belle personne, mais d'âge à être la mère de Janin, d'autant plus qu'avec sa figure d'enfant, son visage de chérubin bouffi, il avait l'air plus jeune qu'il n'était. Un jour, je lui laissai un article philosophique que je venais de terminer ; mademoiselle Georges le lut et en fut très frappée. Le plus singulier de l'affaire, c'est que mon joyeux camarade proposa d'intercaler ce travail philosophique dans un de

ses feuilletons de théâtre et de le publier avec cet étrange arrangement. Mademoiselle Georges l'en dissuada. Elle aimait aussi ma *Grèce moderne* et m'obligeait à en lire des cahiers en manuscrit.

» Pauvre grande artiste ! son nom était si célèbre sous l'Empire, sous la Restauration ! Mais, à l'époque où je l'ai connue, sa gloire était tout à fait tombée ; la malheureuse femme avait un embonpoint horrible, la tournure d'un tonneau. Si l'éclat de son talent a pâli trop tôt, il n'y eut pas d'autre cause que l'envahissement de cet affreux embonpoint. En 1830, elle était déjà réduite à jouer sur les petits théâtres des boulevards ; plus tard, elle obtint comme une faveur la location des parapluies au vestiaire.

» Quelquefois je rencontrais Jules Janin au bureau d'un journal littéraire dont tous les rédacteurs étaient de la dernière extravagance, l'un, entre autres, de figure distinguée, d'une raideur britannique et toujours ivre, mais ivre à tomber sous la table, excepté le jour où il faisait son feuilleton. Janin était là, comme partout ailleurs, un bon et joyeux compagnon. Ce qu'il y avait de plus original, c'est qu'au milieu de ce long éclat de rire, il prenait tout à coup un air sérieux, un air de dignité sénatoriale.

» Un jour, je rencontrai chez lui miss Smithson et Berlioz, et, par parenthèse, ils étaient tous les deux fort tristes ; ils venaient solliciter le critique des *Débats* [1]. »

J'ai nommé Berlioz, qui épousa vers ce temps la célèbre

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

artiste anglaise. Edgar Quinet admirait beaucoup le grand musicien, et sa ténacité indomptable dans la lutte. Le succès n'était pas encore venu pour lui; il passait par de dures épreuves, discuté, nié, longtemps refusé avant de franchir le seuil de la gloire. Que n'a-t-il souffert pour son œuvre la *Didon!* Sa situation était vraiment cruelle, ses compositions très peu connues, rarement exécutées : grand sujet d'amertume pour lui! Edgar Quinet ne pardonna jamais à M. Scudo sa manière injurieuse de parler de Berlioz. Voilà pourtant par quels procédés on retarde la popularité d'un homme de génie! On ne peut empêcher le jour de la justice d'arriver, et Berlioz est bien vengé. Edgar Quinet le revit à Bruxelles, je raconterai cette entrevue plus tard.

Berlioz me rappelle une anecdote sur Paganini, qu'Edgar Quinet entendit cette même année 1831 :

« C'était au commencement de mars; j'avais une place de huit francs, au parterre; je vois encore Paganini entrer en scène avec sa démarche ondoyante, presque en zigzag, grand, mince, pâle, sa longue chevelure noire retombant sur ses épaules; en tout, l'aspect d'un fantôme. On l'applaudissait à faire crouler la salle. Il saluait, et sa démarche était chancelante comme par le roulis d'un navire. Enfin il commence. Que dire? Il y avait dans cette salle, dans cette foule compacte, des frissonnements d'admiration, des cris étouffés, des applaudissements près d'éclater et aussitôt réprimés pour ne pas faire perdre un son. Ce délire d'enthousiasme se manifestait en mouvements nerveux, en gestes passionnés. A certains moments, l'orchestre entier se levait et, debout, contem-

plait avec stupeur les effets merveilleux de ce violon. Tous ces artistes n'avaient jamais imaginé rien de pareil, et pourtant il y avait parmi eux les premiers virtuoses du monde, c'était l'orchestre du grand Opéra.

Paganini étonnait non seulement par les difficultés inouïes créées et vaincues dans son jeu, mais quel sentiment, quelle sensibilité, quelles larmes, quels sanglots dans son archet, dans ces cordes basses qu'il faisait vibrer, en jouant la *Prière de Moïse!* Jamais on n'entendra plus rien de semblable [1]. »

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

X

LES EPOPÉES FRANÇAISES AU XIIe SIÈCLE. INCERTITUDE D'AVENIR. — PROPHÉTIE SUR LA PRUSSE.

1831.

Je me suis attardée à ces soirées mondaines; elles n'entravaient pas les travaux d'Edgar Quinet. J'ai dit qu'à cette époque il passait toutes ses journées à la Bibliothèque royale; il venait d'y faire une précieuse découverte, celle des *Épopées inédites du* XIIe *siècle*, poèmes nationaux tous fondés sur les traditions celtiques. Son *Rapport* au ministre, pour signaler l'existence de ces monuments littéraires qui, depuis dix siècles, restaient ignorés dans les manuscrits des bibliothèques, lui valut un déchaînement d'inimitiés étranges. Une polémique très vive scinda le groupe des savants endeuxcamps.

Edgar Quinet a toujours revendiqué l'honneur est été le premier à éveiller l'attention publique sur les mo-

numents les plus anciens, les plus féconds de notre littérature :

« Je me souviendrai toujours, disait-il, de l'aimable colère du très respectable M. Raynouard, auquel M. Fauriel voulut me présenter, pour se divertir, je pense, de ce spectacle. M. Raynouard s'indignait de me voir soutenir qu'il y a des éléments celtiques dans les poèmes du cycle d'Arthus. Cette pensée le mettait hors de lui. Ce qui ne l'empêcha pas de me montrer beaucoup de cordialité sous cette colère d'érudit et m'a fait regretter de n'avoir pas cultivé davantage la société de ce savant homme...

» Si je fus attaqué à outrance, je fus défendu de même. Au premier rang, je retrouve là comme toujours Michelet : il fit paraître, dès le commencement de cette petite guerre une lettre concluante. M. Charles Magnin me prêta l'appui de sa critique si savante, si délicate. M. Jules Janin, dans le *Journal des Débats*, m'aida de sa verve, de son bon sens, de son admirable tact littéraire. Armand Carrel m'ouvrit le *National*; M. de Lamennais, que je ne connaissais pas alors, publia spontanément mon *Rapport* dans *l'Avenir*. Ainsi nos paladins du moyen âge trouvèrent des champions dignes en tout de leur cause[1]. »

Tous les points soutenus par Edgar Quinet ont été depuis confirmés et acceptés : le fond celtique des poèmes d'Arthus, l'antériorité des poèmes sur les versions en prose, la différence des cycles marquée par la différence des mètres, l'importance des monuments épiques de

1. Voy. *Epopées françaises du* XII*e siècle.*

Charlemagne et de la Table Ronde pour notre histoire littéraire, dont le berceau se trouve ainsi reporté du XVe siècle au XIIe et au XIe.

Je retrouve quelques lettres d'adhésion d'hommes compétents, entre autres de M. Saint-Marc Girardin :

Paris, juillet 1831.

Je suis bien coupable à votre égard, mon cher monsieur : je n'ai pas eu encore le temps de faire pour le *Moniteur* ce que je vous avais promis; je vais m'en occuper, car je suis tout honteux de me trouver en retard non de bonne amitié, mais de service et d'empressement avec vous. Vous tentez une grande entreprise, on vous attaque; c'est l'histoire du monde, de tous les mondes, du celtique, j'imagine, comme du germanique.

Savez-vous que la grosse artillerie du *Journal des Savants* doit faire feu sur vous ? Vous êtes jeune, savant et actif, que de crimes ! Que n'êtes-vous vieux, sachant peu, et ne faisant rien !

Mille amitiés.

SAINT-MARC GIRARDIN.

Comme toujours, Michelet donne à son ami les plus sages avis : « Mesurez bien votre réponse, vous avez affaire à une malveillance qui se possède et n'en va que mieux à son but. » Il poussait vivement cette affaire et disait que les injustices auxquelles Quinet était en butte resserreraient, s'il se pouvait, leur amitié.

La *Réponse* de Quinet parut, en effet, dans *le Temps*, *les Débats*, *le National*.

Dans son *Histoire de France*, M. Henri Martin fut heureux de rendre justice à Edgar Quinet sur cette question

des épopées du XIIe siècle. En exposant les vraies origines de la poésie chevaleresque, il trouvait tout naturel de rappeler celui qui a signalé le premier l'importance fondamentale de l'élément celtique dans nos romans nationaux, celui qui a compris et deviné d'où sortait tout ce grand flot de poésie amoureuse et féerique dont il n'y a pas trace dans le cycle de Charlemagne.

C'est à vous qu'il appartenait de deviner les bardes, à titre de fraternité. Il me sera doux d'être choisi pour cette œuvre de réparation. Vous avez glorieusement ouvert la porte de ce monde mystérieux où nous voyons aujourd'hui tant de perspectives éclatantes et profondes. La renommée vous est venue par d'autres voies, mais vous avez grandement raison de revendiquer ce premier titre, méconnu par la malveillance et l'ignorance. Vous étiez, dès lors, digne de vous-même [1].

J'allais oublier, parmi ses relations mondaines l'aimable famille de Colmar, qu'Edgar Quinet retrouva à Paris, en 1831 ; il était là comme avec des parents. Tout le monde l'aimait dans cette maison ; on y faisait de la musique, les enfants chantaient des chœurs, on l'invitait à toutes les soirées, on allait ensemble à l'Opéra.

Une autre amitié de 1831 est celle de sir Peter Smith, le fils du vieil Écossais, beau-frère de madame de Saint-Edme :

« C'était un personnage considérable, directeur au ministère des colonies, chevalier de l'ordre de Saint-Georges ; aussi, lors de mon voyage à Londres, en 1825, l'idée ne vint pas à mon ami Smith de me faire faire la connaissance de son illustre fils. Ce n'est qu'après mon

1. Lettre de Henri Martin, 1865.

retour de Grèce qu'on me jugea digne de cet honneur. Je commençais à être un peu connu par ma traduction de Herder, et dès lors mes relations avec la famille Smith devinrent très aimables. Madame me prit en grande amitié; son fils, lorsqu'il venait à Paris, me recherchait beaucoup; nous dînions ensemble au Palais-Royal; enfin nous nous liâmes d'amitié. C'était un brillant et élégant gentleman, discret, réservé, ayant toujours l'air de penser beaucoup plus qu'il ne disait. Il aurait souhaité me faire épouser sa sœur, qu'il voulait doter richement; les parents avaient le même désir, on saisissait toutes sortes d'occasions pour nous rapprocher. La jeune fille, grande, blonde, sentimentale, était une manière d'héroïne de Walter Scott, un peu raide, avec des mouvements mécaniques, absolument comme si elle se mouvait par un fil d'archal. Ils habitaient alors Saint-Germain; on se promenait beaucoup dans la forêt, et, dès que nous étions seuls, nous en profitions, elle et moi, pour parler de la personne que nous aimions. J'étais fiancé à Minna, et la jeune fille, de son côté, aimait un brillant officier de spahis qu'elle épousa plus tard.

Ce n'était pas là ce que son frère espérait[1]. »

Trente-cinq ans après, l'aimable Peter Smith, ce cousin par alliance, vint passer l'hiver à Glion, au-dessus de Veytaux, et cette chère intimité d'autrefois se renouvela, et avec quel charme! Je ne me lassais pas de l'interroger sur ces temps de jeunesse dont il avait été le témoin.

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

Il disait en riant : « Edgar a manqué sa vocation ; s'il n'eût pas quitté le banquier Lapeyrière, en 1821, il serait devenu un Rothschild. Bien sûr, il eût concentré toutes ses facultés sur les affaires d'argent, c'est ainsi qu'on assure le succès. »

Il me faisait le portrait de son ami, tel qu'il était en 1831 : « Modeste, réservé, rougissant comme une demoiselle. » Et cet excellent vieillard (il avait alors quatre-vingts ans), d'une voix émue et tendre, se levant de son fauteuil, s'écriait : « Si vous saviez quel charmant jeune homme c'était ! Svelte, mince, élégant, et si aimable ! d'une douceur impossible à peindre. Non, une jeune fille n'a pas une douceur aussi exquise qu'Edgar à vingt-sept ans. Il était tout le contraire des jeunes gens turbulents ; il ne parlait pas pour ne rien dire, mais chaque parole avait une élévation, une originalité, un grand sens ; on pressentait l'homme supérieur. »

Cette vie, mouvementée, mêlée à de sérieux travaux, ne pouvait lui faire prendre en patience l'incertitude de l'avenir ; on voit, par ses lettres, combien cette longue attente lui pesait. Nous n'entrerons pas dans les détails de ces alternatives d'espoir et de déception pendant toute une année qui parut un siècle à la famille de Charolles.

Il est clair que les hommes du juste milieu n'avaient aucun goût pour ce républicain aux convictions inébranlables : « Je n'attends que la publication de son livre pour le nommer, » avait dit M. Guizot. Et, quand le livre parut, il ne fut plus question de rien. M. de Gérando

l'aurait voulu au conseil d'État; M. Villemain répétait qu'après des travaux si importants, c'était un devoir pour l'Université de l'établir convenablement : « Si je garde pendant six jours seulement l'ombre d'un pouvoir, l'affaire sera décidée, » disait-il.

M. Guizot ne me pardonne pas d'échapper à ce monde doctrinaire. J'appartiens à un autre système. Ma vie est ainsi faite, que ce qui va bien à la France nouvelle, me va à moi aussi. On croit que le ministère tombera sous le mépris général, et peut-être aussi devant les élections. Je n'ose parler des affaires politiques vraiment déshonorantes. Quand je n'en peux plus, je me dégonfle dans *le National*[1].

Ces articles dans *le National* et dans *le Globe* n'étaient pas faits pour hâter sa nomination. Les ministères tombaient pour être remplacés par d'autres qui répondaient encore moins aux vœux du pays. La malheureuse Pologne luttait héroïquement, mais la victoire des Polonais ne suscitait que des enthousiasmes stériles et de violentes colères contre l'inertie politique :

« L'opprobre retombera sur les hommes au pouvoir, s'écriait Edgar Quinet. Advienne d'eux que pourra, ils ont tout mérité ! »

Le gouvernement issu de la Révolution et qui reniait ses origines perdit subitement les sympathies des pays voisins. Après les provinces rhénanes, la Belgique à son tour se refroidit singulièrement; elle avait aussi tourné ses vœux vers la France. Le gouvernement belge avait demandé quatre professeurs français pour fonder une

1. *Lettres à sa mère.*

faculté à Bruxelles, et des cours publics; il s'agissait de resserrer les liens entre les révolutions de Paris et de Bruxelles. Edgar Quinet, Sainte-Beuve et Lerminier furent désignés; la chose n'aboutit pas.

Ainsi échouaient pour lui toutes les combinaisons d'avenir. D'autres fois, les obstacles venaient de Grünstadt; sa fiancée, si religieusement attachée à son pays, à ses parents, aurait voulu ne pas les quitter ou du moins ne pas trop s'éloigner. De là des instances pour obtenir une chaire de faculté très rapprochée de la frontière :

Il est possible que je sois nommé d'ici à huit jours en Alsace; j'y tiens à cause de toi. Je t'écrirai pour te donner des nouvelles, et que tu puisses choisir la position que tu aimeras le mieux; le reste m'est indifférent; et, dans quelque lieu que je sois, je sais qu'il y a du bien à faire et que ma propre destinée s'y développera. Je n'ai qu'un désir que je poursuis à travers toutes choses, c'est de t'offrir un asile digne de toi[1].

Sans cesse il songe à s'échapper, revoir sa chère Minna. Quand cette pensée lui étreignait le cœur au point de rendre toute étude impossible, il s'élançait à Grünstadt pour quinze jours, et en rapportait, comme il disait, une provision de bonheur qui lui donnait la force de persévérer dans cette lutte pour l'existence. Il continuait ses travaux au milieu de fêtes de famille perpétuelles : promenades sous les beaux ombrages de Heidelberg, oratorios et cantiques.

Jusque-là point de divergences politiques et religieuses;

1. *Correspondance d'Edgar Quinet.*

la famille Moré, très unie, chérissait Edgar Quinet. On ne songeait qu'à lui rendre agréable le séjour qu'il venait faire parmi eux; on attendait l'avenir patiemment, à la mode d'Allemagne, le pays des longues fiançailles. Aucune des sœurs n'était encore mariée, point de beaux-frères tudesques ou piétistes dans la maison, comme il advint malheureusement à la fin de 1831.

A Charolles, on était opposé à ce mariage : la fortune manquait de part et d'autre. De là un mécontentement extrême de la mère, quand elle apprenait ces fugues à Grünstadt. A ces reproches, il répond avec douceur, mais avec une volonté fermement arrêtée :

Parlons cependant raison. Dans la plus triste époque de ma vie, j'ai trouvé une âme profonde et triste comme la mienne, qui m'a consolé et guéri. Elle m'est restée fidèle dans tous mes voyages, mes absences, et les chances incertaines de mon avenir.

C'est le seul lien qui m'invite à vivre. Est-ce là ma *destruction?* Mais, de ces femmes que je pouvais épouser étant riche, laquelle donc a pensé à moi quand j'étais pauvre? Je ne veux point de femme à vendre.

Il jugeait l'Allemagne avec beaucoup de liberté, quoique toujours sous le charme de cette vie d'intérieur pleine de poésie et de simplicité. Détestant le bruit, la vanité, tout ce qui est artificiel, il n'aspirait qu'à un bonheur paisible et retiré :

Je donnerais tous les éloges pour la moindre pensée d'un cœur qui m'aime. Ainsi m'a fait le ciel. Au fond de tout, je ne vois que toi et Minna, à qui ma vie est attachée[1]. Si j'étais

1. *Lettres à sa mère.*

nommé bientôt, j'irais la chercher, sans attendre plus longtemps.

Il était à Grünstadt, au moment de l'insurrection polonaise. Les sanglants événements de Varsovie avaient un profond retentissement dans son âme. L'ordre régnait à Varsovie ! Aussitôt il écrit des pages brûlantes pour flétrir les hommes d'État qui venaient de sacrifier le peuple martyr. Il reproche « au fils du régicide » le sang versé en Pologne.

Ses amis de Paris, alarmés de la violence de sa brochure, le supplient de l'ajourner. Ils ont reçu le manuscrit, mais n'osent le faire imprimer, bien qu'ils le trouvent admirable. Edgar Quinet ferait mieux de publier d'abord les cinq Mémoires, complément naturel de *la Grèce moderne*. Pourquoi traiter si durement le gouvernement? Bien des gens lui en garderaient rancune. On le priait tout au moins d'adoucir certains passages. Ce livre lui nuira un jour; quel que soit le parti qui triomphera, il est de nature à lui fermer tout avenir en France. « Au nom du ciel, attendez un peu ! »

La *Revue des Deux Mondes*, qui venait d'être fondée, et dont Edgar Quinet était un des collaborateurs, refusait net d'insérer les pages sur « le fils du régicide, le saint Denis des peuples qui porte son chef découronné dans ses mains ». D'autres pages sur l'insurrection de Lyon, qui auraient valu à la *Revue* un procès à coup sûr, furent également refusées.

La volonté si ferme d'Edgar Quinet l'emporta comme toujours. Lui, le plus doux des hommes, avait, en ces

occasions, des injonctions si impérieuses, que sa brochure s'imprima intégralement. La *Revue des Deux Mondes* n'en inséra qu'un fragment.

Michelet lui écrit à ce sujet :

Votre brochure est violente et terrible; elle m'ôte le rire pour dix ans. C'est comme les trois mots du festin de Balthasar. Elle m'a doublement navré, pour le tort qu'elle peut vous faire dans l'avenir, et, ensuite, les dernières pages sont si amères, qu'on y sent que l'auteur a l'âme souffrante.

Il venait en effet de passer par de cruels déchirements. Avant de raconter cet affreux mois d'octobre 1831, il faut encore insister sur la situation politique des deux pays. Bien des changements étaient survenus dans les choses publiques et dans les choses privées. La révolution de Juillet n'était plus que désillusion pour les uns, menace pour les autres. Les partisans de la France dans les provinces rhénanes, déçus dans leurs espérances, ne comptant plus sur la réunion de la rive gauche, perdaient du terrain dans l'opinion publique. Les ennemis de la liberté craignaient la contagion des idées, la propagande révolutionnaire. Tout était différent, le langage et les mœurs n'étaient plus les mêmes. L'abandon, la simplicité, la joie avaient fait place à une attitude réservée et même aux soupçons. L'accueil que recevait un Français n'était plus empreint de cordialité, comme en 1827. De plus, dans la famille Moré, trois sœurs venaient de se marier, trois beaux-frères étaient entrés dans la famille, esprits tudesques, hostiles à la France; l'un d'eux, non moins dangereux par ses tendances religieuses, étroites et fanatiques.

C'était un homme distingué, qui marquait déjà en Allemagne par des travaux d'historien, et qui joignait à l'orthodoxie protestante la plus rigoureuse toute la subtilité d'un casuiste; un de Maistre luthérien, aux formes doucereuses. Après quelques mois de mariage, il perdit sa jeune femme, et son deuil, son mysticisme le firent pénétrer plus avant dans la confiance de ses belles-sœurs. Les croyances mesmériennes ajoutaient une fascination à l'empire qu'il exerçait sur leur esprit. Il avait vingt ans de plus qu'elles; son âge, sa vie austère faisaient de lui une sorte de directeur spirituel. Bref, son influence se substitua à celle des parents. Ce n'étaient plus que lectures en cachette de livres dogmatiques qui remplacèrent l'esprit rationnaliste du père Moré. Quand celui-ci entrait dans la chambre où les jeunes sœurs assises autour d'une table, écoutaient les saintes prédications du pieux beau-frère, chacune cachait instinctivement ces livres d'une fanatique orthodoxie.

Telle fut l'atmosphère morale dans laquelle Edgar Quinet pénétra, en septembre 1831. Ainsi s'expliquent les orages qui succédèrent pour lui au bonheur jusque-là si paisible de ces quatre années. Les cœurs n'avaient pas changé, mais les esprits étaient entamés par une sorte d'aberration religieuse.

Un esprit étranger avait pénétré dans ce doux intérieur et avait fanatisé ces âmes pieuses. Voilà l'influence néfaste à laquelle Edgar Quinet a toujours attribué cette rupture (momentanée), qu'il n'a jamais pu se rappeler sans un brisement de cœur, bien que le mal fût mille fois effacé par la suite. Seize ans de bonheur ont racheté l'a-

gonie de 1831, mais la plaie se rouvrait toutes les fois qu'il y pensait.

Lui seul peut raconter cette funeste journée d'octobre : Laissons parler le poète :

... Quand Merlin entra, il la trouva debout, marchant à grands pas, les bras croisés sur la poitrine. Ses yeux immobiles étaient armés d'une résolution étrange. Mais le bon Merlin n'y fit d'abord aucune attention. Cependant elle s'arrête brusquement au milieu de la chambre, et, sans le regarder, d'une voix qui jaillit comme un torrent après lequel tout est desséché sans retour, elle lance ces paroles précipitées : « Il faut nous séparer ! »

Et dans *Ahasvérus :*

Mais toi, pays d'Allemagne, va, je dirai sans mentir comme tu m'as rendu mon amour pour toi en fiel, en noires insomnies, en douloureuses journées. T'en souviens-tu seulement quand je gisais sur le bord de ton chemin, évanoui dans ma douleur? Au fond de ta science, ah ! que la nuit alors était noire ! Dans ton église blanchie qu'il faisait froid seul, sur les dalles, le soir, sans prêtre et sans Dieu !

Cette indignation contre l'Allemagne s'ajouta au désespoir, et devint pendant deux ans l'élément de sa vie. Il l'a exhalée dans *Ahasvérus*.

Les piétistes allemands, la Teutomanie : voilà ceux qu'il accusait. Il expiait 1813, 1815.

Il expiait aussi ses écrits politiques, car c'est de Grünstadt et de Heidelberg qu'il date sa brochure, *l'Allemagne et la Révolution*, et sa terrible prophétie :

Un homme va sortir de la Prusse !

Cette brochure, *l'Allemagne et la Révolution*, a pris une

grande importance dans l'œuvre d'Edgar Quinet, depuis les événements de 1870, qu'elle prédit trente-neuf ans d'avance. Elle a été fort remarquée, en ces derniers temps, car elle déroulait dès 1831, toute la série des faits à venir : chute de Louis-Philippe, République de 1848, ère impériale, avènement d'un ordre de choses nouveau qui succédera au despotisme et qui consacrera le règne du peuple après le règne de la bourgeoisie. Mais la prophétie la plus frappante, c'est la perte de l'Alsace et de la Lorraine!

Toute la situation politique de l'Allemagne y est nettement dessinée : l'ambition de la Prusse, son rôle d'absorption, le danger créé à la France par l'unité allemande. Tout y est indiqué, non pas d'une manière vague, mais précise. C'était la première fois que la France jugeait la politique allemande; personne ne s'en était encore avisé, ni dans la presse, ni dans la diplomatie. Pendant ces trois années passées sur la rive gauche du Rhin, Edgar Quinet avait bien étudié la question militaire de la France au point de vue des frontières du Rhin. Il sentait le sourd travail de reconstitution de la race germanique; il prévoyait le jour où l'Allemagne, se trouvant assez forte pour reprendre l'offensive, nos frontières, ébréchées en 1815 par l'abandon des lignes de Wissembourg et de Landau, deviendraient l'écluse ouverte au torrent de l'invasion. Ce n'était pas un vain désir de conquête, mais la nécessité stratégique de couvrir la France sur le Rhin, qui dictait nos revendications de la rive gauche. Quand l'Alsace-Lorraine nous a été arrachée, on a reconnu, mais quarante ans trop tard, la justesse

des avertissements patriotiques d'Edgar Quinet : « J'étais seul alors à signaler ces vérités, disait-il. C'était le cri de la sentinelle perdue, le premier mot prononcé en France sur la question allemande, le cri : « Prenez garde » à vous[1] ! »

En lisant ces pages politiques d'Edgar Quinet, on ne se douterait pas qu'elles ont été écrites au milieu du plus grand désespoir de sa jeunesse. Navré jusqu'à la mort, il quitte l'Allemagne et va s'enfermer à Certines. Que de fois il revenait sur ce triste hiver, seul, à la campagne, attendant avec une agitation extrême l'impression de cet écrit auquel il attachait tant d'importance !

« Dans quel violent état de l'âme je me trouvais ! Je venais d'écrire cette brochure à Grünstadt. A peine terminée, voilà cette cruelle rupture qui me jette dans un véritable égarement. C'est alors que je m'ensevelis au milieu des neiges de Certines. Mon père était à Aurillac, où il mourut subitement. Tels sont les souvenirs qui se rattachent à mes prédictions sur la Prusse.

Enfin, en dépit de mes sages amis qui trouvaient ces pages trop téméraires, elles parurent en décembre[2]. »

Dans sa solitude, il commence *Ahasvérus ;* il y exhale toutes les douleurs déchaînées dans son âme. Michelet entrevoit de loin que « ce poème sera le *Faust* de l'histoire, que l'univers historique s'y révèlera comme l'individu est révélé dans celui de Goethe ». Et ses paroles sont toujours d'une tendresse exquise pour son ami : « Si

1. *France et Allemagne*, 1866.
2. *Mémorial d'Exil*, inédit.

vous accomplissez cette grande œuvre, il me semble impossible que vous ne soyiez pas heureux. »

Sainte-Beuve lui écrit aussi, après ce triste retour de Grünstadt. C'est presque la seule trace de leurs relations. Il est certain que des lettres très intéressantes ont dû être échangées entre eux; voici celle de Sainte-Beuve :

Paris, 18 décembre 1831.

Mon cher Quinet, merci de votre excellent souvenir. Je me suis bien inquiété de vous, et nous vous regrettons tous ici, Lerminier, Magnin, tout le monde; il faut que vous nous reveniez bientôt. Votre article-brochure n'a pas encore paru; vous avez renvoyé vos épreuves trop tard, je ne puis donc vous en dire mon avis; mais ce que vous avez écrit sur la philosophie et la politique était bien beau, magnifique d'imagination et gros d'idées. J'aurais désiré seulement qu'avec la même quantité d'idées ce fût plus long, non pour moi, pour nous, mais pour le public, dont l'estomac n'est pas de si forte digestion.

Vous avez été chez Lamartine, je crois; j'aurais bien voulu vous y rejoindre.

Je travaille peu, quoique vivant fort reclus et pensant assez. Mais, comme je ne remue pas, et tache par toutes sortes de moyens de maintenir mon égalité, la verve ne s'en accommode pas, et elle sommeille. Je ne m'inquiète guère de la réveiller; c'est une assez mauvaise hôtesse et importune aux pauvres mortels.

Il y a ici bien du mouvement littéraire, des publications à force, des vers, des *Feuilles d'automne*, des romans, enfin tout ce qui constitue un hiver de la capitale athénienne.

Quant à la politique, elle est au plus plat; mais ceci n'est pas une raison pour qu'elle tombe et croule. Je crois qu'à moins d'accident et d'ouragan, cela se maintiendra un peu trop; c'est comme le chapeau de Désaugiers : *Il est par terre, il ne tombera pas.*

Si tout ce qui s'est passé depuis quelques mois a affermi ces

misérables, que voulez-vous qui les ébranle? L'esprit public est au plus bas. Les saints-simoniens se sont divisés. Leroux, Bazard, Carnot se sont retirés et font bande à part, plus libérale et politique; les autres ont pris leur vol dans leur gnosticisme, lesté d'industrialisme; mais, comme l'or commence à manquer, il n'y a pas de raison pour que le ballon ne monte pas indéfiniment.

Vos forêts, mon cher Quinet, et surtout votre vue, vos confidences précieuses et si enflammées, me font envie. Je vous attends et vous prie de ne plus tant tarder, et vous aime comme une âme comme la vôtre veut être aimée.

Tout à vous

SAINTE-BEUVE.

Voici encore quelques souvenirs d'Edgar Quinet sur cette fin de 1831 :

« Je revins le cœur brisé, étonné de survivre à une douleur si cruelle. Malgré moi, j'espérais dans la nature humaine; je ne me lassai pas d'écrire lettres sur lettres ; elles restèrent sans réponse, à l'exception des parents qui déploraient cette détermination inconcevable. Les scrupules religieux pouvaient seuls l'expliquer. *Elle* crut sincèrement s'immoler en vue de mon véritable bonheur.

» Quand tous les moyens, paroles du cœur, paroles de la raison furent épuisées, je ne songeai plus qu'à ressaisir la paix. Autour de moi, il ne manquait pas d'âmes charitables qui, pour me consoler, me calmer, cherchaient à soulever d'autres orages.

Enseveli à Certines, me débattant comme un naufragé, partagé entre le désespoir, la colère et l'amour, la solitude ne m'était pas bonne. La fièvre de mon âme avait beau s'exhaler dans *Ahasvérus*, je sentis le besoin de m'arracher à moi-même. Dargaud vint, en plein hiver, me tenir

compagnie ; ce ne fut qu'un secours momentané. Je résolus de partir pour l'Italie. Un coup terrible, la mort de mon père, vint trancher la situation. »

Avant de raconter ce voyage en Italie, et le bonheur intime qui revint après deux ans, je dois consacrer un chapitre à Jérôme Quinet. Cet homme admirable n'est pas assez connu.

XI

JÉRÔME QUINET

Edgar Quinet a dépeint son père plongé dans d'interminables calculs algébriques, couvrant de chiffres des monceaux de papier, au milieu de sa maison encombrée par les soldats de l'invasion.

Il avait embrassé un travail colossal dont la première partie seule a été publiée, sur la théorie du magnétisme terrestre, qu'il identifiait dès ce temps-là avec le principe de l'électricité. Non content de tracer des lois générales de ce grand sujet tout neuf encore, il avait entrepris de calculer les tables de l'inclinaison et de la déclinaison pour toute la surface de la terre. Ses travaux soutenus pendant quarante années, d'une persévérance sans égale, devaient rester ensevelis. La préface seule de ce grand ouvrage a été publiée sous le titre : *Mémoire sur les variations magnétiques et atmosphériques du globe terrestre*, avec un prospectus des tables de la déclinaison et de l'inclinaison de l'aiguille aimantée sur toute la terre, présenté au Bureau des longitudes, par Jérôme Quinet[1].

1. Voy. *Histoire de mes Idées*.

Edgar Quinet n'a jamais eu le temps d'examiner les papiers de son père; il n'est entré en leur possession que dans la dernière année de l'exil. Une semaine avant la guerre de 1870, en parcourant ces manuscrits renfermés dans un carton, j'entrevis ceci : une variété prodigieuse de connaissances, une immense curiosité d'esprit. Mieux favorisé par les circonstances, Jérôme Quinet eût été un savant de premier ordre; son esprit éminemment observateur s'attachait à toute question pour en faire jaillir des vues nouvelles. Les sciences mathématiques et physiques étaient sa spécialité, mais que n'embrassait-il pas dans ses études solitaires? Histoire naturelle, agriculture, chimie, botanique, voyages, philosophie, histoire! Et à quelle époque? même pendant la campagne d'Austerlitz, alors qu'il était chargé des plus redoutables responsabilités comme commissaire de guerre. Il écrivait des *Notes* pendant ses marches à travers l'Allemagne; il observait le pays sous tous les aspects: géologie, mœurs, géographie, architecture. Il ne néglige rien, excepté la guerre : il oublie d'en parler. Pourtant il constate, en passant, la dévastation des villes et des villages, « la terre la plus fertile changée en un désert. »

S'il ne parle ni de la guerre, ni du héros tant admiré, c'est qu'il exècre le despotisme, le militarisme et, par-dessus tout, Napoléon. Dans ces *Notes* de 1806 et 1807, ne pouvant exhaler sa haine, il se venge en ne prononçant pas une seule fois le nom du maître de l'Europe; le puissant empereur n'existe pas pour lui.

Esprit perpétuellement en travail, d'une activité et d'une précision extraordinaires, ses vues hardies devan-

cent son époque. Parole nette et brève; pas un mot à retrancher dans ces pages écrites pour lui seul, que personne n'a lues peut-être avant moi. On sent là un contemporain de la grande époque où le conventionnel Baudot, commissaire de guerre à Strasbourg, publiait cet ordre du jour lacédémonien :

« Trois lignes suffisent à une proclamation. Quiconque les dépassera sera accusé de donner des longueurs à la Révolution, et jugé comme tel. »

Comment n'y aurait-il pas eu un grain d'amertume chez un homme qui avait le sentiment de sa propre valeur, et qui demeura enseveli toute sa vie au fond d'un puits? En dehors de sa famille, qui se doutait de tant de science et des hautes méditations du travailleur solitaire? Quelle fatalité dans certaines existences! Jérôme Quinet commissaire des guerres! Lui qui était né pour agrandir le domaine de la science, et qui avait sa place marquée à côté d'Ampère et de Lalande! Il était à l'armée, au moment où Ampère professait à Bourg la physique. L'intimité de ce savant n'aurait-elle pas eu une influence sur sa destinée? Jérôme Quinet était un esprit de la même famille.

Après deux ans de séjour à Bourg, Ampère se fixe à Paris et entre, de plain-pied dans la gloire; lui parti, Bourg retombe dans le marasme. Jérôme Quinet y revient à son retour de l'armée, et végète obscurément dans sa ville natale, sans trouver un milieu scientifique digne de lui.

Il a envoyé à la Société d'émulation de l'Ain son *Mémoire sur les causes générales;* un compte rendu de

M. de Moyrias atteste que, dans ce *Mémoire*, Jérôme Quinet affirme une des plus grandes lois aujourd'hui reconnues : Que le mouvement est la cause première de tous les phénomènes, chaleur, lumière.

On le félicite sur ses travaux, sur les connaissances que ce *Mémoire* suppose, et, en même temps, on se déclare incompétent pour l'apprécier, on s'en remet à l'Institut.

Dans ces manuscrits, je retrouve une note où Jérôme Quinet a conservé les réponses et les objections de M. Delambre (de l'Institut) sur ce même *Mémoire*. Une lettre de Fourier, secrétaire de l'Institut, à Jérôme Quinet, datée de 1827, le remercie au nom de l'Institut de l'envoi de son livre : *De la variation de l'aiguille aimantée*. Voilà l'unique satisfaction qu'il ait jamais eue, sauf l'impression de ce livre, surveillée à Paris par son fils.

Il se consumait en méditations silencieuses. Ce noble esprit marchait, explorait l'univers, sans avoir un seul témoin de ses vastes et hardies investigations. On pourrait faire une intéressante étude sur les travaux inédits de ce précurseur. On citerait ses principaux Mémoires scientifiques, les notes de son voyage de Stockerau (près Vienne), à travers l'Allemagne, jusqu'à Carlsruhe, d'autres notes d'un voyage de Strasbourg à Wesel, et enfin des pages écrites à Paris et à Crèvecœur, où son beau-père, M. Rozat, venait de mourir.

Cette étude serait riche de faits et de connaissances, importante par l'époque à laquelle elle se rattache ; car on était en pleine campagne d'Austerlitz.

Le caractère fier, indomptable de l'ancien volontaire de 92 a été mis en relief dans l'*Histoire de mes Idées*,

mais ses innombrables travaux restent encore à raconter. En fouillant ces manuscrits, on est confondu de voir cette intelligence s'occuper de tant de choses opposées : Voici une lettre de la Commission scientifique, en frimaire an VII, l'invitant à faire partie de cette Commission pour étudier la question du dessèchement des « léchères » de Bresse. Voici des pages écrites dans les bivouacs d'une armée en marche. Plus loin, des traités sur l'électricité, sur la théorie du mouvement ; des études sur les insectes ; des remarques et des dessins sur la botanique ; des analyses de tragédies jouées par mademoiselle Georges ; des réflexions sur l'histoire ; des considérations morales et philosophiques ; des travaux d'agriculture ; une curieuse notice intitulée *l'Enterrement de la taupe par le scarabée*, et finissant par ces mots : « Le 25, je reçois l'ordre de partir en toute hâte pour Wesel. »

A l'armée, il rendait des services très importants, surtout dans les circonstances difficiles. Il était extrêmement ingénieux à créer des ressources là où elles manquaient totalement.

Certes, un tel homme serait arrivé au premier rang, si sa carrière n'eût été entravée par trois obstacles : la raideur de son caractère, sa haine contre Napoléon, son amour pour Certines, à qui il a tout sacrifié.

Parmi ses papiers, je trouve aussi l'ébauche d'un ouvrage presque achevé, et qui embrasse des sujets d'histoire naturelle et de philosophie. Des recherches historiques sur l'antiquité, sur la géologie, se mêlent à des réflexions philosophiques et morales de l'ordre le plus élevé ; une petite page contient le titre et la distribution

du livre qu'il n'avait pas eu le temps de découper en chapitres. Quelles belles pensées sur Dieu, sur l'homme, sur la destinée future! Une ligne écrite en 1831 semble le testament de cet esprit solitaire. Justement fier de sa valeur, il dit : « Je lègue à la postérité le soin de vérifier les équations que j'ai établies. »

Rien de plus intéressant que de suivre la parenté intellectuelle scientifique entre le fils et le père.

On sait que jamais père ne tint ses enfants plus à distance. On peut dire qu'ils ne se connaissaient pas.

Une ancienne amie de la famille me le dépeint ainsi : « Jérôme Quinet avait un air de grande noblesse, des manières d'une extrême distinction. Les dames de Charolles disaient de lui : « Quand M. Quinet va à la pêche, » quoique portant lui-même ses filets et ses nasses, il a » toujours l'air d'un prince déguisé. Avec cela une dé- » marche aérienne, triomphante. »

A ces traits, il faut ajouter « la sévérité dans le regard, dans l'attitude, dans les paroles, l'aversion de toute familiarité, de grands yeux bleus qui glaçaient les enfants autant que sa moquerie. »

Une page précieuse de sa femme complétera ce portrait :

Cinq mois après la mort de ma mère, j'épousai, à Paris, M. Jérôme Quinet, intendant militaire employé à Bourg (Ain). Il avait désiré et obtenu cette résidence, parce que, là, il était dans sa ville natale et près de ses propriétés. Je l'avais préféré à tout autre à cause de la réputation, héréditaire dans

1. *Histoire de mes Idées.*

sa famille, d'austère intégrité, d'honneur et de loyauté. Cette famille, jouissait dans le pays d'une profonde estime; elle datait du XVIe siècle dans les titres de ses acquisitions; et, par les mariages avantageux que la bonne renommée y avait fait contracter à défaut de fortune, elle s'était maintenue sur un pied honorable jusqu'alors. Quelques-uns de ses membres tiraient vanité de certaines alliances élevées, dont je n'ai pas connu la tradition.

La mère de mon mari était lyonnaise ; son père, M. Prost de Royer, remplissait dans cette ville la charge de trésorier de l'extraordinaire des guerres; il était frère du célèbre échevin de ce nom, dont les services et les travaux sont classiques dans les fastes de l'échevinage lyonnais.

Mon mari joignait à une vaste et rapide intelligence un esprit original et investigateur. Ses capacités, si j'ose le dire, étaient infinies, et ses perceptions d'une étendue et d'une sûreté que je n'ai vues qu'en lui. Il était laid, il avait onze ans de plus que moi, et m'a imposé, pendant trente-deux ans qu'a duré notre union, par la supériorité incontestable de ses hautes facultés, par la froideur de ses dehors, et par la crainte de prêter à ses observations si fines, si justes et si sardoniques. Il avait une telle droiture d'intention et de cœur, que j'aurais tremblé de lui paraître en avoir moins que lui. J'employais tout ce que j'avais d'esprit à mériter son approbation de toutes les manières; les agréments extérieurs ne lui semblaient rien sans la bonne grâce, l'élégance des paroles, le bon goût en toutes choses, la culture étendue de l'esprit, les manières nobles et pourtant gracieuses. Je faisais sans cesse des efforts nouveaux pour ne pas déroger à ses yeux; car je savais qu'il ne fallait pas compter sur son indulgence, et que, si je cessais de plaire à sa raison et à son goût, je perdrais la place distinguée que j'occupais dans son opinion. J'ai eu le bonheur de la conserver entière. J'ai eu celui de trouver en lui, pendant ce long espace de temps, une constante et bienveillante affection qui ne m'a jamais manqué au besoin, qui compatissait, de la sphère élevée qui lui appartenait, à la faiblesse de mon organisation délicate; qui me relevait, m'encourageait, me fortifiait de sa propre force. Je puisais dans l'espoir de le distraire aux jours de tristesse et de maladie des ressources pour le raviver lui-

même. Enfin, tant qu'il a vécu, ma propre vie a eu un but et une utilité certaine, celle de l'aider, de l'intéresser, de le calmer ; car, né avec un caractère emporté plutôt que violent, les chocs étaient fréquents ; ma charge était de les amortir ; car, moi seule, je m'appliquais sans relâche à n'en provoquer aucun. Il n'était pas possible d'attendre la même surveillance soit des enfants, soit des inférieurs.

Les enfants, parvenus à l'âge où ils ont tenu au delà des espérances qu'ils avaient pu donner, ont peut-être étonné le père, qui, plus sévère qu'il n'eût fallu pour obtenir des résultats complètement heureux, les avait tenus dans un trop grand éloignement, non de son cœur sans doute, mais de sa confiance et de son intimité, et, malgré mon respect pour une mémoire chère et vénérée, je déplore cette réserve glacée. Il s'enveloppait dans une réserve terrifiante, et son fils n'a jamais su combien son père fut électrisé, envahi, par la lecture de l'*Introduction* à la traduction de Herder. N'aimant ni l'Allemagne, ni les Allemands, dont l'esprit lent accablait le sien, il commençait à lire avec défiance, avec ennui, mais bientôt, et dès les premières pages de cette *Introduction*, la vaste pensée de son fils lui fut révélée. Il les lut haut à lui-même, ces pages éloquentes qui ont classé leur auteur dès leur apparition. Il en fut saisi, agité, ému, comme le sont les âmes et les génies sympathiques entre eux.

Hélas ! il n'a rien lu de lui que ces pages ; car la mort nous l'a enlevé le 28 janvier 1832. Il est mort à Aurillac (Cantal), âgé de soixante-trois ans et trois mois.

XII

UNE ANNÉE EN ITALIE. — AHASVÉRUS.
1832-1833.

Par son testament, Jérôme Quinet venait d'avantager son fils, qui, naturellement, ne voulut pas se prévaloir de ces dispositions. M. Michelet lui écrit à cette occasion : « Je ne suis pas surpris, mais charmé d'aimer un tel homme, je vous avais toujours jugé ainsi. » Et il ajoute : « Vous m'avez écrit, mon bon ami, une telle lettre, que j'en ressusciterais si j'étais mort. »

Sa vive amitié redouble de tendresse en apprenant ce nouveau coup après les déchirements de Grünstadt « Retrouver chez soi une telle douleur, au lieu de consolations, ah! c'est trop à la fois! »

Pourtant il se réjouit de penser que son ami pourra désormais vivre six mois à Paris. Surtout il le conjure de faire au plus tôt son voyage d'Italie.

Voici quelques souvenirs recueillis dans nos causeries d'exil :

« Les voyages ont toujours été mon salut ; mais comment y songer dans une situation si précaire? Elle fut simplifiée d'une manière bien inattendue, bien terrible, par la mort de mon père. J'étais libre désormais, je pouvais réaliser immédiatement ce projet d'Italie tant rêvé et si nécessaire dans l'état moral où je me trouvais. Ma mère, qui avait ce don admirable de respecter les grandes déterminations, ne me fit aucune objection.

J'obtins, non sans peine, que mon camarade Léon m'accompagnerait ; il avait tant envie de voir l'Italie avec moi. Nous fîmes nos adieux à M. de Lamartine, qui était tout aux préparatifs de son voyage d'Orient. Le 21 mai, nous voilà en route.

» Je revis le lac de Genève et, à l'extrémité du lac, le vieux château de Chillon, sans me douter que, pendant douze ans, j'apercevrais de mes fenêtres ses tours trapues. Je m'amusai à franchir le Simplon non par la route ordinaire, mais à la ramasse, c'est-à-dire sur une claie grossière, lancée perpendiculairement sur les neiges. Rapide comme l'éclair, elle rasait les bords des précipices; au moindre péril, le guide appuyait un des bâtons dans la neige molle et nouvelle, et le gouffre était évité. La descente dure moins d'un quart d'heure.

» Puis succéda la féerie du lac Majeur ; les îles Borromée me paraissaient une création de l'Arioste. Je traversai Castiglione, Lodi, Rivoli, marais couverts de joncs, avenues de mûriers et de saules qui cachent ces grands souvenirs. Il sonnait onze heures du soir au

campanile de Saint-Marc, lorsque j'arrivai à Venise.

» J'avoue que cette année en Italie a été une fièvre de poésie. L'enivrement qui me saisit sous ce ciel de feu ne se calma pas un jour; toutes les magnificences éclataient à la fois : dans la peinture, dans le marbre, dans la musique, dans la langue italienne, enfin dans la race la plus belle. Je ne sais comment j'ai pu tenir pendant quatorze mois à cette vie haletante; du matin au soir, exploration des ruines; heures dévorantes dans les musées, dans les églises; travail absorbant dans les bibliothèques, au milieu de tant de trésors accumulés; car j'ai tout vu et bien vu. Mon pauvre *Ahasvérus* a étonné par les flammes qui s'en échappent à chaque ligne; je le crois bien, c'est le livre et le temps le plus brûlant de ma vie.

» Quand j'écrivais à ma mère, je refroidissais autant que je le pouvais mon âme, consumée de douleur et d'amour; car l'Italie, au lieu de calmer mon cœur, en augmentait le délire.

» Venise fut un enivrement des yeux et de l'imagination.

» Mon camarade, *le beau Léon*, ne se contentait pas, lui, de contempler les beautés de l'École vénitienne, le rayonnement des tableaux de Titien et du Tintoret, et les broderies de dentelles de Saint-Marc. Pendant que je dévorais les pierres, le ciel, la mer, il se livrait à une façon moins idéale d'admirer Venise.

» *Sapete che cosa è la brutalità?* me dit un jour la jeune Vénitienne qui nous servait à table. Elle avait remarqué notre manière différente d'envisager l'amour, et

elle m'expliquait, d'une façon très originale, que je lui inspirais une toute autre confiance que le beau Léon. — Pourquoi cela? Et elle de répéter naïvement : *Sapete che cosa è la brutalità!*

» A Ferrare, visite à la prison du Tasse, pauvre insensé qui livrait les trésors de son cœur aux divertissements des jeunes femmes, et qui cherchait dans les fêtes la dévotion d'amour, la passion profonde des temps passés. Mais quel délicieux souvenir j'ai gardé de Pise! Quel charme de poésie dans ce paysage suave, virgilien, des bords de l'Arno! Ces grandes prairies semblables à des savanes, parsemées de bouquets de pins, puis de vraies forêts, et, en sortant de la ville, la tour penchée de Pise. C'est de là-haut que Galilée découvrit la loi de la chute des *graves*. La belle église de marbre blanc et noir date du vrai moyen âge italien. Ce ne sont pas les monuments qui m'ont le plus frappé à Pise, c'est la campagne. Je parcourais pendant des heures ces immenses prairies, puis je m'enfonçais dans des bois de pins superbes. Tout à coup je me trouvais devant un large fleuve qui rappelait ceux d'Amérique; c'était l'Arno, l'Arno du Tasse et de Dante. Dans ces prairies parsemées de bois et qu'on nomme cascines, on rencontrait de vastes troupeaux de bœufs et de vaches; et même des dromadaires. C'est le seul pays d'Europe où l'on en trouvait.

» Je me rappelle certain paysan qui m'offrit son cheval, car j'étais exténué; je refusai et je marchai à côté de lui tout le temps; nous causions de choses diverses. Lorsque j'arrivai à l'hôtellerie, j'étais si fatigué, que je me

jetai tout habillé sur le lit, et ne me réveillai qu'au grand jour, juste à temps pour repartir.

» Il n'y avait pas de diligence en ce temps-là; je louai une *calescina* avec laquelle je fis le voyage jusqu'à la Spezzia. Je me vois encore, en voiture découverte, dominant des hauteurs de l'Apennin le golfe de la Spezzia, qui s'abrite au pied des montagnes. »

C'est à Venise qu'il eut la révélation de l'art; mais toutes ces splendeurs ne le consolent pas de l'invasion autrichienne qui s'étalait, avec ses canons en batterie, sur la Piazzetta, avec le drapeau autrichien arboré en face de Saint-Marc. Depuis ce moment, il se voue à la cause italienne; il en fait le serment dans cette soirée où, rêvant à l'affranchissement de l'Italie, sur les lagunes, le vieux gondolier lui disait :

Cè, da piangere, Signor!

Rien ne le distraira plus de cette pensée sacrée; les images de l'asservissement le poursuivent, à son entrée en Lombardie. A Bologne, les Autrichiens bivouaquaient sur la place; à Milan, leurs sentinelles sont à tous les carrefours; la perspective du Spielberg s'entr'ouvre pour tous ceux qui ont la haine du joug allemand.

Son cœur éclate dans une lettre à son ami Albert de Saint-Germain :

En ce moment, je sentis que je haïssais l'Allemagne pour tout le mal qu'elle a fait à l'Italie. Oui, Albert, je connus alors la vieille haine cimentée par Dante, par Pétrarque, par Machiavel. Je désire avec ardeur voir un jour l'Italie marcher

sur le cou de ces blêmes Tudesques. La perfidie bavaroise, l'*inganno bavarico*, m'est connue, et si, pour un si grand mal, toute parole n'était vaine, je m'expliquerais davantage.

Non, non, cela ne peut durer. Il faut que les manteaux blancs disparaissent, et que les cavaliers frileux repassent les monts... Qu'ils retournent dans leurs vallées du Danube, de l'Elbe, de la Sprée, s'atteler à la charrue féodale! alors nous louerons tant qu'on voudra les vertus de ces honnêtes Germains. Mais, aujourd'hui, de cette terre d'amour, ils ont fait une terre de haine. L'enfant qui commence à balbutier, la jeune fille sous son voile, tout ce qui a un cœur pour aimer ou pour haïr, les maudit en même temps. La vertu de l'Italie est de les détester; c'est par là qu'elle réunit ses peuples qu'aucune autre puissance n'avait pu rallier. Eh bien, qu'elle la nourrisse, cette haine sacrée, son seul et dernier refuge[1]!

Cette pensée ardente le suit partout. Le monument terrible qui lui représente le caractère de l'Italie moderne, c'est la chapelle sépulcrale des Médicis à Florence. Dans le *Penseroso*, c'est l'Italie qui rêve sur son tombeau; elle pense aux temps oubliés de la gloire italienne; la mélancolie du doux pays qu'enferment les Alpes et que baigne la mer est tout entière scellée sur ses lèvres. Le Jour, la Nuit, le Crépuscule, l'Aurore languissent, couchés sur le flanc... Qu'attend-il, ce Jour gigantesque, pour se lever debout? « Pour que les morts ressuscitent, ôtez la pierre de ce tombeau, c'est le tombeau de l'Italie[2]. »

A Florence, il étudie les phases diverses de l'histoire de l'art, représentées par Cimabué, Fra Angelico, Giotto, alors que l'art était une prière, un acte de foi; puis l'époque des grands maîtres qui changent les types, les

1. *Allemagne et Italie*
2. Ibid.

expressions consacrées, et qui abolissent l'ancien rite : Léonard de Vinci, Raphaël et surtout Michel-Ange, « Michel-Ange le fils aîné du dieu de l'art. »

Que de fois Edgar Quinet ne m'a-t-il pas raconté son arrivée à Rome!

« Pour rien au monde, je n'eusse fait mon entrée dans la ville sacrée en voiture. En approchant de la campagne romaine, je quittai le *vetturino* et j'enfourchai un de ces chevaux sauvages qui errent aux environs.

» Là, aux bords des Maremmes, sur le seuil d'une *osteria*, j'eus la vision de la beauté la plus accomplie. Comme j'allais passer le *ponte Felice*, une jeune fille sortit d'une maison voisine ; elle s'approcha m'apportant des pêches et des raisins de la montagne. Ses yeux noirs brillaient au soleil sous la toile blanche dont sa tête était couverte ; de longs pendants d'oreilles tombaient sur ses épaules; elle avait le teint des beaux marbres, quand le soleil les a dorés, et la taille d'Agrippine dans un corset écarlate et or. J'arrêtai mon cheval, je la contemplai quelque temps avec étonnement et ravissement, comme une madone rustique descendue de sa niche.

» Pendant mon séjour à Rome, lorsque les femmes d'Albano, de Tivoli et de Frascati se rassemblent sur les degrés de Saint-Pierre, en même temps que les pifferari descendent des montagnes, je retrouvais parmi elles des airs de tête des sibylles de Raphaël et du Dominiquin[1]. »

De tous ses souvenirs de Rome, ce sont les heures soli-

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

taires passées à Saint-Paul hors les murs qu'il rappelait volontiers; c'était le but fréquent de ses promenades, il s'y sentait attirépar une force singulière :

« J'errais avec délices dans cette basilique du quatrième siècle qui renferme une mosaïque des plus précieuses, la peinture la plus gigantesque, un Christ de toute la hauteur de l'église; ses pieds touchent le pavé, sa tête soutient la voûte. Je voyais dans cette figure colossale un portrait liturgique esquissé par les mains d'un martyr. Depuis, j'ai admiré les chefs-d'œuvre du Vatican ; mais rien ne m'a paru d'un effet aussi saisissant que ce Christ du IVe siècle, debout sur les ruines de sa basilique, au milieu des broussailles et des buffles de la campagne de Rome. »

A le voir si ému, qui n'eût soupçonné un éclair de foi? Mais il s'explique là-dessus, dès 1832 :

Pèlerin du doute, j'ai fait ce que font les pèlerins de la foi; j'ai visité les tombeaux, j'ai touché dans les catacombes les os des martyrs. Les passants qui me voyaient auraient pu dire : « Voilà un fidèle croyant. » Mais eux priaient et, moi, j'écoutais ; eux adoraient et, moi, je cherchais à comprendre; et, quand je m'agenouillai comme eux, mon esprit rebelle se tenait debout, au milieu de l'Eglise, en face de l'hostie.

J'aurais pu, comme un autre, prendre pour une marque de foi les amusements de mon imagination; mais ce leurre plus impie que le blasphème ne m'a point séduit. Entre le poète qui rêve et le fidèle qui croit il y a tout un abîme. Je préfère ne rien croire, je préfère ne rien aimer, plutôt que de croire ou d'aimer quelque chose à demi[1].

Il revenait souvent sur ce grand Christ, sur ces figures

1. *Allemagne et Italie.*

hâves, farouches, ces mosaïques dont personne n'avait encore parlé :

« Elles sont du IIIe ou IVe siècle, d'une main barbare; à coup sûr, elle n'était pas italienne. Mais il y a des œuvres d'art plus barbares encore et qui datent du neuvième siècle.

» Je m'occupai en même temps, dans la bibliothèque du Vatican des grands poèmes carlovingiens auxquels on ne songeait pas encore. C'est dans *Ahasvérus* qu'on retrouve l'empreinte de mes sentiments, de mes pensées et aussi de mes travaux en Italie. Je me suis inspiré de ces premières œuvres barbares du christianisme, de ces mosaïques et aussi des poèmes carlovingiens[1]. »

Son poème si étrange, si original, le voilà expliqué : Vitraux, mosaïques, arabesques, colonnettes, fresques, statues et statuettes du splendide moyen âge italien, enrichissent de leurs formes bizarres ou harmonieuse cet *Ahasvérus*, vrai contemporain de l'église Saint-Paul hors les murs.

Jamais poète n'a autant vivifié par son âme les choses inanimées. Ces cathédrales, ces campaniles, ces tombes, cet univers mort et vivant qui chante ses joies et ses douleurs, c'est le poète lui-même.

Quel poème vivant que cette année en Italie! Il faudrait renfermer mille âmes en une seule poitrine pour sentir, penser, jouir et souffrir comme il l'a fait.

Que d'échos lointains résonneraient, si je pouvais dé-

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

chiffrer les carnets de voyage de cette époque, écrits au crayon, mais illisibles. J'ai essayé sur une seule page, ce sont des notes abrégées, sans lien entre elles :

« Parti pour Caprée, le 23 octobre 1832. Le 10 novembre, pour Paestum. Le soleil levant à Salerne. Golfe plus étendu que celui de Naples ; il n'est fermé par aucune île. Toute la ligne de la Calabre est encore dans la vapeur. Les nuages au levant brillent comme un fer chaud. La mer est calme. Le bord des montagnes à l'orient de Salerne agrestes, et les cimes fauves. La route de Naples taillée en corniche sur leurs flancs. Bruit de la tempête (?) et de la mer. Petit port peu sûr pour les felouques. Salerne en amphithéâtre. Sur la crête qui le domine un château, une ruine du moyen âge.

*
* *

» Vers Capoue, cimes perdues dans la brume. Sentiers étroits qu'ont faits pour moi les daims et les chevaux sauvages. Marécages où se promènent les hérons et les bisons. Pics, rochers aigus où nichent les éperviers.

Préparez vos épines pour mes pieds, buissons chargés d'hysope ! Pour mes boissons vous recueillez vos larmes dans le tronc des vieux chênes. Allons, vieux buffles, oiseaux de nuit, corneilles de cent ans, cédez-moi les chemins, marchez devant moi, pour me servir de messagers.

*
* *

» Hier, mercredi, 20 novembre 1832, visité la *Farné-*

sine; la *Galathée* de Raphaël. La Grèce complète l'idéal.

» L'idéal conçu par la Grèce est réalisé par Raphaël. Une civilisation est toujours la réalisation de l'idéal d'une civilisation précédente.

» Le couvent de Saint-Onuphre. Buste du Tasse. Quelle tête élégante et jeune jusque dans la mort. Il faisait de la toile, comme Rousseau tressait le filet dans sa vieillesse.

Le Vatican, temple d'un Jupiter chrétien. La Galerie Farnèse. Annibal Carrache. La *Descente de la Croix* de Caravage dans le couvent de Santa Maria de la Grazia. Les cartons de Raphaël, et, à la bibliothèque Ambroisienne les anciens manuscrits.

» La porte de Saint-Paul. Le temple de Saint-Paul. Mosaïque du IVe siècle dans le chœur. Le Christ au milieu des évangélistes tient le livre ouvert; le plus beau type de Christ que j'aie vu ; ce type aussi merveilleux que l'Évangile lui-même. Saint-Paul presque détruit ; quelques ouvriers travaillent à le relever ; vraie image du catholicisme actuel.

*
* *

» Aujourd'hui, 21 novembre 1832, vu la galerie Sciarra. Un paysage de Poussin. Les lignes de la campagne de Rome, mais ce n'est pas le ciel romain. Un portrait de femme par le Titien. Madone délicieuse du Guide, ressemblant à Minna. Le soir, j'ai été au Capitole regarder le *Gladiateur mourant*; c'est la sculpture romaine faite pour le Colisée.

» La louve antique, barbare ; c'est l'art et les traits de Rome pendant trois siècles. Brutus un type national. Le

Christ qui soulève les mondes et les morts des tombeaux ; il les attire à lui et les fait remonter à lui comme le soleil la rosée.

*
* *

» Sur le bois épais de la montagne vole une troupe de cygnes, avec elle une troupe de grues ; loin en arrière de la troupe reste un jeune cygne, et il s'arrête dans la troupe des grues ; il ne pouvait pas crier comme elles... »

*
* *

» Quand la douleur ne fait pas délirer mon cœur, il reste comme mort dans ma poitrine.

» L'imagination reste quelquefois saine et sauve, quand le cœur a été brisé. On peut avoir encore mille joies par elle, quand on n'en a plus aucune par le cœur. Plus la vie se défait, plus elle rit à son sommet, comme, dans la campagne de Rome, la végétation n'est jamais plus touffue que sur les plus misérables ruines.

» N'ai-je pas dit une fois : « Non! Jamais ma foi ne tom-
» bera, jamais mes illusions ne me quitteront, jamais
» mon cœur ne s'arrêtera. »

Je ne prolongerai pas ces notes ; les *Révolutions d'Italie*, *Allemagne et Italie*, *Merlin l'Enchanteur* et *Ahasvérus* racontent cette année en Italie.

A Rome, il vécut dans la société des peintres Chenavard, Gleyre, Sébastien Cornu, Michallet ; ils étaient inséparables, dans les musées, dans les ateliers. Au Forum, Edgar Quinet leur faisait remarquer l'ironie de l'inscrip-

tion sur l'arc de triomphe de Constantin : *Au fondateur du repos*. Il entraînait aussi ses amis vers sa chère basilique Saint-Paul hors les murs, et leur faisait admirer les fresques qu'il aimait tant. On parcourait ensemble la campagne romaine ; ces excursions étaient pleines de pittoresque et d'imprévu. Tous les quatre, artistes inspirés, jeunes et ardents.

« Le plus infatigable de nous tous, me disait M. Chenavard, c'était Quinet. On marchait toute la journée par un soleil meurtrier, on s'arrêtait dans les tavernes pour manger un morceau. Quinet, tout préoccupé du *Génie des Religions*, nous en parlait dans ces haltes, et, pour nous rendre la démonstration plus visible, il traçait sur la table de l'*osteria*, avec son doigt trempé dans un verre d'eau, la marche des peuples, depuis la haute antiquité jusqu'à nos jours. D'autres fois, il nous lisait un fragment d'*Ahasvérus*, qu'il venait d'ébaucher chemin faisant, et tous nous l'appelions familièrement *Ahasvérus*. »

C'est dans une de leurs tournées d'artistes que Sébastien Cornu a fait ce charmant portrait, dessin d'une pureté exquise, que Préault appelait un chef-d'œuvre. Un matin qu'on avait longtemps cheminé dans la campagne romaine par une chaleur terrible, Edgar Quinet venait de devancer ses compagnons, lorsque Sébastien Cornu l'aperçut de loin, assis sur un bloc de pierre, la tête appuyée sur sa main, dans une attitude rêveuse, nonchalante, le chapeau jeté à ses pieds. Ce cadre pittoresque, cette pose si naturelle, tout cela plut au peintre, qui se proposait depuis longtemps de faire son portrait ; il crie : « Ne bougez pas ! Je fais votre portrait. » Et, là, en plein

soleil, il dessine cette esquisse, admirable par la finesse, la pureté du trait. Les yeux, le front, la physionomie du poète, c'est bien lui; mais Edgar Quinet portait des moustaches pendant son séjour en Italie, et la figure en est changée.

C'est à Rome aussi qu'un sculpteur italien fit un médaillon de Quinet, très ressemblant. A ce propos, Gleyre, dans une visite à Veytaux, se rappelait une scène nocturne qui les avait tous fort divertis. Edgar Quinet allait partir pour Naples; le moment du départ arrive, et le médaillon promis n'est pas encore livré. Les jeunes peintres l'accompagnent, à minuit au domicile du sculpteur, et, postés sous ses fenêtres, les voilà tous les quatre, Gleyre, Chenavard, Cornu et Quinet, criant l'un après l'autre : « Le médaillon ! » et reprenant ensuite en chœur : « Le médaillon ! le médaillon ! » Et cela, avec une ténacité si admirable, que le malheureux sculpteur, réveillé en sursaut, obligé de se lever, paraît à la fenêtre, en bonnet de nuit, harcelé par les cris persistants de ceux qui n'admettaient ni excuses ni retard; il descend, remet le plâtre encore tout humide, et c'est ainsi que le voyageur put emporter son médaillon.

Les quatre amis se retrouvèrent à Naples; c'est encore de M. Chenavard que je tiens ces détails :

« Nous avions peine à le suivre, il échinait les montures dans nos courses effrénées. Je n'oublierai jamais certaine cavalcade et escalade au cap de Misène, qui faillit me coûter la vie. Selon son ordinaire, Quinet galopait en avant et nous menait par les endroits les plus impraticables; à un moment, il me barre le che-

min; mon cheval, acculé au bord du précipice, se cramponnait à une arête de rocher; un pas de plus, et je roulais au fond. »

Encore une petite anecdote d'artistes :

Ils étaient descendus à Naples au n° 61, *Via della Purificazione;* dans la même maison logeait la femme d'un brigand, cherché par la gendarmerie, et qui avait l'audace de venir, la nuit, sous les fenêtres de sa femme implorer un rendez-vous. Et on entendait le dialogue suivant, le brigand, dans la rue, parlant à sa bien-aimée verrouillée derrière la porte : « Ame bénie du Purgatoire, ouvre-moi ! — Va-t'en ! va-t'en ! »

Anima benedeta del Purgatorio ! — Va te ne ! va te ne !

Edgar Quinet se lia aussi avec Horace Vernet et Carl Vernet. Il a raconté ailleurs l'histoire du chapeau de Carl Vernet. Ce peintre, très catholique, craignant les railleries de ses camarades, n'osait pourtant pas, en leur présence, se découvrir quand il passait devant les églises; voici donc comment il s'y prenait. Quand il se promenait avec eux, du plus loin qu'il apercevait une église, il commençait à se plaindre des chapeliers de nos jours qui fabriquent des coiffures gênantes; il portait la main à son chapeau, s'impatientant de ce qu'il était trop étroit, trop lourd : « Enfin c'est insupportable ! » s'écriait-il, et il arrachait son chapeau, pour respirer à l'aise, juste au moment où l'on arrivait devant l'église.

Quant à Horace Vernet, qui était en train de peindre ses batailles, le même modèle lui servait pour les grenadiers et pour les madones. Gleyre, au contraire, faisait

poser son ami Edgar, et disait que c'était à cause des lignes si pures des sourcils et de la bouche, ce qui ne laissait pas d'amuser les jeunes artistes.

Pendant son séjour à Naples, l'état de son cœur et de son esprit n'était rien moins qu'apaisé.

Ses lettres de feu reçoivent enfin une réponse de Grünstadt, et c'est alors qu'il écrit à sa mère et lui demande son consentement à son mariage « comme un supplicié demande sa grâce »[1]. Il n'avait pas cessé un instant de garder sa foi dans l'avenir rêvé; il était certain que l'*ange Rachel* lui reviendrait tôt ou tard, et qu'il était dans sa destinée de guérir, de consoler Ahasvérus, le voyageur éternel. Pourtant il voulait être sûr que les brumes du mysticisme ne lui disputeraient plus la pure lumière du ciel; de là une correspondance orageuse, dont plusieurs lettres sont insérées textuellement dans *Merlin l'Enchanteur*.

Pour se calmer, il faisait d'immenses courses à cheval le long de la baie :

« Mon plus grand plaisir, c'était de nager dans le golfe. Quelle santé de fer j'avais alors! Je marchais toute la journée au soleil ardent, aux heures où tout le monde se renferme dans les appartements sous peine d'une insolation. Je courais, du matin ou soir, visiter tout ce qu'il y avait à voir dans ce pays, où chaque pas est un voyage de découvertes. Quand j'avais marché ou chevauché dix à douze heures en plein soleil d'août, je buvais

1. Voy. *Lettres à sa mère*.

de ce vin de feu, *lacryma christi*, pour me rafraîchir. Ou bien je me jetais à la mer et je nageais si loin, que ceux du rivage n'apercevaient qu'un point noir à l'horizon. Un jour, par un violent orage, il me prit fantaisie de me baigner et de livrer combat aux vagues. Mon batelier voulut absolument m'accompagner avec sa barque. Je nageai plus d'une heure, disparaissant sous les flots; aussi le batelier, en me ramenant au rivage, s'écriait: *Per Bacco! che raggazzo! Questo si puo contar*[1]. »

De son ascension au Vésuve, il garde le souvenir de la grande respiration de la montagne, « soupir d'Enceladé ».

Ce sol tremblant, cette nature saisie d'un vertige, ces intervalles de bruit et de silence, de lumière et de ténèbres, le calme de la nuit, le calme non moins grand de la mer, la montagne émue, autant d'images qui s'harmonisaient avec son âme. C'est encore dans *Ahasvérus* que flamboient les torrents de lave du Vésuve et la réverbération de feu des rochers de Caprée.

Mais le *Mystère* était achevé. Déjà il songe au *Génie des Religions*. Pendant son second séjour à Rome (jusqu'en juillet 1833), ses carnets sont remplis de notes très érudites, sur l'origine des sociétés religieuses étudiées par leur poèmes et leurs monuments.

Ces investigations artistiques ne détournent pas sa pensée des affaires de France. De Naples, il avait adressé au *National* une page ardente : « La velléité de sang que

1. *Memorial d'Exil*, inédit.

le pouvoir a montrée en juin l'a durement marqué au front et le fait à présent reconnaître de loin [1]. »

Il venait d'être présenté à une famille charmante qui faisait oublier ses titres princiers par la simplicité et la cordialité de son accueil. La grande-duchesse de Bade, qui se trouvait à Rome, invita Edgar Quinet à venir la voir. Elle le reçut au palais Barberini comme un compatriote, étant elle-même Française, et au plus haut degré, de cœur, d'esprit, de manières. Belle encore, grande musicienne, chantant des romances, elle en composait et de très sentimentales, entre autres : *Une Fleur dans les thermes de Caracalla.* Ses deux filles étaient avec elle, adorablement jolies; l'une avait quinze ans, l'autre seize; toutes deux gracieuses et bonnes et extrêmement enfants.

Ah! les belles promenades faites ensemble dans les environs de Rome, à Tivoli, à Frascati! C'est lui qui va raconter une anecdote :

« Un jour, nous allâmes à Frascati; ces dames étaient en calèche, je galopais en avant et je les attendis dans le petit bois. J'étais descendu de mon cheval; je l'attachai à un arbre, et, assis à l'ombre d'un de ces beaux pins d'Italie, je me laissai aller à mille rêveries. J'avais fini par oublier la compagnie; tout à coup j'aperçois devant moi la princesse Joséphine. C'était un vrai type de Raphaël; les traits fins, réguliers, une enfant charmante de naturel et de simplicité. Elle me dit en riant que sa mère, sa sœur suivent à pied, qu'elle est venue en

1. Voy. *Lettres à sa mère.*

courant et qu'elle a une folle envie de monter à cheval.

» Rien de plus pressé que de réaliser la fantaisie de la gracieuse enfant; je l'aide à grimper sur un bloc de pierre, j'approche le cheval; elle avait une robe blanche dont les plis flottants, agités par le vent, effrayent le cheval; enfin elle prend son élan; d'un bond, la voilà en selle. Au même instant, le cheval fait un écart, il m'entraîne, la princesse tombe, et tous deux nous roulons dans l'herbe, aux éclats de rire de la grande-duchesse et de sa suite, qui apparaissaient justement à l'entrée du bois. Nous nous amusions comme des enfants, chaque fois que nous nous revîmes, au souvenir de l'aventure de Frascati[1]. »

Bien des années après (en 1863, à Genève), la princesse X..., accompagnée de sa fille, la reine de Portugal, séjourna quelques jours à l'hôtel de *la Métropole*, et, apprenant qu'Edgar Quinet se trouvait dans la même ville, elle manifesta le désir de le revoir. Cette entrevue avec le proscrit n'eut pas lieu; mais, devant son mari et devant toute sa petite cour, cette aimable femme raconta à notre ami, M. le pasteur Chenevière, les souvenirs de son séjour à Rome avec sa mère et sa sœur. Elle n'avait rien oublié, pas même la promenade de Frascati.

Cette année en Italie fut une des plus riches de la carrière de l'écrivain. Il rapportait *Ahasvérus*, écrit partout, dans les cathédrales, dans les villes, en gondole, sur mer, dans les catacombes, à pied, à cheval. Il rapportait aussi

1. *Mémorial d'Eril*, inédit.

les matériaux du *Génie des Religions* et des *Révolutions d'Italie*, et des notes pour *Allemagne et Italie*.

Poète, il l'a été jusqu'à son dernier jour; mais les facultés de méditation, d'observation sont venues équilibrer sa puissante imagination. Son séjour en Italie appartient à la poésie seule. Il suffit de parcourir une page d'*Ahasvérus*, pour sentir que l'ange de la poésie (ange ou démon) ne peut s'élever plus haut, ni d'un coup d'aile plus hardi.

La muse de la peinture et de la sculpture aida à compléter l'artiste. Musicien, il l'était déjà. Avant de quitter son pays bressan, si mélancolique, il disait :

Peut-être eussé-je été musicien, si j'eusse pu saisir cette harmonie sans souffle et ces soupirs sans voix qui passaient comme des brises sur mon cœur. Quand le vent soufflait dans les bouleaux, je rêvais d'ineffables mélodies au fond des bois; mais ces chants célestes ne dépassaient pas mes lèvres, et je ne sais aucun son qui en puisse donner l'idée.

Tous ces éléments d'art réunis ont créé *Ahasvérus*. *Ahasvérus* a tout le caractère d'un poème symphonique. Ne lui demandez pas d'autres clartés, d'autres interprétations. La symphonie en *la* de Beethoven, dans la seconde partie, reprodnit pour moi la scène de la cathédrale de Strasbourg [1]; il m'est impossible en lisant l'une, en écoutant l'autre, de ne pas les confondre dans mon esprit.

1. *Ahasvérus*.

XIII

HIVER A PARIS. — L'ÉGLISE DE BROU. MARIAGE D'EDGAR QUINET ET DE MINNA MORÉ.

1834.

Ahasvérus parut à sa vraie heure; le public était gagné d'avance à toutes les hardiesses du romantisme. Parmi ceux qui placèrent immédiatement ce livre sur les plus hauts sommets de la poésie, il faut nommer M. de Lamartine, Henri Heine et Liszt. On sait le mot de M. de Lamartine : « On nous broierait tous dans un mortier que nous ne fournirions pas la quantité de poésie qu'il y a dans cet homme. »

Et Henri Heine, dans *Lutèce :* « Il n'y a pas trois poètes en Europe qui aient l'imagination de Quinet. »

Quant à Liszt, il témoignait son admiration en s'obstinant à attendre, pendant des heures, l'auteur d'*Ahasvérus* à sa porte, jusqu'à ce qu'il fût rentré ; ce que voyant, le

concierge s'imagina que ce bel adolescent aux longs cheveux blonds, flottants, était une jeune fille déguisée en homme.

Désormais les amis appellent Edgar Quinet familièrement de ce nom d'Ahasvérus, de même qu'en 1860 il devint pour ses intimes Merlin. En effet, ces deux poèmes caractérisent deux époques de son existence, l'une toute de passion et d'imagination, l'autre où domine une douce sagesse et la sérénité qui en est le rayonnement.

La princesse Marie d'Orléans a exécuté d'après *Ahasvérus* deux bas-reliefs et un groupe. Ary Scheffer a composé aussi d'après *Ahasvérus* d'admirables dessins.

En province, personne ne comprit rien au *Mystère d'Ahasvérus* ; cette langue imagée à l'orientale, ce parler moyen âge déroutaient les naïfs. La bonne tante Destaillades résumait assez bien le jugement des lecteurs provinciaux ; elle essaye aussi de comprendre le *Mystère*, et, souriant finement, elle dit : « Vous ne voulez pas me confier le secret, mais je vois ce que c'est : affaires de conspiration, de franc-maçonnerie. »

Après la publication d'*Ahasvérus*, Edgar Quinet commença presque aussitôt *Napoléon*.

Pourquoi ce sujet, à ce moment? La première idée lui était sans doute venue sur le champ de bataille d'Arcole. Peut-être aussi l'instinct qui l'a toujours poussé à alterner les sujets les plus opposés, lui fit choisir, après les fiévreuses imaginations d'*Ahasvérus*, les chants guerriers de la France armée. Après ces deux orageuses années, il éprouvait je ne sais quel farouche désir d'exterminer

sur les champs de bataille de la République et de l'Empire les souvenirs angoissants et de les ensevelir à jamais dans le grand sépulcre de Waterloo. Les fantaisies des poètes ont souvent une explication tout intime et humaine.

L'hiver de 1833 à 1834 fut encore très mondain. Les deux salons de l'Abbaye-aux-Bois l'attiraient toujours. J'ai dit qu'il se plaisait chez madame Récamier; il aimait beaucoup Ballanche, qu'il y trouvait sans cesse, ce philosophe brahmane qui, par la ferveur et la délicatesse de ses sentiments voués à madame Récamier, a bien mérité cette clause de son testament, ordonnant qu'une même sépulture les réunît un jour tous deux.

Cet hiver, Edgar Quinet fut admis à la lecture des *Mémoires d'outre-tombe* de M. de Chateaubriand. Madame Récamier désirait vivement qu'il en rendît compte, et, sur ses instances, il écrivit : *Une Lecture à l'Abbaye-aux-Bois*, pour la *Revue des Deux Mondes*.

A propos de cette lecture, il racontait une anecdote qui montre, mieux que tous les éloges, la grâce infinie, le pouvoir plein de charme que madame Récamier exerçait autour d'elle :

« La lecture des *Mémoires d'outre-tombe* avait lieu à huis clos, devant un très petit cercle d'initiés, et il était convenu que madame de Chateaubriand l'ignorerait. M. de Chateaubriand lui en faisait mystère à cause de son esprit prompt à s'alarmer sur des dangers imaginaires. Elle le fatiguait de ses inquiétudes exagérées; elle craignait sans cesse qu'il fût assassiné.

» Un soir que le petit groupe des fidèles était réuni à

l'Abbaye-aux-Bois, écoutant avec recueillement cette lecture, on annonce tout à coup madame de Chateaubriand. Quel coup de théâtre! Le grand homme en pâlit. Effarement général. Madame Récamier ne perd pas sa présence d'esprit, elle s'avance au-devant de la visiteuse, l'entraîne dans une chambre attenante, cause avec elle cinq minutes, la cajole, la charme et la congédie; puis elle reparaît seule, souriante, et, très tranquillement, fait reprendre la lecture interrompue. Qu'a-t-elle dit, qu'a-t-elle fait pour détourner les soupçons de madame de Chateaubriand, et pour la renvoyer sans la blesser? C'est le secret d'une charmeuse. »

« Régnier, des Français, venait aussi dans ces soirées et lisait des classiques. Je me rappelle l'accent particulier avec lequel il disait avant de commencer : « Madame Ré-»camier veut que je la *régale* d'une tragédie de Corneille[1]. »

Les dîners quotidiens aux *Frères provençaux*, avec M. Francis de Corcelles, avaient repris, et ceux de huitaine également, avec MM. de Tocqueville, Magnin, Sainte-Beuve, Montalembert, etc. Personne encore ne s'était détaché du cénacle. Michelet, qu'Edgar Quinet voyait tous les jours, menait une vie paisible, heureuse, au milieu de sa petite famille et tâchait de calmer son ami; mais le calme ne dépendait pas de lui.

Excepté Michelet, à qui il se confiait entièrement et qui tâchait de modérer son effervescence de poète, on peut dire qu'il était peu compris, même de ceux qui lui tenaient de près.

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

Sa mère s'effrayait de le voir à l'extrême gauche en politique et en religion; elle exigea même une préface pour la seconde édition d'*Ahasvérus*, afin de prévenir les accusations d'impiété, d'athéisme, qui lui étaient si douloureuses. Cela n'empêcha pas *Ahasvérus* d'être mis à l'index par la cour de Rome.

Un temps de sa vie, dont les détails m'échappent, c'est 1834. Une maladie très grave de sa sœur le rappelle précipitamment de Paris à Charolles, au mois de mars. Il passe quelques semaines, à Saint-Jean-le-Vieux, chez ses cousins; puis à Ouilly, où il est en tête-à-tête avec la vieille amie de sa mère, la vénérable madame Bruys. Là, il pouvait travailler sérieusement, et, quand il eut son cheval, il allait très souvent à Saint-Point, chez M. de Lamartine.

« Nous nous entendions à merveille, madame Bruys et moi. Son fils était absent; elle était si bonne qu'elle eut l'idée de faire chercher mon cheval à Certines; celui que je montais à Ouilly était si misérable, qu'il jetait son cavalier par terre en arrivant à un certain fossé qu'il sautait pour galoper jusqu'à l'écurie; mais mon brave *Fidèle*, quelle bête superbe! douce, intelligente, je l'aimais beaucoup. Souvent je le mettais à l'épreuve; par exemple, je me cachais dans un taillis au bord de la route; alors, ne me voyant plus, le cheval partait au grand galop, jusqu'au bout de la chaussée. Ne m'y trouvant plus, il revenait sur ses pas, et toujours au grandissime galop. Si je sortais tout à coup des buissons, il s'arrêtait, se calmait; cela se passait ainsi chaque fois. Quand je suis parti pour l'Allemagne, quelques mois

après, on a vendu, hélas! mon pauvre *Fidèle*[1]. »

J'ai dit qu'Edgar Quinet avait commencé le poème de *Napoléon*, sous forme de ballades dont quelques-unes paraissaient dans la *Revue des Deux Mondes :*

« Je lisais des fragments de mes vers à monsieur et madame de Marcellus, voisins de campagne de madame Bruys. Ils avaient à Paris un salon très brillant, et plus tard je les vis beaucoup. En partant pour l'Italie, je m'étais muni d'une foule de lettres de recommandation dont je n'ai fait aucun usage, et aujourd'hui encore non décachetées. Entre autres, j'avais une lettre d'introduction de Lamartine pour monsieur de Marcellus; je n'y allai pas et, cependant, toutes mes lettres de France me parvenaient par son entremise, il me les faisait passer très exactement. Lorsque enfin je fis sa connaissance à la campagne, la courtoisie des gens du monde l'empêcha de revenir sur ma sauvagerie.

» Bref, monsieur et madame de Marcellus, très aimables pour moi, me demandaient sans cesse de leur lire mon poème. »

Les belles pages sur *l'Église de Brou* ont été aussi écrites en ce temps. Le chef-d'œuvre architectural de la duchesse de Savoie y revit; les pensées intimes d'Edgar Quinet s'y dessinent comme autant d'arabesques, et se marient aux fleurs de marbre et aux devises d'amour des deux Marguerite.

Quelques chants de *Napoléon* furent écrits sous les arceaux d'un cloître.

« J'écrivais ces petits vers avec beaucoup de facilité, et

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

je les lisais tous les matins à ma mère, avant qu'elle fût levée; puis je partais pour l'église de Brou, et j'allais m'enfermer dans ma cellule. C'est dans l'automne de 1834 que j'habitai pendant plusieurs semaines, une cellule du cloître de Brou. J'obtins la permission de m'y installer. Le séminaire était en vacances. J'errais dans l'église et dans le préau déserts. Quelle paix, quel recueillement admirable! Je travaillais toute la journée. Le soir, je retournais à Bourg, où ma mère était occupée des tristes affaires de la succession; ou bien je la rejoignais à Certines, qu'elle arrangeait de son mieux, en vue de notre établissement définitif; car j'espérais bien y ramener Minna après notre mariage.

» C'est parce qu'on réparait notre vieille maison de Certines, que je m'étais installé à Brou. Mon travail n'y était pas dérangé par le bruit des charpentiers qui retentissait du matin au soir.

» Quelle vie agitée j'ai passée dans ce cloître, me promenant dans les préaux solitaires, dans un état si violent de l'âme! Le coup terrible reçu en octobre 1831 me laissait assez incertain sur les chances de bonheur; car les lettres de Grünstadt en ce moment décisif, n'étaient guère rassurantes.

» Je pris le parti de m'éclairer moi-même. Cet état angoissant a cessé immédiatement dès mon arrivée à Grünstadt au commencement de décembre 1834. Combien j'ai eu raison de me fier à mon instinct, plus sûr que toutes les apparences! Toutes les difficultés créées par la différence de caractère, de race, et par les influences, toutes les fantasmagories d'imagination, tout s'évanouit. Le

calme, la félicité succédèrent instantanément à ces agitations et jamais plus ma vie n'en fut troublée[1]. »

Après tant de préparatifs pour habiter Certines, ce cher projet fut abandonné. Dans ses lettres à sa fiancée[2], pleines de poésie printanière, il fait le plan de leur future existence. C'est à Certines qu'il voyait, en pensée se dérouler paisiblement l'avenir, sous ces arbres en fleur qui avaient abrité son enfance. Ses contemporains par l'âge, ces arbres donnaient maintenant leurs fruits, et, lui aussi, il tenait toutes les promesses de l'adolescence. Aux fleurs brillantes de la poésie allaient succéder des œuvres mûries par la raison. Les lettres de Certines de 1834 marquent la date nouvelle. Il se voyait délicieusement abrité dans ce nid où chaque plante, chaque brin d'herbe lui servait de témoin.

Est-ce par crainte de dépayser celle qui aimait si profondément sa famille et l'Allemagne, qu'il consentit à renoncer à Certines et à s'établir à Bade? En tout cas, il fit un bien grand sacrifice en s'éloignant de nouveau.

Son mariage avec Minna Moré fut célébré le 21 décembre 1834 à Boehl, près de Grünstadt. Puis ils s'installèrent à Bade. Les lettres d'Edgar Quinet à sa mère montrent la subite transformation de sa vie : « un état de l'âme absolument inconnu ; » une ère de repos et de sérénité succèdent aux orages. Sérénité, bonheur que chaque jour a fortifiés pendant seize ans de l'union la plus sainte.

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.
2. Voy. *Correspondance*.

SECONDE PARTIE

LE COLLÈGE DE FRANCE.
LA RÉPUBLIQUE DE 1848.

BADE. — HEIDELBERG. — NAPOLÉON (POEME)
(1835-1836).

Bien des choses déplaisaient à Edgar Quinet en Allemagne; mais, dans toute situation, il en considérait philosophiquement les avantages plutôt que les inconvénients; et puis l'intérêt supérieur a toujours consisté pour lui à rendre heureux ceux qu'il aimait.

Voici comment il racontait son installation à Bade :

« Nous avions une très jolie petite maison, un peu à l'étroit; car une des sœurs de Minna vint demeurer

avec nous. Pour travailler avec recueillement, je me réfugiai dans une petite pièce à l'étage supérieur. Vers le printemps, le propriétaire ne put nous laisser cette chambre, et je n'eus d'autre ressource que de travailler au jardin, dans une tonnelle.

Le calme régnait autour de moi, j'étais content de tout. Nous n'avions pas les tracas du ménage, Minna ne les aimait pas non plus; dans la maison paternelle, ses sœurs s'occupaient des soins matériels.

» Ces arrangements nous convenaient à merveille; un petit restaurant fournissait le dîner; pas de dépenses superflues. Quand le célèbre professeur Ganz vint nous faire visite, on lui donna un beau dîner qui ne dépassait pas un florin. Ce jurisconsulte, esprit très distingué, aimait la France. Peu à peu je me liai avec tous les hommes éminents de l'Allemagne.

» En juillet, l'affluence des étrangers renchérit tellement le séjour de Bade, que nous cherchâmes un abri à Lichtenthal, charmant village à vingt minutes du Casino.

» Nous eûmes beaucoup de visites, entre autres Xavier Marmier, Lerminier, Saint-René Taillandier, mes deux amis bressans Buget et de Saint-Germain.

Un jour, madame Angelet, gouvernante de la princesse Clémentine d'Orléans, force la consigne et, se précipitant dans le jardin où je travaillais en robe de chambre: « Monsieur, est-il vrai qu'on a tué le roi! » s'écria-t-elle. Voilà comment la connaissance fut faite. »

A la fin de l'année, Edgar Quinet s'établit à Heidel-

berg, pour être plus près de la famille Moré. C'est à ce doux intérieur qu'il confiait sa chère Minna, lorsque la publication de ses ouvrages le rappelait en France. pusqu'en août 1838, sa vie est ainsi partagée entre la rive gauche du Rhin et de fréquents séjours à Paris. Il achevait paisiblement à Heidelberg son livre, puis il allait en surveiller l'impression à Paris; il revoyait ses amis, se mêlait au mouvement politique et littéraire du temps; après cette vie mondaine, il retournait avec bonheur à sa maisonnette de la Forêt Noire et reprenait ses travaux.

« Demain je pars, et je t'écrirai au long quand j'aurai revu ma chère Minna, dit-il à sa mère, dans une lettre de Paris. Plus je vis, plus je vénère et chéris ses vertus, qui sont celles d'une sainte. Je remercie le ciel chaque jour de me l'avoir donnée. C'est elle qui a guéri la douleur infinie de mon cœur. Ma vie est toute changée par elle.

C'était bien aussi l'avis de sa mère qui s'attache tendrement à sa belle-fille. Elle l'aimait aussi pour ses croyances religieuses très protestantes.

« Dans un de mes voyages à Paris, en octobre 1835, Minna et ses sœurs m'accompagnèrent jusqu'à Coblence; je descendis le Rhin et je m'arrêtai à Bruxelles pour visiter le champ de bataille de Waterloo. J'en ai fait une description qui précède de vingt-cinq ans mon récit de la bataille[1]. »

Ce pèlerinage n'était pas un acte d'idolâtrie pour le nom de Napoléon. Waterloo ne représente pas la défaite d'un empereur, mais le deuil de la patrie, les hontes de

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

l'invasion, le retour de l'ancien régime. Edgar Quinet a toujours eu en horreur le cosmopolitisme, doctrine née de la capitulation et qui est la destruction même de l'idée de patrie.

La question d'un retour définitif en France s'agitait sans cesse, et vainement. Il fut question un moment de la suppléance de M. Fauriel à la Sorbonne; mais Edgar Quinet n'avait aucun goût pour ce rôle de suppléant, et puis, le grand obstacle à sa nomination, c'étaient ses opinions trop accentuées; il avait brûlé ses vaisseaux par sa brochure *l'Allemagne et la Révolution*.

L'attitude d'Edgar Quinet et de tous les républicains n'était que trop justifiée par la politique juste-milieu. Ces hommes d'État, ces modèles de sagesse et de clairvoyance, avaient déjà adopté cette marche sautillante qui devint la règle de leur vie, tour à tour défenseurs de l'autorité ou chefs d'opposition, quand ils avaient perdu le portefeuille. Leurs principales conceptions pour le relèvement de la France, n'était-ce pas le retour des cendres de Napoléon et les mariages espagnols? Les insurrections de Lyon et de Paris, les massacres de la rue Transnonnain, le procès devant la Cour des Pairs, la répression à outrance partout où éclatait un signe de liberté, l'abandon de la Pologne et de l'Italie, tous ces faits attristaient profondément les patriotes qui voulaient une France grande et libre.

Les patriotes de 1831-1836 pensaient que la France devait aller au secours des peuples opprimés qui plaçaient leur espoir dans la France de la Révolution. La question des frontières du Rhin était, pour Edgar

Quinet, une question d'indépendance nationale française, et les événements lui ont donné raison. Si la monarchie de Juillet eût repris la rive gauche au moment où les provinces rhénanes aspiraient à se réunir à la France, on n'aurait pu nous arracher l'Alsace et la Lorraine. C'était une occasion unique de restaurer le droit : les volcans italiens faisaient trembler le sol sous les pieds des Allemands, les Polonais remportaient victoires sur victoires. La Prusse n'existait pas encore.

Voilà pourtant la vérité historique. Ce qui n'empêche pas de décerner le titre d'hommes d'État clairvoyants à ceux dont la politique mesquine a rendu possible l'amoindrissement de la France, et d'appeler poètes et rêveurs ceux qui marquaient, avec la précision de géomètres, les suites d'une politique diamétralement opposée aux tradition de la grande Révolution. Edgar Quinet avait raison d'écrire d'Allemagne : « Je suis ici sur la frontière comme une vedette de l'esprit français. »

Tous les hommes d'avenir, tous les libéraux de ce temps, unis dans une pensée de liberté et de justice, ressentaient cette colère patriotique d'Edgar Quinet ; elle éclate dans leur correspondance. Ce qui manquait au solitaire de Heidelberg, c'était l'échange d'idées sur les grandes questions politiques ; il écrit à M. Léon Faucher, et l'encourage à entreprendre l'Histoire de la Révolution de 1830 :

Quoique je sois ici au milieu des bois, j'ai pourtant des livres, et je lis et rumine beaucoup ; mais ces idées qui s'entassent dans la solitude sont parfois bien pesantes à porter. N'attendez pas trop longtemps ; sans cela, cette monarchie

d'aujourd'hui pourrait bien aussi vous laisser son héritage. Décidément cette institution est morte; vous serez, *malgré vous*, le fossoyeur de toutes ces royautés en France. Jetez-leur sur la tête votre pelletée de terre; dites-leur, si vous voulez, un *De profundis*.

C'est là certainement une belle et grande occupation que d'enterrer un monde. Ce n'est pas sans peine que j'ai résisté à ces indignations politiques qui ne me laissent pas ici plus tranquille qu'un autre. Tout cela, pour être retardé, n'est pas perdu. Il faut une terrible volonté pour maintenir la pensée imperturbablement dans une même œuvre, sans que rien vous en arrache, avant qu'elle soit au bout.

C'était le moment où l'on instruisait, à la Chambre des Pairs, le procès de Lyon :

Croiriez-vous que je regrette peu de ne pas être à Paris pour ce jugement? Cette neutralité d'action, dans laquelle je serais obligé de rester, me serait très pesante. Il y a deux choses que je regretterai toujours avant de mourir, c'est de n'avoir pas assisté à une bataille rangée, et de ne m'être jamais trouvé dans l'occasion de résister en face à une puissante iniquité.

Ce dernier vœu a été exaucé. Vingt ans d'exil lui ont permis de protester chaque jour et de résister à une puissante iniquité.

Il ne lui fallait rien moins que le bonheur et la douce paix du foyer pour persévérer dans ses travaux. Le marasme de l'Allemagne anéantissait tout élan de la pensée. Ce qu'il gagnait en paix intérieure, il le perdait comme stimulant au travail. Moralement, les années 1835 et 1836 ont été pour lui une période de découragement comme écrivain. Il va jusqu'à dire qu'il s'est promis de renoncer au triste métier d'écrivain, si à trente-trois ans il

n'a pas de réputation. Il n'avait rien ressenti de semblable lorsqu'il publiait *Herder*, *la Grèce*, *Ahasvérus*. Plus d'une fois il a été tenté de briser sa plume. D'abord, il sentait que le choix de son sujet *Napoléon* (plus tard *Prométhée*) et la forme épique allaient contre l'entraînement de son époque; mais il n'était pas routinier, et puis il voyait l'ode, l'élégie, traitées en maître par les princes de la poésie, et il voulait faire autre chose.

Les vieux monuments littéraires du XIIe siècle, qu'il avait exhumés, éveillèrent chez lui l'ambition de doter la littérature française de vastes compositions au lieu de pièces détachées. De là, après *Ahasvérus*, mystère du moyen âge, *Napoléon* et *Prométhée*. Il ne se dissimulait en rien les difficultés de l'entreprise; il s'en explique avec candeur à M. Léon Faucher :

Je m'attends à recevoir tous les genres d'avanies, mais je suis bronzé d'avance là-dessus. Je n'espère et ne désire aucune récompense. Si j'évite l'injure, c'est tout ce que je demande. J'aurais voulu sortir de la poésie énervée et atteindre à la poésie virile, qui certainement la remplacera.

Ses prévisions furent trompées. *Napoléon* n'eut que trop de succès. C'est même le seul ouvrage d'Edgar Quinet que son ami Sainte-Beuve porta jusqu'aux nues. Après le 2 Décembre, le sénateur Sainte-Beuve effaça cet article élogieux de ses *Lundis*, et le remplaça par une mordante critique contre l'*Histoire de la campagne de* 1815. La justice impartiale de l'historien rachetait, en 1861, le lyrisme belliqueux du poète de 1836.

Il ne faut pas perdre de vue que le poème *Napo-*

léon a été écrit en Allemagne, au milieu du déchaînement d'une presse chaque jour plus hostile à la France. Edgar Quinet habitait la rancuneuse Allemagne; les accusations et les bravades qui éclatent autour de lui, font frémir en lui la fibre patriotique, et l'entraînent à rappeler la grandeur de la France sous l'homme qui avait humilié l'Allemagne. Quand il n'y aurait dans le poème de *Napoléon* que la strophe de l'Aiguillon, elle suffirait à caractériser l'intention de ce livre :

Ah! France! as-tu du cœur? as-tu des yeux pour voir?
As-tu des dents pour mordre? as-tu, sans le savoir,
Du sang, encor du sang en ta veine épuisée?
As-tu dans ton carquois une flèche aiguisée?
Ou, serpent sans venin, qui rampe en son sillon,
N'as-tu plus que la langue au lieu de l'aiguillon?
Dis France, m'entends-tu? France, si tu sommeilles,
Faut-il parler plus haut pour toucher tes oreilles?
Quel mot faut-il donc dire ou ne te dire pas,
Beau pays du clairon? ô vierge des combats!
Habille-toi de fer qui jamais ne se rouille,
Relève ton armure et non pas ta quenouille.
Si ton clairon se tait, enfle plus haut ta voix!
Si ton épée est courte, agrandis tes exploits!
Si ta barque se rompt, que ton espoir surnage!
Si ta muraille est basse, exhausse ton courage!
Si ton glaive s'émousse, aiguise ta fureur!
Si ton tranchant se perd, combats avec le cœur!

L'impression du poème lui causa plus d'une tribulation. Une première fois il perd le manuscrit, dans une course à cheval, en allant à Saint-Point chez M. de Lamartine, à qui il en avait promis la lecture. Un paysan ramasse le manuscrit sur la grande route de Mâcon et le rend à Edgar

Quinet. Quelques semaines après, l'ouvrage est imprimé, tiré à 3,000 exemplaires, et tout est consumé par les flammes dans l'incendie de la rue du Pot-de-Fer. Heureusement il avait gardé les épreuves; le mal fut réparé. Cet accident le força à prolonger son séjour à Paris jusqu'en février 1836. La dernière personne qu'il vit avant son départ, ce fut Armand Carrel; ils passèrent la soirée ensemble. C'était bien peu de temps avant la mort de Carrel.

Trente ans plus tard, dans la solitude de l'exil, le proscrit, jetant un coup d'œil sur ses premiers travaux, qui lui étaient devenus tout à fait étrangers, m'en parlait ainsi :

« Jules Janin, Léon Faucher, Gustave Planche, Petetin au *National*, et Sainte-Beuve tout le premier, en ont rendu compte. Armand Carrel aimait tant ce *Napoléon* qu'il ne trouva pas l'article de Petetin assez inspiré et lui fit ajouter des citations et des éloges. M. de Chateaubriand aussi l'a cité. Oui, *Napoléon* est le chant de la Révolution et, en même temps, le chant de toutes les races ; tout est fondu là dedans. J'ai voulu donner des formes nouvelles à des choses anciennes. D'autres ont donné aux choses nouvelles des formes anciennes. En me relisant, je me sens remonté comme par un cordial. J'avoue que je me sens délabré, quand je lis la poésie énervée aujourd'hui à la mode, cette perpétuelle langueur, cette note de *Don Juan* de Byron vous affadit. La poésie d'Alfred de Musset est tout bonnement la poésie des *petits crevés*. Ce qui peint notre époque, c'est qu'on a osé mettre Alfred de Musset au-dessus de Victor Hugo! »

Les indignations qu'Edgar Quinet éprouvait en face des sophismes ou des corruptions suffiraient à expliquer l'isolement volontaire où il vécut. Toute sa vie il s'est privé de la douce joie qu'apporte l'encens des contemporains.

On est surpris, en lisant l'*Histoire de dix ans* de Louis Blanc et la *Correspondance* d'Edgar Quinet, d'y trouver les mêmes plaintes, les mêmes indignations que nous avons entendues quarante ans après. A beaucoup d'égards, elles étaient aussi méritées en 1835 qu'en 1875. La différence entre les deux époques, c'est que la démocratie a gagné en force, en lumière, en nombre. De 1830 à 1848, le parti républicain existe à l'état d'affiliation, de sociétés secrètes ou à l'état d'insurrection. Cette minorité qui ne cesse de grandir dans les catacombes renait plus vigoureuse sur chaque champ de bataille où l'on croyait l'avoir exterminée. Mais elle n'avait pas encore pénétré dans les campagnes. Les libéraux désertent la liberté après 1848 ; leurs frayeurs feintes ou vraies facilitent l'œuvre du despotisme. Ils portent la responsabilité des vingt années de servitude. Convertis peu à peu à la République, sous le coup des désastres et aussi de la nécessité, la division des partis monarchiques est venue en aide à leur conversion.

Ces réflexions naissent tout naturellement quand on voit, sous le règne de Louis-Philippe, Edgar Quinet et les républicains se plaindre amèrement de leur temps. La stérilité politique de la France, pendant les douze premières années de la monarchie de Juillet, entrait pour

beaucoup dans la résignation du solitaire de Bade et de Heidelberg.

L'obligation d'écrire pour vivre était pour Edgar Quinet une chose intolérable; même l'obligation de s'astreindre à une publication régulière, dans un recueil périodique, lui était à charge. 1835 et 1836 sont les seules années où il se soit résigné à une collaboration suivie dans la *Revue des Deux Mondes*. Il s'était engagé à écrire une série d'articles sur la philosophie et la poésie allemandes, réunis plus tard sous le titre : *Allemagne et Italie*.

Il faisait ces études à contre-cœur; il aimait la liberté absolue : travailler à son heure, alterner, quitter un ouvrage pour un autre, se renouveler dans cette diversité.

Pourtant ces travaux pleins d'érudition, de vues nouvelles, jetaient des lueurs sur les ténèbres germaniques. Cette science allemande qui occupe aujourd'hui une si grande place dans notre littérature a été explorée par Edgar Quinet de 1827 à 1875.

On voit, par ses lettres à M. Léon Faucher, combien la nécessité de tirer profit de sa plume lui était odieuse. Son bonheur était d'écrire comme la lumière luit. Le prêtre vit de l'autel, mais l'écrivain, s'il ressemble à Edgar Quinet, n'exploitera pas son livre.

Il rédigeait aussi pour la *Revue* ses *Notes du voyage en Italie*. « Ce travail rompu ne m'enchante pas, écrit-il, mais j'ai besoin de cela pour vivre. »

Le poète, enchaîné par les nécessités terrestres n'y tient pas longtemps; il souffre trop de cette contrainte, et, pour

ne plus s'y exposer, il se résigne à la vente du domaine paternel. Son pauvre Certines lui donnera une avance de quelques années.

La propriété de Certines, agrandie sans cesse par des achats de terrains improductifs, bois, jachères, marécages, avait de lourdes charges ; la part de fortune qui revenait à chacun des héritiers était bien modeste ; mais, si faible que fût l'appoint, il aidait Edgar Quinet à maintenir son indépendance.

Il consulte encore son ami Léon Faucher. L'Allemagne commençait à lui peser.

Ce que je pourrais faire, c'est de m'aventurer à Paris, en emportant avec moi une dizaine de mille francs. Je quitterais la place quand ils seraient dépensés. Que dites-vous de cette spéculation ?

Et il fait comme il le dit. Il fixe le terme de ce séjour à Heidelberg, l'achèvement des travaux commencés.

La perspective d'un avenir indépendant lui permet d'achever paisiblement le poème de *Prométhée*, qui succède à *Napoléon*. Pourtant il n'est pas sans inquiétude ur ses « statues d'argile ».

Il restait en correspondance active avec tous ses amis de France. La mort d'Armand Carrel lui fut une vraie douleur :

Je l'ai bien regretté, car c'était un caractère, chose rare. Le parti républicain est avec lui dans le cercueil ; il ressuscitera, mais il lui faut du temps [1] !

1. *Lettres à sa mère.*

M. de Lamennais, qu'il avait beaucoup cultivé à son dernier séjour à Paris, lui envoyait régulièrement *le Monde*, et le pressait d'écrire dans son journal.

Une connaissance infiniment précieuse qui date de ce temps d'Heidelberg, c'est le général Dembinski. Ce qui attire Edgar Quinet vers le patriote polonais qui aurait pu sauver son pays, c'est qu'il est embrasé de cette même fièvre de gloire que nos jeunes généraux de 92.

Dans leurs promenades au bord du Neckar, quelles ardentes conversations sur le peuple martyr! Dembinski lui raconta, entre autres, un touchant épisode de la dernière insurrection : « Ayant conduit son corps d'armée sur les bords du Niémen, sans intention de le franchir, il voulu savoir pourtant si l'autre rive était restée polonaise. Pour cela, il rassembla la musique de ses régiments, et il lui fit jouer un des vieux airs de la patrie. A peine les premiers sons eurent-ils traversé le fleuve, il s'éleva de la terre, qu'on ne pouvait atteindre (c'était je crois Kowno), un murmure confus de voix qui consola le cœur du vieux soldat. »

Edgar Quinet était attiré « vers ces âmes fortes qui conservent la candeur, la naïveté de l'enfant ». C'est le caractère des héros.

A ce séjour de Heidelberg remontent également ses relations avec des exilés italiens qui lui devinrent chers par leur patriotisme et leurs idées libérales. M. et madame Arconati, M. Colegno, leur beau-frère, et le poète Berchet formaient une petite colonie sur la rive du Neckar, juste en face du Waldhorn où demeurait Edgar Quinet. Ce voisinage fut d'un grand charme. Pas de jour où l'on ne

se réunît ; on faisait de la musique ensemble, on dînait les uns chez les autres. Madame Arconati appartenait à l'illustre famille des Visconti de Milan. Cette belle Milanaise, blonde et blanche, avait un air allemand, la grâce française et le patriotisme d'un carbonaro.

Comment les années peuvent-elles transformer des convictions politiques sincères? comment des patriotes qui ont souffert pour la liberté peuvent-ils se tourner contre elle? Vérité navrante! cela est arrivé, cela arrive encore. La politique désunit les cœurs les mieux fait pour s'entendre. Que de libéraux italiens et français, amis intimes d'Edgar Quinet, tant que la République n'était qu'une simple théorie, devinrent ses adversaires après 1848! Après la Révolution de février, que de liens rompus!... En revoyant tant de lettres de 1836 à 1848, éloquentes, enflammées pour la liberté, d'autres, charmantes, tendres, gracieuses, je me dis : « Ces amitiés perdues sont encore les plus amers sacrifices faits à la liberté. »

II

PROMÉTHÉE. — HISTOIRE DE LA POÉSIE.

(1837)

Edgar Quinet habitait, à Heidelberg, un charmant petit logement hors de la ville, appelé le Waldhorn; au bout du jardin une tonnelle fleurie dont il fit encore son cabinet de travail. C'est là qu'il écrivit *Prométhée*. « Tant que je suis jeune, je m'attache à la poésie, » dit-il en commençant ce poème.

Quel est son but? délivrer l'esprit enchaîné, protester contre le dogme de la fatalité; le monde y est plongé, il faut l'affranchir. « Un jour viendra où la vieille cause de la liberté reparaîtra; on sera étonné que ce siècle se soit laissé ainsi courber comme l'herbe ».

Avant de se mettre à l'œuvre, il se fait un devoir de compulser, d'annoter tous les classiques grecs et français. Tout ce que la langue française renferme de secrets, il

veut l'acquérir pour son Titan; il savait que les soins minutieux font la perfection et le fini d'une œuvre.

Il avait peine à se dessaisir d'un manuscrit. Jusqu'à la dernière minute, avant de le livrer à l'imprimeur, il tâchait de se rapprocher du type idéal entrevu. Jamais il n'eût consenti à publier une page qu'il croyait pouvoir faire mieux. Aucune considération ne lui eût arraché son manuscrit tant qu'il y restait à ajouter ou à retrancher un mot, une pensée.

Combien ce scrupule, cette ambition sacrée de l'artiste le plus consciencieux qui fut jamais, redoublaient, lorsqu'il s'agissait de la langue des vers !

Son *Prométhée* était vraiment une créature réelle qu'il perfectionnait, qu'il animait de son souffle. Il n'avait nulle hâte de voir sa statue se détacher du piédestal; il la gardait à son foyer, y revenait sans cesse avec amour, tout en travaillant à d'autres pages de critique littéraire dont je parlerai plus loin.

Ce commerce avec les anciens lui était une source de paix. L'attrait qu'il trouvait dans ce grand sujet de Prométhée c'était la noblesse, la beauté des formes.

Il sentait aussi le besoin de réagir contre l'excès de romantisme qui entraînait la littérature. Victor Hugo avait créé un chef-d'œuvre, *Notre-Dame de Paris*, A la suite du maître, toute une génération de romantiques se précipita dans un genre où le génie seul peut exceller. « La laideur est belle, » disait l'art nouveau. Et voilà tous les romantiques amoureux du difforme, du grotesque.

Edgar Quinet essaya de remettre en honneur les belles formes.

En 1866, il relut son *Prométhée* et me fit cet aveu :

« Je suis content de la conception; c'est de la vraie poésie, je dis cela très froidement. Alfred de Musset et son école feront de jolis vers faciles, coquets, amoureux, libertins; mais où est la vraie invention, l'imagination, la création poétique?

» Le sentiment poétique est-il perdu? Se retrouvera-t-il jamais? Appréciera-t-on les poèmes où les sentiments, l'invention, le drame ont de l'originalité, de l'élévation?

» Une chose dont je suis ravi, c'est de constater que je pressentais dès lors la formation de la famille par le foyer, le feu, ce premier point de départ des sociétés humaines, tout ce que nous venons de voir dans les Rig-Védas, mais ce qu'on ignorait il y a trente ans.

» Décidément, je crois que, de tous mes ouvrages, c'est *Prométhée* que j'aime le mieux; il y a là une paix, un élan vers l'espérance, vers l'immortalité, un profond sentiment religieux, un christianisme platonicien, ou plutôt un platonisme chrétien [1]. »

La dernière partie de *Prométhée délivré* est écrite, en effet, dans une inspiration sainte, une exaltation vraiment céleste, tandis que la première partie se ressent des luttes d'une âme en révolte contre les iniquités traditionnelles. Aussi les vers deviennent plus limpides, plus harmonieux dans les chants d'espérance.

Ce qui ferait penser que la prose convient mieux aux états violents de l'âme, et que la poésie, langue idéale,

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

n'est belle et suave qu'en exprimant la beauté visible et la beauté morale.

Enfin *Prométhée* est aussi une œuvre de piété filiale inspirée par sa mère à qui il l'a dédié.

A propos de *Prométhée*, il me racontait encore ceci : « En 1838, j'allais à Lyon, à la rencontre de ma mère, qui revenait de Nice avec Minna et avec ma sœur. Je reçus une lettre du général Gérard qui m'annonçait qu'on me donnait la croix de la Légion d'honneur, à l'occasion de *Prométhée*. Ma mère, cet esprit supérieur, était bien femme par certains côtés et me dit : « Sache que tu ne » m'as pas fait de plus grand plaisir dans ta vie que cette » croix. — Quoi, un ruban ? — Oui, un ruban ; j'y attache » le plus grand prix. Cela m'est indifférent que tu sois ou » non de l'Académie; mais ce ruban, tout le monde voit » cela. »

Un mot sur les travaux qu'il poursuivait pendant qu'il polissait et repolissait ses vers.

Dans l'espace de vingt mois, il publia, dans la *Revue des Deux Mondes*, toutes ses études sur la philosophie et la littérature allemande, (réunies plus tard dans *Allemagne et Italie*), ses *Notes* de voyage, sa relation de Waterloo, plusieurs pièces de vers, *le Rhin*, *le Combat du Poète*, *la Prise de Constantine*, et enfin l'*Histoire de la Poésie*. Buloz, qui n'était pas complimenteur, lui écrit des louanges. Arrêtons-nous un moment à cet ouvrage, qui devrait faire partie des livres d'enseignement.

Il n'en est point de plus instructif en semblables matières. Erudition solide, à l'épreuve du temps, résumé

substantiel de tout ce que la science critique a réuni de plus certain sur l'antiquité, sur le moyen âge; questions d'art, de philologie, de poésie, d'histoire, éclairées par l'investigation patiente et réfléchie d'un penseur qui a médité depuis sa jeunesse sur des points si controversés.

Les grands poèmes n'ont-ils pas d'auteurs? Les peuples n'ont-ils pas de grands hommes? Faut-il absorber dans le grand Tout anonyme non seulement l'Histoire, mais la Poésie?

Ses vues sur Homère, sur les grands poèmes épiques, avaient dès lors tant de sûreté, qu'il n'a jamais eu à y retrancher un mot et à relever une erreur.

Des milliers de volumes poudreux, les trésors des bibliothèques Ambroisienne et du Vatican, aussi bien que celles de Paris, des manuscrits in-folio en langues diverses, ont été explorés pour ces études.

Aujourd'hui ces questions sont fort avancées, sinon résolues; mais les premiers chercheurs, ceux qui ont ouvert la voie, ne leur doit-on pas quelque justice? En 1821, en 1831, Edgar Quinet passait sa vie à la bibliothèque de la rue Richelieu; ses belles découvertes des épopées françaises du XIIe siècle ont été précédées par des travaux qui ont servi à son *Histoire de la Poésie*.

Une partie de ces précieuses notes écrites dans des livres cartonnés existent encore; quant aux feuilles volantes, il les a semées un peu partout dans sa vie voyageuse.

Je ne saurais trop insister sur ce livre, qu'il importe de replacer en lumière: Homère a-t-il existé? Comment ont été composés les poèmes chantés par les rhapsodes?

Quelle fut leur influence sur la religion, sur l'unité de la Grèce? Que devint l'inspiration épique après Homère?

Toutes ces questions, traitées dans l'*Histoire de la Poésie*, se trouvent conformes aux conclusions qu'il a données dans *l'Esprit nouveau* et dans *Vie et mort du génie grec*.

Il y a, dans l'*Histoire de la Poésie*, deux chapitres consacrés au génie de Rome, aussi neufs aujourd'hui qu'au premier jour.

Edgar Quinet n'accepte pas sans contrôle toutes les hypothèses venant d'Allemagne. Wolf avait aboli Homère, Niebuhr abolit l'histoire de Rome au profit des chants populaires; il imagine toute une période d'épopées plébéiennes, de poèmes héroïques sur Romulus et Numa; il en reconnaît les débris dans la prose de Tite-Live.

Autant vaudrait dire que les œuvres de Pascal et de Bossuet sont les débris d'un vieux poème, parce qu'il se trouve dans leur prose des lambeaux d'hémistiches. Non, Rome n'est point sortie de terre, comme les villes grecques, au son des flûtes enchantées; un plus rude commencement l'a préparée à une virilité plus austère... Avant tout, le plébéien romain est dominé par la loi, par l'écriture, par la prose. C'est un débiteur entre les mains de son créancier; c'est un jurisconsulte, non un Homère. S'il balbutie un poème, c'est la litanie des laboureurs et des prêtres arvales, ou plutôt quelque lambeau du poème des Douzes Tables, *lex horrendi carminis*. Les formules des patriciens, les cérémonies, le spectacle dramatique de la loi, voilà ce qui excite son imagination plus que des aventures idéales que rejette son esprit matérialiste et de bonne heure enchaîné. Il a des traditions de famille, des légendes, quelques rares chansons

de table, des hymnes religieux, point de poèmes, ni de rhapsodies continues[1].

Le cadre de cette étude ne me permet pas d'aborder les chapitres consacrés à l'épopée française, à l'épopée allemande, slave, bohême. Après sa découverte de 1831, il donnait une grande prééminence aux vieux poèmes d'origine celtique. Il y revient dans ses études sur le cycle d'Arthus, sur les épopées carlovingiennes, les trouvères français, les rhapsodes du moyen âge, l'unité de la poésie au moyen âge. Et voici sa conclusion : « La grande époque de la poésie française remonte au XIIe siècle. »

Voyez aussi comment il explique pourquoi l'esprit français a rejeté les traditions nationales.

En 1866, un soir pendant la lecture de *l'Odyssée*, Edgar Quinet s'écria : « Et ils prétendent que Homère n'a pas existé ! Je serais curieux de voir ce que j'en ai dit, en 1836, dans l'*Histoire de la Poésie*. » Après l'avoir relue, il dit : « C'est pensé, comme aujourd'hui. C'est aussi le premier morceau où j'ai appris à me corriger, à me refaire, à classer avec ordre les idées, chacune à la place qui leur convenait. Une seule chose y manque, et j'aurais dû l'ajouter, pour expliquer que la mémoire des rhapsodes suffisait à perpétuer les traditions de l'œuvre homérique : nos grands acteurs ne savent-ils pas par cœur tout le théâtre classique ? Talma savait Corneille, Racine, Voltaire, Ducis. Comment des rhapsodes de profession n'auraient-ils pas pu garder la mémoire de *l'Iliade* et de *l'Odyssée?* Il n'y a rien à répliquer à cet argument. »

1. *Histoire de la Poésie*. Extraits analytiques.

Au milieu de ces travaux d'érudition, il lance un écrit politique, un véritable brandon de guerre, *la Teutomanie*, qui fut aussitôt traduit en allemand.

Il écrit à Léon Faucher :

L'Allemagne se transforme à vue d'œil. Vous ne vous faites pas une idées des préjugés de ce pays en ce qui nous concerne. Depuis les attentats sur Louis-Philippe, nous passons tous pour de petits Fieschi. La presse asservie, censurée est devenue un grand levier de calomnies et de corruption. Quand les Allemands arriveront à la liberté, je crains que l'arbitraire ne les ait déjà corrompus.

A l'exception de l'excellente famille Moré, on peut dire que l'Allemagne lui devenait amère ; dans ses lettres, il avoue qu'il en est bien dégoûté.

Enfin ce séjour de Heidelberg touche à sa fin. Avant de rentrer en France, Edgar Quinet fit, en juillet 1837, un voyage à pied, par la forêt Noire. A Stuttgard, Gustave Schwab le reçut avec effusion ; à Tubingue, il vit Uhland, qui lui rappelle Manzoni, « avec cette différence, la grâce enchanteresse du grand seigneur milanais et la gaucherie tudesque. »

Il visite l'atelier du grand sculpteur Dannecker.

« Nous causions, Dannecker et moi, de l'art, et des types divers ; il exposait ses théories. Tout à coup, en voulant préciser une date, il se trouble, s'arrête, cherche dans sa mémoire, qui lui fait défaut. — « C'était, je crois » du temps de cet homme... vous savez de cet homme... » comment le nommez-vous ? celui qui est allé à la Bé- » résina, qui a livré tant de batailles... mon Dieu, j'ai » oublié son nom !... Aidez-moi à le retrouver. Comment

» donc s'appelait-il ? — Est-ce Napoléon, que vous voulez dire ? — Oui, oui, j'y suis ! C'est celui-là ! » s'écria le vieux sculpteur.

N'est-ce pas piquant, de songer qu'il y a eu sur la terre un artiste assez absorbé dans la contemplation de son œuvre, pour avoir perdu le souvenir du conquérant, maître de l'Europe [1]. »

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

III

HIVER A PARIS. — SALONS PARISIENS. ENCORE M. COUSIN.

1837-1838.

Une grave maladie de sa sœur, que les médecins envoyaient à Nice, modifie quelque peu les projets d'Edgar Quinet. Il confie à sa mère et à sa sœur sa chère Minna qu'elles ne connaissaient pas encore, et, pendant que ces dames passent l'hiver dans le Midi, Edgar Quinet s'établit à Paris, pour publier *Prométhée*.

Dans ses lettres, il a raconté la distribution de sa semaine :

Les mardis chez la princesse Belgiojoso, les mercredis chez madame Hoche (la veuve du général), jeudi chez miss Clarke, vendredi M. Odilon Barrot, samedi M. de Lamartine. Dimanche chez madame Récamier (ma meilleure soirée), j'y retrouve les Corcelles, Lasteyrie, etc.

Il y fait la lecture de son *Prométhée* ; il est fêté, choyé par madame Récamier et Ballanche. Ary Scheffer veut faire son portrait, et assure qu'il ressemble au vrai Faust de Marguerite.

Il se lie avec Mickiewicz, à qui il trouve « l'air gracieux et sauvage, jeune et naturel, avec beaucoup d'élévation morale et de mysticisme, contraste parfait avec Heine, au sourire judaïque, doucereux. »

A propos de ce dernier, il disait :

» Je ne recherchais pas Henri Heine, et peut-être est-ce là une des raisons qui le rendaient si empressé. Il venait encore très souvent en 1837, et ne me parlait que d'*Ahasvérus*.

Il avait pris pour texte de plaisanteries mes bottes, je ne sais pourquoi. Il lui fallait toujours un sujet pour rire. Sauf ces bottes qu'il ne trouvait pas suffisamment cirées, on ne pouvait rien dire à quelqu'un de plus aimable et de plus enthousiaste. Chez lui, la conversation visait toujours au trait, au brillant ; il avait, en effet, infiniment d'esprit. »

Je trouve une foule de billets et quelques aimables lettres de plusieurs personnes qu'Edgar Quinet vit cet hiver : M. de Lamartine lui reproche d'être un ingrat, de n'être pas venu passer plusieurs jours sous les ombrages de Saint-Point. M. de Chateaubriand lui écrit, le 21 mai 1838, après la publication de *Prométhée* :

Je vais bientôt lire votre beau poème, admirer ce que j'ai déjà entendu et ce que je ne connais pas encore :

Tous ces accords vivants qui partent du désert.

Dans un autre billet, il lui offre son dernier ouvrage, *Essais de littérature :*

Il ne vaut pas la peine de vous en occuper; mais vous verrez du moins dans mon empressement le prix que j'attache à vous rappeler mon nom et à vous réitérer l'hommage de mon admiration. Continuez vos beaux travaux, et consolez-nous du monde matériel où nous sommes condamnés à vivre.

CHATEAUBRIAND.

Ce même hiver, Sébastien Cornu fait le grand portrait à l'huile, et David (d'Angers), qui venait de terminer un médaillon d'Edgar Quinet, lui écrit en ces termes :

Paris, le 26 avril 1838.

Mon ami, votre lettre est venue me tirer d'embarras, car je ne savais où vous envoyer votre médaillon ; je viens de faire remettre à la diligence une petite caisse adressée à madame votre mère, contenant un bronze et deux épreuves en plâtre. Je suis bien heureux que votre dernier voyage m'ait procuré l'occasion désirée depuis si longtemps par moi de faire cet essai d'après votre profil. C'est un honneur pour ma collection, et j'éprouve une grande satisfaction d'avoir rendu cet hommage à votre génie, que j'apprécie si bien. Je suis aussi heureux de penser que cet ouvrage, qui sera probablement attaché au mur de votre cabinet, fixera quelquefois vos regards, et vous rappellera un homme qui vous a voué une sincère amitié et qui sera heureux de vous en donner des preuves en toutes circonstances.

Je suis encore sous le charme d'admiration de votre *Prométhée*. C'est une œuvre grande et sublime.

Votre bien dévoué de cœur

DAVID.

Les dîners hebdomadaires au Palais-Royal réunissaient encore des hommes que les divergences politiques allaient bientôt s'parer à jamais : Montalembert et M. de Tocqueville, Lacordaire et Ampère, Sainte-Beuve, Magnin, Léon Faucher, M. de Corcelles.

Que d'anecdotes sur ces dîners! Entre autres. Edgar Quinet se souvenait d'une interpellation comique de M. Magnin, qui lui demandait brusquement, tout en découpant un gigot : « Quinet, que pensez-vous de l'avenir des r l'gions? »

On ne réussit jamais à entraîner Michelet à ces réunions; il préférait attendre son ami dans sa maison hospitalière, rue des Postes, où il avait un beau jardin égayé par les fleurs, par ses deux enfants, Charles et Adèle, et où Edgar Quinet se sentait comme chez lui.

A propos de M. de Tocqueville : « Il faut convenir qu'il avait un abord glacial, disait Edgar Quinet. Et moi aussi, j'étais obligé par là à une réserve extrême. Je sentais que ce monde n'était pas ami, je ne voulais pas me livrer; on m'observait. Avec mes amis, je bavardais comme une pie; mais, dans cette société, c'était différent. Fauriel me rapporta qu'un jour, après un dîner chez M. Guizot, celui-ci dit : « Quinet est très bien, mais il ne » parle pas assez [1]. »

Il avait beaucoup d'affection pour M. Fauriel, et vantait sa parfaite courtoisie de troubadour. L'auteur de *la Poésie provençale* a écrit pour *Prométhée* et pour *Napoléon* des notes critiques minutieuses (écrites, puis discu-

1. *Mémorial d'Ex l.* inédit.

tées de vive voix). Il n'a fait cela pour personne que pour son ami Quinet. Il voulait même rendre compte d'*Ahasvérus*, tant il l'aimait.

Une société dont je n'ai pas encore parlé est celle de la *Revue des Deux Mondes*. Edgar Quinet a été un des fondateurs de cette *Revue*, en 1831, et son collaborateur pendant plus de trente ans. Il était fort lié avec le directeur et gardait les moindres souvenirs de leur intimité :

« Un jour, il vint à moi, l'air sombre, préoccupé : « Quinet, vous vous êtes beaucoup occupé de symbolique, » me dit-il. « Vous allez me rendre un service ; je veux envoyer » un bouquet à la tante de mademoiselle X***. Quelles sont » les fleurs qui expriment la douleur, le désespoir, le » deuil ? — Mais, il me semble que ce sont les cyprès, les » soucis », dis-je. « — Bien ! » dit-il. Et il va commander son bouquet de soucis, de cyprès pour la tante de celle qu'il aimait sans espoir.

» A quelques jours de là, j'allai voir où il en était. Je le trouve avec Bocage, tous deux en habit noir, tirés à quatre épingles. Ils me racontent qu'ils venaient de tenter une démarche pour obtenir la main de mademoiselle X***.

» Bocage devait porter la parole ; son talent, son éloquence attendriraient la famille. En effet, ils se présentent, et Bocage, d'une voix dramatique : « Madame, vous » voyez mon malheureux ami ! Il est incapable de proférer » un mot, d'exprimer sa douleur. » Le prétendant met la main sur son cœur, incline la tête, fait un geste désespéré. Bocage continue à plaider ; il expose les sentiments de son ami, qui adhère par signes éloquents à tout ce discours. Finalement, l'éloquence de l'un, la per-

sévérance de l'autre l'emportèrent, et la demande fut accueillie. »

Edgar Quinet retrouvait à Paris ses amis Arconati, Colegno, M. Berchet, le comte Arrivabene (qui a laissé des *Mémoires* sur sa détention au Spielberg, et que nous revîmes à Bruxelles, pendant l'exil), Léon Faucher et sa charmante femme. Il aimait aussi beaucoup Pierre Leroux, alors dans tout l'éclat de la jeunesse. C'était une société tout à fait selon son cœur. Ce même hiver, il se lia avec les généraux Laydet, Duvivier, mort dans les fatales journées de Juin, et avec le général Petit, qui demeurait aux Invalides. Avec eux, il s'entretenait de choses de guerre, il se donna la tâche de rétablir la vérité sur l'affaire des Quatre-Bras. A cet effet, il écrivit des notes que son ami, M. le duc d'Elchingen, communiqua à M. Thiers.

Cependant la vie des salons, ces brillantes causeries, n'étaient pas tout, et ne pouvaient donner le change sur le vide en politique, sur l'énervement général. Une politique vieillotte étendait son voile terne sur l'esprit public, et plus d'un jeune et ardent ami de la liberté commençait à se sentir glacé.

Edgar Quinet écrit à sa mère :

Deux hommes sont restés debout à leur poste, et conformes à eux-mêmes : M. de Lamennais, la plume à la main, et mon pauvre général Dembinski, qui se débat et se ronge dans l'oisivité comme un lion dans sa cage.

Il raconte ses soirées chez la princesse Belgiojoso, où il fait la connaissance de « madame Guiccioli, aux belles

boucles blondes ». La tête ébouriffée de la spirituelle miss Clarke apparaissait, entre toutes ces charmantes et brillantes femmes, « avec autant de tranquillité que si elle était la Vénus de Milo en personne ». Il allait très souvent chez la princesse Belgiojoso; elle l'invitait à Marly, et entreprit même de faire son portrait à l'huile. Il posa plusieurs fois; mais la ressemblance ne réussissait guère. Ce portrait, à vrai dire, était horrible, ce qui n'empêchait pas les familiers de la princesse de se répandre en éloges, en flatteries, répétant sur tous les tons : « Ah! princesse, si celui-là n'est pas ressemblant!... Frappant, frappant de ressemblance! »

M. Cousin venait aussi chez la *principessa :*

« Ce pauvre M. Cousin était pour moi aussi mal que possible. S'il eût été en son pouvoir d'étouffer ma carrière, il l'eût fait; mais il me recevait avec les mêmes démonstrations d'amitié qu'autrefois[1]. »

Peut-être est-ce le moment de revenir encore une fois sur M. Cousin, sujet intarissable de causeries pendant nos soirées d'exil :

« C'est inouï comme on se laissait prendre à ces grands bras qui gesticulaient sans cesse. Et l'Académie des sciences morales et politiques a été menée par ce berger! Ah! je l'ai bien connu. J'avais vingt-deux ans, je puis dire qu'il a exercé sur moi toutes les séductions; eh bien, ces brillantes vocalises ne m'ont pas fasciné; je sentais que le son rendait creux. M. Cousin a du talent, il s'est approprié le style du XVIIe siècle, mais il n'a pas d'idées

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

à lui; depuis quarante ans que je le connais, il ne m'a appris ni un fait, ni une idée.

» Ses derniers livres sont médiocres, bien médiocres. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il était supérieur à ses ouvrages, du moins par la gesticulation et par la mise en scène. Son talent n'a pas été tout ce qu'il aurait pu être comme originalité de formes; il s'est trop modelé sur le XVIIe siècle, il s'y est trop renfermé. Il écrivait la langue du XVIIe siècle, comme on faisait des vers latins au XVIe siècle.

» On a eu raison de dire que tout le monde signerait une page de M. Cousin, tant le style est effacé, presque absent.

» M. Cousin était un esprit bureaucrate.

» Même à propos du *Vrai*, du *Beau* et du *Bien*, M. Cousin trouve moyen de rendre surannées les plus belles idées, les plus belles choses. On ne trouve rien de neuf dans cet esprit.

» Le métaphysicien allemand Daub avait raison plus que je ne pensais, lorsqu'il prétendait que la philosophie de M. Cousin était bonne tout au plus « pour amuser les de-
» moiselles d'un pensionnat, un dimanche ».

» Quel savoir-faire il a fallu à cet homme, pour arriver à la célébrité, à la gloire! Faire mousser son nom avec rien!

» Et quel despotisme aveugle dans le caractère! Étrange philosophe! Obscurantisme orné de philosophie; intolérance contre tous ceux qui ne passaient pas par le trou d'aiguille du catholicisme. C'était déjà un 2 Décembre contre les idées philosophiques, l'oppression sur les esprits.

» M. Cousin disait à l'évêque B***, qui en fut lui-même scandalisé : « Monseigneur, s'il y a dans votre diocèse » un homme, je ne dis pas hostile, mais simplement » indifférent au catholicisme, dénoncez-le-moi, et je le » destituerai sur-le-champ. »

» Et son spiritualisme! C'est de la gendarmerie spiritualiste, sans autre but que d'étouffer la libre pensée sous le nom de matérialisme. Ah! je dévoilerai ces procédés de gendarmes spirituels. Ces gens-là ne peuvent me détester plus qu'ils ne font.

» Si on recueillait les singuliers aphorismes de M. Cousin! « Le Christianisme en a pour trois cents ans dans le » ventre. » « La Sorbonne est une belle dame dont il faut » gagner les faveurs. »

» Et ce mot sur Descartes! L'éditeur Levrault avait réimprimé les œuvres de Descartes et engageait M. Cousin à écrire une préface, pour rehausser la valeur de cette nouvelle édition. Cousin promet, fait attendre vainement le libraire, et finalement lui dit : « Écoutez » donc, je ne puis vraiment pas écrire cette préface; car, » il ne faut pas l'oublier, au bout du compte, *Descartes* » *était un proscrit, il était mal avec le gouvernement.* »

» Et l'éditeur, pour le fléchir : « Ah! monsieur Cousin, » il y a prescription! »

» J'ai revu M. Cousin, pour la dernière fois, aux abords de la *Revue des Deux Mondes*, en 1837 : « Que faites-» vous maintenant? » me demanda-t-il. — Un *Prométhée.* » — Ah! il faudra le faire représenter. » — Mais non, ce n'est pas une pièce, c'est une œuvre de lutte... — « La » lutte? mais vous y êtes toujours. »

Edgar Quinet se proposait de continuer l'*Histoire de mes Idées*, et d'y raconter mille curieuses anecdotes sur celui dont maintes publications récentes ont révélé le caractère.

Et pourtant, malgré sa sévérité pour M. Cousin, il éprouva un regret en apprenant sa mort : « C'est lui, le premier, qui a popularisé les idées philosophiques en France, vers 1825. Mais il a fait tant de mal par son éclectisme à ceux qui n'ont pas eu la force de lui résister! Béranger aimait beaucoup un mot que j'ai dit, dans un de mes cours au Collège de France, et que j'appliquais à M. Cousin. Le diable dit : « Cessez de penser et je vous faisacadémicien [1]. »

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

IV

EXAMEN DE LA VIE DE JÉSUS. — LES DEUX THÈSES

1838.

Dans une de ses lettres de 1838, Edgar Quinet se caractérise lui-même en parlant de son « aveugle fureur de la vérité ». Et déjà il disait : « Je ne plierai pas le genou. »

L'*Examen de la vie de Jésus* a été écrit immédiatement en sortant du tourbillon parisien.

Sa famille, revenue de Nice, lui donne rendez-vous à Lyon. Ces quelques jours à l'hôtel de Milan sont restés parmi ses chers souvenirs. Pour faire plaisir à celle qu'il aime, il retourne pour quelques semaines à Heidelberg; le petit pavillon caché dans les lilas était tout préparé. Que de fois son cœurs' était élancé vers cet abri. même alors qu'il était le plus fêté, choyé par des personnes

illustres! Tout cet éclat lui laissait un vide que l'affection et le travail pouvaient seuls combler.

C'est dans sa retraite du Neckar, aux premiers bourgeons d'avril 1838, aux premiers chants d'oiseaux, qu'il écrit l'*Examen de la vie de Jésus*.

Il avait fait la connaissance du docteur Strauss à Tubingue, et fut très surpris de trouver en lui, au lieu d'une âme de bronze, « un jeune homme plein de candeur, de modestie, une âme douce, presque mystique, et comme attristée du bruit qu'elle a causé. »

L'*Examen de la vie de Jésus* n'est pas une œuvre de foi ni de poésie, mais une revendication de la personnalité humaine. Ce qu'Edgar Quinet combat dans Strauss, c'est le système allemand qui nie toute individualité, et qui met sur le compte des masses ce qui fut l'élan, l'acte réfléchi d'un seul esprit.

Il plaide pour l'existence réelle de Jésus aussi bien que pour celle d'Homère. Il combat le symbolisme excessif des Allemands, qui supprime la vie, la réalité et qui remplace l'existence d'un homme par une vague formule d'histoire ou de philosophie. Dans la poésie, ils effaçaient Homère; dans l'histoire, les héros; dans l'Évangile, Jésus.

Edgar Quinet croit que les grandes individualités sont nécessaires pour soutenir la raison, l'intelligence et la vertu des masses.

Son interprétation de l'Évangile est humaine et philosophique.

Il ne s'arrête pas à la partie surnaturelle de la révélation. Après l'école française et anglaise du XVIIIe siècle,

ce système eût manqué de nouveauté. Il constate, en passant, le langage nu, géométrique, de Strauss, qui ne se déride pas une seule fois pendant quinze cents pages. De toutes ses propositions les plus audacieuses, pas une qui n'ait été débattue, soutenue, cinquante ans avant lui. Pour Kant, les Écritures n'étaient qu'une suite d'allégories morales, commentaires de la loi du Devoir. Pour Schelling, un des accidents de l'éternelle révélation de Dieu dans la nature et dans l'histoire. Pour Hegel, le principe moral de l'Évangile est divin, même si l'histoire en est incertaine.

Edgar Quinet distingue deux scepticismes : l'un, d'origine païenne, emprunte ses arguments à Julien, et explique la partie miraculeuse par la fraude et l'aveuglement ; Voltaire se sert de cette méthode, Lessing y incline. L'autre scepticisme procède de Spinosa ; ses disciples directs sont Gœthe, Schelling, Hegel, Schleiermacher. Toute l'exégèse allemande est en germe dans les écrits de Spinosa ; c'est de lui qu'est née l'interprétation de la Bible par les phénomènes naturels.

Le miracle n'a été dans la réalité qu'un fait très simple, grossi à l'origine, tantôt par une erreur dans le texte ou par une ligne du copiste, prodige qui n'a jamais existé que dans les secrets de la grammaire ou de la rhétorique orientale. Pour convertir l'Allemagne au doute, il fallait le scepticisme caché sous la foi, l'interprétation allégorique. Ce système remonte à Origène : *La lettre tue, mais l'esprit vivifie.* On imagina de substituer à la lettre des Évangiles une mythologie métaphysique. Par exemple : le crucifix, c'est l'infini sus-

pendu dans le fini. Ou bien, l'idéal crucifié dans le réel.

Les théologiens allemands effaçaient chaque jour un mot de la Bible, et n'en restaient pas moins paisibles sur l'avenir de la religion ; Schleiermacher, seul, eut la certitude d'une crise.

Les idées que Wolf appliquait à *l'Iliade* et Niebuhr à l'histoire romaine, furent transportées dans la critique des Écritures. De Wette entre le premier dans ce système. Edgar Quinet analyse les devanciers de Strauss, les nuances diverses des écoles religieuses, la mysticité sainte de Néander, l'orthodoxie inflexible de Hengstenberg, l'éclectisme savant d'Ullmann, le théisme évangélique de Paulus, etc.

Lorsqu'il fit la connaissance de Strauss, tout le débat se concentrait sur l'authenticité de saint Jean : « C'est désormais pour nous la grande question, » disait Strauss à Quinet.

Strauss ne nie pas absolument l'existence de Jésus; il en conserve le baptême, les disciples, l'immolation par les pharisiens. Seulement c'est la doctrine de Jésus qui a disparu. Il ne lui laisse pas même le sermon sur la montagne; il examine froidement si Judas était un honnête homme méconnu.

L'érudition, l'indépendance d'esprit, la fermeté du docteur Strauss sont incontestables ; mais son système est préconçu; il se laisse entraîner à une intolérance logique qui va jusqu'au fanatisme. Ce qu'Edgar Quinet reproche aussi à cet ouvrage, c'est que des connaissances prodigieuses ont étouffé chez l'auteur le sentiment de

toute réalité. Cette négation absolue, systématique, de toute vie appauvrit la nature et la pensée.

O docteur! combien de miracles se passent dans les âmes, et que la connaissance des livres ne nous enseignera pas! Que l'enthousiasme, et l'amour, et les révolutions, sont là-dessus nos grands maîtres! Qu'ils savent de choses que toutes les bibliothèques du monde ne nous enseigneront jamais [1]

Strauss met tout sur le compte de l'imitation biblique, de l'érudition, tandis qu'Edgar Quinet explique naturellement les récits de l'évangéliste. D'un côté, l'autorité de Jésus, la puissance attachée à ses traits, à sa voix, à son geste, à sa parole mystérieuse, et, de l'autre, des pêcheurs saisis par cette parole, entraînés, subjugués, fascinés par cette grandeur qui apparaît au milieu d'eux.

N'avons-nous pas vu, de nos jours, l'enthousiasme saisir ainsi des hommes du peuple en Italie, et Garibaldi exercer sur les foules un prestige comparable à celui de Jésus?

Il n'y a pas un incident de la vie de Jésus que Strauss n'ait réfuté: la scène du désert n'a aucune réalité, aucun fond historique. Edgar Quinet, au contraire, examine la vie intérieure du Christ:

Au moment d'achever de se révéler, il se recueille dans le désert. Qui peut savoir les angoisses, les combats qui l'ont assailli en ce moment? Avant de jeter l'humanité dans l'avenir, qui sait si le révélateur n'a pas hésité dans son cœur, si le doute n'a pas approché de lui?.. Relevé de cet abattement mortel, la lumière intérieure reparaît pour lui; il reprend possession de lui-même jusqu'au Calvaire... Dans tout cela, où est l'im-

1. Voy. *Examen de la vie de Jésus.*

possible? où est l'imitation? où est la fable? Il est bien plus simple de reconnaître que l'Évangile, c'est la transfiguration de l'histoire intérieure et des pensées de Jésus[1].

Le docteur Strauss, enseveli dans la littérature des rabbins et du Talmud, a tout réduit en abstractions. S'il avait visité l'Orient, les mœurs du peuple eussent éclairé son sujet.

Edgar Quinet cite à ce propos des faits dont il a été témoin pendant son voyage en Grèce, et à son retour, sur les côtes de Malte, dans les mêmes eaux où l'on place le naufrage de saint Paul: rien ne serait plus facile que de convertir ses propres aventures en un mythe, emprunté aux Actes des apôtres.

On ne peut pas admettre que le christianisme soit un effet sans cause; que tout appartienne à une invention mythologique; que, dans les Écritures, rien ne porte l'empreinte de la réalité.

Edgar Quinet croit que le règne intérieur d'une âme est plus grand que l'univers visible. L'âme infinie de Jésus a servi de fondement à la théogonie chrétienne. La vie de Jésus montre que, dans l'intérieur de chaque conscience, habite l'infini, et que la pensée de chaque homme peut se répandre et se dilater jusqu'à embrasser et pénétrer tout l'univers moral. Cette conclusion est bien plus utile au progrès moral de l'individu que les raisonnements métaphysiques du docteur Strauss, pour qui l'inspiration de la beauté, de la justice, de la vérité,

1. *Extrait analytique.*

est une simple progression arithmétique ou géométrique.

Spinosa, dans une de ses lettres, dit : « Il n'est point indispensable de croire au Christ selon la chair, mais bien à ce fils éternel de Dieu, c'est-à-dire à l'éternelle sagesse qui se manifeste en toutes choses, principalement dans l'esprit de l'homme, mais plus encore qu'en tout le reste, en Jésus-Christ. »

Je ne résiste pas au désir de citer encore cette conclusion :

Si l'homme n'avait pour lui que le raisonnement, il tomberait, de négation en négation, dans le dernier cercle du néant. Si l'homme n'avait que la foi, il serait emporté sans retour, par delà toute réalité, aux plus extrêmes limites de l'infini. Mais du conflit de ces deux forces opposées se compose le mouvement régulier de l'humanité, comme des deux forces qui se disputent chaque étoile se compose l'orbite qu'elle parcourt dans ses révolutions annuelles[1].

Michelet écrit à son ami que « l'*Examen de la vie de Jésus* excite à Paris une admiration universelle; il place très haut cet ouvrage d'une érudition énorme ». Pour obtenir la certitude sur un seul point, pour vérifier un fait. Edgar Quinet remuait des monceaux d'in-folios.

Des travaux si importants lui ouvrent enfin les portes de l'enseignement. M. de Salvandy, alors ministre de l'instruction publique, lui offre une chaire à la Faculté de Lyon qu'il vient de créer. L'Université de Strasbourg veut le garder comme professeur; un moment il est incertain sur le choix; car le recteur et les professeurs mettaient les plus grandes instances à lui faire accepter

1. Voy. *Examen de la vie de Jésus.*

Strasbourg. Les ressources de cette ville savante étaient à considérer. Pourtant, comme il le dit à sa mère : « En faisant de la philosophie pour le peuple ouvrier lyonnais, je ferai des progrès en clarté. »

Il se décide pour Lyon.

C'est encore Michelet qui lui annonce le premier la création de cette chaire : « Si Quinet la veut, elle sera à lui; il ferait bien d'accepter. Lyon est le chemin de Paris. Il réussira à Lyon, s'il sait se proportionner. Il faut plaire à Lyon, pour n'y pas rester. »

La condition préalable, c'est qu'il faut être docteur ès lettres. Edgar Quinet passa ses deux thèses, et fut reçu docteur.

En revenant sur cette époque :

« Jamais je n'ai tant travaillé, disait-il, que pendant mon dernier séjour à Heidelberg, en 1838. Je me plongeai d'abord dans la théologie allemande; rien ne m'a échappé; j'ai tout passé en revue, tout analysé, et j'ai écrit *la Vie de Jésus*.

» Après cela, j'ai fait mon cours préparatoire pour Lyon. Puis ma thèse latine et ma thèse française. Enfin le discours d'ouverture : *Unité morale des peuples modernes*. » Les deux thèses furent soutenues publiquement, le 25 janvier 1839 la thèse en philosophie *Essai d'une classification des arts*. Le 1er février la thèse latine : *De Indicæ poesis antiquissimæ naturâ et indole commentatio litteraria*. »

M. Louandre, dans la *Revue des Deux Mondes*, rendit compte de ces thèses et déclara que Edgar Quinet était un des premiers latinistes du temps.

L'examinateur M. Bruch appartenait à la gauche du protestantisme. L'abbé Bautain était aussi un des examinateurs. Séance très solennelle, Edgar Quinet parla avec tant d'éclat, obtint un si grand succès, qu'il passa à l'unanimité ; tous ses supérieurs hiérarchiques vinrent à la fin de la séance se jeter dans ses bras.

Pendant ce séjour à Strasbourg, il fit la connaissance du père Gratry. Voici comment il le jugeait trente ans plus tard :

« L'abbé Gratry a écrit sur un thème fait d'avance ; pour lui, l'Église est pleine de mansuétude ; il nie toutes les persécutions, et prétend qu'elle était opposée à la révocation de l'édit de Nantes ; que rien n'est plus tolérant que le catholicisme et surtout que l'Inquisition. C'est véritablement le procédé du sacré arsenal qui faisait brûler les pieds aux torturés par le bourreau, en leur vantant sans cesse la piété, l'amour de notre sainte mère l'Église.

» Le père Gratry était comme ces oiseaux dressés par l'oiseleur pour en attraper d'autres. On leur attache une ficelle à la patte, ils se mettent à voleter, à chanter, ils ont l'air libre ; les autres oiseaux se disent : « Mais voyez » comme ils sont contents, comme ils ont la liberté de » leurs mouvements ! » Et, en approchant à leur tour, ils sont pris au piège[1]. »

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

V

COURS DE LYON

(1839-1840)

Le voilà enfin casé dans l'enseignement. Edgar Quinet logeait à Lyon, rue de Jarente, 9, près du rempart d'Ainay; il était si pauvre, et les professeurs étaient si mal rétribués, qu'il fallait ses habitudes d'extrême simplicité pour faire face à l'établissement le plus modeste. Une table en bois blanc recouverte de toile cirée lui servait de bureau pendant qu'il écrivait le *Génie des Religions*; le reste de l'ameublement n'était pas beaucoup plus somptueux.

La société qu'il voyait à Lyon était fort restreinte. On lui disait qu'il fallait s'attendre, dans les commencements, à un auditoire composé d'étudiants apathiques, somnolents, de quelques vieux prêtres et de vieux négociants; que tout était à créer. En tout cas, ce ne fut pas long.

A la seconde leçon, l'assistance est doublée, et finit par atteindre douze cents auditeurs déjà transformés, électrisés.

C'est une chose des plus instructives, des plus consolantes, que de constater, dans la Correspondance d'Edgar Quinet, la rapide transformation de l'esprit public à Lyon, en 1839 et 1840 : la ville semblait absolument cléricale, la jeunesse endormie, le peuple écrasé. Il ne fallut qu'une parole de vie pour créer cet auditoire, à la fois enthousiaste et sérieux ; car le sujet était des plus élevés, surtout pour une cité de commerçants et d'ouvriers. Il ne s'agissait de rien moins que du *Génie des Religions*. Passionner la foule pour les plus hautes questions de philosophie et de morale, l'éclairer, l'initier à la science des origines, faire l'histoire des religions et des institutions politiques, montrer le lien étroit qui relie les unes aux autres, renverser les idées surannées établies en ces matières, proclamer les principes nouveaux sur lesquels sont venus s'appuyer tous les ouvrages de même nature, animer, vivifier le sujet par des incursions dans le domaine de l'art, revêtir ces grandes idées d'une langue à la fois poétique et simple, familière et propre à toucher les cœurs, voilà ce qu'ambitionnait le cours d'Edgar Quinet.

L'étude approfondie des textes sacrés de l'Orient, de patientes recherches d'histoire, de philologie, ont préparé ce cours ; mais les voyages en Grèce, en Italie, ont fourni la partie vivante, colorée, du *Génie des Religions*.

Ce qui rend les ouvrages d'érudition d'une lecture difficile et les prive de charme, c'est que tout y est pure

opération de l'intelligence. Retremper la science dans les sources fraîches de la nature, vivre sous les cieux et dans les lieux qu'on décrit, observer les mœurs et la langue moderne des peuples qui habitent les ruines qu'on vient étudier, c'est communiquer à une œuvre la réalité de la vie.

Toutes ces leçons ont été entièrement refondues dans le *Génie des Religions*; la seule qui subsiste dans le texte primitif, c'est le discours d'ouverture.

La *Revue du Lyonnais* rendit compte de ces premières leçons :

M. Edgar Quinet a récemment débuté, en présence d'un auditoire nombreux, d'un auditoire d'élite. Nous connaissions par avance la poétique imagination de l'auteur d'*Ahasvérus*, et ses premières leçons nous ont fait comprendre que nous aurions de belles et savantes études sur l'histoire comparée des littératures, des religions, des sociétés. M. Quinet a un débit attachant, un geste expressif. Son langage parlé n'offre pas toute la luxuriance de son langage écrit, mais il est plus clair et plus saisissant, tout en restant suffisamment pittoresque et imagé; il est toujours fidèle à la pensée, à une pensée vaste[1].

Deux autres extraits du même Recueil donnent l'idée du mouvement intellectuel de Lyon, et du profond intérêt avec lequel l'auditoire suivait son nouveau professeur :

Son cours n'est autre chose qu'une histoire générale de la civilisation par les monuments de la pensée humaine. Hâtons-nous de dire que, si notre époque est appelée à résoudre un tel problème, nous pouvons tout espérer de

1. *Revue du Lyonnais* (1839), t. IX, p. 320.

M. Quinet. Puits de science et d'érudition, génie vaste et profond, coup d'œil large et pénétrant qui embrasse tous les temps et tous les lieux avec tous leurs rapports, et, ce qui est le complément, sinon la condition indispensable du génie, une âme droite et candide, voilà ses moyens de solution...

D'après les considérations qui précèdent, on conçoit que M. Quinet ait fait sensation à la Faculté de Lyon; sa parole a trouvé dans son nombreux auditoire les plus vives et les plus complètes sympathies[1].

Suit une analyse du discours d'ouverture sur l'*Unité morale des peuples modernes*.

Voici comment on jugeait la parole du professeur :

Le style de M. Quinet est tout à la fois précis et nerveux, substantiel, riche de grandes images, parsemé d'éclairs soudains qui saisissent et transportent, plein de magnificence et de grandeur. L'expression est toujours rigoureusement asservie à la pensée : point de luxe de métaphores; point d'ambitieux ornements, pas un mot inutile, simplicité et richesse. La parole du professeur traverse rapidement l'oreille, flatte en passant ou exalte l'imagination, et descend toujours jusqu'au fond de l'intelligence. Il faut que M. Quinet ait creusé largement et profondément sa matière; car il a de ces phrases qui remuent tout un monde d'idées, de ces propositions qui contiennent tout un livre. Il sait faire entrer dans son expression la multitude entière des choses qui s'étendent sous le regard de son intelligence. Voilà pourquoi on désespère de le rendre quand on n'a ni sa vaste érudition, ni son coup de pinceau.

La voix de M. Quinet est grave, son débit plein d'énergie et fortement accentué, sa pose négligée et sévère, son geste brusque et tranché. Sur sa figure animée rayonne son âme tout entière. Son œil a quelque chose d'inspiré; il est tellement possédé par son idée, que son être intellectuel semble

1. *Revue du Lyonnais*, t. IX, p. 443.

tout entier transporté au sein du monde dont il vous parle. On a dit que le débit et le geste de M. Quinet manquent de correction, d'élégance et de grâce. Est-ce une louange, est-ce un blâme? Pour nous, le débit comme le geste le plus parfait, c'est non le plus pur et le plus correct, mais le plus expressif et le mieux en harmonie avec le drame intérieur de la pensée...

Tel est, à quelques égards, le professeur de littératures étrangères de la ville de Lyon. Je dis à quelques égards; car, si nos impressions et quelques notes prises rapidement à chaque séance nous ont fidèlement servi dans l'appréciation du talent de M. Quinet, et dans la reproduction de l'esprit de ses leçons, nous sommes loin d'avoir donné la moindre idée de sa belle et grande imagination, de sa poétique éloquence.

La ville de Lyon a droit de se glorifier dans sa Faculté des lettres... Elle peut se flatter que sa chaire de littérature étrangère n'a pas de rivale en France[1].

On me pardonnera d'avoir exhumé ces citations: elles marquent l'élévation d'esprit qui animait la presse et l'auditoire lyonnais en 1839, ces temps qui semblent si éloignés et si parfaitement oubliés!

Deux hommes qui ont acquis depuis un nom éminent l'un comme poète, l'autre comme critique, MM. Victor de Laprade et Saint-René Taillandier, alors de très jeunes gens, étaient au premier rang des auditeurs, ils ne manquaient pas une leçon et devinrent des disciples et des amis fidèles d'Edgar Quinet. M. de Laprade écrivit une série d'articles dans la *Revue du Lyonnais*, pour répandre le succès de ce cours, où la science était vivifiée par la flamme de l'apostolat.

1. *Revue du Lyonnais*, t. IX, p. 470.

Je tiens trop au jugement d'un homme qui est une gloire lyonnaise pour ne pas donner au moins une de ses pages sur les débuts du professeur :

M. Quinet nous promet pour cette année une *Histoire des Religions*, et, déjà, il a posé sous nos yeux les premières pierres de ce monument. Après avoir complété l'ensemble de ses vues sur l'Inde par une leçon sur la littérature dramatique de cette contrée, il a suivi l'esprit humain de l'Inde dans la Perse, et nous a retracé, avec une étincelante concision, le développement de la pensée religieuse à travers les institutions des mages et les temples de Persépolis.

Un auditoire toujours plus nombreux et plus attentif se pressait pour entendre la parole du poète, cette parole si ferme, si profonde, si colorée, qui décèle également le penseur et l'artiste, et garde ce quelque chose de spontané, d'imprévu et de saisissant qui, chez les habitués des chaires et des tribunes, s'efface si vite sous le brillanté artificiel et la rondeur des périodes. Le sujet que M. Quinet se propose de traiter ne peut manquer d'attirer plus vivement encore les regards du monde littéraire sur notre Faculté des lettres... Le choix même du sujet pour un cours de littérature est le fait d'une grande puissance intellectuelle ; il a été heureusement inspiré à celui de nos écrivains qui est placé au point de vue le plus favorable pour le traiter ; nous espérons qu'il en sortira un des livres remarquables de notre époque. *L'Histoire des Religions* est un sujet neuf, tout à fait neuf... Deux espèces d'écrits ont été faits sur les religions, des diatribes où elles ont toutes été également attaquées comme l'œuvre constituée de la crainte et de la fourberie, des apologies où un culte se posant comme le seul vrai renvoie à chacun des autres le reproche de mensonge et d'absurdité que quelques hommes, usurpant le nom de philosophes, ont fait peser sur toutes les manifestations de la pensée religieuse. A travers ce mouvement d'attaque et de défense, l'*Histoire des Religions* est restée à faire ; elle demandait une époque dégagée de haine et d'amour comme la nôtre, et, dans cette époque, un écrivain profondément doué du sens historique, prompt à se pénétrer de l'esprit des temps et des

lieux, rempli de cet instinct synthétique qui démêle l'immuable et l'universel dans ce qu'il y a de plus relatif et de plus passager, un homme enfin qui tînt un compte égal de la raison individuelle et de la raison commune, et qui eût assez d'impartiale critique pour suivre, à travers le labyrinthe des traditions diverses, la grande tradition de l'humanité. Les facultés du philosophe et du poète, personne ne sera tenté de les contester à M. Quinet; tous ceux qui ont lu et compris ses beaux ouvrages assez pour se faire une idée juste de sa personnalité littéraire, penseront avec nous qu'il est dans les conditions les meilleures pour écrire une *Histoire des Religions*. Nous tiendrons les lecteurs de la *Revue* au courant de ce cours que Paris nous envie et qui marquera profondément sa trace dans notre ville[1].

VICTOR DE LAPRADE.

Après MM. Saint-René Taillandier et Victor de Laprade, il faut compter, parmi les excellents amis de ce temps-là, M. Blanc Saint-Bonnet qui, depuis, s'est signalé parmi les plus fougueux ultramontains. En 1839 et 1840, son amitié pour Edgar Quinet, ses sympathies pour ses idées étaient des plus chaleureuses. Il possédait une maison de campagne sur le sommet d'un monticule très escarpé, la vue y était admirable; on planait de là-haut sur tout le Lyonnais. Cette belle retraite fut mise à la disposition d'Edgar Quinet; pendant les vacances, il y passait plusieurs semaines, il établissait là sa famille quand ses affaires l'appelaient à Paris.

Je ne me lassais pas de demander des récits sur ces temps de Lyon, l'appartement de la rue Jarente, le genre

1. *Revue du Lyonnais*, t. X, p. 472.

de vie qu'il menait, les relations du monde, le cours à la Faculté. Ce cours était fait d'abord au musée, puis dans la grande salle des assises, quand l'auditoire devint trop nombreux. Lorsqu'il y avait à juger des causes importantes, on était obligé de contremander la leçon qui avait lieu dans la même salle.

» J'étais si absorbé par mon cours que les choses extérieures n'avaient pas de prise sur moi. Ainsi je ne me souviens pas d'avoir fait avec Minna des promenades dans ces beaux environs de Lyon, que je connaissais si bien, depuis le temps où j'étais au collège. Une fois seulement nous allâmes à Oullins, chez l'excellent Lortet, mon vieil ami. Il y avait là de magnifiques ruines, des aqueducs romains. Mais notre grand séjour chez Saint-Bonnet, voilà un souvenir très distinct. Il n'était pas encore le fervent catholique qu'il devint plus tard; il avait l'air d'un jeune philosophe allemand, avec ses cheveux blonds flottant sur les épaules, sa figure fine, pensive, élégante; il était un de mes plus fidèles et ardents auditeurs. Son insistance affectueuse de nous avoir à sa campagne me fit accepter. Nous y allâmes donc, Minna et sa sœur Marie. Minna avait toujours près d'elle une sœur ou son jeune frère compromis dans les affaires politiques de l'Allemagne et qu'on fit entrer plus tard dans la légion étrangère d'Afrique.

« Cette montagne où perchait la maison de Saint-Bonnet était en forme de pain de sucre, couverte des plus belles prairies et même de quelques bois; mais les forêts étaient plus bas. Le logement se composait de plusieurs bâtiments attenant les uns aux autres, c'étaient des fermes.

» Je me levais de grand matin, je prenais mon fusil et descendais jusqu'aux taillis de jeunes chênes pour guetter les merles. — Quoi! après ce sublime sujet, le Génie des Religions, détruire de pauvres oiseaux? — Je n'ai pas la conscience d'en avoir tué un seul; jamais je n'en ai attrapé.

» Nous étions si bien, là-haut, sur la montagne! Le temps se passait en promenades, en cavalcades; les visites ne nous manquaient pas; Laprade venait souvent.

» Au milieu de cette vie si douce, voici tout à coup des nouvelles alarmantes de Charolles, ma sœur Blanche mortellement malade! Je quitte tout, je descends précipitamment. En arrivant à Charolles, ma sœur vient à ma rencontre, toute belle, florissante, en parfaite santé.

» Naturellement on me retint quelques jours; en retournant à Saint-Bonnet, je me souviens encore de la pénible montée, par un soleil ardent; ces dames étaient au salon, s'amusaient, recevaient, c'était une fête perpétuelle.

» En juillet, nous allâmes à Nantua; là, ce fut encore bien autre chose. Lucien Aillaud y était receveur; il avait une belle maison; il nous garda tout un mois. Madame Virginie Aillaud, dont nous admirons encore aujourd'hui l'entrain, l'amabilité, était d'un brio d'esprit incroyable; enfin tout ce que la jeunesse ajoutait au charme qu'elle a conservé. Du matin au soir, elle s'ingéniait à inventer quelque plaisir. On était toute la journée dans un grand salon où l'on faisait de la musique, des quatuors de Boccherini, de Mozart, de Beethoven; Lucien tenait la basse, madame Virginie le piano; j'étais le second violon.

» On faisait des promenades à âne dans la belle forêt de Méria. Un jour qu'on allait partir pour une excursion pittoresque, point de cheval, impossible de s'en procurer. Madame Virginie, qui avait le génie de la vraie maîtresse de maison, parcourt elle-même Nantua pour trouver une monture. Nous étions tous sur le perron, lorsque nous la vîmes revenir, traînant par la bride un beau cheval. Elle m'apparaît dans mon souvenir, avec sa taille fine, faite au tour, comme un charmant page conduisant le destrier d'un chevalier.

» D'excursion en excursion, elle nous mena à Genève où l'on s'est tant amusé, sauf la pauvre Marie Moré, qui était de fort mauvaise humeur, parce qu'on l'avait mise dans un char à bancs recouvert d'une bâche, ce qui l'empêcha de voir le paysage des bords du lac[1]. »

Madame Quinet mère venait aussi à Lyon, chez son fils, ou bien c'est lui qui allait la rejoindre. Une maladie, très grave cette fois, de sa sœur, le fit partir, au mois d'août pour Charolles. Il court partager les veilles et les soins de sa mère et ne quitte la chère malade que le jour où il n'y a plus d'inquiétude. Il ramène cette sœur tant aimée pour lui faire consulter un médecin à Lyon. Blanche, alors dans tout l'éclat de sa beauté, portait le soir une robe de cachemire pourpre. Rachel était précisément de passage; toute la famille assiste à cette représentation d'*Horace*, dont Lyon n'a pas perdu le souvenir, car Rachel se surpassa; l'ovation qu'elle reçut fut telle, que, dans son émotion, la grande tragédienne tomba évanouie.

1. *Mémorial d'Exil*, inédit

Revenons au cours de Lyon, que nous avons interrompu pendant les vacances.

Le discours sur l'*Unité morale des peuples* marque l'époque de la maturité. C'est le morceau le plus XVIIe siècle qu'Edgar Quinet ait écrit. M. Villemain en était très frappé et lui disait : « Vous possédez maintenant ce qui forme la grande manière de l'écrivain, le rythme, le nombre, l'élégance, l'harmonie. »

C'est plutôt par les idées qu'on y retrouve Edgar Quinet; sa physionomie, sa nature, son vrai style à lui n'y est pas. Ce n'est pas encore le cachet spécial qui marquera ses ouvrages. Il tenait à démontrer que le professeur de la Faculté de Lyon était capable, après *Ahasvérus*, d'un style modéré, solennel, académique, et qu'il savait dérouler la grande période avec ampleur et majesté.

« Jusque-là, j'ignorais l'art de me corriger, de me revoir. Quand j'avais écrit de mon mieux quelques pages, j'avais beau les recopier, je ne voyais pas ce que je devais y changer. Il m'était impossible de découvrir comment je pourrais perfectionner mon travail. Ce qui a développé chez moi le sens critique, ce sont les admirables préfaces de Voltaire à ses tragédies. On acquiert un esprit critique très délié par l'étude attentive de ces préfaces. Je comprends maintenant pourquoi M. Villemain faisait tant l'éloge de Voltaire; il lui doit le sens critique[1]. »

Je retrouve plusieurs lettres, relativement à ce cours de 1839, l'une de M. de Salvandy, alors ministre. Il se trouve de passage à Lyon, et écrit à Edgar Quinet :

1. *Mémorial d'Exil*, inédit

Je ne veux point passer par Lyon, monsieur, sans avoir la satisfaction de vous voir et de vous entendre. Je compte vous entendre demain; je serai heureux de vous voir aujourd'hui, si vous voulez bien me faire la grâce de passer, vers onze heures et demie, à l'hôtel de Provence. Je vous assigne ce moment, parce que je veux vous prier de m'introduire au cours de M. François. Je mets beaucoup de prix à vous dire de vive voix les sentiments d'estime que je professe pour vos travaux et pour votre personne.

Veuillez, etc.

SALVANDY.

Quelques jours après cette leçon, madame Quinet mère écrit de Charolles :

J'étais impatiente de savoir comment se seraient passées les nouvelles séances. Je suis toujours si disposée au doute et à la défiance en toutes choses, que je n'étais pas certaine qu'elles réussiraient. J'avais grand tort et j'aurais dû me fier entièrement à toi. Je trouve très joli que M. de Salvandy soit venu en personne assister à ton cours; il aura vu qu'il a bien choisi et qu'il ne s'était pas trompé en mettant en lumière le talent, jusqu'à ce qu'il lui eût fourni une tribune.

Un autre témoin du cours de Lyon, dont le témoignage m'est précieux, c'est l'illustre Geoffroy-Saint-Hilaire. Edgar Quinet avait fait sa connaissance l'année précédente. Le grand naturaliste lui écrit avec cette effusion, cette candeur qu'il mettait dans tous ses sentiments. Son fils, Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, venait d'assister aux leçons d'Edgar Quinet, et lui en avait rapporté des extraits :

Monsieur et illustre collègue,

Vous étiez grand, vous l'êtes davantage; un de vos amis, voyageur dans le sud de la France, nous a mandé que vous vous étiez liés ensemble d'amitié vive. Vous n'avez pas seulement vos quinze cents auditeurs de Lyon pour vous admirer, mais vos savantes leçons, que nous a transmises par extrait votre jeune ami, sont goûtées par sa sœur, sa mère et son père.

Gloire sur vous, et un salut d'admiration de la part de vos deux convives de Paris à l'éclat de votre glorieux enseignement.

Mille respects.

ÉTIENNE GEOFFROY-SAINT-HILAIRE.

Quant à M. Michelet, au début du cours, il constate le succès de son ami « avec joie, mais sans surprise, certain qu'il serait, comme professeur et orateur, ce qu'il est comme écrivain ».

Lamartine avait fait une *Marseillaise de la paix*, Edgar Quinet répondit en revendiquant aussitôt la rive gauche du Rhin, dans des vers : *Les Bords du Rhin*. M. Michelet, nommé, l'année précédente, professeur au Collège de France, lui écrit, en juillet 1839, qu'il a lu à son cours ces vers patriotiques : « J'ai dit à mon auditoire que vous êtes un des deux ou trois grands poètes qui restent en ce prosaïque monde. J'ai eu le bonheur de vous glorifier selon la justice et selon mon cœur. »

M. Michelet était alors à Passy avec sa femme très malade; la perspective de cette mort prochaine le plon-

geait dans une grande tristesse. Le 24 juillet 1839, à midi, il écrit ces mots à Edgar Quinet :

« Votre amie est morte. »

Quelques mois après, il vint à Lyon avec sa fille pour revoir son ami. De ce moment date l'amitié intime qui unit Adèle Michelet et madame Minna Quinet.

Malgré les succès de Lyon, Edgar Quinet sentait que son vrai terrain était à Paris; il était déjà question d'une chaire au Collége de France. Pendant les vacances de Pâques, il va à Paris pour savoir à quoi s'en tenir.

« Il avait dans le cœur une parole et il voulait la dire à Paris. »

Je trouve plusieurs lettres de ce temps, qui dénotent des occupations diverses. Gustave Schwab lui écrit à l'occasion d'un compte rendu qu'il avait fait sur l'*Examen de la vie Jésus;* le général Pepe le tient au courant des affaires d'Italie et des Deux-Siciles; Ary Scheffer, par ses gracieux billets, cherche à le réunir à d'autres amis, surtout à M. et madame d'Elchingen, et l'invite à revenir dans son atelier; M. Ampère, au nom de madame Récamier, l'invite aussi, lui réclame un livre prêté par M. Fauriel, *le Lohengrin*, et ajoute en plaisantant : « M. Prax-Paris écrirait : *Lorain-le-Garin.* » Beaucoup de lettres de M. Buloz. Edgar Quinet négociait l'entrée à la *Revue des Deux Mondes* de son jeune ami, Saint-René Taillandier, qui venait de lui dédier son poème *Béatrix*. Et, puisque j'ai nommé M. Saint-René Taillandier, je dois rappeler la fidélité d'affection que le disciple de Lyon garda à celui qu'il a toujours appelé

son maître, malgré les différences d'opinions politiques et religieuses. Les innombrables lettres de M. Saint-René Taillandier à Edgar Quinet fourniraient, à elles seules, des documents sur ses travaux de 1838 à 1875.

Pendant ces petits séjours à Paris, il revoit M. de Lamennais, M. et madame Charles Didier. C'est aussi à ce moment qu'il fit la connaissance de George Sand. Pierre Leroux, leur ami commun, le présenta :

« Madame Sand me reçut avec beaucoup de simplicité et avec une sorte de camaraderie. Je la trouvai extrêmement belle avec ses magnifiques cheveux noirs bouclés et des yeux admirables. Elle était assise sur un petit escabeau et fuma tout le temps; elle commença par m'offrir un gros cigare; je m'inclinai et refusai, n'ayant jamais pu m'y faire; autrefois, en Grèce, j'avais essayé. On parla de Montesquieu que madame Sand n'aimait pas. Elle dit : « Montesquieu? Cela ne se lit » plus. C'est bon pour les portiers. »

C'est ma seule entrevue avec elle. En 1845, madame Sand m'écrivit pour me prier de parler de l'*Encyclopédie* de Pierre Leroux, qui était alors fort malade; elle craignait pour lui une affection cérébrale, et en parlait avec l'enthousiasme d'un disciple pour son maître.

Du reste, George Sand témoignait beaucoup de sympathie à Edgar Quinet : « Je vous aime, je vous admire, écrivait-elle; vos leçons au Collège de France sont rayonnantes de lumière et d'une puissance de vérité invincible[1]. »

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

Il n'y avait qu'un avis : une parole aussi éclatante que celle d'Edgar Quinet devait retentir à Paris; M. Villemain désirait vivement l'y fixer. Le grand obstacle, c'étaient les opinions politiques du professeur. Déjà, lors de la nomination à Lyon, Louis-Philippe avait dit à M. de Salvandy : « Vous faites là une belle nomination, vous venez de nommer un républicain! »

En septembre 1839, M. Villemain proposait de créer, exprès pour lui, une chaire d'histoire et de littérature grecques, au Collège de France; il rappelait ses titres : Voyage en Grèce, travaux sur Homère, *Prométhée*. Edgar Quinet accepta, et puis tout fut remis en question. Quelle en est l'explication? la chute de M. Villemain, l'avènement de M. Cousin. Quand le nom de Quinet fut prononcé dans le conseil de l'Instruction publique, M. Cousin souleva objections sur objections, à propos des opinions politiques du professeur. Les mêmes influences hostiles l'ont empêché d'être de l'Institut.

Il a toujours su à quelles rancunes il s'exposait, en luttant contre ceux qui voulaient abaisser l'intelligence française sous l'ultramontanisme, et la dignité nationale sous les puissances étrangères. Il accumulait sur son chemin tous les obstacles à son avancement, il se privait, comme à plaisir, de toutes les distinctions mondaines, déchaînant contre lui la haine des cléricaux; mais il n'hésita jamais.

On est même surpris qu'il ait fini par arriver au Collège de France. C'est l'honneur de M. Villemain d'avoir cédé à l'opinion unanime. Augustin Thierry en était

l'interprète, en répétant : « Il faut, de toute nécessité, une chaire pour Quinet. »

En mai 1841, M. Villemain créa, au Collège de France, deux chaires, l'une pour les littératures du Midi, l'autre pour la littérature du Nord; on ne voulut pas confier celle-ci à Edgar Quinet, « parce qu'il avait pris couleur dans la question du Rhin ».

Il est juste d'ajouter que l'attitude du gouvernement, lors des déplorables conflits avec l'Angleterre, avait dicté à Edgar Quinet deux vigoureux écrits qui eurent un grand retentissement, 1815 *et* 1840; puis, *Avertissement au pays*.

Il était encore sur sa montagne de Saint-Bonnet. Le professeur qui parcourait les civilisations et les religions antiques prit la plume pour traîner le ministère Guizot à la barre de l'opinion publique. Ici encore apparaît cet inflexible amour de la justice, qui sacrifie tout intérêt personnel, car il était sur le point de toucher à son but; sa nomination à Paris n'était plus qu'une question de forme. M. Villemain lui répétait : « Vous serez de l'Institut, et au Collège de France. » L'indignation du patriote l'emporte, et il écrit sa brochure « 1815 *et* 1840 ».

Cette publication le décide à brusquer le départ de Lyon. Il venait de se placer à son vrai rang comme défenseur de la liberté et de la dignité nationales, mais ses amis pensaient à son avenir, et s'affligeaient de cette publication.

Du reste, son programme s'exécutait à la lettre. Edgar Quinet avait accepté une Faculté en province avec l'idée arrêtée de n'y rester que deux ans. Il craignait la stéri-

lité de ses efforts, même dans la seconde ville de France; c'est à Paris qu'on frappe les grands coups; là seulement une parole, un acte sont vraiment efficaces. Il voyait avec effroi les années s'écouler, le séjour à Lyon s'éterniser; voilà pourquoi il prit ce parti décisif. Il brûle ses vaisseaux, et vient, à ses risques et périls, s'établir à Paris, malgré les avertissements de ses amis, MM. de Corcelles, Ampère, Léon Faucher, Fauriel et Villemain.

Puis il n'entendait pas se renfermer à tout jamais dans l'enseignement; il voulait donner quelques années à l'apostolat par la parole; mais sa nature ardente et concentrée ne pouvait se faire trop longtemps à cette vie extérieure où l'on jette son âme à tous les vents. Sa parole était une flamme qui le consumait; il n'a jamais ressenti, comme d'autres orateurs, le bonheur que donnent les applaudissements de la foule; il était né trop impressionnable, trop modeste aussi. Sous le calme apparent de son visage, sous cette sérénité, vivait l'âme la plus émue, la plus passionnée, voilée par une exquise pudeur morale. Ses efforts pour maîtriser sa fougue lui causaient des chocs violents.

Même dans sa jeunesse, l'ambition sacrée du travail le tenait dans une sourde appréhension; il croyait que sa vie serait brisée avant qu'il eût produit les œuvres qui vivaient dans sa pensée. A peine avait-il terminé un livre, que le sentiment de la fragilité humaine le saisissait; il s'écriait : « Il ne m'est pas permis de perdre un moment! » Et il avait hâte de se remettre à un autre ouvrage qui dépassât, comme fond et comme forme, celui qu'il venait d'achever.

Sans doute il avait le désir d'occuper son rang dans la hiérarchie de l'enseignement; mais plus grande encore était son impatience d'avoir tout son temps à lui pour se consacrer à l'ouvrage qu'il méditait : le *Génie des Religions* avant tout! Le cours de Lyon en était, pour ainsi dire, seulement la partie élémentaire.

LE GÉNIE DES RELIGIONS.

(1841)

Entrons dans l'analyse de ce livre, un des plus importants dans l'œuvre d'Edgar Quinet. Depuis quarante-cinq ans, tous les écrivains qui ont écrit sur les religions anciennes se sont inspiré de ce livre; on l'a consulté, on s'en est servi, rarement on a nommé l'auteur. Les travaux de 1823 à 1840 l'ont préparé, le cours de Lyon en est la base. La critique ne pouvait pas s'en occuper; la science des religions était complètement négligée en France; les grandes publications qui ont mis à la portée des savants les textes sanscrits, indous, persans, n'existaient pas encore; la célèbre traduction de M. Burnouf n'était pas encore publiée. Pour citer les textes indous, Edgar Quinet fut obligé de recourir à un fragment de traduction latine. Le *Génie des Religions* ouvre la série de

tout ce qui a été fait dans ce domaine. Edgar Quinet le rappelle avec fierté :

Ce livre est plus vrai aujourd'hui qu'au moment de sa première apparition. Tout l'a confirmé, la science et les événements. Les vues que j'avais établies le premier, et qui m'ont été le plus contestées, par exemple l'Unité de Dieu chez les peuples sémitiques, enfants du désert, ont été reproduites et mises hors de doute par les recherches postérieures, et cette joie m'a été donnée de voir que les germes que j'ai semés ont produit des arbres, que mes inductions sont devenues des vérités ; que, dans ce voyage de découvertes, où j'avais tant de chances de m'égarer, mes pas ont été assez sûrs pour servir de direction à d'autres[1].

Deux éloquents proscrits, MM. Madier de Montjau et Bancel, dans leurs conférences littéraires à Bruxelles, revenaient souvent sur le *Génie des Religions*.

C'est la genèse de l'esprit, de même que *la Création* est la genèse du monde physique.

Le livre 1er débute comme une liturgie, mais ce spiritualisme n'exclut pas la précision rigoureuse de faits. C'est d'abord une sorte de géographie épique : les continents décrits par la géologie, par l'histoire, par la poésie, dessin à grands traits, et qui rappelle les heures sublimes passées à la chapelle Sixtine avec Michel-Ange, et dans les *loggia* de Raphaël.

La vraie supériorité de l'homme, c'est le sentiment de l'infini. La puissance de création n'est pas épuisée, elle continue par l'esprit humain, elle s'est réfugiée dans le cœur et dans la conscience de l'homme.

1. Appendice du *Génie des Religions*. 5e édition, 1864.

Révélation par la nature. — La terre est le premier temple de l'esprit; la figure des continents a déterminé celle des sociétés; chaque lieu ayant son génie propre, représente la divinité sous une forme particulière. La riche nature d'Orient crée le panthéisme; le désert d'Arabie le dieu invisible, pur esprit; la Grèce, baignée par une mer aux couleurs éthérées, crée la religion de la beauté; c'est l'infini circonscrit dans une forme exquise.

Ce sont les langues humaines qui établissent la filiation du genre humain. Où s'est faite la première réunion des hommes? Comment d'une foule informe est né l'ordre social?

La société a commencé quand des individus jusque-là épars se sont réunis dans une même pensée, et ont adoré un même esprit. L'unité religieuse a fondé l'unité politique.

Les Indiens, les Persans entrent les premiers dans l'histoire. Première époque des migrations. La seconde est marquée par le peuple hébreu, jusque-là retenu dans la nuit de la servitude. Presqu'au même moment, l'Asie va porter la vie et l'intelligence dans les vallées de la Grèce. La population qui pousse devant elle toutes les autres est celle des Doriens, la plus grave, la plus noble de toutes; leur devise et celle-ci : « Que Dieu nous donne le bien dans le beau. » A leur tour, les Étrusques s'établissent sur l'Arno et y transportent l'Orient. De ces nouvelles migrations naissent Jérusalem, Sparte, Athènes, Rome.

La Tradition. — Toute révélation vient d'Orient; transmise à l'Occident elle s'appelle tradition. Les In-

diens et les Hébreux ont vécu cachés les uns aux autres. La Grèce conserva le fond des dogmes asiatiques, sans savoir d'où ils venaient.

Il faut considérer les religions tombées comme l'Ancien Testament du monde profane et leur rendre justice. « Un rayon de l'éternelle vérité a jailli à travers le soupirail de ces temples monstrueux. »

Malgré la différence des rites, les cultes principaux de l'Orient ne sont qu'une même religion. Mithra, Indra, Osiris, c'est le même soleil qu'on adore. Le panthéisme est entré dans le gouvernement par la royauté théocratique, et dans les lois par le droit divin. Dieu est tout, possède tout ; le roi, son représentant, est seul propriétaire de la contrée.

En Grèce, l'homme va s'adorer lui-même; sa volonté devient sa loi, l'héroïsme son dogme; le peuple s'est couronné sur l'Olympe. Le gouvernement de l'humanité par elle-même, c'est le système de la démocratie. La République remplace la théocratie.

La troisième révolution du paganisme, c'est la réalisation de la doctrine d'Evhémère; les tyrans se proclament dieux.

Cependant au droit divin succède le droit privé, au prêtre le jurisconsulte. L'homme s'arroge, par le stoïcisme, l'indépendance dans le monde moral, et, par la loi civile, la souveraineté sur les choses. C'est là l'esprit du droit romain.

En résumé, voici les quatre principales variations des religions antiques: Le paganisme d'Orient, apothéose de la nature ; le paganisme de la Grèce, apothéose de l'hu-

manité; le paganisme de Rome, apothéose de la cité; le paganisme d'Alexandrie, apothéose de la philosophie.

On discerne, dans le livre II, la partie orale du cours de Lyon. Un auditoire peu préparé à la grande critique religieuse avait besoin de ces poétiques digressions sur l'art :

Architecture, sculpture, peinture, musique, poésie, tels sont les degrés par lesquels il est donné à l'imagination humaine de tendre jusqu'à l'immortelle beauté !... Mais est-ce là tout ? L'art souverain, c'est la sagesse, la justice, la vertu, en un mot, l'art de la vie. Toute vie humaine est en soi une œuvre d'art. Chaque homme en naissant n'apporte-t-il pas dans son cœur, un certain idéal de beauté morale qu'il doit peu à peu révéler, exprimer, réaliser par ses œuvres ? Oui, il y a du Phidias dans chacun de nous, parce qu'il y a du Phidias dans toute créature morale. Oui, chaque homme est un sculpteur qui doit corriger son marbre ou son limon jusqu'à ce qu'il ait fait sortir de la masse confuse de ses instincts grossiers une personne intelligente et libre ! Le héros, le saint, voilà le dernier terme et le comble de la beauté sur terre[1].

Je sens ici le frémissement de l'auditoire de Lyon.

Les religions indiennes — A quel âge répondent les hymnes des *Védas* ? A l'enfance du monde social.

Des tribus entourées de troupeaux, errant de cimes en cimes sur les Alpes indiennes, marquent chaque station par un cantique. Tout se rapporte au troupeau, source de vie, prière, industrie, poésie, croyance; c'est l'hymne des pasteurs; ces cantiques célèbrent le miracle de la lumière naissante. Révélation par la lumière. Elle a consacré tous les sommets, l'Himalaya, le Sinaï, l'Ida, l'Olympe.

1. *Extraits inédits du Génie des religions.*

Le même dieu se manifeste dans le buisson ardent. Indra, Jéhova habitent le même séjour; la lumière est leur vêtement.

Les pasteurs descendent dans les vallées. A Indra va succéder Brahma. Les siècles se sont écoulés. La vie patriarcale fait place aux royaumes, l'hymne fait place au système, la prière au précepte, le culte du berger est interprété par le prêtre; il étend le sens naturel au moyen du sens mystique.

L'image continuelle des flots annonce que l'immense mer s'étend sous le regard de l'homme; toutes les harmonies de Brahma sont avec la mer. Révélation de l'infini par l'Océan. Monologue de l'esprit dans l'abîme incréé. Dans le culte de Brahma se retrouvent les vestiges d'un christianisme primitif : incarnation, chute, sacrifice du dieu, trinité. Écoutez cette profession de foi de Brahma :

> Rien n'est plus grand que moi. Comme les perles sont suspendues aux colliers, tous les êtres dépendent de moi. Je suis la lumière dans le soleil, la prière dans les livres sacrés, le parfum dans les fleurs, l'éclat dans la lumière, la vie en toutes choses, et l'éternelle semence de l'univers. Je suis l'esprit de la création, son commencement, son milieu et sa fin. Dans chaque espèce je suis la plus noble... et, parmi les paroles je suis la parole divine.

Edgar Quinet définit le caractère sacerdotal des épopées indiennes « un mélange de l'Iliade et du Coran ».

Il trouve d'étonnantes analogies entre nos épopées inédites du XIIe siècle et les monuments les plus anciens de la littérature indoue. Dans le *Ramayâna* mêmes

féeries que dans les romans de la Table Ronde; le sentiment de la nature, les douleurs humaines exhalées avec une vérité navrante.

Le dieu de l'Inde est aussi son législateur; les lois de Manou sont pleines de mansuétude; mais elles consacrent les castes, institutions monstrueuses nées de la conquête.

Relisez cette page si humaine, si patriotique sur la conquête[1]. C'est l'éternel honneur d'Edgar Quinet d'avoir vivifié l'enseignement en puisant aux sources vivantes, réelles; il songeait à toute heure à sa patrie tant aimée.

Dans un chapitre très important, il montre les analogies du bouddhisme et du catholicisme. La foi indienne s'est glacée à force d'interprétations; la philosophie devient scolastique, les dieux se changent en abstractions, en catégories. Enfin, à la dernière époque, surgit la théorie du néant absolu, et, de ce gouffre d'abstraction, la révélation de Bouddha. Ce grand Christ du vide naît aussi d'une vierge immaculée.

Une morale négative, et une société occupée à se dissoudre, des mœurs cénobitiques résultent de cette religion morte; le monastère est la vraie patrie, le mariage condamné changé en célibat, la propriété en aumônes, plus de droits individuels. Dans le bouddhisme comme dans le catholicisme, ce ne sont que fondations de couvents d'hommes ou de femmes, missions, pèlerinages, bénédiction de reliques, indulgences, prédications, conciles pour combattre les schismes, extirper l'hérésie, maintenir l'orthodoxie. Au sommet de l'organisation monastique, une papauté. L'inaction, le sommeil

1. *Génie des Religions*, p. 242.

éternel au sein de la substance éternelle, voilà le bien, la porte du salut[1].

J'allais passer le chapitre sur les religions de la Chine. et il se trouve que c'est la partie la plus instructive du livre, l'enseignement qui nous touche le plus directement. Autant la civilisation brahmane est emportée vers l'idéal, autant celle des mandarins s'attache au réel. Le contrepoids de l'idéalisme indou, c'est le matérialisme de la Chine. *Révélation par l'Écriture*, religion fondée sur la superstition de la lettre. Rites, codes, cérémonies, tout est l'application de cette géométrie de l'écriture. Celui qui explique le mieux le mystère des signes aura l'autorité. D'où une société de scribes, de lettrés.

Voulez-vous mesurer tout ce que peuvent faire la terre sans le ciel, la vie sans l'immortalité, l'homme sans le dieu, considérez la Chine. Point de réforme, point d'hérésie; faute de progrès, pas de déclin, une indifférence permanente.

Cette société a pour principe l'égalité, la seule prééminence de l'intelligence, la seule aristocratie du mérite personnel; le bon sens y est l'unique idole. Tant de sagesse aboutit à créer un sublime automate. Pourquoi cela? Parce que l'homme y est privé d'un idéal supérieur à lui-même. L'homme n'est pas fait pour le milieu; dès qu'il vise à la médiocrité, il atteint au-dessous. En renonçant au ciel il déchoit sur la terre; s'il ne brigue la vie absolue, il s'arrête au néant. Dans cette société naine, tout est tronqué par le faîte. A la morale manque l'héroïsme, aux vers la poésie, à la philosophie la métaphysique, à la vie l'immortalité, parce qu'au sommet de tout manque le Dieu.

Gens éternellement dignes d'envie! dites-vous; voilà cinq

1. *Extraits analytiques.*

mille ans qu'ils durent! Je le crois bien. Dans ces milliers d'années, je doute qu'ils aient vécu un jour[1].

Révélation par la parole. — Le livre sacré des Perses, le *Zend Avesta*, renferme les mêmes doctrines que les plus anciens Védas, mais il reste fidèle au premier culte. Nul peuple n'a mieux senti le prodige de la parole. Les idées de *lumière* et de *parole* ont la même racine dans le grec et dans le sanscrit : « La parole est la lumière de l'humanité, comme la lumière est la parole de la nature. » Le règne de la parole et de la lumière aura pour chef Ormuzd, les ténèbres auront pour chef Ahriman. De là l'éternel combat de l'univers. Les Perses sont les véritables puritains du paganisme. Il faut que la vie soit immaculée comme la flamme du foyer, son espoir étant de devenir lumière. Bien vivre, qu'est-ce autre chose que se purifier?

Dans le rituel persan, on trouve le principe de la Cène, de l'Eucharistie. Au reste, d'étonnants rapports entre le *Zend Avesta* et l'*Évangile de saint Jean* : « Au commencement la parole était avec Dieu; c'était en elle qu'était la vie, et la vie était la lumière. »

La résurrection de la matière, l'arbre de vie dans le jardin du monde naissant, le baptême dans l'eau sacrée, que de traits communs à la *Bible* et au *Zend Avesta*.

Révélation par la vie organique. — La religion de l'Égypte. Mélange du génie de l'Afrique et de l'Asie, civilisation fondée par une caste sacerdotale au milieu

1. *Extraits analytiques.*

des sables. Le silence, est chez ce peuple, le fondement de la religion, comme si la puissance de la parole lui était refusée. Sa Bible est faite de pierre, les caractères de son Ancien Testament sont des obélisques, des pyramides, des nécropoles, des temples revêtus de lettres de granit, qui s'étendent depuis la Nubie jusqu'au Delta. L'homme égaré dans le désert adore les animaux, principalement ceux qu'il redoute. Rituel de l'esclave. Le culte de la mort, la Passion d'Osiris sur le Calvaire africain, préparent cette société au christianisme. Au temple de l'antique Égypte succède le monastère.

C'est ainsi qu'en étudiant les religions du passé, on arrive à juger sans colère celle qui nous opprime dans le présent. S'expliquer ses origines, c'est déjà un commencement d'affranchissement.

Religion hébraïque. — Jéhova révélé par le désert; cette grande idée appartient entièrement à Quinet.

Il est dans le monde deux figures visibles de l'éternité, l'océan et le désert. Du sein tumultueux des flots surgissent les dieux changeants de l'Inde et de la Grèce; le désert silencieux révèle le dieu esprit. Le dieu de Moïse, comme Indra, est né dans la lumière et se révèle dans le buisson ardent, dans l'éclair, dans la colonne de feu, dans la flamme qui dévore l'holocauste, dans la transfiguration lumineuse du Thabor.

Les prophètes eurent une intelligence profonde des temps dans lesquels ils vécurent. Quand rien en apparence n'annonçait la ruine des empires, ils eurent le sentiment assuré

que la vieille société était finie. Où puisaient-ils cette science? le dieu de l'histoire vivait en eux. Du lieu élevé où leurs esprits habitaient, ils voyaient l'avenir. Le temps où ils parurent fut celui où se débattait la question de l'indépendance nationale du peuple hébreu. Quand l'indépendance n'est plus menacée ou quand tout espoir a cessé, les prophètes disparaissent[1].

Le poème de Job nous apprend comment, du sein de la foi, peut naître l'incrédulité la plus prophétique. L'unité divine est proclamée, la lutte a cessé en Dieu et elle éclate dans l'homme. Si Dieu est seul, d'où vient le mal? S'il est le maître, pourquoi l'oppression des bons? S'il tient les cœurs dans sa main, pourquoi l'oppression des méchants? Job prie, adore, renie; son âme s'est élancée loin de la vieille loi et traverse même le christianisme. Ses amis, renfermés dans la vieille loi, ne comprennent pas cet homme que le désespoir rend prophète. Ne se confiant plus à Dieu, ni au monde, ni à lui-même, la dispute achève de détruire ce qui lui reste d'espoir. Mais, dans ce moment suprême, il entrevoit l'espérance de l'immortalité, la vie éternelle brille comme un éclair dans la nuit de Job.

L'*Ecclésiaste* marque le doute irréparable d'une vieillesse exténuée. Quelle froideur, quel amer renoncement! Plus une lueur de génie prophétique; la vie tarit avec l'espérance. Vous entendez, pour dénouement de tant d'espérances surhumaines, ces mots sortis du temple: « Vanité des vanités, tout est vanité. » Rien n'est

1. *Extraits analytiques.*

nouveau sous le soleil! C'est le *consummatum est* de l'Ancien Testament.

C'est aussi le dernier mot de la philosophie allemande de nos jours.

Révélation par la beauté.— Religions de la Grèce.— Edgar Quinet commence, comme dans un poème, par l'invocation à l'éternelle Vérité. Son cœur était encore vibrant des souvenirs de Morée; ses affinités personnelles avec le génie grec lui font considérer la Grèce comme une seconde patrie.

La religion devient une œuvre d'art; la foi se change en poésie. Les poèmes d'Homère ont été la Bible hellénique. Homère a été pour les Grecs ce que Moïse a été pour les Hébreux. *L'Iliade* et *l'Odyssée* sont un grand idéal vers lequel la société grecque tend constamment.

Ce qu'Homère est aux poètes, Phidias l'est aux sculpteurs et Socrate à la philosophie. Par leurs innovations, ils accomplissent une révolution religieuse. Pindare, ce David hellénique, peuple l'Olympe de vérités morales, l'Enthousiasme, la Sagesse, la Loi. Eschyle évoque le dieu par la philosophie. Quel qu'il soit, il est la cause suprême.

Quant à Sophocle, la spiritualité croissante de la poésie a déjà passé tout entière dans sa langue. On peut la comparer au dessin le plus pur d'un vase antique. Ce n'est souvent qu'un trait; mais ce trait est la ligne même de la beauté.

Le peuple grec, avide de beauté infinie, la cherche, la

poursuit dans la pierre, dans l'airain, dans le chant, dans le trésor de la parole. Il va du culte du beau physique au culte du beau moral.

Le sentiment du réel naît, chez les Grecs, à la vue des guerres médiques. L'histoire apparaît, le vers cède à la prose, la tradition à l'écriture, la mythologie à l'histoire. Homère et Hésiode eurent pour successeurs Hérodote, Thucydide.

Les historiens, plus que les poètes, achèvent la transformation religieuse, et brisent la fatalité. Leurs discours sont l'expression de cette liberté des grandes âmes qui, planant au-dessus de la nécessité, commandent aux événements. Ils proclament l'indépendance de la pensée; ils maintiennent, ils relèvent les droits de la justice, de la raison, de la conscience.

La conclusion de ce chapitre sur la Grèce, c'est que la révolution suprême dans l'antiquité est celle qui fit succéder la république à la royauté, l'élection à l'hérédité.

Déifier dans la société religieuse la raison universelle, c'est consacrer la souveraineté de tous dans la société politique; c'est fonder le gouvernement républicain.

Enfin, par les stoïciens, la philosophie prend la place du prêtre au fond du sanctuaire.

Le scepticisme grec n'est pas le rire amer d'un esprit désabusé; c'est un scepticisme héroïque, un doute prophétique, enthousiaste, qui prépare, sans impatience, l'avènement de l'ordre futur; il ne nie rien, n'affirme rien; il fait mieux, il attend[1].

1. *Extraits analytiques du Génie des Religions.*

Achevé à Paris, rue du Montparnasse, le *Génie des Religions* parut en 1841.

En lisant l'ouvrage de Max Müller, écrit vingt-six ans après le sien, Edgar Quinet y trouva la confirmation de tout ce qu'il avait établi par intuition, dans un temps où les travaux modernes n'existaient pas et ne pouvaient l'éclairer.

« Loin de m'être utiles, Creutzer et les Allemands auraient pu m'égarer; car ils envisageaient les religions antiques à un point de vue alexandrin. Seul, sans secours, j'ai vu clair dans un monde inconnu.

» Lorsque le *Génie des Religions* parut, Jean Reynaud me dit : « Vous faites-là un livre qui vient trop tôt. Je » l'admire, parce que rien ne vous a aidé dans ces décou- » vertes; vous avez tout deviné, vous êtes le premier à dire » tout cela. Plus tard viendront des travaux sur ces ques- » tions; aujourd'hui, elles sont absolument neuves en » France. »

» Jean Reynaud avait raison, mon ouvrage paraissait trente ans trop tôt. Il ajoutait : « On finira par dé- » couvrir des documents; mais, en ce moment, il n'y a » rien. »

» En effet, aucun manuscrit n'était encore publié. Un pauvre fragment des Rig-Védas, publié en latin par Rosen, c'est tout ce que j'en connaissais; traduction interlinéaire, mais je m'en pénétrai tellement, que toute la religion et tout le poème me furent révélés avec ce fragment, jusque dans les moindres détails : liturgies, poésies indiennes, le caractère primitif des chants de berger sur les hauts plateaux où se révéla Indra, le dieu de la lumière; et

plus tard, en descendant vers la mer, la religion de Brahma flottant sur les eaux.

Aujourd'hui, tous les philologues allemands, anglais, dissertent, exhument des faits nouveaux, grâce aux manuscrits traduits et publiés, mais, en 1839, on ne possédait rien.

» Pierre Leroux, de son côté, me disait : « Je suis » étonné que ce livre n'ait pas eu autant de retentisse- » ment que le *Génie du Christianisme.* »

C'est tout simple, par qui aurais-je été porté? Par les catholiques? Ah! si le *Génie des Religions* eût été fait par MM. Cousin, Guizot, Mignet, à la bonne heure!

Ce livre dépassait, en 1839, tous ceux qui auraient dû en rendre compte, non seulement le public, mais les savants. On l'attribuait à l'imagination, on n'en voyait que le style. Michelet seul devina la science, la vérité d'intuition qui y est renfermée; il disait à Burnouf : » Ce qu'il y a de certain, c'est que tout y est vrai. »

» Oui, Max Müller vient de tout confirmer, jusque dans les plus petits détails, par exemple la légende du brigand Cacus dans les Védas. C'est moi qui ai établi que c'est le premier chant d'un berger, à l'origine des choses. Est-ce là de la métaphysique? Confondra-t-on la *Somme* de Saint Thomas d'Aquin avec l'Évangile? Voilà pourtant ce que faisait Creutzer; il a brouillé les siècles. Selon Creutzer et ses amis, la métaphysique a précédé le chant, la prière, à l'origine des âges. C'est absolument comme si la scolastique du moyen âge eût précédé le

Sermon de la montagne et la prière : *Notre Père qui êtes aux cieux.* »

Il parla longtemps ainsi avec feu ; puis il ajouta : « Peut-être, un jour, quelqu'un me rendra justice[1]. »

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

VII

INSTALLATION A PARIS.
NOMINATION AU COLLÈGE DE FRANCE.

(1841)

« Aux environs du Luxembourg, une charmante maison entre cour et jardin, un petit second étage, un appartement délicieux au midi, parqueté, élégant, qui n'a encore servi à personne, avec des arbres sous toutes les fenêtres ; » telle est cette maison de la rue du Montparnasse, n° 32, qu'il n'a plus quittée, depuis octobre 1840 jusqu'au 2 décembre 1851.

Une plaisante aventure lui avait fait manquer un autre appartement, rue Vavin ; le jour où il le visitait avec sa tante, madame de Saint-Edme, il lui dit en désignant la chambre la plus reculée qui lui parut convenable comme cabinet de travail : « Voilà mon cabanon. » Et pour vérifier si, réellement, on n'y entendait pas les bruits du

dehors, il demande à y rester quelques heures, seul, avec un livre. Il s'absorbe si bien dans ce silence, dans sa lecture, qu'il s'oublie là jusqu'au soir.

Le lendemain, le concierge de la rue Vavin se présente chez madame de Saint-Edme, l'air effaré, et lui rapporte les arrhes reçues la veille : « Madame, tout est rompu, dit-il. J'ai réfléchi cette nuit. J'ai compris que le monsieur est un homme qu'on poursuit, et je ne peux pas m'exposer à faire assassiner tous mes locataires. »

Il croyait avoir affaire à un forçat en rupture de ban.

Les pressentiments politiques d'Edgar Quinet devenaient des certitudes : « Rien ne peut peindre la torpeur du moment, écrivait-il à sa mère. Les Chambres, quand elles seraient de feu, se glaceraient en arrivant. »

Le fameux axiome : *Enrichissez-vous!* et la non moins fameuse affaire Pritchard caractérisent ces années.

Le roi était déterminé à ne pas bouger; seul, le duc d'Orléans poussait à la guerre, disant : « Mieux vaut mourir sur le Rhin que dans le ruisseau. »

Après de longues délibérations, tout le plan de campagne consiste à s'enfermer dans les ports de Provence et à tenter de conserver les communications avec Alger : « Le ministère vient d'envoyer une note secrète en Angleterre, ne demandant plus la Syrie ni le pachalik d'Acre, mais seulement que Méhémet-Ali soit reconnu comme principe[1]. »

Edgar Quinet et ses amis cherchaient à réveiller le

1. *Lettres à sa mère.*

pays auquel on ne prêchait que l'abstention politique. Aussi sa brochure *Avertissement au Pays* rallia l'opinion des journaux les plus opposés : *National*, *Débats*, *Siècle*, *Courrier*, *Revue de Paris*, etc. Plusieurs éditions sont enlevées ; le libraire dit : « C'est un succès inouï en pareille matière ; je n'ai rien vu de pareil depuis dix ans. »

La démocratie y trouvait les paroles dont elle avait soif ; car une situation aussi morne pesait à tout ce qui était jeune, avide d'avenir.

L'écart devenait de plus en plus sensible entre les anciens libéraux ralliés au gouvernement et le groupe vaillant qui grandit de jour en jour et qui s'appellera la République. Tout le monde jugeait la monarchie perdue, mais les gouvernements ont la vie dure. Louis-Philippe, que l'on croyait aux abois en 1840, régna encore huit ans, et M. Odilon Barrot, l'oracle de ce temps, concluait : « Tout ceci aboutira à une abdication. » Edgar Quinet ne pensait pas que cela irait si vite : « Peut-être escamoteront-ils encore une fois l'affaire. Les choses se replâtreront pour quelque temps, mais cela finira mal. »

Dans une de ses lettres, il raconte plaisamment un conseil de ministres où M. de Rémusat s'indigne contre « le langage ventre à terre, incroyable de bassesse ». Et M. Thiers, de son côté, prétendait que Louis-Philippe faisait chaque matin cette prière : « Mon Dieu, accordez-moi la platitude quotidienne ! »

Edgar Quinet était encore seul à Paris, sa mère l'y rejoint ; tous deux vont à Romorantin assister au ma-

riage de leur cousin, Henri Rozat[1], dont il est souvent question dans la *Correspondance*. Bien que différents de caractère et d'opinions, ils conservèrent de l'affection l'un pour l'autre. Ils ne se sont plus revus, M. Henri Rozat est mort en 1868, avant le retour du proscrit.

Dans une autre lettre, il raconte la fameuse journée de la translation des cendres de Napoléon. Il vit la cérémonie aux Invalides, en compagnie de miss Clarke, qui voulut absolument y assister. A son grand regret, sa mère et madame Minna Quinet étaient absentes; elles n'arrivèrent que le lendemain, l'une de Saint-Lô, l'autre d'Allemagne.

Les plus chaleureuses affections entourèrent Edgar Quinet et sa famille, dès leur installation à Paris. Les Geoffroy-Saint-Hilaire furent au nombre des amis les plus intimes. Le grand naturaliste devenait aveugle, et cependant il écrivait encore, et avec quelle bonhomie d'homme de génie! Voici le fragment d'une de ses lettres à Edgar Quinet :

François Arago est entré en méditation et dans un travail ardu pour faire l'éloge d'Ampère. Il touchera aux profondes créations et révélations scientifiques du grand Ampère. A cet effet, il prend des leçons pour devenir un intelligent zoologiste, afin de comprendre le principe d'unité de composition organique, en faveur duquel l'ingénieux Ampère a fait avec adresse (et avec complaisance pour Cuvier) des leçons contre les vieilles idées du chef reconnu de la zoologie. Il va sortir de là une haute instruction, etc., etc.

1. M. Henri Brisson, ancien président du conseil, est le neveu de Henri Rozat, cousin germain d'Edgar Quinet.

En songeant à ces temps lointains Edgar Quinet me disait : « Les Geoffroy-Saint-Hilaire étaient vraiment une famille pour moi. Chose précieuse, inespérée, que de trouver, au milieu de Paris, cette simplicité patriarcale, cette affection si sûre unie à toutes les grâces mondaines. C'est par le père Étienne Geoffroy qu'est venu le ton qu'on a toujours conservé dans la maison. Je l'ai connu en 1835; mais, en 1830, il m'envoyait déjà ses livres avec des dédicaces aimables. C'est chez David (d'Angers) que je fis la connaissance de ces dames, David terminait alors mon médaillon. »

Les autres amis qui formaient la société habituelle d'Edgar Quinet, de 1840 à 1848, étaient d'abord, avant tout et toujours, Michelet, sa fille Adèle, qui venait d'épouser M. Alfred Dumesnil, fils intellectuel de Michelet et de Quinet; c'étaient MM. Henri Martin, Jean Reynaud, Carnot, David d'Angers, Géruzez; puis le sublime poète-prophète de la Pologne Mickiewicz et son héroïque femme, M. et madame de Gérando-Téléki, le duc et la duchesse d'Elchingen, M. et madame Arconati, madame Charles Didier, enfin les jeunes amis du Collège de France. Quant à madame de Saint-Edme, elle fut depuis lors très bien pour son neveu.

Toutes ces relations affectueuses et mondaines à la fois contribuaient à l'existence heureuse de madame Minna Quinet. Sa distinction naturelle, son amabilité, son extrême beauté, son esprit éminemment sociable donnaient un grand charme aux réunions intimes de la maison de la rue du Montparnasse. Chaque jour de la vie était une fête de l'intelligence. C'étaient souvent des quatuors

où Edgar Quinet faisait sa partie de violon; parfois de grandes soirées, à quelque date importante, comme le jour où M. de Lamennais sortit de prison; c'étaient, pendant l'hiver, les concerts du Conservatoire, les visites aux musées et aux ateliers des maîtres, le Muséum et les serres du Jardin des plantes. Pendant l'été, des promenades à Versailles, à Saint-Germain où les Mickiewicz avaient loué une maisonnette. De temps en temps, on allait à l'Abbaye-aux-Bois. Je trouve un billet de ce temps, une invitation de madame Récamier à une soirée « où l'on vit Rachel danser un galop avec un collégien ».

Plus tard, quand la duchesse d'Orléans perdit son mari et manifesta de plus en plus des idées libérales, elle insista pour qu'Edgar Quinet lui présentât sa famille.

Ces dames furent reçues d'une façon extrêmement sympathique. La noble princesse, protestante et allemande, était en butte aux railleries de quelques membres de la famille royale qui répétaient : « Hélène veut faire la populaire. »

Elle proposa même à Edgar Quinet de se charger de l'éducation du comte de Paris. On peut imaginer pour combien de bonnes raisons il refusa.

Un souvenir qui lui est toujours resté cher est celui de la duchesse d'Elchingen :

« Elle avait les traits romains, une grande cordialité, une chaude éloquence, elle était pleine d'âme. Nous allions souvent au spectacle ensemble; c'est avec M. et madame d'Elchingen que j'ai vu pour la première fois *les Huguenots*. Quand mon cours au Collège de France commença, madame d'Elchingen vint régulièrement à

mes leçons. Aux jours de crise, pendant la tempête contre les jésuites, elle était superbe, debout sur l'estrade; car elle avait cédé sa chaise à ma tante, madame de Saint-Edme.

» Le duc d'Elchingen était alors colonel d'un régiment en garnison à Versailles. Nous étions liés depuis l'enfance; mais ce qui nous rapprocha, ce fut la polémique sur la campagne de 1815. J'avais mis toutes mes facultés d'investigation à démêler les véritables causes dans la question si embrouillée, si controversée, de la perte de la bataille. J'entrepris une enquête historique en 1841, un examen attentif, minutieux, de tous les documents inédits ou imprimés; mes conversations avec les généraux survivants m'aidèrent en plusieurs points, et je réussis à préciser l'état exact des choses dans un Mémoire que je remis à d'Elchingen. Celui-ci en fit part à M. Thiers, qui ne voulut rien rabattre de son récit légendaire. C'est un des motifs qui m'ont déterminé plus tard à écrire moi-même l'*Histoire de la Campagne de* 1815. Mon Mémoire de 1841 existe dans mes papiers et n'a jamais été imprimé [1]. »

Enfin, en juillet 1841, M. Villemain se décida à appeler Edgar Quinet au Collège de France et créa pour lui *la chaire des langues et littératures de l'Europe méridionale* :

Cinq mois de cours dans l'année, sept mois de vacances, une position inamovible, la plus haute qui existe dans cette

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

carrière, et la plus indépendante, voilà les avantages. Que de gens seraient souverainement heureux d'obtenir après une longue sollicitation ce qui m'arrive sans que je m'en doute. Ce qui me plaît dans ce bonheur, c'est l'espérance que cette situation vous attirera à Paris[1].

Les collègues d'Edgar Quinet au Collège de France étaient Michelet, Mickiewicz, Burnouf, Biot, Thénard.

A Lyon, Edgar Quinet avait embrassé l'antiquité; à Paris, il abordera le monde moderne; le cadre s'agrandissait indéfiniment. Pendant l'hiver, il prépare ce cours, qui s'ouvre enfin dans les premiers jours de février 1842.

1. *Lettres à sa mere.*

VIII

COURS DU COLLÈGE DE FRANCE.

(1842-1845)

Je ne possède aucun document inédit d'Edgar Quinet sur cette époque, il écrivait peu quand il avait un ouvrage surle chantier. et cessait toutecorre spondance pendant son cours.

Quelques rares fragments de lettres de sa mère, voilà tout ce qui me reste, pourtant elles m'aideront à reconstituer la physionomie de cette période si importante.

Le discours d'ouverture est résumé dans la lettre d'Edgar Quinet du 9 février 1842 :

Tu sais, à l'heure qu'il est, que la bataille est gagnée aussi complètement que possible. J'ai été interrompu huit fois, par des applaudissements, des bravos prolongés. Je suis arrivé à pied... Je sentais que j'avais quatre vingt-dix chances pour moi sur cent... Quelqu'un qui m'eût vu passer ne m'eût pas, je crois, trouvé l'air préoccupé. J'arrive dans la cour du

Collège de France. On avait fait du feu dans la salle d'attente. Je voyais de là ceux qui arrivaient.

Enfin, à une heure dix minutes, *le familier* vint me chercher. Il ouvre la porte devant moi. J'entre. La salle était comble. On dit que j'étais très pâle. Cependant, je ne sentais pas cette pâleur au dedans. Je monte à cette chaire. Je reste debout en laissant sur la chaire un papier de la grandeur de celui-ci, qui était toute la ressource que j'avais voulu me conserver. Je regarde en face mon auditoire et enfin je commence...

L'attention est très grande. Au tiers du discours, applaudissements unanimes. Je reprends. La sympathie est évidente. J'avais ménagé pour le commencement des idées très reposées, très calmes, et conservé ce qui devait être vif pour la dernière partie. J'arrive à ce point : « Est-il bien vrai, comme on me le répète chaque jour à l'oreille, que je n'aie affaire ici qu'à des peuples éteints ?... Non, non, s'ils sont las, ils se reposeront; s'ils sont assis, ils se relèveront; s'ils sont morts, ils ressusciteront. »

La suite a été un dialogue entre l'orateur et les applaudissements de l'auditoire.

«... J'ai souvent entendu dire que la France liée à la Révolution ressemble à ce Mazeppa entraîné loin des routes frayées par le cheval que sa main ne peut régir. Plus d'un vautour le suit et convoite d'avance sa dépouille... Cela est vrai peut-être... Seulement il fallait ajouter qu'au moment où tout semblait perdu, c'est alors qu'il se relève au bruit des acclamations de ceux qui l'ont fait roi. »

Tonnerre d'applaudissements, comme disent les Anglais.

Ce qui m'a fait surtout plaisir en cela, c'est que, passé les premiers mots, j'ai senti en parlant une tranquillité intérieure... En sortant, Mickiewicz est venu se jeter dans mes bras, Magnin, Ampère, qui connaissent le métier, étaient charmés. Là-dessus arrive ma tante tout en larmes. L'effet avait été unanime, il n'y avait aucun moyen d'en douter[1].

Comment n'aurait-il pas senti cette certitude ?

1. *Lettres à sa mère.*

Il avait pour gage l'enthousiasme de Lyon; la même électricité se communique à l'auditoire de Paris.

L'accomplissement de sa mission lui donnait ce grand calme. Ceux qui l'ont vu à ce cours le dépeignent ainsi : grand de stature, mince de taille, le visage pâle, ovale, une longue chevelure noire rejetée en arrière et découvrant son vaste front, le regard étincelant sous des paupières à demi entr'ouvertes, les bras croisés sur la poitrine. On lui trouvait l'expression méditative et résolue. Chez lui, la pensée et la parole étaient des actes.

Le Siècle publiait des extraits de ces leçons. Madame Quinet mère, après les avoir lues, lui écrit en mai 1842 :

De toutes les louanges qu'on donne à Edgar, celle à la quelle je suis le plus sensible, c'est le calme, la dignité, la fermeté, la modération, enfin sa mâle éloquence et cette attitude vigoureuse qui attend de pied ferme. La noblesse du caractère et la hauteur d'âme ont toujours été l'objet de mon respect. Je remercie Dieu, je remercie Edgar de me donner ces deux choses.

Elle arrive à Paris et ces précieux documents vont me faire défaut pour 1842; je les retrouverai pour les années suivantes. Au risque d'empiéter sur l'ordre chronologique, voici un fragment de lettre qui a trait au Collège de France :

Je ne vous écrirai ni le mardi, ni le mercredi. Le mardi, c'est la veille de la bataille[1] et il faut laisser à Edgar tout le calme, tout le loisir de faire ses dispositions. Le mercredi, c'est l'heure où le clairon sonne, et je ne voudrais ni retarder

1. Cours sur les Jésuites.

ni distraire, ni émouvoir Edgar. Nécessairement, l'arrivée de sa vieille mère le troublerait un peu; vous pouvez donc être tranquille jusqu'au jeudi ou aux jours suivants[1].

Le cours de la première année n'était encore qu'une fête; l'immortelle beauté des arts maintient le professeur dans une région sereine. Toutes ces leçons de 1842 ont été refondues dans les *Révolutions d'Italie;* le chapitre sur Raphaël en renferme de nombreux vestiges.

Le groupe des fidèles était toujours au grand complet; dans l'hémicycle et sur l'estrade du professeur se pressaient des amis illustres et de belles dames. Il était encore choyé par la société de l'Abbaye-aux-Bois. Le duc et la duchesse d'Orléans lui faisaient des avances gracieuses. Il a raconté lui-même une soirée aux Tuileries en 1842 :

Chopin était au piano, après lui la Grisi, puis Lablache... Un instant après, je vis s'approcher de moi une dame d'une taille très noble, d'une physionomie très douce et très sensible. Partout je l'aurais remarquée, et, à ce moment, je la trouvai charmante. C'était la duchesse d'Orléans... Il était impossible d'avoir un air plus sincère, plus pénétré, au point que, voyant ces beaux yeux de si près, je fus moi-même très touché : « Combien je suis heureuse de faire la connaissance d'un homme que j'ai tant admiré de loin! dit-elle. Car cette connaissance est faite depuis longtemps. Que cet *Ahasvérus* m'avait déjà ému en Allemagne! Et maintenant que je voudrais être homme pour aller vous entendre à votre cours[2]! »

Je reviens sur ce détail parce qu'il peint l'esprit du

1. *Lettre à Madame Minna Quinet.*
2. *Lettres à sa mère.*

moment et la teinte libérale des salons, même d'un salon royal.

La seconde année du cours sera des plus orageuses. Il ne s'agit plus de la renaissance des arts. Abordant résolument son brûlant sujet, Edgar Quinet cherche, dans l'étude des institutions religieuses du Midi, les causes du déclin et de la servitude des nations méridionales.

L'amitié fraternelle de Michelet et Quinet se resserre dans cette alliance de combat; leur enseignement, jusque-là historique et littéraire, devient militant par leur campagne entreprise en commun contre les jésuites.

Quel moment admirable dans la vie de ces deux frères! « Allons donc comme un seul homme! s'écriait Michelet. Notre unité est une arme offensive et défensive! »

Depuis ce cours, leurs noms, comme leurs existences, furent vraiment entrelacés par les idées, et par l'enthousiasme qu'ils inspiraient à la jeunesse des écoles; identifiés à tel point dans l'opinion publique qu'on prononçait un nom pour l'autre : Michelet signifiait Quinet, Quinet signifiait Michelet. Les périls qu'ils couraient dans ces batailles du Collège de France, le triomphe éclatant qu'ils remportèrent sur la ligue ultramontaine, ajoutèrent une consécration à leur intimité sacrée.

On sait ce que fut ce cours, et les violences auxquelles se portèrent les adversaires. Que de fois, dans ces luttes acharnées, l'un et l'autre s'attendaient à payer de leur vie leurs convictions, prêts à mourir au milieu de cette jeunesse française électrisée par leur parole de feu! Le fanatisme sacerdotal, poussé au paroxysme, pouvait faire craindre un attentat; le sifflement des vipères, les cla-

meurs de la haine, de la vengeance, répondaient aux acclamations enthousiastes de l'auditoire.

Un jour que les meneurs cléricaux avaient pénétré en plus grand nombre dans la salle où Edgar Quinet faisait son Cours sur les Jésuites, le tumulte devint si terrible qu'on s'attendit à une catastrophe. Pendant une demi-heure des vociférations furibondes, des frénésies de colère couvrirent les cris de sympathie. Les femmes effrayées se jetaient à genoux, cachaient leur tête dans leurs mains; l'auditoire était haletant; c'était une scène des plus dramatiques.

Edgar Quinet, debout dans sa chaire, attendait avec calme une éclaircie dans cette tempête. Trois fois l'administrateur du Collège de France, M. Letronne, pénétra jusqu'à lui, l'engageant à renoncer à la parole, le suppliant de se retirer, de céder à l'orage, et, sur son refus, il dit à Edgar Quinet ces mots significatifs : « Qui sait si, ce soir, il restera une seule pierre du Collège de France? »

Cette inquiétude de l'administration peut donner l'idée de la gravité des désordres que la faction ultramontaine organisait contre ce cours.

« — Quand je devrais rester ici jusqu'au soir, je ne céderai pas, » répondit Edgar Quinet.

Un instant de lassitude, et c'en était fait; le jésuitisme eût célébré sa victoire. Mais injonctions, prières, menaces, tout fut vain. Edgar Quinet saisit le moment où la fatigue physique ralentit la rage des derviches hurleurs, et réussit à placer un mot, à élever la voix. Ses paroles sont aussitôt saluées par un tonnerre

d'applaudissements (comme savent applaudir les jeunes gens du Collège de France!) L'acclamation amie l'emporte peu à peu, à mesure que l'ennemi harassé, enroué, se décourage. On vit s'éclipser, un à un, bedeaux, marguilliers, sacristains enrégimentés pour le scandale, toute la phalange Veuillot. Les clameurs haineuses cessèrent enfin, et un immense cri de victoire et de joie délirante retentit sous la coupole du Collège de France et proclama le triomphe de l'esprit nouveau.

La leçon s'acheva dans un enivrement impossible à dépeindre, quand il s'agit de faire revivre ces heures immortelles.

Edgar Quinet eut peine à se soustraire à l'ovation qui l'attendait dans la rue, où la foule des étudiants faisait retentir l'air des cris de « Vive Quinet! Vive Michelet! »

L'émotion fut profonde dans le camp ultramontain : le clergé se résolut à frapper un grand coup, et l'on vit descendre dans l'arène l'archevêque de Paris en personne.

Il déclare qu'il considère comme un devoir envers son diocèse de réclamer contre l'enseignement d'Edgar Quinet. Avec un ton plein d'onction, c'était la guerre déclarée. Quelle plus éclatante confirmation des périls signalés par les deux professeurs !

Les journaux catholiques tels que *l'Univers, le Monde* faisaient moins de mal que les indifférents.

Ceux-ci répétaient : « Bah! il n'y a pas de jésuites! Quinet, Michelet ne voient partout que jésuites! » Et voici que l'archevêque lui-même vient prendre leur cause en main; le premier prélat de France reconnaît ouvertement l'alliance du jésuitisme et de l'épiscopat. Il accuse

formellement Quinet et Michelet d'attaquer le clergé sous le nom de la société de Jésus. L'archevêque de Paris identifie la cause des jésuites et celle du catholicisme. Par là, il assume la responsabilité de cette société tant de fois maudite et l'impopularité qui s'attache aux jésuites.

La *Réponse* d'Edgar Quinet dépeint si bien les scènes dont le Collège de France était le théâtre, qu'il faut en citer un passage :

...Ni la calomnie, ni l'injure, ne nous ont jamais arraché une parole de défense. Nous avons attendu patiemment que le droit de liberté de discussion ait été violé dans nos personnes; que l'insulte, la menace ouverte, l'émeute sacrée soient venues nous provoquer, tête haute, et que notre parole ait été étouffée sous les cris, pendant des heures entières, par ceux qui se disent aujourd'hui les amis uniques de la liberté de discussion. Pour représailles, qu'avons-nous fait? Nous avons suivi le cours ordinaire de notre enseignement; nous avons raconté, analysé les origines d'un ordre dont nous ne pouvions éviter l'histoire[1].

Entre autres accusations contre Edgar Quinet, l'archevêque de Paris met en ligne le panthéisme, le naturalisme, l'athéisme. Le clergé ne se bornait pas à condamner les doctrines des professeurs; il provoquait contre eux la haine publique, les accusant de diviniser les mauvais penchants de la nature humaine; en d'autres termes, c'était la formule d'outrage à la morale publique. C'est ainsi qu'on désignait ces appels éloquents à la conscience, à la vie morale, à la sincérité, à la religion de

1. *Réponse à l'archevêque de Paris.* Voy. *Œuvres complètes.*

la vérité. Selon le clergé, faire le procès au jésuitisme, c'était offenser la morale universelle.

Aussi qu'arriva-t-il? Jusque-là, Edgar Quinet avait séparé le clergé du jésuitisme; à dater de ce jour, il fut clair pour tout le monde qu'ils tenaient à être identifiés. Pas une voix ne s'éleva parmi les quarante mille prêtres pour repousser cette solidarité avec les fils de Loyola, sanctionnée par l'autorité du clergé de France.

Que les rôles étaient intervertis! C'était le Collège de France qui prêchait la religion d'amour et de paix, et c'était l'Église qui faisait éclater le tempérament fiévreux de la politique et répondait par la guerre, par des cris de haine, enfin ce qu'Edgar Quinet appelle « un Évangile de bruit et de tumulte ».

Edgar Quinet dénonce ceux qui veulent qu'il y ait plusieurs Frances inconciliables entre elles, se jetant l'interdit. Il déclare que, pour conjurer cet esprit, il faut exclure l'enseignement religieux de l'école. Les jeunes générations suivront hors de l'école leurs croyances. Un symbole commun d'éducation publique rapprochera les intelligences destinées à former une seule et même société.

Dans ce débat mémorable, ce qu'il y avait de plus surprenant, c'est que l'archevêque appartenait à l'opinion de ceux qui déclarent la loi athée. Edgar Quinet, au contraire, soutenait qu'en formant de toutes les églises éparses une seule cité, l'État est plus conforme à l'idée de l'Église universelle. Ces principes appliqués au problème de l'éducation, objet principal de la controverse, viennent de ressortir avec une évidence éclatante dans

les débats de 1880. Mais, en août 1843, Edgar Quinet disait déjà :

Des écoles catholiques, des écoles luthériennes, des écoles calvinistes, des écoles philosophiques, sans nul lien entre elles, voilà, aux yeux de M. l'archevêque, l'idéal de la constitution publique de l'éducation. Chacun goûterait à l'écart une doctrine séparée, sans nulle crainte d'un contact mutuel. On formerait à côté les uns des autres autant de peuples isolés, qui, étant élevés dans la haine réciproque les uns des autres, n'auraient entre eux de commun que le nom... Après un demi-siècle, que trouverez-vous pour résultat? Des esprits nourris dans des traditions qu'ils croiront inconciliables, des sectaires ardents qu'aucun point commun ne ralliera... le combat renaissant et acharné des prêtres et des philosophes; une société systématiquement divisée et morcelée; les générations parquées dès le berceau dans des préjugés et des haines mutuelles...; des fanatiques et des sceptiques.

L'avenir n'a-t-il pas donné raison à ces craintes, à ces avertissements? La solution qu'il indiquait et qu'il soutint quelques années après à la tribune : séparation de l'Église et de l'État, a rallié aujourd'hui tous les esprits de progrès. Edgar Quinet posait, en 1843 déjà, comme condition *sine qua non*, l'enseignement laïque. Il voulait que les jeunes générations, après avoir reçu au foyer domestique l'enseignement des croyances particulières, fussent unies par l'éducation publique dans un même esprit; elles apprendraient ainsi à se sentir membres de la même famille; c'était la vraie fusion des cœurs et des esprits d'un même pays. L'Université doit représenter l'unité morale de la société française et le principe d'al-

liance de tous les enfants de la patrie française par l'enseignement laïque.

En toute occasion l'on retrouve cette pensée fondamentale d'Edgar Quinet : assurer l'unité morale de la nation par l'enseignement.

L'audace du clergé était si redoutable, en 1843, qu'il osait réclamer l'institution de bureaux de charité catholiques et de municipalités catholiques. Quinet s'écriait dès lors : « Dans cette émulation de sectaires, où s'arrêtera-t-on? »

On est heureux de rencontrer des sentiments jeunes et ardents chez des savants qu'on aurait pu croire pétrifiés dans leurs inscriptions archéologiques. Edgar Quinet avait envoyé à Champollion-Figeac son Cours sur les Jésuites qui venait de paraître en volume. Voici la réponse qu'il reçut :

aris, 28 juillet 1843.

Je suis bien heureux, Monsieur, de votre bon souvenir; j'ai lu tout votre livre; il y a de bien belles choses dites et prédites. Celles-ci seront le moins comprises, quoique les plus importantes, puisqu'il n'y a plus de possible en France que l'avenir. Vous lui aidez à se réaliser, et c'est un bien grand service public et national. Votre sincérité est exemplaire; plût à Dieu qu'elle fût contagieuse. La mollesse universelle s'arrange mieux du savoir-vivre, qui n'est qu'un égoïsme déguisé; on a horreur du bruit. Mais alors il ne faut pas vivre; car le mouvement intellectuel est la vie de l'âme des peuples. J'espère qu'ils ne mourront pas de celle-ci.

Je n'ai pas oublié notre ami de Turin; le jour même de sa réception, votre présent a été expédié à son adresse; il

lui fera sans nul doute autant de plaisir qu'à moi-même et que j'en ai à vous remercier bien vivement, en vous priant de me croire votre tout dévoué d'affection.

J.-J. CHAMPOLLION.

Je retrouve encore quelques témoignages d'adhésion qu'il reçut pendant sa lutte contre les jésuites, et je les cite à défaut d'autres documents sur cette époque :

Paris, 12 octobre 1843.

Avec quelle peine j'ai trouvé votre nom chez moi, il y a quelques jours! et que de fois j'ai continué avec vous notre conversation, en relisant cette *Réponse à l'archevêque de Paris*, que vous avez la bonté de m'envoyer. Vous soutenez dignement et fermement une lutte dans laquelle vous êtes mal soutenu. J'irai vous redire un matin la part que j'y prends, si vous voulez me faire savoir quel jour et à quelle heure il vous sera possible de m'attendre. D'une barrière à l'autre, c'est une sûreté qu'il faut prendre, si l'on ne veut éprouver tous les regrets que votre carte m'a laissés.

ALFRED DE VIGNY.

M. Alexis de Tocqueville lui écrit aussi pour adhérer aux leçons du Collège de France. Ils ne se voyaient plus aussi souvent qu'aux dîners hebdomadaires; mais la sympathie subsistait de part et d'autre, et, dans une lettre à un ami commun, M. de Toqueville avait exprimé sa joie de la nomination du professeur au Collège de France. « J'ai, en vérité, mille raisons disait-il; d'abord le très grand mérite de M. Quinet, ensuite l'intérêt, je pourrais

presque dire l'amitié que m'a inspirée sa personne. »

Voici ce qu'il lui écrit directement :

Mon cher monsieur Quinet,

Je ne vous vois pas, mais vous n'êtes pas un homme qu'on oublie. Vous vous êtes notamment rappelé à mon souvenir par une leçon au Collège de France, leçon que je n'ai pu lire qu'hier et dont je veux vous remercier aujourd'hui. Elle m'a vivement intéressé d'un bout à l'autre, et l'éloquent morceau qui la termine m'a profondément ému. Combien vous avez raison! Et qu'il faut craindre ce redoutable sommeil dont vous parlez! Mais comment réveiller des gens qui, en s'endormant, ne cèdent point seulement à un besoin naturel, mais à ce *coma* léthargique que cause l'ivresse des jouissances matérielles? C'est à des esprits comme les vôtres à trouver un remède à un pareil mal.

J'ai éprouvé une grande contrariété, avant-hier: celle de ne pouvoir faire entrer à la Chambre M. Marmier, qui était, m'a-t-on dit, avec vous.

Agréez, etc.

ALEXIS DE TOCQUEVILLE.

Voici encore une lettre, à l'occasion de ces leçons orageuses, qui prouve que les noms les plus divers étaient encore groupés dans un esprit libéral :

Paris, 30 mai 1843,

Le duc d'Abrantès a l'honneur de présenter ses compliments empressés à M. Edgar Quinet et, tout en lui demandant pardon de la pensée qu'il a eue que M. Quinet pourrait ne pas avoir lu *l'Ami de la Religion* du 18 mai, il le prie d'en prendre connaissance, persuadé que cet aveu de la part d'un organe du parti peut fournir à M. Quinet quelques-unes de

ces considérations qu'aime si fort applaudir celui qui écrit ces lignes.

Le duc d'Abrantès prend la liberté de se réjouir auprès de M. Quinet des triomphes de l'illustre professeur, triomphes que quelques entretiens chez madame Récamier avaient mis le duc d'Abrantès à même de prévoir et d'appeler de tous ses vœux.

La lutte contre les jésuites s'accentue; madame Quinet mère trouve son fils trop téméraire :

D'après l'analyse du *Siècle*, dit-elle, il me semble qu'il n'y a point eu de manque de mesure, comme j'avais été tentée d'en trouver dans les mots: « Renverser une dynastie, et renverser dix dynasties plutôt que de laisser revenir les jésuites. »

Je trouvais qu'il y aurait eu moyen d'exprimer en d'autres termes cette détermination, et qu'il ne faut pas admettre, tout haut et en chaire, la possibilité de ce renversement.

Parcourons les lettres que je retrouve sur ces leçons :

Charolles, mercredi midi.

Mon très cher enfant, tu t'habilles, tu penses, tu rassembles tes idées et tes forces, tu vas partir; dans une heure, tu parleras. Toute cette heure, je la consacrerai à penser à toi et à t'accompagner dans mon cœur. Je crois entendre tes adieux à ton auditoire. J'entends l'émotion de ta voix qui électrise tout ce qui l'écoute, tu t'inclines. Enfin tu respires librement en te disant que ton énorme labeur est fini. Je respire avec toi; car, sache-le bien, une grande oppression a pesé sur mon âme tous ces jours du déploiement de tes forces pour ta grande œuvre. Hélas! puisses-tu ne pas y laisser ton enveloppe mortelle! puisses-tu ne pas être désigné d'en haut comme un martyr tel que la liberté et les croyances en immolent! Quelquefois je suis saisie d'un noir effroi. C'est

alors surtout que je souhaite être près de toi pour te protéger et te secourir de ma faible puissance. Tu vois que tu aurais raison de m'écrire et de me fortifier.

Écris-moi! je te dis que j'en ai besoin. Hélas! tous ces ennemis, tous ces enragés ultramontains me font peur enfin... Ne lui feront-ils pas quelque grand mal, quelque grande persécution? Je voudrais, à cette idée, être auprès de vous!

Surviennent les difficultés avec le ministère, après le cours sur les Jésuites :

B... m'a rapporté tous les journaux qui sont venus aujourd'hui; nous les avons lus ensemble. Vous savez l'intérêt que chaque ligne inspire, quand c'est d'Edgar qu'il est question. Le revoilà donc encore sur la sellette, en attendant son jugement. Mais je ne pense pas que ce soit en silence; car il y a bien à dire, quand ce ne serait que la prodigieuse inconséquence de sacrifier (si on les sacrifie) ceux qui, les premiers, les seuls pendant un assez long temps, ont poussé le cri d'alarme, quand personne ne voulait voir les ennemis, quand on les niait; leur voix a été entendue. Une sorte de satisfaction semble donnée au pays; mais ce serait à condition de briser ces valeureux éclaireurs qui seuls ont été courageux, braves? Cette conséquence saute aux yeux.

Lorsque le cours reprit enfin, cette mère, jusque-là si alarmée, récrit avec un cœur raffermi par le séjour que son fils venait de faire près d'elle :

C'est donc mercredi qu'Edgar remonte à l'assaut. Sa dernière leçon nous a ravis; rien de plus serein, de plus élevé, de plus digne. On a bien tort de s'inquiéter sur le sort de l'homme qui dit et pense ainsi. Sa supériorité doit le soutenir au-dessus des abîmes.

On me dit que, de tout ce conflit avec le ministre, il n'en peut résulter qu'un accroissement de gloire de mon fils.

A propos de la polémique engagée dans les *Débats*, elle juge la situation dans les termes suivants :

Combien je suis contente de la lettre d'Edgar aux *Débats!* Rien de plus net, de plus calme, de mieux appuyé.

Nulle outrecuidance, point l'air matamore ; une simplicité, une sérénité charmante, et si forte en exemples pris aux meilleures sources! Je trouve que le talent d'Edgar a visiblement grandi depuis ces rudes joutes. Je l'y sens à l'aise ; il se meut avec grâce et vigueur, ne portant aucun coup inutile, ne recevant pas son stimulant d'autrui, le tirant de lui-même et se suffisant.

Quant à Michelet, après une des premières leçons, il écrivait à Edgar Quinet : « Vous avez été hardi, mon » ami. J'aurais dit cela tôt ou tard, moins bien à coup » sûr. Il me revient que vous avez été admirable, au- » dessus même de tout ce que vous avez été. »

IX

LES JÉSUITES. — COURS D'EDGAR QUINET

(SUITE)

Le cours d'Edgar Quinet sur les jésuites (1843), publié pendant les vacances, fut aussitôt traduit en plusieurs langues [1]. Je ne puis entrer dans l'analyse détaillée de ce livre si connu; il faudrait en citer chaque page.

Tant que les attaques ultramontaines ne partaient que de points éloignés, même sous l'anathème du mandement et des chaires sacrées, Edgar Quinet se tut; mais, lorsque l'injure vint se produire dans l'intérieur du Collège de France, au pied même de cette chaire scientifique, il parla. Il démontra combien il était nécessaire de reporter

1. Les leçons d'Edgar Quinet sur les Jésuites, et celles de Michelet, ont été réunies d'abord en un même volume, pour sceller leur alliance.

l'attaque chez les assaillants. Ces débats sont destinés, disait-il, à grandir; ils sortiront de l'enceinte des Écoles; ils entreront dans le monde politique. Sous l'apparence de l'Université, ce qui est en litige, c'est le droit de la pensée, la liberté philosophique, le principe même de la science et de la société moderne. Le jésuitisme avait fait peu à peu de l'enseignement et de la science une place bloquée [1].

Loin de nier la force du jésuitisme et des intérêts qui s'y rattachent, Edgar Quinet prédisait que cette force ne faisait que commencer. Autour de lui on répétait : « Il n'y a pas de jésuites. Où sont les jésuites ? »

Il se charge de la réponse, dans ses leçons dont chacune est précédée d'une bataille, et toujours victorieuse pour l'esprit de la Révolution.

C'est le sujet même de son cours qu'on voulait étouffer; c'est ce nom de jésuite qu'il fallait ne pas prononcer :

...Moi qui m'occupe ici spécialement des peuples du Midi, je ne pourrais rien dire de ce qui les fait périr ? Je verrais tranquillement mon pays convié à une alliance que d'autres ont si chèrement payée, et je ne pourrais dire : « Prenez garde !... les peuples qui sont les plus malades sont ceux où la société de Loyola a son foyer ! » En ce moment même, partagée en lambeaux, foulée, écrasée par tant d'édits solennels, elle ressuscite sous nos yeux, se relève à demi; à peine sortie de la poussière, déjà parle en maître, provoque, menace, défie de nouveau l'intelligence et le bon sens... Oui, cette réaction ne me déplaît pas ; elle profitera à l'avenir si tout le monde fait son devoir.

Reculer ? céder encore ? Mais un seul pas en arrière et nous risquerions d'être rejetés en dehors de notre siècle. Que faut il donc faire ? Marcher en avant... La lutte est bonne quand on

1. Voy. *Préface des Jésuites*.

l'accepte sincèrement; c'est dans ces luttes éternelles de la science et de la croyance que l'homme s'élève à une croyance supérieure, à une science supérieure. Portons plus avant et plus loin le drapeau de la libre discussion.

Après avoir analysé l'esprit des diverses institutions, des ordres divers, le professeur caractérise la société de Jésus, son esprit de cosmopolitisme. Elle ne convoite pas un tombeau; ce qu'elle veut, c'est le vivant pour en faire un cadavre.

Dès qu'une doctrine veut contrefaire la vie qu'elle a perdue, c'est une sorte de jésuitisme.

Le tempérament des jésuites est incompatible avec celui de la terre de France; elle a soif de sincérité, de franchise; ils apportent la tactique, le stratagème; la France ne peut vivre sans la liberté, les jésuites apportent la dépendance absolue : *Que l'homme devienne tel qu'un cadavre.* Si nous valons quelque chose, c'est par l'élan spontané, par la loyauté, par la rectitude de l'esprit. Le jésuitisme n'est que subtilité et détours d'intention. Ce qui fait la France si grande, même au cœur de la défaite, c'est la puissance de l'âme; le jésuite s'en défie. Il s'agit donc de l'existence même de l'esprit français; d'où la conclusion, ou le jésuitisme doit abolir l'esprit de la France, ou la France abolir l'esprit du jésuitisme...

Tous les projets ambitieux du jésuitisme pâlissent devant la résolution de refaire par la base l'éducation du genre humain. Pour mieux arrêter le mouvement d'innovation, l'élan de la pensée humaine, les jésuites bâtissent sur toute la terre des maisons à la science pour emprisonner l'essor de la science; donner à l'esprit un mouvement apparent qui lui rende impossible tout mouvement réel, le consumer dans une gymnastique incessante et sous de faux semblants d'activité, caresser la curiosité, éteindre dans le principe le génie de découverte, étouffer le savoir sous la poussière des livres, voilà le grand plan d'éducation, suivi avec tant de prudence

et un art si consommé. Jamais on ne mit tant de raison à conspirer contre la raison[1].

En dehors de la partie militante, offensive et défensive, et de la partie purement historique, ce cours renferme les plus hautes et les plus sereines idées qu'un maître aimé de la jeunesse puisse échanger avec des esprits généreux. Toute l'éducation morale des masses et tout l'avenir est dans cette conclusion où il adjure les générations nouvelles de partager le pain de la science avec la foule des frères inconnus, de défendre partout leurs droits, leur existence intellectuelle, de leur frayer le chemin de l'intelligence :

C'est sur vous que peut se mesurer l'avenir de la France. Songez bien qu'elle sera un jour ce que vous êtes au fond du cœur en ce moment. Vous qui allez vous séparer pour vous élancer dans différentes carrières publiques ou privées, vous qui serez demain des orateurs, des écrivains, des magistrats, vous à qui je parle peut-être pour la dernière fois, si jamais il m'est arrivé de réveiller en vous un instinct, une pensée d'avenir, ne les considérez pas, plus tard, comme un rêve, une illusion de jeunesse qu'il est bon de renier sitôt qu'on pourrait l'appliquer, c'est-à-dire sitôt que l'intérêt s'en mêle. Ne reniez pas à votre tour vos propres espérances, ne démentez pas vos pensées les meilleures, celles qui sont nées en vous, sous l'œil de Dieu, quand, éloignés des convoitises du monde, ignorés, pauvres peut-être, vous demeurerez seuls en présence du ciel et de la terre. Bâtissez d'avance autour de vous un mur que la corruption ne puisse surmonter ; car la corruption vous attend au sortir de cette enceinte.

Quelques années après, Edgar Quinet se demandait :

1. *Extrait analytique.*

« Où sont les auditeurs qui ont assisté à cet enseignement? Que sont devenues les âmes neuves que le souffle d'aucun mensonge n'avait encore ternies? Je m'adressais à elles comme à des témoins irrécusables de la vérité morale. Comment ont-ils traversé la vie? Quelques-uns m'entendent-ils encore? Le lien qui s'est formé entre les intelligences se brise-t-il comme les autres liens de la terre? »

Trois fois la liberté a répondu à cette question. 1848 est un premier effort de la France pour entrer dans la voie tracée par l'enseignement héroïque de nos maîtres. La République, ressuscitée en 1870, est une nouvelle affirmation de leurs principes. Enfin le grand combat entre le jésuitisme et l'esprit de la Révolution française, qui éclata au Collège de France, a été repris depuis les décrets du 29 mars 1880 contre les congrégations.

Dans une préface pour la dixième édition des *Jésuites*, Edgar Quinet passe en revue ses prévisions de 1843. et, examinant la marche suivie par la méthode jésuitique, rappelle ce qu'il disait :

« Si nous ne ranimons pas le principe de la vie morale, nous marchons à un bouleversement ou à une démission... »

La démission que je redoutais en 1843 est devenue, en 1870, démembrement et ruine.

Il ne lui a pas été donné de voir le relèvement de la France, et ses plus chères idées en matière d'éducation nationale réalisées par des hommes de progrès, par des esprits patriotiques! mais le vieux lutteur avait coutume de dire :

Nous vaincrons, morts ou vivants!

X

COURS SUR L'ULTRAMONTANISME.

(1844).

L'ennemi veillait, ne se décourageait pas; au lieu de continuer la lutte au grand jour, à grand renfort d'attaques passionnées et bruyantes, il prit les vrais procédés jésuitiques. Sourdement, sournoisement, on étouffa la parole d'Edgar Quinet.

Invité par l'administration du Collège de France « à ne pas sortir du programme »[1], le professeur répondit qu'il s'y tenait strictement et n'avait rien à y changer; l'étude des *Littératures et des Institutions comparées* était son sujet même.

Alors commença cette petite guerre de chicanes sur le mot « Institutions politiques ». On voulait l'effacer du

1. Voy. Lettre d'Edgar Quinet à l'administration du Collège de France, page 372.

programme. Edgar Quinet tint bon. On n'imagine pas les subterfuges auxquels on recourut pour prolonger le débat et empêcher le professeur de remonter dans sa chaire.

Des lettres intimes adressées à Edgar Quinet contiennent de curieux échantillons de dialogues où figurent MM. Letronne, Nisard, Villemain. Salvandy, et de démarches dont on obsédait Edgar Quinet.

Ses collègues du Collège de France avouaient hautement qu'il ne s'écartait pas de son programme, et que lui ôter son titre, c'était lui ôter son sujet.

Enfin, l'affaire fut soumise au conseil des ministres. Quelques jours après, on vit le programme du Cours du Collège de France affiché et le titre changé. Le ministère avait cédé à la pression cléricale.

Edgar Quinet proteste par une lettre publique, et son cours est aussitôt suspendu[1]. C'est alors qu'il utilise ces vacances forcées en allant étudier à la source même du jésuitisme, dans la patrie d'Ignace de Loyola et de Torquemada, ce que la vue des lieux, des monuments, apprend plus éloquemment que tous les in-folio.

1. L'étroite union de Michelet et de Quinet les a tellement identifiés, qu'il en est résulté, comme dans les légendes, une confusion que l'historien a le devoir de démêler. Vingt ans d'exil ont enfoui dans l'oubli tout ce qui concerne le proscrit.

Le cours d'Edgar Quinet seul a été suspendu en octobre 1843, puis complètement interdit en 1846.

La chaire de Michelet n'a pas été fermée après les leçons sur les Jésuites en 1843 ; il a continué son enseignement au Collège de France. Il fut suspendu en janvier 1848. La Révolution de Février rouvrit les chaires des trois professeurs. Le Coup d'État les brisa en Mars 1852.

Parti pour l'Espagne en novembre 1843, il revient au bout de deux mois. En son absence, l'assemblée des professeurs du Collège de France interroge Michelet sur les intentions d'Edgar Quinet : « Il ne changera rien à son programme, » fut sa réponse. « Nous avions pris le meilleur moyen, » dit Michelet à son ami, en lui rendant compte du dialogue de cette séance.

M. Villemain était alors gravement malade. Un changement de politique dans le ministère dénoua la situation, qui semblait inextricable. Edgar Quinet eut gain de cause et reprit avec éclat son cours, en février 1844.

Ceux qui espéraient une note moins accentuée furent singulièrement déçus; le professeur continua avec la même indépendance intrépide, la même hauteur de vues. Il rapportait de ce voyage en Espagne tous les éléments de ses leçons sur l'ultramontanisme.

Deux fragments de lettres de sa mère ont trait à ce cours de 1844 :

Je ne veux pas, cher enfant, mal occuper ton temps par une véritable lettre de moi. Je veux seulement te dire quelle complète joie j'ai eue, non pas tant de tes éclatants succès, que de l'adhésion entière que mon cœur et mon esprit ont donnée à ton discours. Je ne te dirai rien du talent, je ne veux te louer que sur l'admirable paix qu'une âme grande et forte peut seule donner dans le temps où nous vivons. Quelle douceur, quel oubli de sa personnalité, quel calme dans ce que tu dis de la dénonciation des évêques[1]! On croirait qu'elle ne te regarde pas. J'ai été émue jusqu'aux larmes à cet endroit si chrétien, et pour cela même d'une si grande élévation. Mon cher enfant, Dieu t'inspire, puisque tu domptes en toi le ressentiment et de l'injure et de l'offense.

1. L'évêque de Chartres.

Et, après la première leçon sur l'Ultramontanisme :

Comment de simples paroles peuvent-elles suffire à exprimer ce que l'image de ce cours du 20 inspire de mouvements violents et doux à mon cœur? Non, je ne regrette pas d'en avoir été privée, je me sens bien faible contre de telles impressions. Ce matin, il est arrivé une lettre d'Abel bien détaillée, bien colorée; il y raconte le cours du 20 depuis l'heure qu'il y a passée avant l'entrée d'Edgar. Il dit tout, jusqu'à la noblesse du geste avec lequel il a remercié de l'accueil qu'il recevait. Il ne dit que les applaudissements, puis les cris : « Vive la France! Vive la Pologne! » Et le spectacle de la petite salle d'attente si pleine d'émotions, de bénédictions, où tant de cœurs battaient pour Edgar!

Désormais ce ne sont pas les adversaires forcenés qui sont à craindre, mais les tièdes amis politiques. Loin d'être soutenus à la Chambre des députés, les deux professeurs du Collège de France voyaient se ranger du côté du parti prêtre presque toutes les voix, sauf celle du grand Arago.

En revanche, quelles compensations ne trouvaient-ils pas dans les sympathies ardentes de l'auditoire! Oui, c'est de l'amour que la jeunesse française portait à ces maîtres chéris!

On peut bien dire qu'Edgar Quinet était de ces esprits pour qui le vrai calme, la lumière intérieure et l'équilibre éclatent dans la bataille. Il se jetait dans cette mêlée où les adversaires étaient de tous côtés, parce que, dans sa conviction, le jésuitisme, l'ultramontanisme ne sont que les symptômes d'un mal plus profond. « Ces plantes des maremmes, disait-il, marquent l'état de l'air ambiant. »

Il sentait très bien que nous marchions vers des bouleversements ou une décadence irrémédiable. Aussi travaillait-il à ramener le principe de la vie morale ; il préparait le « règne et la religion de la sincérité[1] ».

Il avait contre lui et les emportés, auxquels il tenait tête, et les indifférents, qui ne veulent pas qu'on les réveille, et tous ceux qui, engagés dans un détail, ne souffrent pas qu'on les ramène au centre des difficultés[2].

Au milieu d'une société qu'on régentait par l'appât des jouissances, il appelait l'âme la plus haute autorité.

Dans une des dernières leçons sur l'Ultramontanisme, il rappelait à son jeune auditoire que les luttes du Collège de France les liaient par un serment :

La parole qui fait explosion dans les âmes est un principe d'avenir ; il faut la réaliser, c'est-à-dire y conformer sa vie ; il faut se préparer à la mettre en pratique, quand, à votre tour, il vous sera donné d'influer sur les affaires publiques.

Le moyen âge avait de ces écoles fameuses où retentissaient les problèmes vivants de l'époque. Maintenant deux hommes défendaient, du haut de la chaire du Collège de France, les droits vivants de l'esprit au XIXe siècle, soutenus dans leur apostolat par la sainte ardeur de la liberté. Ils n'avaient nul besoin de récompense, mais elle leur vint par la jeunesse française et fut douce à

1. Voy. *l'Ultramontanisme.*
2. *Ibid.*

leurs cœurs. Le 20 juin 1844, une députation de plusieurs centaines d'étudiants se rendit chez Edgar Quinet, « démonstration éclatante pour sceller l'alliance entre la jeunesse française et les professeurs qui leur montraient le chemin de l'avenir ».

Pour donner l'idée de l'enthousiasme qui électrisait les âmes, je rappelle ici une page écrite, pour ainsi dire, au pied de la chaire de Michelet[1] :

Pendant dix ans, il a été donné à trois hommes de renouveler la puissance de la vie antique, alors que la parole exerçait la suprême magistrature et que l'enseignement s'élevait à la hauteur du sacerdoce. Mickiewicz, Michelet et Quinet nous apparaissaient comme les pontifes et les consuls de cette république des intelligences qui s'édifiait en dépit d'un matérialisme sordide, sous le règne de l'argent. Ces trois hommes étaient pour nous l'idéal vivant de la société de l'avenir. En leur présence, plus d'un disciple s'écriait comme le Théagès de Platon : « Étais-je auprès de toi, et mes vêtements touchaient-ils les tiens, j'avançais encore plus en science et en vertu. Et maintenant que je suis à tes côtés, je voudrais que ma vie s'écoulât à t'entendre. »

Ils reconstituaient la patrie par le désintéressement et le sacrifice ; ils formaient des citoyens en réveillant la fierté et l'indépendance des caractères ; ils cimentaient l'alliance des âmes droites et fondaient la grande fraternité.

Le cœur de ces trois hommes austères et purs fut le grand foyer de vie et de lumière où convergeaient tous les rayons, où se formaient des amitiés impérissables.

Qui de nous ne tressaille encore au souvenir de cette heure où l'auditoire frémissant tenait les yeux fixés sur la porte basse qui s'ouvrait au-dessus de la chaire ? Le maître apparaît. Sa figure aimée rayonne de toutes les ardentes sympathies qui le saluent. Une immense acclamation sort de cette foule

1. *Mémorial d'Exil*, 1852, fragment.

idolâtre avide de justice et de droiture. Ces nobles cris retentissent sur les bancs de l'amphithéâtre, dans les couloirs, les cours, la rue ; car la salle est trop étroite pour contenir la multitude. Un grand silence succède. Le maître va parler. Chaque poitrine retient son souffle : silence éloquent d'une nombreuse assemblée auparavant tumultueuse, grondante comme la mer et maintenant suspendue aux lèvres qui vont s'entr'ouvrir et prononcer les paroles de vie. Dans l'hémicycle se pressent les représentants des nationalités qui veulent revivre, tous confondus dans les rangs de la jeunesse française comme au cœur même de la grande patrie adoptive. Dans l'enceinte réservée aux dames, on voit des jeunes filles, des jeunes femmes assises, debout, parfois agenouillées ; car les âmes s'exaltaient sous l'empire de cette parole inspirée qui répandait le don de la vraie vie. Sur les degrés inférieurs de la tribune se tiennent les plus intimes, ceux que nous appelions la *phalange*. Un courant électrique unit les disciples et le maître ; de quel côté y a-t-il plus de jeunesse de cœur ? Je ne sais quel souffle matinal circulait dans l'auditoire, et ce souffle de l'esprit nouveau, ranimant les plus faibles étincelles, faisait jaillir une flamme divine. D'une part, on sentait une foi sans bornes ; d'autre part l'autorité que donne un caractère incorruptible... Cette parole révélait à chacun son centre moral, sa valeur inconnue ou sa défaillance cachée. Et voilà pourquoi, en l'écoutant, les âmes se donnaient au maître, et faisaient le serment d'être tout à la patrie, au devoir, à la liberté .. La parole du maître éclatait au milieu d'une légion de jeunes combattants ; ils n'attendaient qu'un signal et l'esprit de liberté, de vérité, franchissant l'enceinte du Collège de France, allait planter son drapeau sur la place publique...

Nos maîtres nous ont tracé la voie, mais elle est de celles qui exigent des vertus souveraines. Ils ont enseigné la religion de justice, d'humanité et d'amour, la religion du devoir. Leur doctrine embrasse non la secte, la tribu, mais la patrie et le genre humain. Ils ne prêchaient pas la résignation, mais l'action ; ils voulaient, sur la terre de France, le règne de Dieu rêvé par les saints de la patrie.

Elles ont passé, ces heures immortelles. Ne reviendront-elles jamais ? un souvenir sacré, est-ce tout ce qui en reste ?

Cette année fut aussi laborieuse que militante; après les longs débats avec le ministère, après le voyage d'Espagne, après le cours repris triomphalement, Quinet publia en volume ses leçons sur l'*Ultramontanisme*. Le titre primitif devait être *France et Rome*. Mais Michelet ayant eu la même idée pour un de ses ouvrages, son ami y renonça, et le livre fut intitulé : *L'Ultramontanisme, ou l'Église romaine et la société moderne.*

Les vacances étant arrivées, les deux professeurs allèrent respirer l'air de la mer; Michelet, au moment de partir pour Cherbourg, remercie son ami d'avoir si bien exprimé leur pensée commune; il espère le rejoindre au Havre.

En effet, Edgar Quinet s'établit pendant un mois à Sainte-Adresse, au milieu d'une colonie d'amis, les familles Geoffroy Saint-Hilaire[1], et d'Elchingen, qui rivalisèrent d'amitié et embellirent pour lui ce séjour. C'est là que vinrent le trouver maintes félicitations, comme un écho prolongé des applaudissements du Collège de France.

Je retrouve, entre autres, ces trois lettres :

Paris, 27 août 1844.

Monsieur,

Je viens d'être assez sérieusement souffrant pour ne pouvoir sortir, et, sitôt que je l'ai pu, je suis venu vous remercier

1. Voy. *Discours* sur Étienne Geoffroy Saint-Hilaire. *Œuvres complètes*. Le grand naturaliste venait de mourir, Edgar Quinet fut chargé de prononcer les dernières paroles, le 22 juin 1844.

De même, en novembre 1845, il fit, à la prière de la famille Ney, un discours sur la tombe du *brave des braves*.

de votre beau livre. Je n'ai voulu vous rendre grâces de votre envoi qu'après l'avoir lu tout entier. Dans la solitude et dans la nuit, je tâche de retrouver et je retrouve en effet, par le recueillement, les émotions que votre parole chaleureuse porte dans le cœur des jeunes gens qui vous entendent. Sur quelques points, je suis moins complètement entraîné qu'eux peut-être dans toutes les voies que vous tracez si largement à l'histoire du passé et à celle dont nous sommes encore les acteurs; mais toutes les fois que votre brillante parole enseignera que la dignité de l'homme moderne est dans la pensée et combattra les pouvoirs publics qui ne reconnaissent que la richesse, la tête du *Docteur noir* et le cœur de *Stello* vous répondront à la fois.

Il est difficile de choisir dans vos discours toujours éloquents, mais partout, sur mon exemplaire de l'*Ultramontanisme*, j'ai crayonné de rares beautés qui resteront et que je relirai souvent.

Tout à vous avec une vive sympathie.

ALFRED DE VIGNY.

Il me semble qu'il y a quelque chose de singulièrement touchant d'entendre une appréciation d'Edgar Quinet dans la bouche de ceux qui l'ont connu enfant. M. de Lacretelle, l'historien, lui écrit, après la publication des *Jésuites* et de l'*Ultramontanisme :*

Mâcon, 4 août 1843.

C'est à vous sans doute, mon illustre confrère, que je dois l'envoi précieux de votre ouvrage sur l'Ultramontanisme, quoiqu'il ne m'ait pas été annoncé par une suscription nominale. Voilà près de vingt années qu'après avoir vivement applaudi aux prémices de votre talent, j'ai le bonheur de voir confirmer et surpasser mes plus heureux présages.

Vous avez frappé au cœur le monstre contre lequel j'ai lancé une flèche légère dont il a été à peine effleuré. Vous

êtes merveilleusement armé pour le combat par une instruction profonde. Vous l'êtes encore mieux par l'énergie de votre caractère, par celle de votre dialectique et de votre style. La beauté du coloris égale la fermeté du dessin.

Votre point de départ du concile de Trente est une conception aussi forte qu'habile. Vous m'avez fait comprendre et presque respecter le parti des Guelfes, en lui donnant pour mobile l'unité italique. Je ne souscris pas en tout point à votre éloge sans réserve de Voltaire. Il sera toujours à regretter que ce grand mouvement du XVIIIe siècle n'ait pas été conduit par des hommes d'un spiritualisme cartésien, et nous faisons bien aujourd'hui de prendre ce levier.

Vous comprenez donc Hegel, vous qui avez pénétré dans les profondeurs de la nouvelle philosophie? Il est pour moi plus inintelligible encore que Spinoza; mais je confesse que je me suis senti peu d'attrait pour étudier l'un et l'autre. Que n'ont-ils écrit comme vous! Que n'ont-ils été inspirés par la chaleur du sentiment qui vous anime!

Agréez mes félicitations, mes vœux pour votre bonheur; je n'ai pas besoin d'en faire pour votre gloire.

LACRETELLE.

Eugène Sue, qui devait se rapprocher plus tard de son collègue d'exil par une campagne en commun contre le cléricalisme, et à qui Edgar Quinet a dédié sa *Situation morale et religieuse en Europe* (1855), lui écrit, après le cours de 1844 :

Je n'ai reçu votre nouveau livre de l'*Ultramontanisme* qu'à mon retour de chez notre ami Legouvé, avec qui nous avons bien parlé de vous et de vos admirables et courageux travaux. Je vais puiser dans ce nouvel ouvrage de nouvelles convictions, et vous suivre (de bien loin, il est vrai) dans la route que vous avez si vaillamment ouverte. C'est faire œuvre de conscience et de cœur. Je me félicite bien de cette nouvelle occasion de renouer avec vous des relations si pré-

cieuses pour moi et qui ont été depuis si longtemps interrompues.

EUGÈNE SUE.

Revenant d'Ouilly où elle devait rencontrer M. de Lamartine, madame Quinet mère écrit :

La veille, M. de Lamartine était venu; j'ai eu un vrai regret de ne l'avoir pas vu, quand on m'a dit dans quel ravissement il était du livre d'Edgar; il s'est prononcé avec un véritable enthousiasme sur l'énergie, le courage et la magnificence du style, etc. Il voudrait avoir l'occasion de se rapprocher d'Edgar Quinet. Léon Bruys me disait : « Je suis sûr que, si ces messieurs passaient quelques jours ensemble, ils s'entendraient même sur les points où ils se croient divisés. » Les fils de M. de Lacretelle sont venus; l'aîné m'a dit qu'il avait quitté son père le matin dans l'enthousiasme du livre; lui-même l'a dérobé pour aller le lire dans l'avenue.

Un petit billet à la troisième personne, à l'occasion de l'*Ultramontanisme*, est le seul autographe de M. Thiers que j'aie jamais découvert dans nos papiers :

M. Thiers s'empresse de remercier M. Edgar Quinet pour l'envoi qu'il a bien voulu lui faire du volume qu'il vient de publier. Il lira ces nouvelles leçons avec un véritable intérêt, assuré d'avance de se rencontrer presque constamment en communauté de sentiments avec l'auteur. En attendant qu'un peu de loisir permette à M. Thiers de se procurer ce plaisir, il renouvelle ses remerciements à M. Quinet et le prie d'agréer, etc.

Je trouve encore une foule d'aimables billets qui prouvent la persistance de certaines relations pendant

ces luttes au Collège de France. C'est le duc d'Elchingen écrivant à « son cher Edgar », et lui exprimant les plus chaleureux sentiments; il envie sa femme qui ne manquait pas une des leçons, « même quand elle avait des malades », disait-il.

A la même époque, la princesse Belgiojoso redouble d'aimables instances et l'appelle sous les ombrages de Marly :

Je suis malheureusement en train de poser pour un grand portrait auquel le peintre travaille ici même. Cela fait que je suis constamment clouée sur une chaise, sans avoir la libre disposition de mes yeux. Je n'ai pu donc encore vous lire; mais, ne voulant pas passer à vos yeux pour indigne d'un souvenir que je n'aurais pas apprécié, je m'empresse de vous en remercier.

Pourquoi ne venez-vous pas me voir? Je prétends vous voir ici à Port-Marly, le jour qu'il vous plaira. Vous trouverez une solitude très légèrement animée; vous serez rendu à vos pénates à dix heures du soir; mais il faut, ne vous en déplaise, que vous veniez.

Mille amitiés.

CHRISTINE DE BELGIOJOSO.

Dans une autre lettre datée de Paris, de son hôtel de la rue d'Anjou-Saint-Honoré, la princesse lui parle de ses projets littéraires :

Je passe l'hiver à Paris, chez moi et non pas ailleurs, c'est-à-dire que je ne sortirai pas du tout. Je passerai mes journées chez moi, à travailler (puisque maintenant je puis avouer sans affectation que je travaille), et mes soirées chez moi encore, avec le petit nombre d'amis qui viendront me

chercher. J'espère que vous serez de ceux-ci. J'y compte un peu et je ne consentirai pas à revenir d'une prévention à laquelle je tiens.

Mille amitiés.

CHRISTINE DE BELGIOJOSO.

XI

LE CHRISTIANISME ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

(COURS DE 1845)

Le cours de cette année s'ouvrit au milieu d'une agitation qui grandissait à l'extérieur, tandis que l'enceinte du Collège de France était réellement l'endroit de la terre où régnait un esprit d'amour et de concorde. Le culte de la patrie et de la liberté, la grandeur et l'héroïsme de la Révolution française, la religion de la justice formaient la pure substance de cet enseignement.

Je ne puis montrer ici que l'esprit vivifiant apporté par Edgar Quinet dans l'examen des faits historiques[1].

Il continuait au Collège de France le vaste plan qu'il s'était tracé à Lyon : l'histoire universelle des révolutions

1. Des citations intégrales du *Christianisme et la Révolution française*, seraient impossibles. Je renvoie le lecteur à ce livre qui trace à la démocratie un si haut idéal.

religieuses et sociales. Par la même méthode, il établissait les rapports des institutions politiques et des institutions religieuses du moyen âge en Italie, en Espagne. Après le christianisme des apôtres, le schisme grec, l'islamisme, la papauté, la réformation, l'ultramontanisme, la société de Jésus, l'Église gallicane et enfin la religion civile nouvelle, la Révolution française.

C'est bien la philosophie de la Révolution qu'Edgar Quinet a inaugurée dans ses leçons de 1845. Il montre comment la révélation nouvelle surgit de cette grande date de rénovation.

De ses leçons je veux rappeler seulement quelques paroles du cœur; le sentiment en est si profond, qu'il grave les idées dans l'esprit.

Il s'adressait à l'avenir lointain autant qu'au présent, et disait à ses jeunes amis qu'il avait foi en eux, même quand il ne serait plus :

Je veux croire que les paroles que j'ai prononcées ne sont pas mortes, que l'âme que j'ai cherché à répandre vit encore, ne fût-ce que dans un petit nombre d'entre vous... Ils sont loin, ceux au milieu desquels j'ai commencé à Lyon la carrière d'idées que je poursuis ici; d'autres les ont remplacés qui à leur tour ont disparu... Malgré le changement des années, il reste ici debout un esprit qui garde au moins un souvenir de ma pensée[1].

Quelle émulation sacrée il répandait dans son jeune auditoire, en montrant que chacun de ceux qui l'écoutaient portait en lui l'avenir ! Il les mettait en garde

1. *Extraits analytiques.*

contre la doctrine de mort qui immobilise l'esprit par l'érudition.

La tribune politique n'était pas alors le véritable enseignement national; c'est au Collège de France qu'on entendait les paroles qui empêchent la décadence, la vieillesse prématurée d'un peuple :

Ah! si chacun de vous savait ce qu'il possède en lui-même, ce qu'il a fallu de siècles, de sang versé dans les batailles, de courage, de lumière, de génie, de vérité pour former et tremper dans son sein son âme française!...

Il conviait les jeunes gens aux grandes actions, non à des succès éphémères. Il les mettait en garde contre les tactiques parlementaires en matière religieuse et philosophique. En 1845, on criait déjà aux novateurs : « Arrêtez-vous! Votre ligne est trop droite, vous n'usez d'aucune tactique, d'aucun stratagème. »

L'enseignement d'Edgar Quinet garde un caractère frappant d'actualité. Quand on relit ses livres, on les croirait inspirés par l'intérêt urgent de l'heure présente. Il prévoyait aussi le sort qui l'attendait, et les paroles mêmes dont on se servirait pour combattre son influence. Il était persuadé que le plus grand danger pour l'esprit de la France serait d'appliquer aux questions immortelles la tactique, les habiletés souterraines qui deviennent de plus en plus la règle des assemblées politiques :

Là, pour obtenir un triomphe d'une semaine, une vérité d'un jour, on feint de s'entendre, lorsqu'en secret on ne cherche qu'à se supplanter...; l'un renonce à une moitié de sa

croyance, l'autre l'abandonne tout entière... Cet art de lier les volontés, sans posséder les convictions, s'il était appliqué aux affaires de l'esprit, nous ferait tomber au-dessous du byzantinisme.

Il ne dissimulait pas les difficultés de la voie droite :

Nul ne peut faire un pas nouveau dans la vie morale sans rencontrer la résistance de la doctrine qui le précède. Nous n'avançons qu'à la condition de montrer que nous avons assez d'âme, de vie morale, pour franchir l'obstacle.

Il ne déplore pas seulement la défaite militaire, la puissance politique déchue. Il pressentait dans un avenir reculé les funestes conséquences de ce qu'il appelle la doctrine de la capitulation. La France serait libre ou esclave, selon qu'on rejetterait ou qu'on accepterait cet esprit de capitulation :

...Ne vivre jamais que de concessions, de calculs, même dans le fond de sa conscience! Que nous parle-t-on de diplomatie dans la guerre sainte des principes!... A peine entrez-vous dans la vie, dans votre mission, que l'esprit du passé, l'esprit qui craint l'avenir, murmure : « Que t'en coûte-t-il? Abaisse un moment ton cœur... Transigeons, capitulons, une seule minute, à ce moment fatal, où tu construis ton plan de vie... »

Eh bien, non, nous maintiendrons notre pensée haute et désintéressée... Avec cela, il est fort possible que vous ne deveniez jamais rien dans votre village, mais vous serez des hommes de vérité. C'est encore aujourd'hui la dignité la plus rare sur la terre...

Une âme à la recherche de la vérité n'est vivante, n'est puissante que si elle marche sans s'inquiéter de savoir si cela plaît oui ou non, à ceux qui règnent sur la terre, sur l'opinion, si elle est suivie par un petit ou par un grand nombre, si

elle a de son côté les complaisances ou l'inimitié du monde[1].

Toute la vie d'Edgar Quinet est contenue dans ces fières paroles; elles ont tracé le dur chemin qu'il a parcouru.

Il montre que nul enseignement n'est fécond s'il ne contient un certain héroïsme : *mens heroïca.*

Élargissant toujours son sujet, il prend un à un tous les sophismes pour les réfuter. Qu'on relise son commentaire du fameux axiome : *Il faut une religion pour le peuple*[2] *!*

Philosophie de la Révolution française, voilà le vrai titre de ce cours de 1845, et c'est pourquoi il fut interdit l'année suivante. Il arrivait déjà à la conclusion que la Révolution, commencée en 1789, est loin d'être achevée. Selon qu'elle avance ou qu'elle recule, elle accélère ou arrête la marche de la civilisation.

Cette religion de la Révolution française, prêchée par Edgar Quinet au Collège de France, persécutée avec ses apôtres, a triomphé de nos jours, et sa pure lumière rayonnera de plus en plus.

Il avait donc raison d'espérer un immense avenir lorsqu'il s'écriait, dans une de ses leçons :

> Quand même tant d'ennemis qui se concertent finiraient par nous briser avec cette chaire, ce serait aujourd'hui trop tard ! Cet esprit nouveau est désormais en vous !

Dans une des rares lettres qui portent une date, ma-

1. *Extraits analytiques.*
2. Voy. *Le Christianisme et la Révolution française.*

dame Quinet mère écrit, en avril 1845, à sa belle-fille :

Je comprends que la persécution, « ce charme des forts », comme il l'appelle dans l'*Ultramontanisme*, ne lui manquera pas. Il y a longtemps qu'il court dans cette périlleuse arène. Que Dieu se tienne près de lui et tienne sa main près des vôtres pour vous conduire dans les rudes sentiers! Je relis à toute heure du jour votre tout petit livre du pasteur Cuvier, pour me bien persuader que c'est Dieu qui veut que les choses soient ce qu'elles sont, et qu'Edgar soit martyr de sa foi.

Ces deux âmes pieuses recevaient un divin secours par leur foi dans une providence qui règle tous les événements et nous dispense de les prévoir et d'en souffrir d'avance. Elles voyaient toutes choses à la lumière de l'Évangile; les premiers temps du christianisme semblaient revivre pour elles au Collège de France, et Edgar en était le saint Paul.

Quant à lui, sans autre appui que la religion du devoir, il s'est toujours immolé à la vérité, sachant très bien que les hommes lui réservaient des châtiments terrestres, et le plus amer de tous, c'est-à-dire l'oubli, le reniement.

Ce cours porta au comble l'enthousiasme de la jeunesse et la fureur des vieux partis. L'école ultramontaine redoubla ses attaques, et Edgar Quinet pouvait à bon droit écrire à sa mère : « Je suis au milieu d'un bon petit combat qui ne me déplaît pas. »

Il suivait imperturbable sa voie, ne se passionnant que pour la vérité seule, dédaignant les menaces, les agressions. Des accusations formelles furent portées à la

Chambre des pairs contre Edgar Quinet et Michelet, et il ne manqua pas de journaux bienveillants, entre autres les *Débats*, qui rappelèrent le professeur à la modération, l'exhortant par de sages avis à se renfermer dans l'étude des littératures méridionales. Edgar Quinet répondit :

Pour être conséquent, il faudrait dire à chaque professeur de littérature : « Ne parlez pas de morale, c'est l'affaire du prêtre ; laissez l'histoire, elle appartient à l'historiographe ; les institutions, au jurisconsulte ; les monuments, à l'architecte ; la terre, au géologue ; le ciel, à l'astronome. » Après ce travail une chaire de littérature ne serait en effet plus redoutable, elle n'aurait plus aucun sens[1].

Pourquoi les Chambres sous la Restauration n'avaient-elles pas interdit à M. Villemain la politique anglaise dans son cours ? ou à M. Ampère les questions théologiques dans son cours de littérature française ? Lorsque M. de Salvandy assista à une leçon de Quinet à Lyon, on ne songea pas à l'interdire ; mais, à Paris, il passionnait depuis quatre ans la jeunesse des écoles pour les immortelles idées de patrie, de justice et de liberté ; l'opinion publique se réveillait ; il était temps d'arrêter cet élan de la France.

Les conséquences éclatèrent l'année suivante ; pour le moment, Edgar Quinet acheva triomphalement son cours. Chaque leçon est suivie d'une ovation. Après la dernière leçon, la jeunesse des écoles organise une grande manifestation : une députation d'étudiants porte à Edgar Quinet la médaille offerte par l'auditoire aux trois pro-

1. *Lettre aux Débats.*

fesseurs. Edgar Quinet reçut ce témoignage de la jeunesse française en son nom et au nom de ses deux amis Michelet et Mickiewicz. Le doyen des étudiants prononça, à cette occasion, un discours qui montre les généreuses préoccupations des esprits, et combien profondément s'était gravée dans les cœurs la parole de vie des trois professeurs :

Seuls, ils n'ont pas déserté le grand enseignement des plus grands jours de notre histoire et, grâce à eux, la tradition s'est renouée parmi nous.

Sur cette médaille on voit de profil Edgar Quinet, Michelet et Mickiewicz, avec cette légende :

LA FRANCE ET LES AUDITEURS
DU COLLÈGE DE FRANCE

Et, sur le revers de la médaille, ces mots :

UT OMNES UNUM SINT

Ah ! l'on ne reverra plus jamais des scènes si émouvantes ! Si les hommes ont oublié, les murs de cette demeure, rue du Montparnasse, les arbres du jardin, les pierres de la cour se souviennent !

Je terminerai par la lettre qu'Edgar Quinet écrit à sa mère, en août 1845, aussitôt que sa campagne fut finie :

Il est certain que jamais je n'ai eu plus de calme intérieur que depuis le temps où ces batailles ont commencé.

J'appellerais même cela bonheur, si souvent la fatigue n'était excessive, et surtout si le temps ne me manquait pas. Ma seule et véritable peine était de devoir faire en deux jours le travail d'un mois. On croit tout perdu, et, le moment venu, la nécessité et le péril vous font trouver des ressources que l'on n'imaginait pas.

J'ai ainsi vécu pendant cinq mois, dans des crises continuelles, obligé à ma manière de livrer une bataille rangée chaque semaine sans avoir le temps de la préparer. Je ne puis pas te dire assez à quel point j'ai été assisté par une force inconnue, dans les moments les plus désespérés. Je me couchais désolé, et, le lendemain, avant midi, tout était prêt : les choses, les mots, les citations, les plans, tout avait surgi je ne sais d'où. Quelqu'un qui n'a pas passé par ce péril continuel de l'improvisation pure, sans passion, ne peut se faire une idée de ce genre de vie. Combien j'ai envié souvent le général qui livre sa bataille en une année! Il a un jour d'éclat et c'est assez.

Mais, dans ce combat de l'esprit, la journée d'hier compte à peine. Si une force supérieure ne m'eût assisté, il m'eût été impossible de traverser tant d'obstacles.

Au reste, j'ai éprouvé ce genre de contentement qui consiste à faire exactement ce que l'on a mission de faire. Peut-être est-ce là le bonheur. Un mélange d'angoisses, de calme et de lueurs inespérées. En de certains instants, c'eût été un éclair de félicité, si vous aviez été là; car j'ai toujours pensé à vous dans les bons et les mauvais moments.

XII

INTERDICTION DU COURS D'EDGAR QUINET

(1846)

Le Christianisme et la Révolution française parut en volume, pendant les vacances[1]. Les lettres d'adhésion sont nombreuses, la plus belle est celle de Béranger :

Cher et éloquent professeur,

Combien le vieux chansonnier doit vous remercier d'avoir placé son nom dans vos leçons immortelles ! J'attendais la dernière pour vous dire tout ce que je trouve d'utile et de

M. Drouyn de L'Huys publia une série de beaux articles sur *le Christianisme et la Révolution française.*

Il est impossible d'énumérer les comptes rendus des journaux qui s'occupèrent du cours d'Edgar Quinet et de Michelet, dans les années 1842 à 1847. Toute la presse libérale et la presse ultramontaine entrèrent en lice. Il faudrait un volume à part pour citer les articles enthousiastes ou hostiles.

grand dans ce cours, où la philosophie s'applique enfin à faire la leçon aux peuples. Il ne suffisait pas de tout le talent dont vous avez déjà donné tant de preuves pour vulgariser d'aussi grandes idées que celles dont vous vous êtes fait l'interprète; il fallait autant de courage que de conviction.

Mesurez votre gloire aux cris de fureur que vous avez fait pousser. Oh ! qu'il y a longtemps que je demandais à la philosophie ce qui vient d'être pour vous un triomphe ! Les lettres vous ont une grande obligation; car vous en relevez le ministère, à une époque où tant d'écrivains semblent se faire un jeu de méconnaître ce qu'il y a d'élevé dans leur mission.

Pouviez-vous mieux faire pour atteindre le but de votre enseignement ?

Après avoir remué tant d'idées fécondes, prenez un peu de repos; tout fort et jeune que vous êtes, il doit vous être nécessarie. A des hommes comme vous, les pensées viennent dans le sommeil et ils ont des ennemis pour les réveiller à temps.

Je n'aurais pas moins été vous voler quelques minutes de ce repos, si j'habitais Paris. Moi qui n'éprouve guère que la lassitude de ne rien faire, je me suis confiné à la campagne pour quelques mois. Je ne puis donc que vous envoyer mes remerciements et mes témoignages de reconnaissance pour tout ce qu'il y a de consolant dans vos admirables paroles pour de vieux patriotes comme moi.

Adieu, illustre professeur.

BÉRANGER.

George Sand, qui écrivit aussi à Edgar Quinet, objectait ceci :

Hélas ! nous sommes dans un âge de transition. Vous appelez des solutions nouvelles, mais vous avez beau les évoquer, les stimuler, les prédire, vous ne les apportez pas, parce que cela n'est pas de l'homme. Il sortira tout à coup, on ne sait d'où, une nouvelle vérité que nous ne pouvons ni deviner, ni prévoir, ni retarder, ni hâter, et qui fera faire au monde intellectuel un de ces pas qui sont les cataclysmes de l'ordre moral.

Cette division en temps actifs et en temps transitoires m'a toujours paru aussi stérile qu'arbitraire. Rien ne justifie des saisons morales distinctes; cette classification a été inventée pour ceux qui veulent éluder les actes énergiques. La vérité surgit-elle par miracle? Elle naît dans le cerveau de l'homme de bien qui la cherche avec persévérance. Le calcul de l'astronome, l'inspiration du poète, la méditation du philosophe appellent également la vérité. C'est d'un cœur humain, d'un cerveau humain que s'élance l'éternelle Minerve, armée de la lance ou de la branche d'olivier.

Les solutions, les vérités nouvelles sont nées des idées qui enthousiasmaient l'auditoire du Collège de France dès 1842; elles ont pénétré si profondément la jeunesse française, qu'elles ont survécu à la République de 1848. Écrasée par le coup d'État, la liberté disparut pendant vingt ans; les chaires furent supprimées, les étudiants dispersés et, malgré tout, la tradition du cours d'Edgar Quinet et de Michelet s'est conservée vivante.

Les vacances se passèrent en partie à Sainte-Adresse avec la famille Geoffroy Saint-Hilaire. Edgar Quinet gardait un doux souvenir de ces belles heures du soir où étendu sur la falaise du cap Hève, il regardait, entre deux brins d'herbe, le soleil qui disparaissait dans la vaste mer.

Au semestre d'hiver, la veille même de la réouverture de son cours, les sourdes hostilités éclatent de nouveau; le ministre exige la modification du programme. Edgar Quinet refuse, et le cours est interdit.

Une émotion extraordinaire s'empara de la jeunesse des écoles, qui organisa aussitôt une manifestation imposante.

Je trouve le récit de cette journée dans un vaillant journal rédigé par les étudiants :

MANIFESTATION CHEZ M. QUINET.

La mesure autocratique prise par M. de Salvandy contre M. Quinet ne pouvait manquer de produire dans les écoles une vive émotion. Les étudiants crurent devoir au professeur, qu'une destitution déguisée atteignait au milieu de sa carrière brillante, une preuve solennelle de sympathie. A onze heures, douze cents d'entre eux partaient de la place du Panthéon et venaient se joindre à un nombre à peu près égal de leurs condisciples qui s'étaient réunis sur la place de l'Ecole militaire.

Une colonne composée de trois mille jeunes gens se dirigea donc vers la demeure de M. Quinet. L'ordre le plus parfait, le silence le plus religieux régnaient dans les rangs ; car tout le monde avait compris ce que devait présenter de particulièrement grave la manifestation qu'on voulait faire. A leur arrivée chez le professeur, un étudiant lui adressa, au nom de ses condisciples, l'allocution suivante :

« Monsieur,

» Les écoles ont vivement ressenti le coup qui vous frappe. Il était de leur devoir de protester, par une manifestation solennelle, contre tout ce que l'acte du ministère accuse d'hypocrisie et de lâcheté.

» Le gouvernement a payé sa dette, Rome reçoit le prix de ses mensongères concessions. Il ne faut pas qu'en France la liberté de la pensée conserve un seul asile. Lorsque tant de chaires sont occupées par l'insouciance ou par l'apostasie, il

ne faut pas qu'une voix importune vienne troubler le silence profond que le pouvoir commande autour de lui.

» Il est des gens qui ne se trouvent pas à l'aise quand on retrace de notre Révolution les luttes héroïques, les triomphes et les sublimes dévouements.

» Nos applaudissements ont retenti au delà du Collège de France. On s'est épouvanté de voir parmi nous un patriotisme vrai, l'enthousiasme des grands jours. On ne peut nous atteindre, on vous frappe.

» Le ministre inaugure dignement une série d'actes illégaux et réactionnaires. En unissant à l'étude de la littérature celle des institutions qui ont toujours influé si puissamment sur la direction et les progrès de l'esprit humain, vous n'avez pas dénaturé le but de votre enseignement, vous l'avez au contraire pleinement atteint, vous l'avez élevé. La mesure qui déchire la moitié de votre programme, qui mutile votre pensée, enlève à votre cours et son éclat et sa grandeur.

» Nos sentiments sont connus, on sait quelles sympathies vous entourent; votre cause est la nôtre, ou, bien plutôt c'est notre cause que vous soutenez. C'est pour nous que vous avez combattu, avec autant de fermeté que d'éloquence, cette réaction ultramontaine contre l'esprit de la Révolution.

» En venant aujourd'hui vous féliciter de votre attitude ferme et loyale, nous ne faisons qu'obéir à la voix de notre cœur et accomplir un devoir de reconnaissance. Entre les écoles et ceux qui représentent leurs idées et leurs sentiments, il existe une juste solidarité. Dans toute cette foule d'étudiants qui vous entourent, il n'en est pas un qui ne se regarde comme engagé dans cette querelle, pas un qui ne soit prêt à y apporter tout ce qu'il a d'énergie et de dévouement.

» Fragile appui prêté à des tentatives impuissantes! On peut tenir longtemps la liberté assoupie; mais, lorsqu'une fois elle s'est éveillée et qu'elle est debout, il faut compter avec elle.

» Dans la lutte engagée, vous avez pour vous, monsieur, contre un acte de despotisme le droit, contre un ministère l'opinion, contre les attaques de quelques obscurantins en retard, les sympathies d'une nombreuse jeunesse qui ap-

plaudit à votre courage et s'unit de cœur à vos efforts [1]. »

Après un moment de silence, Edgar Quinet, profondément ému, répondit en ces termes :

Messieurs,

Si l'on a pensé me ruiner moralement, votre présence m'aide à croire que l'on n'y a pas réussi. La démarche que vous faites en ce moment, jointe aux démonstrations de la presse, prouve de plus qu'il ne s'agit pas seulement de ma personne, mais d'une cause générale.

J'ai toujours trouvé en vous, messieurs, non pas seulement des esprits sympathiques, mais, permettez-moi de le dire, de véritables amis. Les belles journées de ma vie, celles qui compteront pour moi, se sont passées au milieu de vous. On a pu croire que la crainte d'être arraché à des succès que vous me rendiez si faciles m'entraînerait à une concession. La douleur d'être séparé de vous, je l'éprouve en cet instant, et pourtant il faut que j'y résiste ; car, si j'eusse fait un pas dans la voie qu'on m'ouvrait, d'un côté je me brisais contre une contradiction, et, de l'autre, on poussait mon auditoire à une effervescence que l'on n'eût pas manqué de transformer en désordres. Ma résolution était donc arrêtée par la nécessité même qu'on m'imposait ; je ne pouvais, sans me manquer, décider autrement. L'opinion en a jugé ainsi. Mieux vaut cent fois ne vous revoir jamais que vous revoir avec la moitié de mes principes.

Je ne pouvais consentir non plus à ce que l'on eût le droit de dire en Europe que le haut enseignement de France effaçait de ses programmes, sans protester, le mot *institutions*, et qu'une sommation aussi extraordinaire était acceptée bouche close.

Sans parler de mon honneur, celui du Collège de France m'imposait la conduite que j'ai tenue. Eh ! remarquez

1. Le Journal *Les Écoles*, 1846.

encore que l'on m'ôtait jusqu'à la possibilité de la modération. Après le conflit elle eût paru faiblesse.

Je ne sais si, comme on l'a dit, quelqu'un a voulu tendre un piège ; mais, en l'admettant, il me semble que ce n'est pas moi qui y suis tombé. J'ai de mon côté, dans cette affaire, le bon sens et la logique; on n'a jamais vu en France que l'on puisse blesser impunément l'un et l'autre. Joignons à cela, messieurs, le calme et la modération d'une bonne cause; car, ayant pour nous, sans qu'il soit possible d'en douter, la justice et la raison, tout l'espoir de mes adversaires est que je leur abandonne au moins l'apparence.

L'enseignement, messieurs, n'est pas tout entier dans les paroles; il faut aussi qu'il soit confirmé par les actions et par la vie. En vérité, je ne pense pas que rien de ce que j'eusse pu vous dire dans ma chaire eût été plus instructif que ce qui se passe depuis huit jours. J'avais deux genres d'adversaires, les uns religieux, les autres politiques. Je crois avoir prouvé aux premiers que, dans la religion, ils ne veulent pas du christianisme. Quant aux seconds, je les ai amenés à cet étrange aveu, qu'ils ne peuvent plus tolérer sur un programme le mot *institutions*.

Qu'importe au fond la cause d'une personne ? Le germe est semé, le cri du réveil a été jeté. La génération nouvelle l'a entendu, elle ne s'endormira pas. Vous honorerez notre pays, et ce sera la récompense de mes efforts, si, en effet, ils en ont mérité une. Promettons-nous donc encore une fois ici de persévérer, quoi qu'il en advienne, dans l'alliance de la science et de la liberté. Quelles que soient les circonstances où nous soyons jetés, ne cédons jamais rien de la dignité de l'esprit, ni des droits de la vie morale. Ce doit être là le salut de chacun de nous en particulier, et de notre pays lui-même.

Maintenant, messieurs, si ce doit être là ma dernière parole, je vous demande de la suivre. Retirez-vous en silence et en ordre, nos adversaires vous regardent[1].

La lettre publique adressée au ministre, le 2 décembre 1845, explique clairement le point en litige :

1. Voy. aussi *Réponse aux députations des Écoles*. Juin 1844.

Monsieur le ministre,

Au moment d'ouvrir mon cours, je suis officiellement averti que vous avez refusé d'approuver le programme de mes leçons, tel qu'il vient d'être accepté par l'assemblée des professeurs du Collège de France. Ce programme était conçu dans ces termes : *Des littératures et des institutions comparées de l'Europe méridionale.* Vous m'avez fait prévenir que vous effacez de ce titre le mot *institutions*, et vous m'avez invité à consentir à ce retranchement. J'ai l'honneur de vous exposer les raisons qui ne me permettent pas d'accepter la radiation proposée.

Le titre que vous condamnez, monsieur le ministre, n'est pas une innovation de ma part. Il a été approuvé sans objections, depuis plusieurs années, par l'assemblée des professeurs ; il l'a été aussi par votre prédécesseur et par vous. Lorsque, le 13 juillet dernier, vous avez interrogé le Collége de France pour savoir si j'étais sorti des limites prescrites à mon enseignement, l'assemblée a répondu que je n'avais pas outrepassé mon droit, puisque j'étais resté dans les conditions de mon programme. En déchirant aujourd'hui ce même programme tant de fois approuvé, vous m'enlevez ce qui a été et ce qui devait rester ma juste et unique garantie...

Ce programme contient le principe de mon enseignement. Quand vous effacez ce principe, vous effacez mon enseignement même et me le rendez impossible quoi que je fasse. Vous m'interdisez, monsieur le ministre, de mettre en regard les littératures et les institutions; mais ce rapport est précisément le fond scientifique, philosophique de tous les sujets que je suis chargé de traiter; c'est la condition de ma chaire, sans quoi elle ne peut subsister. C'est à cause de cela que je l'occupe; supprimez ce caractère, elle n'existe plus. Je la détruis moi-même, si j'accepte l'interdiction que vous prononcez, et je trahis non seulement la cause de mon enseignement en particulier, mais celle de tout enseignement littéraire, historique ou philosophique....

Il n'est rien au monde que je ne préfère plutôt que d'accepter une situation dont la première loi serait de manquer

de franchise envers vous, envers le public, envers moi-même.

J'ai l'honneur d'être, etc.

EDGAR QUINET.

Nous n'entrerons pas dans le détail fastidieux des interminables démarches, contre-marches, propositions de l'administration du Collège de France[1]. La polémique soulevée dans la presse passionnait tous les esprits; la campagne était vivement menée par les journaux avancés, surtout pas *la Réforme*. Les journaux ultramontains, *l'Univers*, *le Monde*, jubilaient.

M. Michelet ouvrit seul son cours. Ce fut une agitation indescriptible. Sa leçon était consacrée en grande partie à la Pologne, mais chaque allusion était soulignée par des acclamations. J'entends encore sa voix vibrante: « Je traite, cette année, un sujet saint et sacré; je parle de la Patrie, de la Nationalité. »

C'était le 29 janvier 1846; la physionomie de Michelet, flamme vivante de l'esprit, sa parole magnétique, remuaient profondément l'auditoire. Ah! combien l'air était chargé d'électricité dans cette salle où se pressait une jeunesse généreuse. L'interdiction du cours d'Edgar Quinet avait surexcité l'enthousiasme pour son nom, pour ses idées. Présent en esprit au milieu de l'auditoire, il est salué avec transport, lorsque Michelet rappelle l'intimité de cœur et d'âme qui l'unit à son frère de combat; des acclamations ardentes éclatent sur tous les bancs, quand

1. Voy. plus loin Lettre à l'Administration du Collège de France.

il prononce le nom de Quinet. Et Michelet, ému, s'inclinait et remerciait pour un autre lui-même.

La dédicace du *Christianisme et de la Révolution* venait de répondre au *Peuple* de Michelet, qui avait dédié à son ami son livre le plus démocratique.

L'état politique de l'Europe ajoutait aussi à cette fièvre du moment. Une nouvelle violation du droit, l'annexion de Cracovie à l'Autriche, faisait bouillonner d'indignation tous les amis de la Pologne; le souffle avant-coureur des révolutions circulait dans l'air.

M. Michelet prononça lentement, gravement ces mots : « Messieurs, le droit est éternel. »

La disparition du dernier vestige de la nationalité polonaise remuait violemment l'opinion publique, et ces mots : « Le droit est éternel, » cette promesse d'avenir, étaient en même temps une protestation contre l'étouffement d'une parole aimée.

M. de Lamennais venait de publier, dans la matinée, un magnifique article contre l'annexion de Cracovie, qui parut aussitôt traduit en dix langues. Avant l'entrée de Michelet, on avait organisé une quête en faveur des écoles polonaises, et une jeune dame, disciple du maître, faisait passer de banc en banc une aumônière en velours qui revint richement garnie et qui fut déposée sur la chaire du professeur. Après la leçon, une députation de jeunes gens, Charles Michelet et Alfred Dumesnil en tête, portèrent à *la Réforme* l'offrande des auditeurs du Collège de France.

La lutte engagée continua tacitement, et tint les esprits en haleine; de 1846 à 1848, on n'ouvrait pas un journal

sans y retrouver le nom de deux professeurs, de celui qui continuait son cours et surtout de celui dont la parole était interdite.

Une remarque en passant: Edgar Quinet ne fut pas abandonné brusquement par les libéraux après le cours sur les jésuites. Les salons battirent froid; mais, tant que la chaire du Collège de France lui resta ouverte, l'éclat de sa parole, le retentissement de son succès, retenaient la plupart des gens. Ce fut seulement à dater de l'interdiction de son enseignement qu'une grande partie des anciens libéraux se séparèrent de lui. Combien l'écart devint plus grand après 1848!

On peut dire que tout le personnel de ses relations fut renouvelé, à l'exception des cœurs immuables qui s'identifiaient comme lui aux idées de justice et de liberté.

Un mot encore à propos de la Pologne. Le général Dembinski, toujours très lié avec Edgar Quinet, lui écrit ceci sur les événements de Cracovie:

Paris, 20 mars 1846.

J'ai reçu une lettre en date du 8 mars de Cracovie; elle décrit jour par jour tout ce qui s'y est passé. Il ne faut pas se faire d'illusion. Aucune colonne n'a été envoyée aux monts Carpathes. Tout est clairement énoncé dans cette lettre, mais il en ressort des faits atroces du gouvernement autrichien. Si vous aviez le temps d'en venir prendre connaissance, j'en serais charmé, car le temps me manque pour aller chez vous. La Lithuanie est tranquille, quoi qu'on en dise. Si les malheurs survenus pouvaient dessiller les yeux de votre jeunesse et lui faire voir qu'on ne met pas impunément de côté les hommes d'expérience! car il est évident que cette tentative qui attire tant de malheurs sur le pays aurait réussi, si elle

avait été mieux dirigée et surtout si, dès l'abord, des noms connus avaient servi de garantie. La lettre, très longue, le prouve. Je l'ai traduite, je la fais copier; car elle crie vengeance contre les actes barbares, atroces et astucieux, employés par l'Autriche.

Votre bien dévoué

HENRI DEMBINSKI.

Je n'ai pas parlé du livre *Mes vacances en Espagne* qui parut en mars 1846 et devint populaire. Les lettres d'Edgar Quinet, écrites de Madrid et de Cadix à sa famille, sont, peut-être, plus intéressantes encore.

Au semestre de Pâques, Edgar Quinet répond en ces termes à l'administration du Collège de France :

Paris, 8 avril 1846.

Monsieur l'Administrateur,

J'ai reçu la lettre par laquelle vous me faites l'honneur de m'annoncer que M. le ministre a de nouveau effacé le mot *institutions* dans le titre de mon cours, quoique ce programme ait été admis pendant plusieurs années; je me permettrai d'abord de rappeler que le terme qu'on m'interdit aujourd'hui faisait partie du programme de mon cours de Lyon; et il n'entre, je pense, dans l'esprit de personne que les libertés du Collège de France soient moins étendues que celles d'une faculté de province. Si la difficulté était un sujet particulier, je pourrais peut-être, sans de notables inconvénients, déférer à ce que l'on demande; mais, lorsque, sur ces deux mots *Littératures et Institutions comparées*, on efface le second, la vérité est que l'on détruit le principe même de mon enseignement tel que je l'ai conçu et pratiqué toute ma vie. Me demander de changer tout cela d'un trait de plume, c'est demander l'impossible. Ce qui ne l'est pas moins, c'est d'ac-

cepter une condamnation préventive : on me juge pour les *fautes à venir*, avant même que j'aie rien dit.

D'ailleurs, il ne s'agit pas de moi, monsieur l'Administrateur, mais de l'enseignement supérieur en général, et du caractère du Collège de France en particulier. Si, dans l'une de nos chaires, nous consentons à abandonner ce qui est un droit consacré, que devient alors l'indépendance du corps enseignant? Si les franchises philosophiques du Collège de France sont sacrifiées sans défense, qu'arrivera-t-il des professeurs de facultés? Je n'ai pas besoin de vous rappeler à cet égard l'ordonnance royale qui marque le caractère et définit les droits du Collège de France; la dignité, la liberté de notre institution y sont relevées en des termes que nous ne pouvons oublier et qui sont faits pour résoudre les difficultés présentes :

« Le Collège royal de France, dit l'ordonnance, placé au sein de la capitale, et comme au centre de l'instruction publique, semble inviter plutôt à ses leçons ceux qui se livrent volontairement et par goût aux recherches générales et spéculatives, ceux qui se proposent d'acquérir non point la pratique, mais la théorie des sciences; non point la notion matérielle des faits de l'histoire, mais l'intelligence de son esprit; non point l'usage mécanique des langues vulgaires, mais l'*application des divers idiomes à la discussion critique des doctrines religieuses et philosophiques.*

» Si tel n'a pas été le but de l'institution primitive du Collège de France, si ce n'est pas conformément à ces vues qu'ont été créées quelques-unes des chaires actuellement existantes, du moins y sommes-nous ramenés aujourd'hui par le mouvement des études et par l'état nouveau des sciences et de *la littérature*. Tout ce qu'il y a d'arrêté, de défini dans les connaissances humaines, est devenu indispensable à l'éducation de la jeunesse. C'est la partie de l'enseignement qui est dévolue aux écoles universitaires.

» Tout ce qui est critique, discussion, philosophie générale; tout ce que les jeunes gens sont libres d'apprendre ou d'ignorer, peut être consigné au Collège de France. Ainsi se perfectionnera le système complet de l'enseignement national. »

Tels sont, monsieur l'Administrateur, les termes par lesquels le gouvernement a consacré les droits, la dignité, l'in-

dépendance philosophique du Collège de France. Le gouvernement a établi ces principes en 1831; je ne suppose pas qu'il ait changé de doctrine à cet égard; dans tous les cas, ces principes sont ceux d'un enseignement supérieur, et ils ne se modifient pas au gré des circonstances externes. Abandonnerons-nous aujourd'hui les droits philosophiques que le gouvernement a lui-même reconnus dans nos chaires? Renoncerons-nous à ce qu'il a considéré comme une conquête *nouvelle* de notre siècle? Voilà, pour moi, la question.

Le programme de mon cours, *Littératures et Institutions comparées*, n'est autre chose que la tradition de l'ordonnance royale qui régit en partie notre établissement. Pour briser mon programme, il faut briser cette ordonnance; je ne fais que la résumer et l'appliquer. Tant qu'elle subsiste, mon droit est entier. La révoquer, c'est rompre avec l'esprit de notre siècle, avec ce qu'elle définit, fort bien, *le mouvement actuel des études et l'état nouveau des sciences et de la littérature.*

Comment, monsieur l'Administrateur, pourrions-nous admettre qu'il y ait au Collège de France huit ou dix chaires de littératures, orientales, grecques, anciennes, modernes, et que personne, dans cet établissement, n'ait le droit de traiter des institutions de l'Orient, de l'antiquité ou des temps modernes? Qui donc parlera de ces choses et où s'enseigneront-elles? Puis-je consentir à un retranchement qui serait, en principe, une atteinte manifeste au Collège de France et la destruction même de ma chaire? Au lieu de l'esprit élevé de notre institution, ce serait tout ramener à un enseignement de rhétorique.

Vous savez mieux que moi, monsieur l'Administrateur, quel est le sentiment des universités étrangères à ce sujet, et combien elles ont fait respecter chez elles le principe de liberté dans le haut enseignement. Notre vénérable et illustre ami, M. Creutzer, est professeur de littérature grecque à Heidelberg: qui jamais a songé à lui interdire de traiter, depuis trente années, des institutions religieuses de l'antiquité orientale et grecque? M. Schelling est sous la main d'un roi absolu; sa chaire est celle de philosophie: quel ministre lui a jamais interdit d'intituler son cours, *Philosophie de la révélation?* J'ose avancer qu'il n'y aurait pas

d'étonnement pareil à celui qu'on éprouverait à Berlin, à Munich ou à Heidelberg, si l'on adressait à un professeur de ces universités l'étrange injonction qui m'est faite. Aussi ne serez-vous pas surpris, si je me refuse à un changement qui d'abord m'est impossible, et qui, en second lieu, aurait pour résultat de placer les libertés, la dignité philosophique du Collège de France, infiniment au-dessous des universités étrangères. Le moyen de concevoir et d'admettre que nous ayons, en France, au sommet de l'enseignement, moins de droits, de franchise, d'indépendance scientifique, que dans les écoles des États despotiques! cela ne se peut. En faisant ce que l'on me demande, je croirais signer la déchéance de l'enseignement en France.

Dans ces circonstances, il ne me reste qu'à déclarer qu'en effaçant, contrairement à l'ordonnance royale du 12 mars 1831, le titre et le sujet de mon enseignement, M. le ministre me réduit à l'impossibilité d'ouvrir mon cours. Il y a, sans doute, un inconvénient à ce qui se passe. Le dommage est grand pour moi, puisque je suis placé entre l'oubli et la calomnie. Mais ce serait un bien plus grand mal, et sans remède, si un professeur livrait lui-même, et sans protestation, ce qu'il considère comme l'honneur et le droit du corps auquel il appartient.

EDGAR QUINET.

XIII

SPARTACUS. — LES NATIONALITÉS. — MORT DE LA MÈRE D'EDGAR QUINET. — CAMPAGNE DES BANQUETS.

(1847)

Les députés républicains, Ledru-Rollin en tête, voulaient faire entrer Edgar Quinet à la Chambre. « On voyait en lui un homme qui, ayant professé publiquement, dans l'éducation nationale, les principes de nos deux révolutions, a été réduit au silence par le pouvoir issu de ces révolutions. Il était bon de montrer qu'il ne suffit pas d'être condamné par le pouvoir pour être renié par l'opinion. Edgar Quinet était l'homme nouveau qui, toujours associé à la défense du progrès, ne l'avait cherché jusque-là que dans le travail régulier de l'intelligence, de l'éducation[1]. »

1. *Lettre aux électeurs*, 1846.

La vie parlementaire ne lui souriait guère; pourtant il consentit à poser sa candidature à Bourg et à Mézières. Ainsi qu'il était à prévoir, il échoua, dans les Ardennes, contre M. Ganneron. En juillet 1846, il est porté à Paris. Sa profession de foi aux électeurs du quatrième arrondissement rappelle dans quel esprit il accepterait de les représenter à la Chambre.

Cette profession de foi de 1846, modérée dans la forme, contient déjà toute sa ligne politique ultérieure : Les institutions font l'éducation d'un peuple; celles de la monarchie de 1830 faussaient la conscience publique et corrompaient jusqu'à l'avenir.

Il était plus que temps de rappeler au pouvoir son origine, ces trois journées de Juillet, suivies de seize années de réaction, de calculs personnels et cupides, d'une corruption ouvertement avouée, et de tant de lois de violence, de traités complaisants pour l'étranger, injurieux au pays.

Ce ministère qui, dans le vote Pritchard, a soldé notre honte à l'Angleterre, rendit au moins ce service de réveiller les plus indifférents et d'ouvrir les yeux aux plus aveugles. On avait le sentiment que ce gouvernement avait fait descendre la France au rang de seconde puissance; il mettait son habileté à la rabaisser pour la dominer; il amoncelait les difficultés et les périls dans un avenir prochain [1].

Edgar Quinet demandait une représentation large et

1. Voy. *Œuvres politiques avant l'Exil.*

sincère, si l'on voulait éviter les voies menaçantes des révolutions inconnues.

Presque en même temps, les électeurs de Bourg lui offraient la candidature dans l'Ain, écrivaient son nom sur leurs bulletins, en le voyant lutter pour une cause immortelle, pour la droiture publique et privée. Dans sa réponse, il rend un touchant hommage à son pays natal :

Il n'en est pas un seul en France où l'intégrité des mœurs soit mieux conservée, où l'ancienne loyauté soit mieux gardée. Quand la politique n'est plus qu'une embûche tendue à la conscience, quand tous les ressorts sont en jeu pour la corrompre, où le goût de la vérité survivra-t-il, si ce n'est dans notre pays de droiture héréditaire? Si l'on réussissait à étouffer ailleurs le cri de la conscience révoltée sous la cupidité, le lucre, l'agiotage, c'est dans le pays de Joubert et de Bichat, qu'une voix sortirait des sillons pour protester et pour crier : « Honneur! Amour du pays! Droiture! Intégrité! Travail! Liberté[1]! »

A son retour de Saint-Adresse, Edgar Quinet s'installe pendant quelques mois à Seineport. Rien de plus paisible que cette retraite, sur la lisière de la forêt de Fontainebleau, aux bords de la Seine; le cours tranquille de la rivière, de magnifiques bois de haute futaie, vous communiquent un calme profond; on a tout le charme de la solitude à proximité de Paris. Il loue une vieille maison spacieuse, bien ombragée, entourée d'un jardin fruitier; il avait le don de découvrir des retraites charmantes.

C'est là, dans l'automne de 1846, peu de temps après

1. *Lettre aux électeurs de Bourg.*

l'interdiction du cours, qu'il eut la première inspiration de son drame *les Esclaves*. Une lettre à sa mère précise l'esprit dans lequel était conçu son ouvrage, et rappelle en même temps la lutte engagée entre le professeur et le ministère :

Pour mieux me ressaisir, je m'occupe chaque matin d'une sorte de drame ou tragédie ; je ne sais précisément ce qui en adviendra. Mais j'y trouve l'immense avantage de m'isoler des petites luttes qui usent sans résultat, et de me retremper chaque matin dans des pensées qui me sont personnellement très profitables.

Peut-être le public ne connaîtra-t-il jamais rien de cette tragédie, mais, pour moi, elle m'aura délivré de la guerre à coups d'épingle. Il n'y aura du reste que trois actes, et j'ai à peu près achevé le premier, au milieu de correspondances charmantes avec R***, Letronne et Damas-Hinard. Malheureusement la grippe, plus acharnée que ces trois furies officielles, s'est mise aussi de la partie, ce qui ne m'a pas empêché de continuer. Voilà de tristes augures pour la tragédie. Je t'en dirai le sujet à toi seule. Ce sont les esclaves qui essayent de s'affranchir et qui retombent plus bas qu'auparavant. C'est ce Spartacus que tu regardais aux Tuileries. C'est un sujet tout rempli des passions et des luttes de notre temps, sous d'autres noms.

Ainsi cette âme prophétique entrevoyait, en 1846, l'avenir encore obscur de 1852. D'autres motifs expliquent aussi le choix de ce sujet. Edgar Quinet songeait déjà à ce que pourrait être le théâtre dans une démocratie : l'éducation du peuple par le théâtre ! Quel puissant moyen de régénération si le drame populaire, au lieu de perpétuer sur la scène les crimes de la cour d'assises ou les énervantes émotions du roman, obéit à des inspirations plus hautes et plus neuves !

Les tentatives de réforme étaient encore timides, impuissantes. Pour arracher la France à ces marais stagnants, il fallait le souffle puissant d'une Révolution ; déjà les signes avant-coureurs d'un changement atmosphérique avertissaient que l'orage s'amassait à l'horizon.

Les plus grands esprits étaient encore incrédules à une transformation prochaine et inévitable. Edgar Quinet voyait très souvent M. de Lamennais et Béranger. M. de Lamennais expiait en prison une de ses brochures. (M. de Lamennais en prison sous Louis-Philippe !) C'est là qu'Edgar Quinet rencontra un jour Chateaubriand et Béranger; le chansonnier passait sa vie à se moquer de ses amis pour se divertir. Il répétait à M. de Lamennais : « Elle est jolie, votre politique, allez ! » M. de Chateaubriand ne le traitait pas mieux, et n'était guère plus consolant. C'est M. de Lamennais, sous les verrous, qui exprimait avec force ses espérances d'avenir, à quoi M. de Chateaubriand répondait négligemment :

« Il est possible que, dans deux mille ans, il y ait quelque chose en fait de liberté [1]. »

Les nationalités opprimées avaient toujours trouvé un écho de sympathie aux cours de Quinet et de Michelet. Italiens, Polonais, Hongrois, Chiliens, Roumains, tous attachaient une espérance infinie aux moindres paroles d'encouragement tombées du haut de la tribune du Collège de France. Toujours mêlés aux députations des écoles, ces jeunes étrangers étaient admis dans la mai-

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

son du professeur. Quelques-uns, entre autres l'héroïque Francisco Bilbao, alors un adolescent, étaient reçus dans l'intimité de la famille, comme des fils intellectuels.

Le 17 janvier 1847, une grande manifestation roumaine eut lieu chez Edgar Quinet.

Jusque-là, le nom même de Roumanie n'avait jamais été prononcé en France. Il venait à peine d'être exhumé par le grand patriote, historien et poète, Georges Asaky. C'est lui qui, depuis 1812, conçut, le premier, l'idée de la résurrection d'une nationalité engloutie sous la barbarie turque. Le vernis de civilisation importé de Saint-Pétersbourg dans les provinces danubiennes n'y ajoutait qu'un élément de dissolution en plus.

Tout était à créer dans cette œuvre de régénération, poursuivie par un homme seul pendant trente-cinq ans. Il y manquait l'essentiel, la liberté. Au Collège de France, les jeunes étudiants roumains trouvèrent un centre moral qui ralluma l'espérance et fortifia le désir de reconstituer la patrie roumaine par la liberté.

Pour expliquer dans quelles circonstances la manifestation roumaine eut lieu, j'emprunte le récit publié dans le journal des étudiants *les Écoles :*

A l'occasion du premier jour de l'an, la plupart des Moldo-Valaques résidant à Paris s'étaient entendus pour envoyer à quelques-uns des hommes qui représentent le mieux leurs sentiments une Adresse couverte de leurs signatures. Ils n'avaient eu garde d'oublier M. Quinet; celui-ci répondit à leur démarche. A la réception de cette lettre, il y eut chez les Moldo-Valaques une explosion de joie vraiment touchante; ils décidèrent d'aller en corps remercier celui qui avait si bien accueilli leur hommage. Le 17 janvier 1847, ils entou-

raient l'éminent professeur qu'ils n'avaient pas revu depuis près de deux ans que sa chaire lui est fermée.

L'un des Moldo-Valaques, au nom de tous, adressa alors à M. Quinet un discours, qu'on sera heureux de lire, mais qu'il faudrait avoir entendu. La circonstance, le lieu, l'émotion de cette voix qu'entrecoupaient des sanglots, les larmes qui coulaient de tous les yeux ajoutaient à ces paroles un sens extraordinaire. Deux ou trois jeunes Français assistaient seuls à l'entrevue, et celui d'entre eux[1] qui en fixe aujourd'hui le souvenir n'oubliera jamais tout ce qu'il y avait d'émouvant et de vraiment solennel dans cette réunion de quelques hommes pleurant ensemble au nom d'un petit peuple qui réclame sa part de droits et de devoirs dans la grande œuvre commune. Mais laissons parler M. Bratiano :

« Monsieur,

» L'hommage que nous avons osé vous offrir le premier de l'an a été bien faible; et pourquoi n'avons-nous pas trouvé le courage d'agir selon notre cœur? Qu'avions-nous à craindre auprès de vous? Rien, nous le savons maintenant. Mais, hélas! lorsque, depuis des siècles, cette main que nous tendons à tout le monde est partout repoussée avec indifférence, avec dédain, comment pouvions-nous oser, inconnus que nous étions de vous il y a quelques jours, frapper sans frémir à la porte même de Quinet. Votre lettre bienveillante, généreuse, que nous chérissons tous comme le plus beau titre de notre nationalité, nous permet aujourd'hui d'oser davantage. Votre accueil sympathique nous communique toute la force et la dignité qui convient à des hommes libres et nous donne la certitude que Dieu ne nous abandonnera jamais; car vous, monsieur, n'est-ce pas, jamais vous ne nous abandonnerez?...

Combien de fois ne nous sommes-nous pas sentis saisis d'une étreinte divine à l'accent de cette voix prophétique qui chaque jour nous apportait des vérités nouvelles! Combien de fois, les yeux baignés de larmes, nous avons poussé des

1. M. Paul Bataillard.

cris de joie lorsque, semblables à deux grands prêtres dépositaires des secrets de la Providence, vous et votre illustre ami, vous arrachiez devant nous le linceul qui couvre l'héroïque Pologne, nous la faisant entrevoir pleine de vie et de force et devant bientôt reparaître sur la terre des vivants, embellie de toutes les souffrances qu'on lui fait endurer...

» Combien de fois nous nous sommes dit avec désespoir : « Quoi? le nom de Roumanie ne résonnera jamais dans les murs » du Collège de France?... Oui, par la puissance de votre âme » vous nous avez deviné et vous avez dit : *Je m'occuperai de* » *votre nationalité menacée et j'en défendrai le droit. Je* » *suis heureux de contracter envers vous un engagement de* » *ce genre, soit que ma chaire du Collège de France me soit* » *rouverte, soit que j'en sois réduit à continuer mon enseigne-* » *ment par des moyens tout différents* : »

» Eh bien, devant Dieu et devant vous, nous aussi, nous jurons, sur l'autel de la patrie, de mourir tous pour les doctrines de notre maître! Le temple nous a été fermé ; il ne nous est plus permis de prier en commun. Nous avons beaucoup souffert, nous uffrirons encore, et pourtant personne ne viendra insulter à notre religion, personne n'osera franchir les degrés de votre chaire. Vos doctrines avaient pris trop d'extension, pour rester plus longtemps enfermées dans les murs d'un temple, fût-il le Collège de France. Il vous fallait pour temple le monde, pour autel le cœur de chacun de nous. Vous les avez. Dieu ne nous a séparés que pour mieux nous unir. *Vos faibles forces* sont la France, la France de Jeanne d'Arc, la France de 89, la France de Fleurus, la France de 1830, Dieu, et tout ce qui a vie dans l'humanité. Dans la seule Roumanie vous attendent huit millions de fidèles! Ah! Roumanie! si Quinet te connaissait! Il te connaîtra, ta vie lui sera racontée. Oui, nous vous dirons et nous vous donnerons notre passé, notre présent. Vous, vous nous donnerez l'avenir, vous nous l'avez déjà donné [1].

M. Quinet, les yeux humides de larmes, répondit en ces termes :

1. Journal *les Écoles.*

« Messieurs,

» J'ai bien peur que, dans l'émotion dont vous me voyez rempli, la parole ne me manque; car je sens que la démarche que vous faites en ce moment ne s'adresse point à moi et qu'elle a une signification profonde, étrangère à ma personne. Que suis-je? qu'ai-je fait pour mériter d'entendre de semblables paroles? Je ne pourrais les comprendre, si elles n'étaient pour moi le cri d'une nationalité qui vit, qui déborde en vous, et que rien au monde ne pourra extirper. Vous venez encore une fois me rappeler que c'est le devoir de tout homme public en France d'aller au-devant des peuples qui demandent à renaître; et je les accepte, ces saintes paroles, comme le présage certain de la résurrection des populations moldo-valaques.

» Vous êtes une nation chrétienne. Comment se fait-il qu'on songe à vous aliéner et à vous vendre? Quoique faibles en apparence, c'est pourtant sur vous que roule la plus grande affaire de ce siècle, celle d'Orient. Passerez-vous en silence, comme un butin, des mains de la Turquie à celles de la Russie? Mais qui vous a conquis? Personne. Vous avez fait des traités: ils n'ont pas été la suite d'une défaite. Vous avez tout ce qui donne le droit immortel, une tradition, une littérature qui s'éveille, une langue qui vous est propre et qui est parente de la nôtre. Enfin votre nationalité nous est nécessaire. Si vous périssez, nous sommes frappés en même temps; vous êtes notre barrière du Midi, comme la Pologne est notre barrière au Nord.

» Vous qui venez en France chercher l'air libre qui nous manque souvent, vous qui représentez la jeunesse moldo-valaque, et qui êtes l'espérance de votre pays, ne vous laissez pas décourager par les obstacles. Que sont-ils en comparaison du but que vous poursuivez? Une nationalité à défendre, l'âme d'un peuple à conserver, à sauver, c'est, quoi qu'il arrive, la plus sainte carrière qui puisse s'offrir à des hommes! Ne comptez ni votre nombre, ni celui de vos ennemis. Vous êtes entourés, enveloppés d'ennemis puissants : la Turquie, la Russie, l'Autriche. Mais il y a quelque chose de plus puis-

sant, de plus invincible, de plus indestructible que toutes les puissances de la terre, c'est l'âme qui vit dans les paroles que vous venez de prononcer, ce sont les larmes pieuses qui coulent de vos yeux, c'est l'esprit national et héroïque que vous venez de montrer, c'est le sentiment immortel qui vous subjugue en ce moment. S'il se propage, rien au monde ne pourra vous anéantir; au contraire, chaque jour vous fortifiera; et, comme toutes les paroles que nous échangeons ici sont sérieuses, il faut ajouter que vous n'avez pas seulement une patrie à défendre, vous serez obligés de vous la faire, et peut-être au prix de votre sang !

» Puissent ces paroles arriver en Moldavie, en Valachie ! Elles prouveront à vos parents, à vos amis, à vos compatriotes, que la France n'est pas pour vous ni pour eux une terre étrangère, que le sentiment de votre patrie ne fait que se retremper parmi nous, et que l'alliance des Français et des Moldo-Valaques est en soi une chose consommée dans les esprits !

» Ce que vous venez de faire, messieurs, ce n'est pas seulement un vœu, c'est l'acte d'une nationalité vivante et impérissable dans le cœur de la génération qui est maîtresse de l'avenir. »

M. Bratiano avait été écouté dans un religieux silence, mais la mâle réponse de M. Quinet fut souvent interrompue par des frémissements d'enthousiasme. Quand il dit : « Comptez sur moi ! » on le remerciait par des : *Vivat !* Et, quand il s'écria : « Soyez prêts à vous dévouer jusqu'à la mort ! » des acclamations unanimes lui répondirent.

« Jurons tous de mourir pour notre pays ! » s'écria un Roumain. Tous le jurèrent et l'on se sépara.

La plupart des hommes politiques de Roumanie aujourd'hui à la tête du gouvernement furent les promoteurs et les orateurs de cette manifestation.

Bientôt après, une autre nationalité trouva un défenseur en Edgar Quinet.

Le péril dont le Portugal était menacé portait atteinte

à l'honneur de la politique française: voilà pourquoi il lance sa brochure : *La France et la Sainte-Alliance en Portugal*. Lui qui avait vécu dans l'intimité de maint libéral rallié à la politique juste-milieu, il connaissait à merveille les subterfuges, les ambages sous lesquels se déguisaient leurs arrière-pensées. De là le ton alerte de cet écrit :

Vous êtes un ancien libéral, écoutez-moi. — Je ne puis. — Je m'attache à vos pas. Écoutez, ce n'est pas moi qui vous parle, c'est un peuple qui crie. N'avez-vous pas entendu au loin, comme moi, cet appel à la conscience de tous les peuples civilisés et de la France en particulier ? — Quoi ? cette vieille affaire du Portugal ? Ce peuple est enterré, c'est un fait accompli. — Vous qui saviez, sous la Restauration, tant de nobles paroles, justice, liberté; vous que j'ai vu, à l'enterrement du général Foy, porter le deuil des peuples, ne sentez-vous aucun remords quand un peuple ami tend les mains vers vous ? — Mon Dieu, que ces phrases sont usées, et se peut-il qu'il y ait dans le monde une population assez niaise pour nous demander d'agir selon nos maximes de tribune [1] ?

Ce sont pourtant des axiomes semblables, ajoutés aux *faits accomplis*, qui ont rejeté le Portugal dans le giron de l'Angleterre, pour ne parler que de cette nationalité.

Les intérêts sacrés de la patrie, de la liberté, pouvaient seuls donner à Edgar Quinet la force de résister au coup terrible qui le frappa le 5 février 1847, la mort de sa mère. Il est appelé à Charolles par une lettre alarmante. Après cinq jours de maladie, sa mère adorée s'éteignit dans ses bras.

1. *La France et la Sainte-Alliance en Portugal.*

Sa douleur lui inspira un des actes les plus mémorables de sa vie; il se dit que le deuil d'un fils est aussi un sacerdoce, qu'en l'absence du prêtre, le fils devient prêtre par la consécration de la douleur. Deux fois dans sa vie Edgar Quinet, par des circonstances imprévues, remplaça le prêtre absent[1].

Il faut citer ce discours prononcé, le 7 février, dans le petit cimetière de Charolles, devant le peuple qui fit cortège à ce premier enterrement civil :

Il est encore une grâce que je dois demander pour ma mère à Celui qui peut tout; c'est d'accorder à son fils la force nécessaire pour prononcer une dernière, une suprême parole.

Privée pendant sa vie des consolations du culte réformé qui fut le sien, elle a toujours redouté que les pieuses paroles de paix lui manquassent à ce moment, dans le séjour de l'immuable paix. Cette inquiétude était profonde chez elle. Le Dieu de vérité et de bonté qu'elle sentait partout présent, dans le protestantisme comme dans le catholicisme, ne veut pas que, seule, elle soit abandonnée ici au silence et aux détresses du sépulcre. Le deuil d'un fils, d'une fille, est aussi un sacerdoce. L'Église se retrouve avec sa force et sa puissance entière dans la bouche de quiconque parle ou crie avec un cœur brisé. En l'absence du prêtre, le fils devient prêtre par la consécration de la douleur.

Pour satisfaire à la soif de prières qui dévorait en secret celle que nous venons d'apporter ici, je lirai dans le livre qui est le fondement de sa foi, le psaume CIII, le chapitre XX de l'évangile selon saint Jean, le chapitre XV de l'épître de saint Paul aux Corinthiens. Cette liturgie de l'immortalité chrétienne, pour passer par des lèvres tremblantes, ne sera pas, je le sens, moins entendue du haut du trône éternel.

Ce fut un des tourments de ce grand cœur de ne pas trou-

1. Voy. *Discours funèbre* du 16 mars 1856. *Œuvres complètes.*

ver autour de soi l'appui du culte dans lequel il a été nourri. Chaque dimanche, ma mère regrettait plus vivement le secours moral, les fêtes austères de son Église. Et pourtant, si c'est un culte que de prier en silence, loin des yeux des hommes, seule à seul avec le Christ et l'Évangile ouvert; si c'est un culte aimé du ciel que de se détacher de soi, ne vivre que dans autrui, s'occuper sans relâche des souffrances, des inquiétudes d'autrui, oublier les siennes, appeler à son secours le Tout-Puissant par une aspiration constante vers la source de la vérité et de la bonté; si ce sont là des occupations religieuses; si les bonnes actions sont des prières; si la vie ainsi faite est elle-même une cérémonie pieuse, console-toi! Non, tu n'as pas vécu ici privée de ton Église, mais ton Église invisible t'a suivie, entourée à chaque pas. Exemple d'un christianisme vivant, tu as célébré chaque jour, dans ton sanctuaire domestique, le culte d'immolation personnelle, qui plaît par-dessus tous les autres au Dieu de l'Evangile.

Par une force qui devient de plus en plus rare, elle a su concilier avec une foi inébranlable dans la foi chrétienne tout ce que l'esprit cultivé peut comporter de liberté et de hardiesse. Elle s'élevait ainsi à une tolérance admirable pleine de grandeur, et qui est tout le contraire de l'indifférence; car elle se sentait près de son Dieu dans toutes les communions chrétiennes. Protestante, vous l'avez vue souvent prier avec vous dans les églises catholiques; mais aucune puissance de la terre n'eût obtenu qu'elle changeât de religion. Elevée dans les austères doctrines de Genève, elle avait toute la fermeté du culte réformé au XVIe siècle, unie à la tendresse de cœur, à la puissance d'émotion de l'Église primitive.

« Nous avons trop senti, » disait-elle à son dernier jour. Et, en effet, ce qui la rendait unique à nos yeux, c'était cette charité sociale et privée, cette ardeur, cette fièvre dévorante de sympathie pour toutes les nobles causes, toutes les émotions désintéressées, tous les genres d'afflictions, d'infortunes publiques ou particulières. Elle nous montrait, à nous, sans le dire, comment une femme peut allier dans son cœur le zèle des choses générales avec le sentiment le plus vif, le plus fervent, le plus constant, pour les joies et les douleurs de la vie intérieure et domestique.

Chose étrange! Elle avait le don de pleurer sur un peuple comme sur un enfant. Que de larmes je lui ai vu verser en silence sur la France, dans ses heures de détresse, au lendemain de la défaite, à la veille des invasions! Ah! je les a recueillies, ces saintes larmes, et puissent-elles ne pas tarir dans mon cœur!

La récompense de sa vie, elle l'a trouvée dans sa mort. N'est-il pas vrai que, pour tous ceux qui ont approché d'elle dans ses derniers jours, cette mort a été une révélation éclatante, palpable, de l'immortalité de l'âme? Ceux qui étaient dans le secret de ses maux étaient ravis en même temps que déchirés. Vit-on jamais une intelligence plus lucide, plus vigoureuse, plus pénétrante, plus entière, plus libre, sur les débris d'un corps qui déjà n'existait plus? Triomphe sublime de la pensée! Il nous a été donné de voir, pendant plusieurs jours, une âme qui vivait et conversait paisiblement avec nous, quand les restes mortels que nous déposons ici étaient déjà éteints et comme ensevelis. Les hommes de l'art étaient saisis d'admiration au spectacle de cet héroïsme de l'esprit; ils avouaient n'avoir jamais rien rencontré de semblable. Un instant avant que ses lèvres se fermassent, c'étaient encore les mêmes paroles, tour à tour profondes et enjouées, qui avaient fait nos délices dans nos heureux jours. Tous ceux qui étaient autour d'elle tremblaient; elle seule souriait, promenant avec une force infatigable son intelligence sympathique sur les affaires générales de ce temps, sur ses amis absents, sur tel ou tel d'entre vous qui m'écoutez; et c'était toujours cette même trempe acérée de l'esprit, avec cette même intelligence du cœur, cet éclat, cette grâce de l'âme, qui étaient si bien sa vie, qu'elle ne pouvait les perdre qu'avec la vie.

Quel spectacle tragique et religieux que cet esprit lumineux qui foulait la nature physique, opprimée, prosternée, désespérée, et la dédaignait jusqu'au milieu des hoquets de la mort! Elle avait la sueur de l'agonie; quelqu'un le lui fit remarquer. « *Ah!* dit-elle, en parlant de ce corps mortel que son intelligence debout ne pouvait parvenir à soulever, *c'est une sueur d'indignation.* » Est-ce que Dieu, qui l'aimait, a voulu la favoriser en lui cachant le calice? ou, ce qu'il y a de plus probable dans un tel cœur, feignait-elle de

l'ignorer? c'est son secret. Dans tous les cas, cette agonie pleine de puissance, protégée, soutenue si visiblement par les esprits d'en haut est l'agonie de la femme chrétienne, qui est agréable au Dieu chrétien, et c'est par cette mort que j'aime à célébrer sa vie.

Vous qui avez suivi jusqu'ici ses dépouilles, vous savez ce que vous perdez en elle. Quelle charité vivante et sortie des entrailles! Elle croyait n'avoir rien fait, si sa main seule donnait et non son cœur. Le denier de la veuve n'était jamais séparé chez elle d'un trésor de compassion maternelle. Chez le pauvre, elle plaignait la tristesse, la nudité intérieure, autant que la nudité visible, et nul n'approchait d'elle sans qu'elle le revêtit d'une force morale.

Dans le commerce de la vie quel esprit fertile et ingénieux! Quelle affabilité, d'autant plus charmante qu'on la savait armée, au besoin, d'une énergie virile! Quel don unique de peindre par la parole! Je n'apprendrai rien à ses amis en disant qu'elle eût atteint sans peine à la célébrité que donne l'art d'écrire, si elle ne l'avait fuie autant que d'autres la recherchent.

Vous, ses proches, ses amis, vous savez quel vide elle vous laisse; mais, ma sœur et moi, savons-nous ce que nous avons perdu? Est-il bien sûr que j'aie en ce moment conscience de tout ce qui me manque? Ou plutôt ne suis-je pas destiné à l'apprendre douloureusement chaque jour davantage? Qui le dira? Qui le comprendra? Où, dans quelle école, dans quel livre trouverai-je ce foyer de raison vivante, de droiture morale, auquel je venais puiser sans cesse? Quel appui robuste dans tous les combats de l'âme! N'était-ce pas toi qui mettais dans mon cœur le zèle de la vérité et de la justice sociale? N'étais-tu pas ma secrète armure dans toutes les luttes de l'intelligence? N'étais-tu pas mon conseil assuré, ma force, ma conscience, ma lumière? Oui, tu étais tout cela et plus que tout cela; et je serais indigne de toi, si je n'étais venu le confesser à la face du ciel, devant la tombe ouverte. Dieu, comme je l'en ai prié en commençant, m'en a donné la force et je l'en remercie.

Quand mon cœur se séchait pour le bien, où allais-je puiser la vie nouvelle? Chez toi. Qui me nourrissait de sa pensée? Toi. Qui me soutenait de sa force supérieure? Toi. Tu étais

ma lumière, et ma lumière s'est éteinte; et tu m'as laissé dans les ténèbres. Je me réveille d'un songe... il me semble que la vie est avec toi dans ce linceul et que la mort est avec moi.

Vaines et impuissantes larmes ! Ce langage ne te plaît pas. Tu veux des paroles plus fortes, plus semblables à toi-même. J'essayerai de les dire : Nous qui sommes tes enfants, tes proches, tes amis, nous ne te faisons point d'adieu, car tu ne t'éloignes pas. Nous ne prenons pas congé de toi comme pour un voyage vulgaire; car tu ne nous quittes pas. Tu n'es plus enfermée dans ta maison vide; mais tu es présente dans nos cœurs avec ta mémoire et l'enseignement de ta vie. Ton long veuvage, dont nous n'avons jamais pu te consoler, est fini. Tu as enfin quitté ton triste habit de deuil; car tu retrouves mon père avec lequel se sont écoulées les seules années que je t'ai vue regretter. Tu sors de l'enceinte de la ville où la moitié de tes jours s'est passée, et tu entres dans la cité immortelle des âmes, avec une couronne d'autant plus belle que personne ne t'a aidée à la conquérir, et que, fidèle et forte dans ta foi, tu n'as eu d'autre muraille pour t'appuyer que le Christ et sa parole solitaire.

Pour nous qui venons de t'accompagner ici, nous ne dirons pas : « Que la terre te soit légère ! » Mais nous dirons : « Que le ciel où tu es s'ouvre pour nous ! » En rentrant dans nos demeures, nous te trouverons sur notre seuil, guérie des maux terrestres et réparée par l'Eternité; déjà tu nous envoies un pressentiment sacré de la paix que tu possèdes. Nous ne nourrirons pas en nous le désespoir, puisque tu nous l'as défendu en nous enseignant à sourire au milieu de l'agonie.

Assurément les fêtes de la terre sont finies pour ta fille, ta belle-fille, ton fils, pour ta sœur absente qui ne te croit pas même malade, pour tes proches; car ils ne reverront rien de semblable à toi, quelle que soit la durée de leurs jours; les douleurs cuisantes ne seront plus rachetées par des éclairs de joie. Tout s'attriste d'un deuil irréparable; ce qui était la fête a disparu.

Et pourtant il faut que le courage subsiste. Pour achever la carrière, il reste au lieu des espérances heureuses, le devoir nu, sans récompense, le sacrifice, l'immolation, des combats intérieurs à soutenir. Aide-nous, âme bénie, dans ce

chemin sévère, dépouillé, nouveau pour nous. Soutiens-nous d'en haut, jusqu'à ce que, nos épreuves finies et notre jour arrivé, tu ouvres pour nous en souriant les portes splendides de l'éternité de vie où tu es allée nous attendre.

Je n'ajouterai rien au portrait moral qu'il a tracé de sa mère, dans ce discours funèbre, et dans l'*Histoire de mes Idées*.

Après la perte de celle qui fut la confidente de toutes ses pensées, Edgar Quinet reporta sur la patrie, cette mère immortelle, tout son amour filial. A toutes les époques de sa vie, c'est le travail qui le sauve; il se réfugie dans les *Révolutions d'Italie*. Il achève le premier volume où l'enseignement historique du passé éclairait le présent; car les Italiens, enivrés d'enthousiasme pour Pie IX, croyaient encore à la Rédemption de l'Italie grâce à l'Église.

La France aussi ressentait ce premier frémissement qui précède les révolutions. La campagne des banquets commençait. Les écoles y prennent part. Lettres et billets de ce temps montrent l'agitation réformiste. Ceux qui faisaient des banquets le moyen légal pour atteindre à la réforme électorale, ne se doutaient pas qu'ils travaillaient pour une révolution.

Je me souviens encore de l'énergique dénégation de M. Duvergier de Hauranne, lorsque, en 1859, à Veytaux, le proscrit lui dit : « C'est vous qui êtes un des principaux auteurs de la Révolution de 1848; le 24 février est dû à votre initiative des banquets. »

C'est de Saint-Port, le 19 novembre 1847, qu'Edgar Quinet envoya au banquet réformiste de Lyon son adhé-

sion; il fait un vigoureux appel à la conscience nationale, au réveil de la France. Il proteste contre cette doctrine trop commode que les gouvernements sont seuls coupables, que les nations ne sont pour rien dans leur chute. Il ose dire la vérité à son pays :

Oui, une nation est responsable de son gouvernement, et, si nous n'avions pas été si complaisants, il n'eût pas été si facile de tourner la révolution contre la révolution, donner la main à nos ennemis, mettre chez nous trente-quatre millions d'hommes hors du pays légal, c'est-à-dire bannir la nation de la nation, mettre le peuple hors la loi, faire de la terre de France le foyer de la contre-révolution, recommencer la Sainte-Alliance en Portugal, envoyer des armes aux jésuites de Fribourg. Toutes ces choses ne seraient pas arrivées, si nous ne nous étions endormis, comme des hommes fatigués après le travail des trois Journées de Juillet. On nous dit : « Descendons encore de quelques degrés dans le mensonge, dans la honte. » Il est impossible de descendre plus bas. Il n'y a rien au delà que la mort et l'éternelle servitude.

Ce fut l'avis de tous les combattants de Février.

XIV

LA RÉVOLUTION DE 1848.

Edgar Quinet m'a raconté plusieurs phases de 1848. les choses qu'il a vues, qui se sont passées sous ses yeux : il n'a pas esquissé la physionomie générale de la révolution de Février. Ce qu'il en disait montre seulement combien l'imprévu a une part plus grande dans les affaires humaines que toutes les combinaisons politiques.

Quelle était la situation, la disposition d'esprit des principaux chefs républicains la veille du 24 février?

« Dès le premier moment, j'étais de ceux qui poussèrent énergiquement à l'action. J'assistai à toutes les réunions, entre autres à cette fameuse réunion du 22. Ledru-Rollin, dans un discours très éloquent, démontra le piège tendu par le gouvernement. l'impossibilité d'accepter la bataille dans la rue, et il terminait ainsi : » Chacun a apporté ici son avis, voici le mien. J'ai sondé

» attentivement les dispositions du peuple, j'ai examiné » les préparatifs, les forces du pouvoir, et je n'hésite pas à » dire que nous tomberions dans un véritable guet-apens, » si nous descendions dans la rue en ce moment, et si » nous provoquions un mouvement insurrectionnel. On a » rappelé tout à l'heure les traditions de la Révolution, nos » grandes journées. Eh bien, je le répète, cela ne se passait » pas ainsi. De longue main, on préparait les esprits, on » réunissait les moyens, on donnait le mot d'ordre, on s'as- » semblait par sections, et, quand le mouvement était bien » organisé, alors, mais alors seulement, on descendait dans » la rue. En sommes-nous là? Avons-nous fait tout ce » qu'il y avait à faire? Sommes-nous prêts? Non, messieurs, » nous exposons le peuple à un massacre inutile, si nous » l'opposons sans armes aux troupes prêtes pour la bataille » et qui ont l'ordre de l'exterminer. Je ne veux pas être » responsable du sang versé inutilement. »

» A cette réunion assistaient les principaux républicains de 1848, entre autres Baune et Lagrange.

» On se dispersa sans qu'une résolution eût été arrêtée pour le lendemain. C'était, je crois, le 22 au soir. Le 23, de très grand matin, j'allai trouver Michelet et je lui dis : « Écoutez, les événements grandissent; tout nous » annonce pour demain un 10 Août. Allons voir François « Arago. » Michelet, qui était encore au lit, se lève, s'habille à la hâte, et nous allons à l'Observatoire, à six heures. François Arago, très souffrant ce jour-là, était couché; il nous reçoit immédiatement; je lui répète ce que je venais de dire à Michelet : que, selon moi, l'heure était décisive; que, cette fois, il ne s'agissait plus d'une insur-

rection facilement vaincue par les troupes de Bugeaud, mais que nous étions en présence d'une grande journée dont l'issue ne me semblait pas douteuse. Je trouvai chez Arago la même incrédulité que chez Ledru-Rollin. Preuve que les plus grands esprits, les plus intrépides caractères, n'ont pas toujours le pressentiment des mouvements populaires et des événements prochains. Arago répétait aussi que le mouvement n'était pas sérieux : « C'est la » bourgeoisie seule qui s'agite, disait-il; cela n'aboutira » à rien. » Et nous répondions Michelet et moi : « Cela » ressemble fort à un 10 Août. »

» Je rentrai chez moi. Bientôt des jeunes gens arrivent. Dessus et Bilbao, qui me demandent des fusils. J'en avais deux ou trois, je les donnai.

» Dans la nuit du 23 au 24, ces jeunes amis reviennent sonner à ma porte, et me préviennent que l'agitation grandit d'heure en heure.

» Je n'avais pour toute arme que l'épée de mon père; j'endosse mon uniforme de garde national et je me rends à la mairie de mon arrondissement pour organiser la défense du quartier. Il pouvait être quatre heures du matin. Je fais tout mon possible pour entraîner l'état-major de la garde nationale. En effet, le poste est entraîné, un bataillon est formé. On demande au colonel Boulay (de la Meurthe) des cartouches, il refuse. Les commandants ne voulaient pas marcher; mais les gardes nationaux des environs, pressés, se décident et me suivent. Chaque minute accentue la gravité de la situation. C'est la bataille qui se prépare, et il est impossible d'en prévoir l'issue. Les estafettes se succédaient comme à un quar-

tier général. Tout à coup la rumeur circule que le peuple va marcher sur les Tuileries. Alors je donne le signal et, entraînant tous les citoyens qui affluaient à la mairie, je marche à la tête du bataillon; nous poussons droit dans la direction des Tuileries. Peu d'entre nous étaient armés : les uns avaient des pistolets, des poignards, des sabres ou un mauvais fusil. Je chargeai le mien; quelques-uns avaient des cartouches, la plupart en manquaient. Nous enfilons la rue de Seine, toute jonchée de verres et de bouteilles cassées. Les barricades commençaient à s'élever.

» En débouchant sur le quai, nous voyons arriver au galop un fort détachement de dragons à cheval qui se précipitent sur nous le sabre au poing. Les gardes nationaux s'apprêtent à recevoir le choc. Moment décisif : serons-nous écharpés? fraterniseront-ils avec nous? Nous crions : « Vive l'armée! vive la ligne! » Les cavaliers abaissent aussitôt leurs sabres et répondent par le cri : « Vive la garde nationale! vive la ville de Paris! » Et, en riant, ils nous tendent leurs armes, leurs cartouches; quelques-uns se joignent à nous.

» Ils avaient reçu l'ordre de se replier sur Saint-Cloud[1]. Ils passent sur les quais. Le bataillon de garde nationale poursuit vers les Tuileries. Les flots du peuple grossissent; les quais, les berges, les places, regorgeaient d'une foule compacte.

» Au Carrousel même, il y avait encore très peu de monde. Nous arrivons devant le palais: tout était désert,

1. Ce détail a été donné, à Bruxelles, par le général Bedeau.

les fenêtres grandes ouvertes. Là où nous nous attendions à une formidable résistance, rien! Ni troupes, ni peuple; pas un obstacle, la solitude. Nous voilà sous le pavillon de l'Horloge, nous montons le grand escalier, nous parcourons les salles, les galeries absolument vides. En un clin d'œil, elles se remplissent; la foule suivait le bataillon et se répand dans les appartements. Pour moi, j'allai sur le balcon de l'Horloge.

» Il pouvait être midi et demi. Le roi venait de partir.

» Il m'est difficile de dire en combien de temps tout cela s'était passé. J'étais perdu dans mes pensées, seul, sur ce balcon de l'Horloge. Je regardais devant moi le jardin des Tuileries vide. Aussi loin que portaient mes regards, jusqu'à l'Arc de l'Étoile, il n'y avait encore personne. Cette fuite du roi, ce palais désert, ce silence au milieu d'une révolution, moi-même porté comme par une féerie sur ce balcon où se trouvaient, peu d'heures auparavant, la famille royale, les courtisans... je me demandais si c'était bien la réalité, ou un songe? Comme j'étais plongé dans mes réflexions, un ouvrier s'approcha de moi et me dit : « Qui sait, monsieur, si nous » y gagnerons quelque chose! »

» Cette question m'est souvent revenue.

» En rentrant dans la salle des Maréchaux, j'y trouvai maintenant la cohue, le tumulte. Le flot vivant se renouvelait sans cesse; le peuple circulait de salle en salle; la foule descendait par le grand escalier, pendant qu'une autre foule montait.

» Personne ne se livrait à ces excès qu'on a tant reprochés au peuple. La seule vengeance, ce fut de tirer

des coups de fusils sur la toile qui représentait Louis-Philippe à cheval, au milieu de ses généraux. On tirait aussi sur le portrait de Bugeaud; mais il n'y a pas eu d'autres dégâts.

» Je redescendis le grand escalier du château, pendant qu'une foule immense, hérissée de piques, se ruait en avant. J'avais peine à me frayer un passage; il fallait traverser en sens opposé tout ce flot de fer. C'était le peuple qui arrivait en masse. Les uns étaient armés de toutes pièces, les autres portaient des drapeaux. Il y avait là un singulier mélange, hommes du peuple en blouse, bourgeois en habit, jeunes et vieux, des femmes avec des pistolets à la ceinture, et tout ce monde montait en riant, comme à une joyeuse partie de plaisir, et sans l'ombre d'une colère.

» Je me rappelle que quelqu'un me dit, comme je traversais le jardin des Tuileries : « Prenez garde, votre » fusil est armé! »

» Dans la bagarre, le chien de mon fusil s'était relevé.

» Je me rendis à *la Réforme*, où Flocon et Baune recevaient et haranguaient les députations. Flocon embrassait ceux qui entraient; Baune prononçait quelques paroles sages et émues. Il fallait pourvoir au plus pressé, à l'expédition des affaires. On partagea sur l'heure les différents ministères, l'administration :

» Toi, tu iras à l'Intérieur; toi, à la Justice; Étienne » Arago aux Postes. » Flocon disait à Caussidière : « Toi, » tu seras à la Police. — Non, répondait Caussidière, je » ne m'y entends pas, je suis soldat. — Eh bien, on t'ad- » joindra Sobrier. — Et toi, répliqua Caussidière, tu seras

» du Gouvernement provisoire. — Je ne sais pas, il faut » d'abord que je consulte mes amis. »

» Voilà les paroles qui se croisaient dans le tumulte. Enfin les nominations provisoires les plus indispensables eurent lieu immédiatement.

» Louis Blanc était là aussi. Nous sortîmes ensemble pour aller au *National*. Caussidière m'avait chargé de dire au *National* qu'il fallait absolument nommer un ouvrier membre du gouvernement provisoire, et il ajouta, en s'adressant à tous ceux qui étaient présents : « Quinet » doit faire partie du gouvernement provisoire; nous vou- » lons Quinet; sans quoi, il faudra reprendre les fusils. »

» Au *National*, Dornès et Marrast étaient au bureau du journal, que la foule encombrait.

» Il était quatre heures. Je rentrai chez moi rassurer Minna, car j'étais parti avant le jour; je la rencontrai sur le seuil de la porte, elle ne savait encore rien des événements. Un de mes amis survint et me demanda s'il était vrai que j'eusse refusé de faire partie du Gouvernement provisoire? Je répondis que personne ne m'avait fait une proposition, et que je ne demandais pas à être nommé à quelque poste que ce fût.

» On m'apprit alors que plusieurs personnes ayant mis en avant le nom d'Edgar Quinet pour le ministère de l'Instruction publique, on avait répondu : « Quinet re- » fuse; il ne veut faire partie ni du ministère ni du Gou- » vernement provisoire. » Cela se passait au *National*.

» La vérité est que personne ne m'a fait une ouverture quelconque. Je ne me souciais pas d'être quelque chose; mais il est inexact que j'aie repoussé l'offre.

» A six heures, je me rendis à l'hôtel de ville, où siégeaient déjà Marrast, Louis Blanc, Flocon, Albert. On attendait des nouvelles de la Chambre. Plusieurs députés avaient été nommés membres du gouvernement provisoire; c'étaient Lamartine, Ledru-Rollin, François Arago, Garnier-Pagès, Marie, Crémieux. Quant à ceux de l'hôtel de ville, on leur laissait le titre de sous-secrétaires d'État. L'hôtel de ville protesta aussitôt, et Louis Blanc, Flocon, Marrast et Albert furent adjoints au Gouvernement au même titre que les autres. Pagnerre fut nommé secrétaire-général du Gouvernement provisoire, deux jours après.

» Les nouveaux membres du Gouvernement provisoire arrivent; il fallait traverser une mer humaine pour pénétrer dans la salle Saint-Jean. J'aperçois Ledru-Rollin, Lamartine, Crémieux, Albert, Trélat. Louis Blanc, Garnier-Pagès. Ils délibéraient; mais tellement pressés par la foule, envahis par le mouvement de flux et de reflux, presque asphyxiés, que toute délibération devenait impossible. Pour donner l'exemple de la discipline, j'élevai la voix, je criai : « Messieurs, retirons-nous! laissons le » Gouvernement s'organiser! » Et j'entraînai hors de la salle quelques-uns de ceux qui m'entouraient; mais la masse des curieux, des désœuvrés et des ambitieux fut lente à s'écouler.

» Quand je redescendis sur la place de l'hôtel de ville, plusieurs personnes me reconnurent et me demandèrent : « Eh bien, citoyen Quinet, qu'avons-nous? Est-ce la » Régence? Est-ce la République? — Nous avons la Ré- » publique. Vive la République! » m'écriai-je. Et une im-

mense acclamation sortit de ces milliers de poitrines.

» C'est alors seulement, vers le soir, que Paris se couvrit de barricades et prit un aspect formidable.

» Bien des gens qui s'étaient tenus tranquilles jusque-là firent les matamores, tout le monde voulut être des premiers. En réalité, c'est après le départ du roi et après la formation du Gouvernement provisoire, que Paris s'est armé et hérissé de barricades.

» Parmi ceux qui disent avoir pris les Tuileries, il n'y en avait pas beaucoup qui eussent un fusil armé.

» Louis-Philippe avait passé la nuit dans une sécurité étonnante ; mais, le matin, en apprenant que la garde nationale faisait partout défection, voyant qu'il ne pouvait compter sur les troupes, il ne voulut pas ensanglanter le début de la régence de son petit-fils, et se résolut à partir avant toute violence. Le général Bedeau m'a raconté, à Bruxelles, combien il avait été frappé de l'attitude pacifique mais très décidée du peuple de Paris sur les boulevards, le 24 février au matin. On l'entourait, on lui disait : « Vous n'allez pas faire feu sur les » citoyens ! » L'honnête général Bedeau n'était pas comme ceux du 2 Décembre, qui auraient répondu par des décharges sur la foule inoffensive ! Le général Bedeau avouait aussi que presque tout le monde demandait la République, et qu'il fallait absolument retirer les troupes. On peut dire que personne ne voulait plus de Louis-Philippe ; son trône a croulé parce qu'il était vermoulu, et que nul ne songeait à le défendre, pas même le roi. Plus tard, on a essayé de représenter le 24 février comme une surprise faite à la nation, comme une illégalité.

C'était faux. Quoi de plus légal que l'assentiment unanime de toute une nation au départ du roi et à l'écroulement de l'ancien ordre des choses? Ni le peuple, ni l'armée, ni les Chambres n'ont défendu le roi, ne se sont opposés à la nomination du Gouvernement provisoire et à la proclamation de la République. Il fallait bien que quelqu'un agît. Les républicains l'ont emporté tout naturellement. Il n'y avait aucune autre compétition; à cette heure, pas d'orléanistes, de légitimistes, de bonapartistes. Nulle pression du peuple, ni de l'armée; ni menaces, ni corruption. La République a surgi tout naturellement, comme le droit éternel d'une nation majeure, qui reconnaît sa souveraineté, son aptitude à se régir elle-même. Ses tuteurs venaient de prendre la fuite[1]. »

En se retirant de l'hôtel de ville au moment de la formation définitive du pouvoir exécutif, Edgar Quinet donnait, comme à toutes les époques de sa vie, un exemple de modestie et d'abnégation. Comment, d'ailleurs, aurait-il pu jouer un rôle prépondérant dans une République qui commençait par faire bénir les arbres de la liberté par quatorze évêques, pendant que le président de l'Assemblée nationale proclamait la France « républicaine et catholique »?

Le pouvoir exécutif réunissait des éléments inconciliables. On sentait que l'accord ne durerait pas longtemps, et que de redoutables conflits naîtraient à cause de la timidité des uns et de l'impatience des autres.

La défense de la République exigeait l'organisation

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

des forces nationales. Edgar Quinet fit un acte de civisme en acceptant le commandement de la onzième légion, qu'on lui offrait, et qui devint un pacte avec le péril. Pour le moment, c'était une vie de détails minutieux, revues, exercices militaires. Il s'agissait d'élever la garde nationale au niveau des troupes de ligne, d'assurer leur fusion, à tous événements.

Mais ne devançons pas les dates. Nous en sommes au lendemain de la victoire, en plein rayonnement d'espérance. Ceux qui avaient préparé l'avènement de la République la célébraient comme un triomphe personnel.

Le 8 mars 1848, Edgar Quinet inaugura la réouverture des cours du Collège de France. C'est lui qui prononça le discours d'ouverture. Près de lui se tenait son ami, son frère Michelet. L'amphithéâtre habituel étant insuffisant pour l'immense auditoire, la solennité eut lieu dans la grande salle de la Sorbonne :

« Au nom de la République, nous rentrons dans ces chaires. La royauté nous les avait fermées, le peuple nous y ramène! »

En relisant ce discours de flamme, on revit ces jours immortels où chaque âme atteignait un degré supérieur de vie morale. A cette première heure, tout le monde était de bonne foi; heure unique et qui n'a point d'analogue depuis l'aurore de 1789. La royauté s'était effondrée sans faire verser une goutte de sang ni une larme. L'allégresse était dans l'air; la République émergeait au milieu d'une joie universelle.

Edgar Quinet sentait que les moments étaient précieux. Concentrer les forces pour l'action, ne pas se

dépenser en paroles, prendre les mesures énergiques indispensables, hâter la réunion de la Constituante, tels étaient les conseils qu'il donnait. Il voulait qu'on interrogeât la France pendant ces premiers élans de sincérité, avant que la discorde et l'intrigue eussent le temps d'accomplir leur œuvre souterraine :

Un peuple a ses moments d'inspiration comme un individu. Dans ces heures, il est au-dessus de lui-même; il met avec certitude le doigt sur celui qui convient le mieux au péril... L'action seule, non le discours, peut, dans ces jours de flamme, répondre à ce que les âmes demandent... Pour moi, la parole m'est rendue alors que je sens l'impuissance, le néant, l'impossibilité de la parole... Courons donc, chacun suivant notre vocation, au fait, à l'évènement[1].

Pour lui, l'heure n'était pas aux études calmes; il confia sa chaire du Collège de France à son fils intellectuel, M. Alfred Dumesnil, gendre de Michelet, et il accepta la candidature de représentant à la Constituante.

Les élections eurent lieu deux mois trop tard; c'est immédiatement après la proclamation de la République qu'on aurait dû faire voter la France. On objectait la nécessité d'éclairer, de préparer l'instruction des masses, comme si le bulletin de vote du suffrage universel n'était pas le premier abécédaire d'une nation!

« Ne laissez pas à ce feu le temps de s'amortir! » répétait Edgar Quinet. On lui répondait : « Il faut d'abord faire l'éducation de la France par des brochures, des circulaires, des petits livres. »

1. Voy. *Discours de réouverture au Collège de France*, 8 mars 1848

On sait ce qui arrriva : les ennemis profitèrent de ces regrettables retards pour s'insinuer dans les comices populaires. Revenus de leur panique, ils sortent de leurs cachettes, s'affublent en républicains rouges; chacun prend à tâche de distancer ses concurrents par une profession de foi plus hardie, plus brûlante. Le *Moniteur* les a enregistrées, et, de nos jours, on a pu se donner la triste satisfaction d'exhumer les paroles subversives des réactionnaires. Les hommes du 24 mai 1873 et du 16 mai 1877 s'affichaient, en 1848, comme républicains rouges.

La mode était aux professions de foi. Celui que sa vie eût dispensé de longs discours comparut dans six réunions pour la candidature de colonel de la onzième légion. En mars 1848, Edgar Quinet dit aux électeurs :

Depuis que je me connais, je n'ai cessé de lutter pour la cause que vous venez de faire triompher : République une et indivisible, liberté d'association, liberté des cultes et des consciences, droit de vivre en travaillant, avènement de tous à la souveraineté, révolution au profit des masses.

On sait s'il est resté fidèle jusqu'à son dernier jour à ses déclarations.

Plusieurs départements lui offrirent une candidature, il choisit l'Ain :

Si, pour représenter la République, il faut des hommes qui l'ont préparée, je crois pouvoir dire que je suis de ces hommes. Le gouvernement déchu en a jugé ainsi, puisqu'il m'a persécuté et qu'il m'a fermé la bouche. J'ai combattu par la parole et par la plume, tant que cette lutte a été la seule possible. Quand le tocsin a sonné, j'ai pris les armes. J'étais de ceux qui ont franchi les premiers le seuil du palais du dernier roi de France. Le lendemain, j'inaugurais la République dans la chaire de M. Guizot.

Les droits qu'il revendique, c'est la Révolution au profit des masses, l'éducation gratuite. La Révolution ne doit pas seulement le pain du corps, il faut qu'elle assure le pain de l'intelligence. Et, pour prévenir tout malentendu ou plutôt la calomnie, il ajoute : « Respect des croyances et des cultes. La liberté de conscience est la pierre de fondation de la société moderne. »

A l'approche des élections, il fait une tournée dans son pays natal. Voici ce qu'il dit, dans une lettre intime de Bourg, le 18 avril 1848, à madame Minna Quinet :

Le parti prêtre se remue en désespéré; il est impossible de prévoir ce que sera son influence. Sans lui, j'aurais une presque unanimité. A Pont-de-Vaux, on a voulu venir en masse à mon auberge, enseignes en tête; je m'y suis naturellement refusé. C'est la patrie de Joubert. Les curés de campagne m'accusent d'être communiste, protestant, etc. La bourgeoisie ici se résigne, voilà tout.

Le 25 avril, il écrit ceci :

Les communes passent sous mes fenêtres drapeaux déployés, tambours en tête; les paysans vont voter avec un ordre et un recueillement admirables. On me dit que ces braves gens résistent fort bien aux menées furieuses du clergé contre moi. S'il en est ainsi, ce sera la preuve convaincante que la vérité est dans l'instinct des masses; car les campagnes ont été travaillées jour et nuit par les prêtres, les gros bourgeois voltairiens et les légitimistes, qui partout font contre moi la même sainte ligue. Malgré tout, on est convaincu ici que j'aurai une grande majorité... Les patriotes entrent et sortent pour m'apporter des nouvelles; ils ne doutent pas du succès. A Saint-Jean-le-Vieux, à Nantua, Gex, Belley, partout, j'ai reçu des députations, répondu à des discours; le peuple, sans me connaître, a eu un instinct admi-

rable de sympathie et de patriotisme On voulait, dans les campagnes, faire battre le tambour, appeler les paysans autour de moi pour que je leur parle. Au moment où je quittais Gex, une pauvre femme a jeté dans ma voiture une lettre où elle dit que toute la commune travaille à ma candidature malgré la *gent cléricale.*

Ces démonstrations si naïves, si sincères, m'ont ému, comme tu peux le penser. Il en a été de même à Belley. Mes adversaires ont distribué, avant-hier, quarante mille listes d'où ils ont ôté mon nom; mais les gens de la campagne le font replacer par ceux qui savent écrire, et cette dernière menée désespérée n'a, jusqu'à présent, aucun succès. Deux paysans de Certines sont venus me voir; ils se préparaient aussi à marcher avec leur commune. On voit passer de longues files de campagnards; ils vont là, en silence, comme à la procession. Qui ne croirait pas à la mission de la France, en voyant ces hommes si profondément pénétrés de ce qu'ils font? Les malades alités restent seuls chez eux, tous les autres sont sur pied.

Enfin, le 28 avril 1848, il annonce son élection :

Me voilà décidément membre de l'Assemblée. J'ai eu plus de cinquante mille voix. La nouvelle de ma nomination s'est répandue hier soir dans la ville. La population est venue, musique en tête, sous mes fenêtres. Je suis descendu dans la rue, j'ai remercié par un petit discours où j'ai dit en terminant que je faisais ici alliance entre la garde nationale de Paris et les populations de Bourg et du département de l'Ain. Tout s'est passé à merveille; on ne peut pas voir de plus braves gens.

Ces lignes, écrites sur les lieux, donnent l'image exacte de ce qu'était la France républicaine dans les départements. Ce qui se passait dans l'Ain éclatait à la même heure partout ailleurs. la foi dans la République était

unanime. Quel crime d'avoir éteint cette flamme, d'avoir détruit cette vie! La mort l'a remplacée pendant vingt ans. Il a fallu le fer et le feu d'une nouvelle Saint-Barthélémy, et une nouvelle révocation de l'Édit de Nantes, pour extirper la liberté. Que serait aujourd'hui la France, si le guet-apens de Décembre nous eût été épargné, si nous comptions déjà quarante ans de régime républicain et d'enseignement laïque? Ni invasion, ni désastres! Et nous serions riches de nos deux chères provinces, l'Alsace et la Lorraine!

L'élection d'Edgar Quinet, bien qu'attendue, causa une vive joie à ses amis. Je trouve le billet suivant du grand François Arago, alors membre du Gouvernement provisoire :

A la bonne heure! Des noms comme le vôtre, proclamés au milieu de nos émotions patriotiques! Nous applaudissons des mains et du cœur à cette nomination qui ne vous grandit pas à mes yeux, mais qui dit que vous avez été compris, que vous êtes aimé.

Je vous serre les mains.

F. ARAGO.

En parcourant les anciennes lettres reçues par Edgar Quinet en 1848, je garde une impression bienfaisante de cette lecture. Je revois le prodigieux mouvement des esprits en 1848, les idées, les projets, les efforts généreux qui convergeaient vers lui, les sollicitations, les demandes de service qui lui étaient adressées et les remerciements aussi, qui prouvent qu'il n'a pas seulement

obligé des ingrats. Tantôt, c'est un malheureux qui lui dit : « Sans vous, je n'aurais pu payer mon loyer ; » tantôt, un inculpé politique sauvé par lui de la prison ; un professeur à qui il fait conserver sa chaire ; des curés qui demandent qu'on répare et embellisse leur église ; mais à ceux-là il ne pouvait toujours faire droit ; aussi les curés s'acharnaient contre sa candidature. Ils fournissaient eux-mêmes la réponse aux objections : « Mais, « si M. Quinet est nommé en dépit de notre abstention? direz-vous. — Si chaque électeur fait ce raisonnement, il est certain que M. Quinet aura la majorité. »

Et sur quoi ces braves curés fondaient-ils leur réprobation pour repousser cette candidature ? Sur l'épilogue d'*Ahasvérus*.

En songeant à la République de 1848, Edgar Quinet s'écriait : « Il est bien certain qu'il n'y a pas un pays au monde où se trouvent tant d'éléments réunis qu'en France. »

Je n'écris pas l'histoire de la Révolution de 1848 ; je rappelle brièvement quel fut le rôle d'Edgar Quinet. J'aurais voulu suivre ses actes pas à pas ; et ici se place une réflexion qui reviendra avec plus de force à l'approche du coup d'État. Il était facile d'entrevoir que le clergé ressaisirait une influence fatale à la République. Grâce à la tolérance magnanime des membres du Gouvernement provisoire, l'adversaire irréconciliable de la société laïque put calculer ses chances pour regagner la partie. L'école catholique de MM. Buchez et Roux l'emportait sur

l'esprit nouveau, même dans cette noble Constituante qui réunissait l'élite des Français[1].

Les arbres de la liberté, bénis par les prêtres, symbolisaient l'alliance de la République avec le vieux passé; on trouve les traces de ces préoccupations dans la correspondance d'Edgar Quinet et de son ami Théophile Dufour. Il voyait déjà les congrégations sortir de dessous terre. Un jour que le colonel de la onzième légion est invité, dans un quartier populaire, à la cérémonie d'une de ces plantations d'arbres de la liberté, et au moment où il commence son allocution, il aperçoit la face pâle, jésuitique, d'un congréganiste qui s'avance en portant dans ses bras un arbre, et, d'une voix doucereuse : « Citoyens, ce sont les dames du Sacré-Cœur qui vous l'offrent. »

Edgar Quinet se consacre activement à ses doubles fonctions de représentant et de colonel; à ses yeux, la garde nationale était le corps où se fondent et disparaissent les classes : ouvriers, commerçants, artistes, jeunes gens des écoles. Cette sauvegarde de la République pouvait être appelée d'un moment à l'autre à remplir une grande tâche. Des régiments de ligne étaient placés sous le commandement d'un colonel de la garde nationale, et Edgar Quinet se trouvait parfois passer en revue quarante mille hommes. Ces solennités civiques et militaires le réunissaient souvent à un autre colonel, Armand Barbès, de la cinquième légion. Les événements firent bientôt disparaître de la scène cette noble figure.

[1] Voy. *Lettres de Théophile Dufour*, ancien constituant. Calmann Lévy, éditeur, 1883.

La Constituante se réunit le 4 mai 1848. Onze jours après, l'Assemblée est envahie. Le 15 mai fut un accident malheureux, grossi outre mesure par l'adversaire, qui minait la République avant de la renverser. Un témoignage de sympathie pour la Pologne était la principale inspiration de cette journée, aussitôt détournée de son but par une poignée d'agitateurs et de sectaires.

Comme toujours, le Gouvernement fut généreux pour l'ennemi, sévère pour les siens. Quelle chance de durée la République avait-elle si on ne commençait d'abord par la faire aimer au peuple ? Tant de sang versé depuis 89, ce long martyrologe aboutirait uniquement à une formule, à une devise : Liberté, Égalité, Fraternité ?

La réaction reçut des gages, le peuple des promesses.

Il est vrai que l'existence de la République fut si courte ! Elle n'eut pas le temps de décréter les grandes mesures qui fondent un ordre nouveau et auxquelles tant d'hommes illustres, placés à la tête du gouvernement, étaient dignes d'attacher leurs noms. Du moins, le suffrage universel, l'abolition de l'esclavage dans les colonies et l'abolition de la peine de mort en matière politique, sont des conquêtes qu'on ne peut contester à la République de 1848. Victor Schœlcher a été le promoteur de l'affranchissement des noirs.

Surviennent les fatales journées de Juin ! La garde de l'Assemblée constituante était confiée au colonel de la onzième légion. Navré de la lutte fratricide, Edgar Quinet fit tout ce que l'humanité et le devoir commandaient pour l'abréger. Il encourut les reproches de la réaction qui l'accusa formellement, lui et Baune, d'avoir fraternisé

avec les insurgés, quand ils n'étaient préoccupés l'un et l'autre que d'arrêter l'effusion du sang et de faire respecter l'Assemblée souveraine.

Avec ce coup d'œil qui ne le trompa jamais, il vit nettement la part que le bonapartisme et les intrigues du prince Louis avaient dans l'insurrection de juin. Au milieu de la bataille, il entendit les cris : « Vive l'Empereur ! »

La fermeture des ateliers nationaux venait de jeter sur le pavé une armée d'ouvriers sans travail, prête aux barricades; le socialisme de l'ancien prisonnier de Ham ne pouvait manquer de profiter de cette situation fatale. Les *Idées napoléoniennes*, bien plus que la revanche de 1815, popularisaient Louis Bonaparte.

En causant de ces terribles journées de Juin, Edgar Quinet disait :

« Je suis bien à mon aise pour en parler, car j'ai failli être tué. Frappé par mégarde par des soldats, j'ai eu les habits percés de coups de baïonnette, en couvrant de mon corps des prisonniers, des insurgés; mon uniforme était en lambeaux.

» Je pourrais démontrer que c'est à moi que les Parisiens doivent que l'effusion du sang n'ait pas été prolongée vingt-quatre heures de plus. Ma conduite était bien simple : colonel de la onzième légion, chargé de la garde de l'Assemblée, je l'ai couverte. Les bonapartistes étaient au fond de l'insurrection; moi, je défendais la République. Le général Rapatel avait reçu de Londres du prince Louis sa nomination de futur ministre de la guerre, pendant qu'on se battait sur les barricades.

» Charras, alors sous-secrétaire d'État au ministère de la guerre, a vu cette lettre. Ledru-Rollin aussi en a eu connaissance. Le cri de centaines d'insurgés était : « Vive » Napoléon ! »

» Qui sait? Peut-être Louis Bonaparte serait arrivé porté sur le pavois, si l'insurrection de juin eût triomphé[1]. »

Après l'affreuse bataille, le flot de la réaction monta rapidement; les hommes qui entourèrent le général Cavaignac nommé chef du pouvoir exécutif, lui firent tort, et l'honnête républicain endossa la responsabilité des transportations sans jugement. Sa candidature à la présidence de la République reçut ainsi un grave échec et l'élection de Louis Bonaparte fut assurée.

Pendant sa captivité à Ham, le prisonnier avait adressé des lettres socialistes, brûlantes de liberté, aux principaux républicains; il ne négligea pas Edgar Quinet, et, dans une de ses lettres, des plus flatteuses, après avoir énuméré tous les périls qui menaçaient la patrie, il concluait ainsi : « Mais la France n'a rien à craindre, tant qu'elle renferme dans son sein des hommes tels que vous, qui lui enseignent ses droits et ses devoirs. »

Les projets du prince Louis étaient percés à jour par celui qui était familiarisé avec la légende napoléonienne. La lettre, du prétendant au Gouvernement provisoire, datée de Londres, sa présence fortuite à Paris, quand il était encore proscrit, que d'indices certains ! Il fallait un aveuglement extraordinaire pour en douter. La mé-

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.

diocrité apparente de son esprit, exagérée à dessein, le servait aussi; on le dédaignait, on le croyait inepte.

Edgar Quinet ne se laissa pas tromper par cette nullité jouée; il mettait en garde ses amis contre le silencieux conspirateur de Strasbourg, de Boulogne et des journées de Juin.

Louis Bonaparte, rappelé de l'exil, élu représentant du peuple, siégeait dans la Constituante, en septembre 1848. Il venait d'écrire sa lettre de gratitude et de fidélité éternelle envers la République. Edgar Quinet, en le voyant assis sur un banc de la Montagne, près de Michel (de Bourges) qu'il enjòlait, dit à ses collègues, en désignant le taciturne personnage :

« — Voilà le serpent boa qui enlacera dans ses replis la France. »

Et il démontrait que le péril, c'était Bonaparte, populaire par son nom. par ses antécédents de conspirateur, et qui profitait de toute l'impopularité du général Cavaignac.

Mais on s'endormait sur le danger certain, et l'on se défiait de celui qui eût été un président de la République intègre. On critiquait tout en Cavaignac, jusqu'à son attitude austère dans les réceptions officielles; on lui trouvait la mine raide, réservée. Il était ordinairement debout devant la cheminée, entouré de généraux; on disait qu'il tenait à distance les visiteurs, comme s'il eût craint de se familiariser avec ceux qui déjà ne respectaient que la force.

Tout autre était la physionomie des salons de l'Élysée, lorsque le prince Louis l'emporta sur le général Cavai-

gnac et fut élu président. Le proscrit de Londres affectait un aimable laisser aller avec les principaux chefs de la Montagne. Le débraillé de ses habitudes était affiché avec ostentation.

En voici un exemple. Peu de temps après l'élection du 10 décembre 1848, plusieurs colonels républicains, entre autres Edgar Quinet, Guinard, Hingray, décidèrent qu'ils iraient à l'Élysée, non pour offrir les félicitations d'usage au nouveau chef de l'État, mais pour lui faire entendre de bonnes vérités, et constater *de visu* ses dispositions.

Les colonels républicains se rendent un soir à l'Élysée; ils sont introduits dans un grand salon. On les fait attendre très longtemps; enfin, derrière une portière soulevée, apparaît la figure terne et gauche du prince président. Il s'avance, en louvoyant, avec sa démarche et son coup d'œil obliques; il aperçoit cette réunion de colonels républicains, et, pressentant ce qu'ils avaient à lui dire, il ne leur donne pas le temps de prendre la parole et dit avec son accent hollandais : « Messieurs, tout ceci est fort ennuyeux; mais, tantôt, il y aura ici des femmes. »

Là-dessus, il fait une pirouette et disparaît. Son esprit avisé comprenait le but de cette démarche.

On a dit que le représentant du peuple fut moins éloquent que le professeur du Collège de France. C'est bien naturel; Edgar Quinet pouvait électriser par la parole une jeunesse généreuse, mais il rencontrait peu d'échos dans une Assemblée qui s'était proclamée néo-catholique.

Aussi quelle peine il eut à se faire écouter dans la question romaine, lorsqu'il s'éleva avec force contre l'expédition qui portait secours au pape et détruisait la république romaine ! Quelle lutte aussi pour prononcer cet autre discours sur l'enseignement laïque, quand, le premier, il proposa la séparation de l'Église et de l'État !

Quels vains efforts, dans les commissions de la Législative, pour ouvrir les yeux à ceux qui s'obstinaient à voir le péril du côté des orléanistes et non à l'Élysée, et qui nous menaçaient « d'un nouveau Radetzki », lorsqu'on avait déjà Louis Bonaparte !

Rappelez-vous son dernier discours : huit jours avant le coup d'État, il prédit à la France le sort des républiques du Sud, étranglées par un Rosas. Tout s'est vérifié à la lettre.

Mais revenons sur nos pas.

Un mot sur les travaux d'Edgar Quinet pendant la Constituante

V

LA REACTION. — EXPÉDITION ROMAINE. ÉTAT DE SIÈGE

(1849)

Le courage me manque pour passer en revue ces quatre années commencées par l'explosion de joie de février 1848, et noyées dans le sang et les larmes de décembre 1851. Le jour où le prince président prêta serment de fidélité à la République, lorsqu'Edgar Quinet vit cette face blême, sournoise, dissimulée sous d'énormes moustaches, il répéta ce mot : « Voilà le serpent boa qui s'enroule au cou de la France pour l'étrangler. »

Pendant les vacances, il avait parcouru le département de l'Ain avec son collègue et ami Baudin, recueillant partout les preuves amères que la bourgeoisie était hostile à la République.

Ses relations intimes avec d'anciens libéraux cessèrent dès lors, et, chose douloureuse, la politique de réaction brisa des liens chers et sacrés dans sa propre famille.

Dans la discussion sur les préambules de la Constitution, Edgar Quinet, de concert avec Victor Hugo, présente un amendement qui avait pour but d'ajouter le mot *Humanité* à notre devise : Liberté, Égalité, Fraternité.

Ce fut aussi le commencement des luttes pour l'Italie. Rome venait de proclamer la République. Avenir superbe de rénovation universelle, si la République française et la République romaine cimentaient leur alliance si naturelle ! Il en fut autrement : la réaction envahit le pouvoir exécutif; on songea au pape, non à la liberté. Sous prétexte de protéger le saint-père qui ne courait aucun danger, on résolut d'envoyer une escadre française dans les eaux du Tibre.

Dans la séance du 30 novembre 1848, dix jours avant l'élection du prince président, Edgar Quinet démasque le but de cette expédition. Allant droit au fait, il demande quelle sera l'attitude de la République française ? Protègera-t-elle le peuple italien ou le pape, la démocratie ou la théocratie ? La République française étouffera-t-elle la République romaine ? Armera-t-elle le pontife contre une révolution populaire ? En comprimant l'insurrection italienne, on étouffe la nationalité italienne. L'obstacle à la patrie, c'est le pape. Il faut que l'Italie détruise le pouvoir temporel, sous peine de renoncer à sa nationalité.

Comment pouvait-on s'entendre ? L'âme de la réac-

tion, MM. de Falloux et de Montalembert, devaient naturellement l'emporter sur Edgar Quinet.

Il terminait son discours par cette prédiction :

Attenter à la nationalité italienne, c'est frapper du même coup la Révolution du 24 février.

Depuis l'avènement de Louis Bonaparte à la présidence, la République était perdue. Pour un esprit clairvoyant, ce fut un supplice de tous les instants que de vivre dans cette atmosphère parlementaire saturée de perfidies et de complots ténébreux. « Jamais je n'ai tant souffert, à aucune époque de ma vie ! s'écriait Edgar Quinet, et d'une souffrance si irritante ! »

Voir sombrer d'heure en heure ce superbe navire, qui marchait à pleines voiles vers un monde nouveau, entrevoir, après la chute de la République, un régime d'opprobre, s'avouer avec douleur que les fautes des amis de la liberté y contribuaient autant que la noirceur des ennemis, c'était un état moral si violent, que vingt années d'exil ont semblé douces en comparaison de cette lente agonie de la République de 1848.

Hélas ! le vieux patriote a éprouvé cette même amertume, de 1871 à 1875. Il a repassé par les mêmes sentiers d'angoisse ; mais l'espérance ne l'a pas abandonné, il sentait derrière lui un peuple. L'avenir pouvait être retardé, non extirpé. La démocratie avait fait trop de progrès pour qu'on pût escamoter la liberté, encore moins la détruire ; puis la légende napoléonienne s'était effondrée à Sedan. Mais, en 1848, le bonapartisme était d'autant plus puissant que tous les anciens partis prenaient

à tâche de soutenir le conspirateur de Strasbourg et de Boulogne. Sous le nom de République présidentielle, on faisait revivre la politique juste-milieu, les lois de septembre, et MM. de Falloux et Montalembert restauraient la puissance cléricale sur les ruines de la République. L'expédition romaine fut décidée.

L'indignation qu'Edgar Quinet éprouva dans cette fameuse séance fut si violente, qu'il tomba malade. Son camarade de collège, le docteur Trousseau, lui dit, sur les bancs de l'Assemblée : « Tiens, tu as la jaunisse ! c'est l'expédition romaine qui te vaut cela. »

Au lieu de continuer les *Révolutions d'Italie*[1], Edgar Quinet se jette dans la brûlante actualité, et publie *la Croisade romaine;* il dénonce le crime de cette expédition (avril 1849) et le péril qui en résultera pour *la* France. Bientôt l'*expédition à l'intérieur* confirmera cet avertissement.

« Renversement de la Constitution, attentat contre l'humanité, cette expédition autrichienne, entreprise sous le masque de la République, est un appui donné à l'étranger ; c'est un coup porté à la nationalité française. »

Après cet attentat contre la République romaine, la réaction ne crut plus nécessaire de garder le masque. Les mots que nous avons entendus en 1871-1872, sont déjà prononcés en mai 1849 : *Une République a l'essai*[2].

Edgar Quinet commente ces mots dans une lettre à ses concitoyens :

1. Le tome Ier parut en 1848
2. Voy. : *La République.*

Deux partis sont en présence, un abîme les sépare. Les uns acceptent le gouvernement républicain comme une expérience qu'ils consentent à faire; les autres l'acceptent par principe, comme le gouvernement définitif du droit... Subir la République à titre d'essai, c'est tout replonger dans l'incertitude et le doute, c'est laisser éternellement ouvert le chemin des révolutions.

Je ne sais ce qu'il y a de plus étonnant, ou la persévérance inaltérable du patriote à démontrer les mêmes vérités, ou l'endurcissement de la réaction qui reprit, vingt-deux ans après, les mêmes calomnies, les mêmes menées souterraines pour extirper la liberté renaissante. En 1871 comme en 1849, Edgar Quinet répète :

Le salut de la République est le salut de la France elle-même... Voulez-vous que le sol tremble de nouveau sous vos pieds, et que la plus obscure de vos chaumières soit mêlée aux bouleversements de la patrie? N'étouffez pas la République; donnez-lui le temps de grandir.

Le peuple ne demandait pas mieux; il s'attachait tous les jours davantage aux institutions républicaines, malgré l'art machiavélique d'une administration qui semait la défiance, les soupçons, attribuant tous les maux à la République et toutes les prospérités au nom de Bonaparte.

Après un an d'existence, l'Assemblée Constituante fait place à la Législative. On a beaucoup loué de son abnégation cette Assemblée Constituante, la plus honnête que la France ait jamais eue; mais tous les esprits politiques lui reprochent cette abnégation comme une faiblesse.

Edgar Quinet fut encore élu par le département de

l'Ain, en mai 1849. Il donna sa démission de colonel de la onzième légion. Il avait déclaré d'avance qu'il résignerait ses fonctions le jour où le gouvernement porterait atteinte à la République : « Ce jour est arrivé, la Constitution est violée[1]. »

Tout ce qu'il voyait et pressentait augmentait sa douleur patriotique; le sentiment poignant qu'il rapportait de sa tournée en Bresse donne à sa brochure l'*État de siège* l'air tragique du *Dernier jour d'un condamné.*

Comment le coup d'État n'aurait-il pas réussi, en décembre 1851 ? Depuis avril 1849, le régime de l'état de siège était devenu une règle; les républicains traqués, emprisonnés ; tous les droits qu'on s'attribue en pays conquis exercés contre les départements qui avaient élu des représentants républicains ; la France livrée au régime du sabre pendant trois ans. Systématiquement on fatigua le pays pour le faire crier d'une voix unanime : « Assez ! assez ! la révision de cette constitution qui nous a valu ces misères ! »

Lorsqu'Edgar Quinet publia cet écrit qu'on relit aujourd'hui avec le même saisissement qu'un drame lugubre, l'état de siège pesait sur la France :

Ce n'étaient que perquisitions, inquisitions domiciliaires, enlèvements d'hommes pendant la nuit, les mains liées derrière le dos, avec des menottes ou la chaîne au cou, emprisonnements préventifs, cachots, mise au secret, garnisaires, conseil de guerre, délation, destitutions, ruines, détresse, terreur. Et quel était le crime dont on accusait les incarcérés ?

1. Voy. *Correspondance.*

Lire un journal, voter pour un représentant, crier : « Vive la République ! » sous la République.

Penser, c'était beaucoup trop.

Les paysans n'osaient plus recourir même à la pétition pour faire cesser un état de choses si extraordinaire ; la police s'interposait entre le peuple et l'Assemblée. « Le pays pense mal[1]. »

Et, pour le réduire, on envoyait des troupes prétoriennes en garnison.

Pendant trois ans, la réaction préparait ainsi sur tous les points du territoire français le coup d'État. On maudissait partout la rue de Poitiers, et c'était l'Élysée qui allait être le vengeur du peuple.

Edgar Quinet disait avec une logique terrible :

Si le crime inexpiable de ces hommes de paix est d'avoir écrit mon nom et celui de mes amis sur leurs bulletins de vote, la justice ne voudrait-elle pas que nous fussions à leur place arrachés de nos bancs et traînés la corde au cou à travers la France ? Si l'élection est le crime, nous, les élus, nous sommes les criminels... L'équité veut que le châtiment retombe sur les représentants, non sur les représentés... Qu'on nous prenne pour ôtages et qu'on laisse un moment de trêve à tant d'honnêtes gens.

Les listes de proscription ont répondu à ce vœu.

L'État de Siège est le tableau saisissant de la terreur blanche sous le nom de République. De plus, Edgar Quinet y défend une question de vie et de mort pour la Bresse, le dessèchement des étangs. L'esprit civilisateur de la

1. *L'État de Siege*, 1849. Extraits analytiques.

Convention n'eut garde d'oublier ce coin infortuné de la France; mais; depuis 93, cet intérêt urgent était complètement abandonné. La cupidité des grands propriétaires transformait toute une contrée en « marais Pontins » où les populations disparaissaient, dévorées, englouties dans un foyer empoisonné qui occupait 134 000 hectares. Et cela depuis des siècles!

Cette industrie de mort s'était établie dans le pays le plus florissant, le plus populeux. En inondant le sol le plus sec de France pour le couvrir d'étangs, lacs fangeux pleins de poissons, les grands propriétaires s'étaient créé un revenu, en empoisonnant l'air vital et en supprimant la population.

Telle ville qui comptait 4000 habitants, n'en avait plus que 200 en 1848, et la fosse était toujours ouverte. Deux lois de salut de la Convention ordonnent le dessèchement des étangs. Mais le nombre des naissances est encore inférieur à celui des décès de plus d'un quart en 1808. La Restauration et la monarchie de Louis-Philippe passent sans remédier au mal. La République de 48 disparaît elle-même au fond des marécages, comme les paysans fiévreux dont Quinet se fait le défenseur. Qu'arriva-t-il? Sous l'Empire, des sénateurs, des députés bonapartistes reprirent cette question et se firent par là une popularité à bon compte. Les grands travaux des chemins de fer, le progrès général de l'industrie ont exercé leur influence même sur les marais des Dombes. En repassant, après vingt-quatre ans, sur ces mêmes plateaux, jadis submergés, où des clochers surgissaient naguère du fond des eaux, j'ai vu des champs de blé à la place des marécages pestilentiels.

Tous les étangs ne sont pas encore desséchés; mais le vœu d'Edgar Quinet a été exaucé en grande partie. Puisse sa prophétie se réaliser entièrement! et cent mille paysans robustes surgiront de cette terre renouvelée, qu'il comparait, en 1849, à une léproserie. Dans son pays, on répétait alors ce mot terrible :

— *Les sépultures surpassent les naissances!*

Rien de plus touchant que l'idée dont il s'inspire. C'est en parcourant à cheval la Bresse, les Dombes, en passant par Certines, qu'il lit, dans un cimetière de campagne, les noms de presque tous ses compagnons d'âge, de ceux qu'il avait connus :

Et, me souvenant de la patience, de l'abnégation sublime de ces morts dont le nom ne sera plus jamais prononcé par personne, j'ai pris envers eux et envers moi l'engagement de faire connaître les maux intolérables qui les ont conduits à une fin prématurée[1].

Tout se réunissait pour accroître la désolation de cet été de 1849 : le choléra à Paris; la destruction de la République romaine; l'arrestation de Ledru-Rollin et de ses amis, dans la journée du Conservatoire des Arts et Métiers; le procès de la Haute Cour qui exilait des républicains; la marée montante de la réaction qui submergeait peu à peu la France. Elle disparut pendant vingt ans.

Ni les lettres d'Edgar Quinet, ni mes souvenirs personnels, rien ne peut dépeindre la douleur navrante de ces années!

1. *L'État de siège*, 1849.

A Paris, on conservait encore quelques apparences de liberté; mais, en province, l'étouffement avait déjà éteint toute vie politique. La République existait encore dans le secret des cœurs; mais, sur la place publique, elle était traquée. On ne se bornait pas à incarcérer ceux qui criaient : « Vive la République ! » la persécution atteignait la fidélité d'opinions et d'espérances. Après l'affaire du Conservatoire des Arts et Métiers, la répression n'eut plus de bornes; les provinces expièrent le mouvement avorté, la France fut mise en interdit, et M. Changarnier obtint les honneurs du triomphe.

Dans une de ses tournées dans l'Ain, le représentant écrit, le 21 août 1849. de Bourg :

Les Autrichiens de 1815 n'ont pas fait la moitié de ce que font ici les agents *honnêtes et modérés;* aussi l'exécration est-elle unanime dans le peuple. Les violences stupides de l'état de siège indignent nos paysans. Ils résistent admirablement à ce régime cosaque. J'ai reçu une véritable ovation, malgré la terreur blanche. Notre département n'était que rouge, les persécutions l'exaltent. Il était bien nécessaire de revoir ces braves gens, au milieu des avanies et emprisonnements que M. Bonaparte leur inflige.

L'audace de la réaction arriva à ce point qu'en octobre 1850, les agents de police suivaient le représentant à la piste. Dans une seule journée, ils reviennent six fois demander de ses nouvelles à l'hôtel où il descendait à Bourg.

La police a fait une descente dans une réunion de francs-maçons où elle comptait me trouver; elle a fait une perquisition chez des personnes absolument inoffensives. Des

hommes de police me suivent et sont en permanence sous mes fenêtres. Je peux bien m'en moquer; mais, comme ils profitent de ma présence pour inquiéter des braves gens, j'abrégerai mon voyage... (Un agent de police m'interrompt pour me demander mon passeport, ici, dans mon pays ! c'est la réception de l'état de siège. Je présente ma médaille et tout finit là[1].

J'entre dans ces détails, les petites choses aident à comprendre les grandes. La pression que les réactionnaires ont fait peser pendant trois ans sur la France explique le facile rétablissement de l'Empire. On se demande aujourd'hui qui était plus coupable? l'héritier maniaque du grand Napoléon, celui qui se croyait légitime propriétaire de la France, l'ancien conspirateur qui poursuivait sur une grande échelle les complots préparés à Strasbourg, à Boulogne? ou bien ce grand parti d'ex-libéraux qui, en haine du peuple, ne voulait céder aucun de ses privilèges, et préférait livrer la patrie française aux criminelles entreprises d'un autre Octave.

Sans doute, les hommes de la rue de Poitiers espéraient profiter de la chute de la République et retrouver un régime à la mode de Louis-Philippe; mais en aidant Louis-Bonaparte à perpétrer ce crime, leur aveuglement égala leur duplicité.

— *L'Empire est fait!* s'écria plus tard M. Thiers. Mais qui donc a contribué à le faire, sinon la rue de Poitiers?

1. *Lettre à madame Minna Quinet*, octobre 1850.

XVI

L'ENSEIGNEMENT LAÏQUE.

(1850)

Deux questions capitales ont préoccupé Edgar Quinet pendant la Législative : l'enseignement laïque en France et la renaissance de l'Italie.

C'est pour moi un juste sujet d'orgueil que d'entendre tout le monde déclarer que, dans cette grave matière, l'enseignement laïque, tout ce qui vient d'être réalisé après trente-sept ans est la mise en pratique des idées d'Edgar Quinet, formulées par son discours à la Législative, par son projet de loi, et par son livre *l'Enseignement du peuple*.

Avant d'aborder ce grand sujet, terminons ce qui concerne la question romaine. Le second discours d'Edgar Quinet (du 7 août 1849) contre l'expédition romaine fut peu soutenu. Beaucoup de républicains, opposés à l'af-

franchissement de l'Italie, cachaient sous les dehors d'une politique étroite leurs sympathies pour le pouvoir temporel du pape; les attaches catholiques de la plupart des hommes d'État les rendaient hostiles aux vues d'Edgar Quinet. Dans son discours, il interpelle le ministre des affaires étrangères, M. de Tocqueville : « Était-ce à la République française à verser le sang italien? La nationalité italienne est nécessaire à la France. Faut-il que l'Italie reste asservie à l'Autriche ? »

Être combattu par M. de Falloux, c'était dans l'ordre des choses ; mais avoir contre soi le noble auteur de *la Démocratie en Amérique*, quelle confusion dans la mêlée cela suppose !

La domination autrichienne rétablie sur les ruines de la patrie italienne, c'était l'ancienne politique juste-milieu ; mais la France républicaine devait-elle se rengager dans ce passé caduc, infliger la théocratie aux États romains par la force des baïonnettes ! Pour éluder la question, M. de Tocqueville s'écriait que l'Assemblée n'était pas un concile. Les esprits libéraux affectaient de croire à une transformation constitutionnelle du gouvernement pontifical, pendant que Pie IX déclarait franchement que toute réforme, toute institution parlementaire dans ses États était une utopie.

La réaction préparait ainsi à Louis Bonaparte le plus facile des triomphes : dix ans après, c'est lui qui allait réparer les fautes commises. Par Magenta et Solférino, il semblait racheter l'expédition romaine de 1849.

De même, par le rétablissement du suffrage universel, il essaya, au 2 Décembre, de légitimer le coup d'État. Mais

qui donc en était l'auteur? La mutilation du suffrage universel, le 31 mai 1850, aussi bien que l'occupation de Rome, furent l'œuvre personnelle de Louis-Bonaparte, dissimulée sous la fiction du président irresponsable.

« Le promoteur de l'enseignement laïque en France, c'est Edgar Quinet[1]. » Ce titre lui est resté.

Le premier, il a posé cette question de vie, il l'a défendue à la tribune et dans un livre qui renferme les idées mères qui ont été appliquées de nos jours.

Qu'est-ce que la question de l'enseignement? Une direction morale. Nulle autorité ne peut s'établir sur le principe de trois ou quatre cultes qui, se niant mutuellement, se détruisent l'un l'autre[2].

Lorsqu'il prononçait son discours sur l'enseignement laïque, il pressentait le coup d'État, l'effondrement de la France; mais, au delà de nos désastres, il entrevoyait la résurrection de la liberté, et, d'avance, il cherchait à établir le principe qui seul peut assurer à notre patrie une liberté durable. Au moment où toutes les garanties d'avenir nous étaient arrachées, il affirmait que la Révolution renaîtrait avec une puissance nouvelle, et il indiquait aux patriotes appelés un jour à diriger les destinées de la France comment on organise la victoire de la démocratie républicaine, par l'enseignement public.

Les solutions qu'il a proposées ont été adoptées : sécu-

1. Voy. *Discours funèbre*, prononcé par Gambetta, le 29 mars 1875.
2. Discours à la Législative. Voy. *l'Enseignement du peuple.*

larisation de l'enseignement, reconstitution du conseil supérieur de l'instruction publique, exclusion du prêtre de l'école laïque. Le vœu d'Edgar Quinet est réalisé.

L'étroite connexion de la laïcité et des institutions républicaines était niée en 1850; plus tard, on l'admit en théorie; aujourd'hui, cette vérité a reçu des faits une consécration éclatante.

Le nombre des esprits qui adhèrent à une vérité d'abord contestée montre, en croissant, que le monde marche, même quand les faits sont immobiles[1].

Voici dans quels termes Edgar Quinet exposa, à la tribune de l'Assemblée Législative, sa proposition sur la *séparation de l'enseignement laïque et de l'enseignement des dogmes*, unique solution à la plus urgente de toutes les questions :

Pourquoi la France depuis plus de vingt ans cherche-t-elle vainement à résoudre le problème de l'enseignement? Pourquoi sommes-nous aujourd'hui moins avancés que nous ne l'étions en 1833? Pourquoi le pays qui a tranché avec tant d'autorité de si vastes questions dans l'ordre civil, s'engage-t-il, pour ainsi dire en aveugle, dans celle-ci? Parce que la France n'applique pas à cette difficulté nouvelle les principes de droit public qui lui ont servi à résoudre toutes celles qui se sont rencontrées jusqu'ici.

Organiser l'enseignement primaire en particulier et l'enseignement en général, c'est organiser la société elle-même. Il en résulte que, pour fonder l'école sur sa vraie base, il faut l'établir sur le principe qui fait vivre cette société. Or,

1. Nouvelle préface de l'*Enseignement du Peuple*.
2. Séance du 19 février 1850.

quel est le principe qui se retrouve au fond de toutes nos lois, sans lequel nos codes eussent été impossibles ? Il est tout entier contenu dans ces deux mots : séculariser la législation ; séparer le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique, la société laïque et les églises.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que de grandes difficultés sur gissent devant le législateur de la société française issue de la Révolution.

Comment a été résolu le problème, en apparence inextricable, de la liberté des cultes, qui renferme implicitement le problème de la liberté d'enseignement ? Par la séparation du domaine laïque et du domaine ecclésiastique, en effaçant de la législation le principe de la religion d'État.

Comment a été résolu dans le code le problème fondamental de l'état des personnes, celui des actes de l'état civil ? Encore une fois, par le même principe, par la même séparation, en retranchant de l'acte civil l'intervention du dogme particulier représenté par le clergé.

Comment donc pouvez-vous aujourd'hui espérer résoudre le problème de la liberté de l'enseignement ? Je réponds avec la plus entière conviction : Vous le pouvez en introduisant dans la question le même élément, le même principe; en faisant pour cette loi ce que vos prédécesseurs ont fait pour toutes les autres ; c'est-à-dire en retranchant de l'enseignement laïque, l'enseignement du dogme particulier.

Portez dans ce problème le principe vital qui anime toutes vos institutions ; séculariser la législation de l'enseignement, et la question se résout d'elle-même. Vous avez pour résultat, au sommet de la société, dans la constitution, séparation du pouvoir laïque et du pouvoir ecclésiastique ; dans le code qui régit l'état des personnes, séparation des actes civils et de la célébration ecclésiastique ; et, par suite, dans la loi de l'enseignement : séparation de l'école et de l'église, de l'instituteur et du prêtre, de l'enseignement et du dogme.

Voilà la solution qui se déduit nécessairement de l'esprit de toutes nos institutions appliquée au problème de la liberté d'enseignement. Car ce n'est pas moi qui mets en présence ces deux choses, la loi et le dogme; partout elles sont en face l'une de l'autre, non pas hostiles, mais séparées. Tous les grands actes qui composent la vie humaine, la naissance

le mariage, la mort, reçoivent une double sanction, l'une de la société civile, l'autre de la société ecclésiastique ; l'une de la loi, l'autre du culte. C'est par là que la liberté de conscience a pu être fondée et maintenue du berceau à la tombe.

Si donc ces deux puissances séparées marquent ainsi chacun des actes de l'existence, si notre législation a déjà enveloppé par avance la vie humaine tout entière dans cette distinction du principe laïque et du principe ecclésiastique, il reste maintenant à appliquer cette distinction à l'enseignement qui est une préparation à la vie. Par là, vous ferez entrer dans nos institutions cet esprit d'unité qui est l'ordre même déposé dans la loi.

Cette solution, tirée de la séparation complète de l'enseignement laïque et de l'enseignement d'un dogme particulier, est la seule qui puisse concilier tout ensemble l'unité de la nationalité française et la liberté de conscience.

En effet, dans tout autre système, il arrive l'une ou l'autre de ces deux choses : ou chaque religion, chaque dogme a son école ; ou les communions diverses sont réunies dans le même enseignement.

Dans le premier cas, si chaque communion a une école particulière, les générations nouvelles, séparées par des croyances opposées, forment pour ainsi dire autant de nations qu'il y a de religions et de communions différentes. Au lieu de tendre à l'union, l'enseignement développe l'héritage des haines ou du moins des antipathies profondes qui divisent les Églises. L'œuvre de l'unité nationale, consacrée par tout le reste de la législation, est ébranlée par la loi de l'enseignement.

Dans le second cas, celui où toutes les croyances sont entre les mains du même maître, dans une école mixte, c'est la liberté des cultes qui est atteinte. Si le protestant est obligé d'apprendre le dogme sous l'influence prédominante du catholicisme, ou réciproquement, l'une des Églises est sacrifiée ; en sorte que, dans le système de la loi, l'une ou l'autre de ces choses est renversée, ou le principe de l'unité nationale, ou le principe de la liberté de croyance.

Dans tous les cas, dès que vous admettez comme nécessaire l'intervention du dogme dans l'enseignement laïque, je dis que, quoi que vous fassiez, vous placez l'école, et, par suite,

la société et l'État, sous la dépendance absolue de l'Église.

Le dogme ne peut être que souverain partout où on le juge nécessaire. Point de transaction ni d'accommodement avec lui. Il ne rivalise avec personne ; il commande, il est maître, il règne ou il n'est pas.

Qu'il pénètre dans l'école, le prêtre qui le représente y devient souverain comme lui. Que faut-il à l'Église pour vous faire sentir la dépendance absolue où vous aurez placé l'enseignement laïque ? Une seule chose : retirer ses évêques du conseil supérieur, ou l'aumônier du collège, ou le curé de l'école ; mettre par là l'interdit sur l'enseignement ; cela suffit. Devant la seule menace, la société, entièrement désarmée, n'a plus qu'à céder. En faisant intervenir le dogme dans la constitution de l'enseignement laïque, vous le ramenez au droit d'interdit du XIe siècle.

Contradiction, impossibilités, oppression de la conscience, voilà toute la loi ; voilà aussi ce qui se rencontre dans tous les systèmes ; un seul résout ces impossibilités, c'est celui où l'école laïque est faite à l'image de la société laïque.

Puisque la société française subsiste en dépit des contradictions entre les Églises diverses, il faut bien qu'il y ait un lieu où les jeunes générations apprennent que, malgré ces différences éclatantes de foi et de dogme, tous les membres de cette société font une seule famille.

Or, ce lieu de médiation, où doivent s'enseigner l'union, la paix, la concorde civile, au milieu des dissentiments inexorables des croyances et des Églises, c'est l'école laïque.

Si, dès l'origine, la différence des communions éclate dans l'enseignement ; si le triste héritage des dissensions religieuses est la première expérience qui frappe l'enfant ; si, dès qu'il ouvre les yeux, il ne voit que l'hostilité des cultes ; s'il naît, pour ainsi dire, à la vie civile, dans le berceau des dissensions religieuses, où donc apprendra-t-il l'union, sans laquelle il n'y a point de France ?

Je voudrais, au contraire, que, dès son entrée dans la société laïque, qui est ici marquée par son entrée dans l'école, l'enfant fût frappé d'un spectacle de paix. Encore une fois, ne le faites pas naître dans la discorde religieuse, prélude de la discorde civile.

Ainsi, dans l'école laïque, affranchie de la différence des

dogmes, tout doit parler d'union; c'est en dehors de l'école, image de l'unité française, que l'enfant doit apprendre la divergence des dogmes, les inimitiés irréconciliables des cultes, entre lesquels s'est partagée l'âme de la patrie. C'est dans l'église, c'est dans le temple, c'est dans la synagogue qu'est le domaine absolument libre du dogme particulier.

Par là se concilient la liberté avec l'autorité, l'unité de la nation avec la diversité des croyances religieuses; dans l'école, le principe général, laïque, universel, qui gouverne, soutient la société française; dans les églises, le dogme particulier, ou catholique, ou protestant, ou israélite qui constitue le culte ou la secte.

Et, lorsque j'expose une solution qui naît de la nature de notre société et de la logique de nos institutions, il est sans doute nécessaire d'ajouter que cette solution a pour elle l'expérience de l'un des peuples, je ne dis pas seulement les plus anciens dans la liberté, mais les plus religieux d'Europe.

Tout le monde sait que la Hollande a fondé son système d'enseignement sans aucune acception de dogmes particuliers, ou plutôt avec l'interdiction absolue de ces dogmes dans toute école laïque. Et voilà près d'un demi-siècle que dure cette expérience de ce peuple si sensé, si pacifique, avec une égale adhésion des amis de la liberté et des amis de l'autorité, des laïques de toutes les opinions, des ecclésiastiques de tous les cultes; car il n'en est pas dans l'Europe qui ne soit représenté dans la société hollandaise. La solution que je propose ici a porté, dans cette société, entre tous les partis, ce germe de paix profonde que laisse toujours après soi le sentiment de la vérité rencontrée et réalisée.

Je résume en deux mots ce que je viens de dire. Mon amendement est tout un système; mais ce système, c'est l'âme de notre législation. On ne force pas le principe d'une société : lorsque la législation d'un peuple est conçue dans un esprit, on ne peut pas impunément mettre une loi particulière en contradiction avec toutes les autres. Ce serait arracher la pierre de fondation de la société pour s'en faire une arme d'occasion.

Séparation du domaine de la société laïque et du domaine du dogme particulier, c'est le principe des institutions et des mœurs de la France.

Ne mêlez pas aujourd'hui ce que vous avez partagé hier; car c'est par cette distinction qu'ont été établis l'ordre et la liberté dans la vie civile. Par la confusion des deux principes dans la loi d'enseignement, vous ne rencontrerez qu'arbitraire violence, oppression, tant pour un parti que pour un autre.

Ce discours et l'amendement d'Edgar Quinet furent appuyés par deux de ses collègues. M. Delbetz le soutint avec talent, M. Victor Chauffour présenta un autre amendement qui tendait au même but, sans réussir davantage[1]. La loi Falloux triompha et la question de l'enseignement laïque retomba dans l'oubli pour ne plus être soulevée pendant trente ans.

Après avoir soutenu la discussion à la tribune, Edgar Quinet la développe et l'élève dans un ouvrage dont tout le monde a reconnu la solidité, la logique irréfutable, *l'Enseignement du Peuple*.

Ce livre dont le discours précédent est un résumé, complet et subtantiel, montre aussi tout ce que le patriote a souffert pendant les trois années qui aboutirent au 2 Décembre.

Dix-huit mois nous séparaient du coup d'État, quand Edgar Quinet écrivait ces lignes :

Le 24 février, un miracle social met dans les mains de la France le choix de ses destinées. La France librement consultée répond en se plaçant, dans l'échelle des peuples libres, entre l'Espagne et Naples. Il doit y avoir une cause de cette servitude volontaire. L'objet de ces pages est de rechercher cette cause[2].

1. Voy. Préface de *l'Enseignement du Peuple*, 1850.
2. *Ibid.* Voy. aussi la *République, Conditions de la Régénération de la France*, 1872.

Voici ce que Michel (de Bourges) écrivait à Edgar Quinet, à l'apparition de *l'Enseignement du Peuple*. Le fougueux tribun se promettait de soutenir cette même cause à la tribune ; mais les termes violents de cette lettre sont loin d'exprimer les idées d'Edgar Quinet, en 1850 :

Paris, 20 juin 1850.

Dans ce siècle d'hypocrisie, d'affaissement et de lâcheté, vous poursuivez votre idée avec un courage, une persévérance et une sincérité qui attestent une profonde conviction. Tout ce que vous avez de savoir, d'éloquence, de patriotisme, et vous avez immensément de ces trois grandes choses, vous l'avez consacré à nous faire toucher du doigt que le véritable ennemi du progrès, de la liberté, de l'émancipation des hommes, est le catholicisme.

Tout le monde le sait; mais, vous excepté, nul n'ose le dire. Tout le monde en est convaincu ; mais, vous excepté, nul n'ose marcher droit au monstre et le frapper dans les naseaux. Honneur donc et gloire à vous ! Poursuivez, continuez votre guerre. Elle est grande, elle est digne, et vous verrez si, au grand jour, lorsque le pouvoir sera remis par le peuple en des mains dignes et puissantes, votre ennemi, qui est le nôtre, sera ménagé. Pour moi, je dirai comme Siméon : *Nunc dimittis*, si je puis m'endormir du long sommeil au bruit des temples catholiques s'écroulant sous les coups du marteau populaire. Elle fut grande, la gloire d'Amphion ; mais, après tout, Thèbes n'était qu'une misérable bourgade de la Grèce. Votre gloire à vous sera immense; car, sur les ruines fumantes du catholicisme, se lèvera, jeune, vigoureux, fécondant, le Théisme, seule religion désormais possible, désormais avouable par la vraie politique, par la vraie philosophie, par la vraie science, qui ne sont que des chapitres divers du grand livre de la Religion.

MICHEL (DE BOURGES.)

XVII

MORT DE MADAME MINNA QUINET.
LA VEILLE DU COUP D'ÉTAT — LA RÉVISION.
LA LOI DES QUESTEURS.

(1851)

Edgar Quinet passa l'automne de 1850 à Seineport. Que de fois il décrivait cette vieille habitation qui avait l'air d'un château délabré !

« Un petit mur et de beaux acacias séparaient la maison de la grand'route. On entrait, par un perron à deux escaliers, garnis d'une rampe de fer, dans un vestibule, puis dans une grande salle à manger donnant sur un jardin rempli d'arbres fruitiers et de magnifiques raisins. A droite, un beau salon avec une antique cheminée où flambait le feu, très nécessaire dans ce pays un peu humide. Le piano entre deux fenêtres, avec mon violon et les sonates de Mozart et de Beethoven.

» La forêt voisine, la Seine traversée en bac, les

grandes clairières, le cours tranquille du fleuve, un paysage agreste et mélancolique, de belles avenues à perte de vue, la lisière de la forêt profonde, je revois tout cela comme si c'était hier[1]. »

C'est là qu'il commença le second volume des *Révolutions d'Italie*[2].

C'est là qu'il passa ses derniers jours de bonheur avec celle dont les vertus ajoutaient un rayonnement à ce sanctuaire de travail et de patriotisme.

Vers la fin de l'hiver, au milieu des symptômes politiques menaçants, avant-coureurs de l'effondrement général, la plus grande des épreuves frappe Edgar Quinet. La mort détruit son foyer : il perd cette noble femme, si religieusement, si passionnément aimée.

Ils avaient assisté ensemble à un bal d'enfants au jardin d'hiver des Champs-Élysées, à la fin de février; elle revint en voiture découverte, prit une fluxion de poitrine et mourut, le 11 mars 1851, à l'âge de quarante-neuf ans, après seize ans de l'union la plus sainte. Edgar Quinet l'a immortalisée sous le nom de *l'Ange Rachel*.

M. Michelet, à la prière de son ami, prononça le discours funèbre[3], qui exprimait le deuil et la vénération de tous ceux qui ont connu la première femme d'Edgar Quinet, la compagne de sa vie heureuse.

J'abrège ici (mais pour y revenir ailleurs) le tableau

1. *Mémorial d'Exil*, inédit.
2. Ce second volume parut en juillet 1851.
3. Voy. *Edgar Quinet, sa Vie et son Œuvre*, par Ch.-Louis Chassin. 1857.

de cette fin de la République. Elle n'existait que de nom depuis l'élection du prince-président; elle passait par le lent supplice d'une extinction de vie savamment graduée. Par un calcul très juste, on laissait à la lassitude générale le soin d'achever ce que le hasard avait épargné. Le coup d'État, préparé pendant trois ans, dans toutes les villes et bourgades de France, avec les plus minutieux détails, ne devait éclater qu'après de sages dispositions, entourées de toutes les précautions et sûretés possibles. Un habile mécanisme devait régler d'un coup le changement de décor.

La France entière était enveloppée dans un vaste réseau de conspiration dont le centre était à l'Élysée et la circonférence à chaque point du cercle de la réaction. L'administration, le clergé, l'armée, étaient les trois rouages de cette colossale machine de destruction. L'armée fut triée, les régiments dévoués aux généraux incorruptibles envoyés en Afrique. Cette armée qui avait constamment donné des votes républicains, on la transforma en corps prétoriens par des moyens renouvelés des temps césariens. Les orgies de Satory firent revivre les camps de Vespasien et de Vitellius.

Chaque jour, l'étranglement, l'asphyxie, devenaient plus menaçants. Edgar Quinet, navré jusqu'à la mort, avertissait ses amis du sort qui les attendait tous, jusqu'à désigner Sinnamary et Nouka-Hiva comme le lieu probable de la déportation.

L'aveuglement des plus illustres chefs de la Montagne paraît aujourd'hui incroyable; mais les adversaires royalistes placés sur les bancs d'en face, leurs discours, leurs

gestes, les visages ennemis, les rodomontades du général Changarnier, causaient aux républicains une telle exaspération, qu'ils oubliaient le véritable péril. Le taciturne conspirateur, immobile à l'Élysée, se plaisait à surexciter la colère des républicains contre les royalistes. Il laissait entendre qu'avec lui il serait facile de s'arranger, une fois qu'on serait délivré du complot orléaniste-légitimiste.

Edgar Quinet vit, dès la première heure, où était le danger réel; un petit groupe d'élite partageait cette même opinion; mais la force des choses entraînait le grand nombre sur cette pente fatale qui aboutit au 2 Décembre. Les vexations, les souffrances que le pays endurait depuis trois ans semblaient l'œuvre des monarchistes, et non celle de Louis Bonaparte. Il gagnait du terrain chaque jour. Le peuple attendait tout de l'héritier de Napoléon, de l'empereur socialiste. Dans les campagnes, on disait : « Il payera les dettes de la France. » Dans les bourgades on chantait:

> Il combattit à Strasbourg, à Boulogne,
> Pour notre liberté!

Quand la réaction mutila le suffrage universel, le 31 mai 1850, il était facile à prévoir quel énorme parti Louis Bonaparte tirerait de cette habile combinaison. Jusque-là, il n'avait réuni autour de lui qu'un personnel interlope; maintenant, il aspirait à s'allier à la noble rue de Poitiers. Pourtant, il se gardait bien de négliger les chefs de la Montagne; il les flattait, les cajolait, et

réussit à capter la confiance de plusieurs d'entre eux. Michel (de Bourges) ne s'est jamais consolé d'avoir été dupe du prince-président.

« Il est dans le courant révolutionnaire! » disait-on. Cette phrase a été redite longtemps, même pendant l'exil.

Avances et flatteries, tous les moyens de corruption, menés de front, eurent un plein succès; on ne peut l'expliquer que par l'horreur qu'inspirait l'idée d'une restauration royaliste. Le général Changarnier semblait le Monck désigné par la rue de Poitiers. Le spectre rouge était à l'ordre du jour. Louis Bonaparte devenait fatalement l'arbitre de la France.

Edgar Quinet, dans sa brochure *la Révision*, précise encore une fois la situation. Un des caractères particuliers de ses écrits politiques est de rester vrais dans tous les temps; leur actualité demeure frappante, même quand les événements dont ils s'inspiraient sont passés. Il signale le péril et, en même temps, les moyens de les conjurer, le désastre suit de près la prophétie; il ne se décourage pas et trouve dans son patriotisme des lueurs toujours plus vives pour dévoiler l'obscur avenir.

Que doit faire un écrivain qui voit son pays s'engager, les yeux fermés, dans le chemin de la décadence? L'avertir? Oui, sans doute. Et si les avertissements ne servent de rien? Recommencer comme si rien n'avait été dit, étouffer le dégoût, compter sur la nature humaine, sur sa force de renaissance et de vitalité.

En relisant aujourd'hui cette brochure écrite quelques semaines avant le coup d'État, on dirait qu'il s'agit du

24 mai 1873 et du 16 mai 1877. Les mêmes hommes qui ont tramé la perte de la République pour la seconde fois y sont dépeints dans les chapitres : *Une République prise à l'essai; République ou Monarchie.*

A toutes les fautes de l'Assemblée législative de 1851 s'ajouta le vote contre la loi des questeurs, qui donnait la garde de l'Assemblée à celui qui allait l'incarcérer. Par ce vote, la représentation nationale, la République, la loi étaient désarmées. Edgar Quinet répétait à ses collègues que les républicains facilitaient ainsi eux-mêmes la victoire au prétendant impérial. Dans un bureau, il se trouva aux prises avec son ami Victor Hugo qui lui dit : « Si nous ne votons pas avec l'Élysée, dans quinze jours nous aurons Radetzki. » A quoi Edgar Quinet répondit : « Mais nous l'avons déjà, Radetzki, il est à l'Élysée. »

Tous ses avertissements furent vains, il les avait prodigués inutilement, bien qu'il jugeât la République perdue depuis le jour où Louis Bonaparte, avec l'appui de tant de républicains, l'emporta sur le général Cavaignac, quand celui-ci résigna noblement, simplement, le mandat confié à son honneur.

La veille du coup d'État, Edgar Quinet adjura encore les hommes influents de l'Assemblée de voter la loi des questeurs; il les prit un à un et leur parla avec force. Tout fut inutile ; le grand nombre des représentants républicains, irrité par les provocations de la réaction royaliste, vota avec les amis de l'Élysée et donna au prince-président le pouvoir de requérir les troupes qui allaient bientôt supprimer l'Assemblée et la République.

Jamais je n'oublierai les accents de désespoir d'Edgar Quinet après le vote fatal de ses amis : « La République est perdue! s'écriait-il. Le Coup d'État est fait. Ce n'est plus qu'une affaire de quelques jours, de quelques heures! »

Chaque jour, il se demandait : « Est-ce demain? »

Depuis un an, il répétait : « Nous serons déportés à Nouka-Hiva. »

Le 1er décembre 1851, il conjurait encore ses collègues de ne pas s'aveugler sur les intentions de Louis Bonaparte. Dans un couloir de l'Assemblée, il rencontre M. Émile de Girardin; rarement ils échangeaient une parole. Dans ce moment de crise, il va droit à lui et lui dit : « Monsieur de Girardin, nous sommes seuls; l'amour-propre n'est nullement en jeu, laissez-moi donc vous demander à vous, esprit alerte, sagace, comment il est possible que vous vous mépreniez à ce point sur les intentions de l'Élysée, et que vous vous portiez garant de cet homme? — Bonaparte? Bonaparte? s'écria M. de Girardin avec sa voix de fausset; jamais il n'a été si faible ! »

Et il disparut en répétant : « Jamais il n'a été si faible ! »

Toute la situation est résumée dans le discours d'Edgar Quinet sur la responsabilité des dépositaires de l'autorité publique, prononcé à l'Assemblée législative, huit jours avant le coup d'État. C'est par là que nous terminerons :

Que mes collègues me permettent de le dire : je suis de

ceux qui regrettent profondément le vote du 17 novembre sur la réquisition directe des troupes. Je pense qu'une force si grande, si démesurée donnée, dans les circonstances actuelles au pouvoir exécutif, altère, menace dans son principe l'institution de la République. Aussi je ne pouvais pas ne pas accueillir la proposition de loi sur la responsabilité. Seulement, dès l'abord, une contradiction me frappe. Cette loi manque de sanction : elle menace, mais elle ne peut frapper. Telle qu'elle est, elle est excellente sur le papier, impossible dans la pratique. Il s'agit, dans le premier article, de la mise en accusation des dépositaires du pouvoir, et, en particulier, du président de la République. J'admets le décret d'accusation; il est rendu. Qui le fera exécuter? Est-ce l'accusé qui se déposera lui-même? Est-ce le coupable qui s'incarcérera? Est-ce lui qui se frappera de ses mains? Cela ne s'est jamais vu et ne se verra jamais. Le vote du 17 de ce mois, si vous ne le corrigez, si vous ne l'expliquez catégoriquement, a pour conséquence pratique de rendre pleinement illusoire la responsabilité, puisque selon l'interprétation que l'on donne à ce vote, vous devez demander les moyens d'agir, à qui? à celui contre lequel ils doivent être employés.

Ce que je crains le plus, messieurs, ce n'est pas la conspiration des souvenirs et des regrets. Non; mais, quand je vois le pouvoir exécutif armé de la force que lui donne, à tort ou à raison, votre dernière résolution; lorsqu'à cela j'ajoute l'action de l'administration tout entière et, il faut bien le dire, un reste de fascination dû à la mémoire et au nom d'un despote immortel, eh bien, alors, je crains, je repousse la conspiration de tant d'éléments contraires à la République. Car ici, c'est la conspiration flagrante des choses, non pas seulement celle des passions et des personnes. Si vous ne résistiez avec énergie à cette pente, vous iriez non pas vous perdre dans une république frauduleuse, non pas même dans une monarchie, mais dans une dictature sans pudeur et sans repos. De quel nom faudrait-il appeler une république dans laquelle le chef du pouvoir exécutif continuerait d'être affranchi en fait de la responsabilité réelle? Ce serait une servitude entourée d'institutions républicaines; vous n'auriez ni un Washington, ni un Monck, mais un Rosas. Je vote pour le principe de la proposition de loi, en deman-

dant qu'on y fasse entrer celui de la réquisition directe de la force armée par l'Assemblée nationale.

Aussi personne ne fut moins étonné qu'Edgar Quinet, lorsque, le 2 Décembre, à la pointe du jour, il apprit la perpétration du crime. Il courut chez M. Alfred Dumesnil (M. Michelet demeurait alors aux Ternes), il parcourut les faubourgs de la rive gauche, les centres populaires, pour se rendre compte de l'attitude du peuple. L'impression générale était la même partout et confirmait ses cruelles appréhensions. Dans son quartier, autour de la Sorbonne, et à la place Maubert, il voyait des attroupements autour des affiches; toutes les figures étaient souriantes, satisfaites. Le peuple, dupé par les affiches qui proclamaient le rétablissement du suffrage universel et la dispersion d'une Assemblée monarchiste, ne voyait dans le coup d'État qu'une mesure énergique de Louis Bonaparte pour se débarrasser de la droite royaliste.

« — Enfoncée la rue de Poitiers! Le général Changarnier coffré! »

On n'en demandait pas davantage. Le peuple allait triompher désormais. La vraie République allait enfin arriver.

Edgar Quinet se mêle aux groupes, montre la proclamation, essaye d'expliquer les conséquences et s'écrie : « Quoi! vous allez laisser passer cela? »

On lui répondit : « C'est égal, monsieur, vous avez beau dire, c'est parler chicard, et maintenant nous ferons tout ce que nous voudrons! »

A cette première heure, le peuple ouvrier n'était pas seul à se faire illusion. D'excellents républicains, des

patriotes ardents, esprits éclairés, répétaient la même chose en d'autres termes et me disaient : « Allons ! ne vous désolez point comme cela ! Les royalistes sont par terre. Est-ce un malheur ? Nous aurons maintenant la vraie République, la bonne. »

Leur espérance ne dura pas longtemps et fut promptement changée en terreur.

Ces dispositions du peuple et de la bourgeoisie rendaient illusoire toute chance de résistance. La résistance n'était pas possible dans la rue, puisqu'elle n'existait pas dans les esprits. Ce qui manquait bien plus que les hommes armés, c'était la colère, l'indignation. De quoi le peuple aurait-il été exaspéré ? De la dispersion d'une Assemblée qui avait détruit le suffrage universel ?

Cette garantie de la souveraineté populaire, Louis Bonaparte venait de la rétablir. Il avait traîné en prison les généraux orléanistes, légitimistes. Fallait-il prendre parti pour ceux qui voulaient ramener la royauté ?

Mais le général Cavaignac ?... « Oh ! pour celui-là, disait-on, les transportations sans jugement après l'insurrection de Juin recevaient leur châtiment. »

Les ferments de haine laissés par la guerre civile, les promesses socialistes semées pendant trois ans, et, pardessus tout, le rétablissement du suffrage universel, expliquent l'attitude du peuple, le 2 Décembre, et peut-être aussi l'inertie générale les jours suivants, quand les actes sanglants parlèrent assez haut pour ne plus permettre de méprise sur Louis Bonaparte. L'héroïsme de Baudin et de Dussoubs sur la barricade fut impuissant à rallier les masses. Cette tentative avortée ne put se renouveler ; la

passion était absente chez le grand nombre, les défenseurs du droit furent écrasés sous des flots de fer et de feu.

Cette abstention du peuple à l'heure décisive avait été annoncée, signalée avec la précision de l'astronome qui calcule le passage de l'astre, cause de l'éclipse. Maintenant, on avait les preuves sanglantes de l'exactitude de la démonstration ; il était trop tard ! Trop tard pour dénouer les inextricables nœuds consolidés pendant trois ans ; le peuple seul aurait pu les trancher. Il ne dépendait plus du sacrifice de quelques hommes d'épargner à la France les vingt ans de malheurs qui ont suivi.

La démocratie était souveraine, et elle laissa échapper sa couronne. La défaite de 1851 fut le produit d'un monstrueux malentendu entre la bourgeoisie et le peuple. La bourgeoisie n'osait rien tenter pour défendre la République, croyant que les masses étaient pour Bonaparte. Et puis, la République, c'est l'avènement, non l'exclusion du peuple ; la bourgeoisie n'était pas pressée de courir au-devant de son abdication. Elle laissa faire.

Quant au peuple, aveuglé par le nom de Bonaparte, sans foi dans une République impuissante à guérir d'un coup les plaies sociales, meurtri par les journées de Juin, il laissa faire.

La menace de Lambessa et de Cayenne paralysa même des intrépides ; et pourtant c'est le peuple qui fournit les innombrables victimes aux sables brûlants du désert et aux marais de la Guyane.

L'effroi qu'inspirait la perspective d'un bouleversement social, les menaces anarchiques, contribuèrent aussi à

faire sombrer la République. Si jamais elle devait revenir un jour, quelle leçon, quel devoir s'imposait à tous! L'union de toutes les forces de la démocratie contre l'ennemi commun, l'ajournement des mesures qui divisent, la patience et le discernement dans le choix des réformes urgentes!

Le peuple n'exerce le gouvernement direct que le jour des révolutions, sur les barricades, et, ce jour, il proclame la République. Pour l'administrer, pour la conserver, il nomme ses mandataires. Si les représentants laissent périr entre leurs mains cette liberté acquise par tant de sacrifices, le peuple n'est pas toujours prêt à la défendre ou à la reconquérir; ni sa colère, ni son sang n'est inépuisable. Les fils, les frères de ceux qui ont péri dans les insurrections ne redescendent pas si tôt dans la rue. C'est aux hommes politiques à prévenir ces retours de fortune cruels et dérisoires, où le peuple, placé entre son devoir et ses rancunes, choisit l'inertie.

Le patriote clairvoyant qui a mesuré jour par jour le progrès du mal, les fautes commises et leurs inévitables conséquences, ne comptait plus sur une insurrection où manquait l'élément essentiel, la fureur populaire. Le noble désespoir d'avoir fait fausse route en soutenant la politique de l'Élysée a dû animer plus d'un combattant des barricades au 4 décembre.

Edgar Quinet a souffert, pendant trois ans, jour par jour, heure par heure, du crime de Décembre, qu'il entrevoyait comme le dénouement d'une situation fausse et périlleuse; il a lutté par la parole, par ses écrits. A diverses reprises, il a proposé et signé la demande de mise

en accusation de Louis Bonaparte, qu'on avait surpris plus d'une fois en flagrant délit de haute trahison. Le criminel de Décembre savait qu'il fallait frapper les vrais appuis de la liberté, « les hommes qui rappellent au peuple ses droits et ses devoirs! » Voilà pourquoi Edgar Quinet eut l'honneur d'être porté sur la même liste de proscription que ses amis et collègues Charras, Chauffour, Versigny; ils avaient aussi voté pour la loi des questeurs.

Edgar Quinet assista à une réunion de représentants présidée par Victor Hugo; puis il accepta l'hospitalité d'Émile Souvestre, qui était absolument convaincu, lui aussi, de l'abstention systématique du peuple. Dans la mansarde du *Philosophe sous les toits*, Edgar Quinet méditait les grandes pensées qui terminent ses *Révolutions d'Italie :*

> Le banni est celui qui, à son foyer, se sent proscrit par la conscience des hommes de bien. Mais, toi, tu habites avec le droit. Partout où tu es, si tu restes fidèle à toi-même, tu es dans le pays de ton père... Sois une conscience!

Quand il fut possible de quitter cette retraite sans tomber entre les mains des sbires du 2 Décembre, il prit tristement le chemin de l'exil.

Le professeur du Collège de France, le représentant du peuple qui siégea à l'extrême gauche de la Montagne, continua, pendant dix-neuf ans de proscription, les tra-

1. Lettre de Louis-Bonaparte à Edgar Quinet, 1843.

vaux et l'enseignement des idées qui le rendaient cher à la jeunesse française.

Le jour où la Patrie envahie réclama ses fils, il accourut à Paris, heureux de partager les périls de ce Siège héroïque, et servit jusqu'à sa dernière heure la France et la liberté.

TABLE

PREMIÈRE PARTIE.

LA JEUNESSE.

INTRODUCTION 1

I. — Certines. — Charolles. — Collège de Beurg. — Collège de Lyon 1

II. — Paris. — *Tablettes du Juif Errant* 31

III. — Voyage autour du lac Léman. — *Études sur le moyen âge.* — *Histoire de la Personnalité humaine* 62

IV. — Traduction de Herder. — Voyage à la Grande-Chartreuse. — *Introduction à la philosophie de l'histoire.* 78

V. — Voyage en Angleterre. — M. Michelet. — M. Cousin. 94

VI. — Strasbourg. — Heidelberg. — *Essai* sur Herder. — — *De l'origine des dieux* 113

VII. — La famille Moré 131

VIII. — Voyage en Grèce. — M. de Lamartine 141

IX. — Révolution de Juillet. — Société de 1830 161

X. — *Les Epopées françaises au XIIe siècle.* — Incertitude d'avenir. — Prophétie sur la Prusse. 179

XI. — Jérôme Quinet.. 197
XII. — Une année en Italie. — *Ahasvérus*..... 205
XIII. — Hiver à Paris. — *L'Église de Brou.* — Premier mariage d'Edgar Quinet..... 225

SECONDE PARTIE

COLLÈGE DE FRANCE. — RÉPUBLIQUE DE 1848

I. — Bade. — Heidelberg. — *Napoléon* (Poème)..... 233
II. — *Prométhée.* — *Histoire de la Poésie*..... 247
III. — Salons parisiens. — Encore M. Cousin..... 256
IV. — *Examen de la Vie de Jésus.* — Les deux thèses... 266
V. — Cours de Lyon..... 275
VI. — *Génie des Religions*..... 294
VII. — Installation à Paris. — Nomination au Collège de France..... 310
VIII. — Cours du Collège de France..... 318
IX. — *Les Jésuites.* — Cours d'Edgar Quinet..... 334
X. — Cours sur *l'Ultramontanisme*..... 339
XI. — *Le Christianisme et la Révolution française.* — Cours de 1845..... 352
XII. — Interdiction du cours d'Edgar Quinet..... 361
XIII. — Spartacus. — Les Nationalités. — Mort de la mère d'Edgar Quinet. — Campagne des Banquets..... 376
XIV. — La Révolution de 1848..... 394
XV. — La Réaction. — L'*Expédition romaine* — *État de siège*..... 413

XVI. — L'Enseignement laïque. — *L'Enseignement du Peuple*..... 429
XVII. — Mort de madame Minna Quinet. — La veille du Coup d'État. — *La Révision*. — Loi des Questeurs.... 439

FIN

Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.